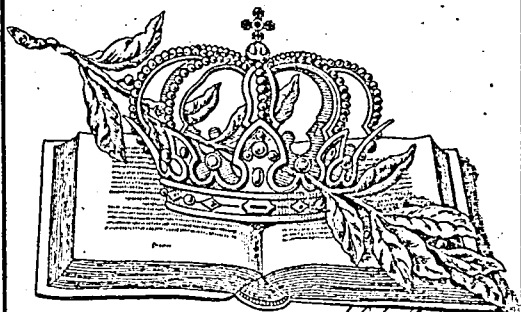




BIBLIOTECA
FVNDATIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.



N^o: Curent 1799 ¹⁶⁶² Format 11
N^o: Inventar 2831 ~~7467~~ Anul _____
Secția _____ Raftul _____

GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE

— TROISIÈME SÉRIE —

(1854-1869)

Gril et Roy

SIXIÈME MILLE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1903

CORRESPONDANCE

TROISIÈME SÉRIE

(1854-1869)

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

ŒUVRES DE GUSTAVE FLAUBERT

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

- MADAME BOVARY, mœurs de province. — *Édition définitive*, suivie des Réquisitoires, Plaidoirie et Jugement du *Procès intenté à l'auteur* devant le tribunal correctionnel de Paris. (Audiences des 31 janvier et 7 février 1857) 1 vol.
- SALAMBO. — *Édition définitive* avec documents nouveaux 1 vol.
- LA TENTATION DE SAINT ANTOINE. — *Édition définitive* 1 vol.
- TROIS CONTES (Un cœur simple. — La légende de saint Julien l'Hospitalier. — Hérodias). (6^e mille) 1 vol.
- L'ÉDUCATION SENTIMENTALE. — Histoire d'un jeune homme (*édition définitive*) 1 vol.
- LETTRES DE GUSTAVE FLAUBERT A GEORGE SAND, précédées d'une étude, par GUY DE MAUPASSANT (4^e mille). 1 vol.
- PAR LES CHAMPS ET PAR LES GRÈVES. (Voyages en Bretagne, suivi de mélanges inédits.) (3^e mille). 1 vol.
- BOUARD ET PÉCOCHET (œuvre posthume, nouvelle édition) 1 vol.
- CORRESPONDANCE GÉNÉRALE (Tomes, I, II et III). — En préparation : Tome IV.

ÉMILE COLIN. — Imprimerie de Lagny.

GUSTAVE FLAUBERT

~~1662~~ 1662. ———

CORRESPONDANCE

— TROISIÈME SÉRIE —

(1854-1869)

—————
SIXIÈME MILLE
—————



PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENNELLE, 11

—
1903

Tous droits réservés.

2831.

840-6

BIBLIOTECA UNIVERSITARA

CO. 1662 dech. let

1955

RC 209 | 03

1955



B.C.U. Bucuresti



C2831

CORRESPONDANCE

DE

GUSTAVE FLAUBERT

A Louis Bouilhet.

Croisset, 5 août 1854.

Laxatifs, purgatifs, dérivatifs, sangsues, fièvre, foirade, trois nuits passées sans sommeil, embêtement gigantesque du bourgeois, etc., etc. Voilà ma semaine, mon cher monsieur. Depuis samedi soir, je n'ai rien mangé et je ne fais que commencer à pouvoir parler. Bref, j'ai été pris samedi soir d'une telle inflammation à la langue que j'ai cru qu'elle se transmutait en celle d'une bœuf. Elle me sortait hors la gueule que j'étais obligé de tenir ouverte. J'ai durement souffert! Enfin depuis hier ça va mieux, grâce à des sangsues et à de la glace.

Au milieu de mes douleurs physiques et comme fatigué pour m'en distraire, il m'est tombé une lettre éperdue de Paris. La *** perdait la tête. Tout était découvert; sa position compromise, etc. Il fallait que j'écrivisse; il fallait que je... etc. Et tout cela à un

pauvre bonhomme qui bavachait, qui suait, qui empestait et qui, pour essayer de dormir un peu, se tenait debout, la nuit, la tête appuyée contre la croisée à cause de la véhémence chaleur interne qui lui ardaient le sang !

J'ai lu cinq feuilletons du roman de Champfleury. Franchement cela n'est pas effrayant. Il y a parité d'intentions plutôt que de sujet et de caractères. Ceux du mari, de sa femme et de l'amant me semblent être très différents des miens. La femme m'a l'air d'être *un ange*, et puis, quand il tombe dans la poésie, cela est fort restreint, sans développement et passablement rococo d'expression. La seule chose embetante, c'est un caractère de vieille fille dévote ennemie de l'héroïne (sa belle-sœur), comme dans la Bovary, madame Bovary mère ennemie de sa bru, et ce caractère dans Champfleury s'annonce très bien. Là est pour moi jusqu'à présent la plus grande ressemblance et ce caractère de vieille fille est bien mieux fait que celui de ma bonne femme, personnage fort secondaire du reste dans mon livre.

Quant au style, pas fort, pas fort. N'importe, il est fâcheux que la Bovary ne puisse se publier maintenant : enfin ! qu'y faire ?

J'ai relu Eugénie Grandet. Cela est réellement beau. Quelle différence avec le gars Champfleury !

Au même

Croisset, 10 août.

Tu dois, cher bonhomme, être assailli de ma correspondance, mais ma lettre de lundi était en sus puisque tu me disais n'avoir pas reçu celle de la se-

maine dernière. Du reste tu n'en recevras plus qu'une après celle-ci, car dans quinze jours je compte envisager ton incomparable balle. Quel voyage d'artistes vous allez faire, vous deux Guérard ! Combien peu vous étudierez les monuments ! quelles minces notes vous prendrez ! comme Chéruel serait indigné ! et même Ducamp. Ce sera un voyage œnophile ! tout à fait Chapelle et Bachaumont, on ne peut plus dix-septième siècle et dans les traditions. Un financier voyageant dans la société d'un poète et tous deux se saoulant conjointement, à la gauloise, dans les cabarets de la route. Je te recommande à Poissy chez le sieur Fient aubergiste une cuisine où il y a, peint sur la porte, un gastronome s'empiffrant. Cela réjouit le voyageur.

Il est maintenant trois heures trois quarts du matin. J'ai passé la nuit à la Bovary et je m'en vais réveiller ma mère qui part à cinq heures pour Trouville où elle doit rester cinq à six jours. Je serai seul tout ce temps-là et j'essaierai d'en profiter pour accélérer l'ouvrage. Il faut que j'avance, quand même, car je suis las de ma lenteur. Voilà cependant deux jours que je recommence un peu à travailler.

J'ai lu onze chapitres du roman de Champfleury. Cela me rassure de plus en plus ; la conception et le ton sont fort différents. Personne autre que toi ou moi, ne fera, je crois, le rapprochement. La seule chose pareille dans les deux livres, s'est le milieu et encore !

Je l'annonce, afin que tu le mettes en mesure, la visite du jeune Baudry. Il est venu me voir hier et m'a déclaré son intention d'aller *passer les fêtes* chez toi, ce qui ne serait point fête pour toi. A ta place je lui répondrais tout net que je ne puis le recevoir. L'ex-

pression de « grigou » que tu lui as appliquée est superbe de justesse, surtout quand on connaît son costume d'été. Il s'est acheté une sorte de paletot en coutil bleu moyennant la somme de vingt-cinq francs, qui ressemble à du papier à sucre. Cela est monstrueux d'ignoble et bien que l'étoffe soit légère, je l'assure qu'elle pèse à l'œil plus qu'un paletot de bronze ! O esprit français ! ô goût ! ô économie !

Rouen résonne de discours. C'est l'époque des distributions de prix et des solennités académiques. Aussi nos feuilles quotidiennes sont-elles bourrées de littérature !!! Pouchet s'est signalé par un discours « religieux » où il célèbre les magnificences de la nature et prouve l'existence de Dieu par le tableau varié de la création. Ce bon zoologue tourne au mysticisme.

Hier séance publique de l'Académie : Réception de M. Jolibois, avocat-général, lequel a pris pour texte : « De la loi sur le travail des enfants dans les manufactures. » Puis M. Deschamps a lu un dialogue en vers où il fait l'éloge de la propriété et de la Gabrielle du gars Augier, etc. ! etc. ! etc. ! et partout éloge de l'empereur ! Ah ! saint Polycarpe ! Tu vois que s'il y a des cochonneries à Paris, la province n'en chôme pas.

Triste nouvelle : j'ai vu que la pension Deshayes était enfoncée par la pension Guernet ! Le collègue a « brillé ». Quelle intrigue !

Au même.

Croisset, 18 août.

J'attends dimanche matin l'annonce de ton arrivée, c'est-à-dire, ô vieux, que tu vas m'écrire le jour et l'heure de ton apparition en ces lieux.

N'oublie pas, avant de t'en aller de Paris, la préface de Sainte-Beuve. Quoi qu'en dise Jacottet (s'il en dit quelque chose), tu n'es pas en position encore de faire le magnanime; et pourquoi ne pas embêter les gens qui nous embêtent? Il faut que son petit jugement inepte le poursuive dans la postérité, môssieu! Et remettre la chose à une seconde édition ce serait paraître avoir attendu le succès, avoir douté de soi.

Je viens de passer une bonne semaine seul comme un ermite et tranquille comme un dieu. Je me suis livré à une littérature frénétique; je me levais à midi, je me couchais à quatre heures du matin. Je dinais avec Dakno. Je fumais quinze pipes par jour, j'ai écrit huit pages.

Ai-je gueulé! J'ai relu tout haut *Melænis* entièrement, à propos de la scène du jardin dans laquelle je ne suis pas bien sûr encore de n'être point tombé. Il va sans dire que ce régime a fait le plus grand bien à ma langue, ce qui achève de me donner pour la médecine une mince considération, car je me suis *guarry* en dépit des règles et recommandations.

Lis-tu nos feuilles publiques (départementales)? Le navire qui portait ma famille, il y a aujourd'hui huit jours, a manqué faire naufrage à Quillebeuf. Ma mère (qui revient de Trouville) a encore de fortes contusions à la figure. Les sabords étaient défoncés, le

bateau sombreait, les lames entraient partout. C'est toute une histoire. Je vais être pendant six mois assassiné de narrations maritimes.

Je n'ai pu dormir la nuit dernière à cause d'un article que j'avais lu le soir dans la *Revue de Paris*. J'en étais malade de dégoût, de tristesse et de désespoir *humain*. C'était un extrait et un roman américain intitulé « Hot-Corn » qui se tire à des centaines de mille d'exemplaires, qui enfonce l'oncle Tom, qui... qui... etc. Sais-tu quelle est l'idée du livre ? L'établissement sur une plus grande échelle des sociétés de tempérance, l'extirpation de l'ivrognerie, le bannissement du gin, le tout en style lyrique à la Jules Janin dans ses grands moments, et avec des anecdotes !!!

L'humanité tourne à tout cela. Nous aurons beau dire, il faut se boucher les yeux et continuer son œuvre. Oui, triste, triste ! On ne devrait jamais rien lire de tout ce qui se publie ; à quoi bon ?

N'oublie pas de m'apporter le cahier des pièces détachées.

Je te régalerai des statuts d'une société religieuse dont on m'a proposé de faire partie. C'est joli. On doit dénoncer l'immoralité de ses collègues, et on est forcé d'assister à leur enterrement sous peine d'une amende de cinquante centimes. Tu me feras penser aussi à te montrer deux bonnes lettres de femme comme psychologie.

Adieu, pauvre cher vieux. Ne t'intoxique pas trop avec les alcools en route et arrive vite.

Au même.

Croisset, 1854.

Journée pleine ! et que je m'en vais te narrer. J'ai vu Léonie, j'ai vu des sauvages, j'ai vu Dubuget, Védie, etc. Commençons par le plus beau, les sauvages.

Ce sont des Cafres, dont, moyennant la somme de cinq sols, on se procure l'exhibition, Grande-Rue, 11. Eux et leur cornac m'ont l'air de mourir de faim et la haute société rouennaise n'y abonde pas. Il n'y avait comme spectateurs que sept à huit blouses dans un méchant appartement enfumé où j'ai attendu quelque temps ; après quoi une espèce de bête fauve portant une peau de tigre sur le dos et poussant des cris inarticulés a paru, puis d'autres. Ils sont montés sur leur estrade et se sont accroupis comme des singes autour d'un pot de braise. Hideux, splendides, couverts d'amulettes, de tatouages, maigres comme des squelettes, couleur de vieilles pipes culottées. Face aplatie, dents blanches, œil démesuré, regards éperdus de tristesse, d'étonnement, d'abrutissement. Ils étaient quatre et ils grouillaient autour de ces charbons allumés comme une nichée de lapins. Le crépuscule et la neige qui blanchissait les toits d'en face les couvrait d'un ton pâle. Il me semblait voir les premiers hommes de la terre ; cela venait de naître et rampait encore avec les crapauds et les crocodiles. J'ai vu un paysage de je ne sais où ; le ciel est bas, les nuages couleur d'ardoise ; une fumée d'herbes sèches sort d'une cabane en bambous jaunes, et un instrument de musique, qui n'a qu'une corde, répète toujours la même note grêle,

pour endormir et charmer la mélancolie bégayante d'un peuple idiot. Parmi eux est une vieille femme de 50 ans qui m'a fait des avances *lubriques*; elle voulait m'embrasser. La société était ébouriffée. Durant un quart d'heure que je suis resté là, ce n'a été qu'une longue déclaration d'amour de la sauvagesse à mon endroit. Malheureusement le cornac ne les entend guère et il n'a pu me rien traduire; quoiqu'il prétende qu'ils sachent un peu l'anglais, ils n'en comprennent pas un mot, car je leur ai adressé quelques questions qui sont restées sans réponse. J'ai pu dire comme Montaigne : « Mais je fus bien empesché par la bêtise de mon interprète », lorsqu'il voyait, lui aussi, et à Rouen, des Brésiliens lors du sacre de Charles IX.

Qu'ai-je donc en moi pour me faire chérir à première vue par tout ce qui est crétin, fou, idiot, sauvage? Ces pauvres natures-là comprennent-elles que je suis de leur monde? Devinent-elles une sympathie? Sentent-elles, d'elles à moi, un lien quelconque? Mais cela est *infaillible*, les crétins du Valais, les fous du Caire, les Santons de la haute Égypte m'ont persécuté de leurs protestations! Pourquoi? Cela me charme à la fois et m'effraie. Aujourd'hui, tout le temps de cette visite, le cœur me battait à me casser les côtes. J'y retournerai. Je veux épuiser cela.

J'ai une envie démesurée d'inviter les sauvages à déjeuner à Croisset. Si tu étais là, ce serait une très belle charge à faire. Une seule chose me retient et me reliendra, c'est la peur de paraître vouloir poser. Que de concessions ne fait-on pas à la crainte de l'originalité apparente!

Comme contraste, en sortant, j'ai rencontré Védie. Voilà les deux bouts de l'humanité! Cela a complété

mon plaisir, j'ai fait des rapprochements. Il m'a salué en passant d'un air dégagé.

Puis je trouvai Léonie grelottant de froid et charmante, excellente et bonne femme. Elle s'embête, m'a-t-elle dit, énormément. Elle n'a pas mis le pied dehors depuis trois semaines. J'y suis resté deux heures, nous avons beaucoup devisé de l'existence. C'est une créature d'un rare bon sens et qui la connaît, l'existence ; elle me paraît avoir peu d'illusions, tant mieux ; les illusions tombent, mais les âmes-cyprès sont toujours vertes. Ensuite visite à la bibliothèque, neige épouvantable, perdition des bottes, coupe de cheveux chez Dubuget. Il porte maintenant des cols rabattus comme un barde de salon. Il m'a demandé si « j'éprouvais beaucoup d'intempéries au bord de l'eau », voulant apparemment savoir s'il faisait très froid à la campagne. Quant à la calvitie, pas un mot ! point le moindre trait. Je suis sorti soulagé d'un poids de 75 kilogrammes.

Au bas de la rue Grand-Pont j'ai songé qu'il fallait me réchauffer par quelque chose de violent (et pensant fort à toi et je dirai presque à ton intention), je suis entré chez Thillard où j'ai pris un « cahoé » avec un *horifique* verre de fil en quatre, ce qui ne m'a pas empêché de parfaitement dîner chez Achille. Joli ordinaire chez ce garçon-là ! joli ! joli ! Pourquoi s'informe-t-il de toi avec un intérêt tel que j'en suis attendri ?

Je suis revenu à dix heures, couvert de mon tarbouch, enfoncé, dans ma pelisse, toutes glaces ouvertes et fumant. La plaine de Bapaume était comme un steppe de Russie. La rivière toute noire, les arbres noirs. La lune étalait sur la neige des moires de satin. Les maisons avaient un air d'ours blanc qui

dort. Quel calme ! Comme ça se fiche de nous la nature ! J'ai pensé à des courses en traîneau, aux rennes soufflant dans le brouillard et aux bandes de loups qui jappent derrière vous en courant. Leurs prunelles brillent à droite et à gauche comme des charbons de place en place au bord de la route.

Et ces pauvres Cafres, maintenant à quoi rêvent-ils ?

Dans le numéro de la *Revue de Paris* du 15, à la chronique littéraire, diatribe contre « l'Art pour l'art ». « Le temps en est passé, etc. » « On a compris, etc. » Je te recommande du sieur Castille de jolis dialogues dans la dernière nouvelle « Aspiration au pouvoir ». Quel langage ! quels mots !

Comment va cette pauvre muse ? Qu'en fais-tu ? Que dit-elle ? Elle m'écrit moins souvent. Je crois qu'au fond elle est lasse de moi. A qui la faute ? A la destinée. Car moi, dans tout cela je me sens la conscience parfaitement en repos et trouve que je n'ai rien à me reprocher. Toute autre à sa place serait lasse aussi. Je n'ai rien d'aimable et je le dis là au sens profond du mot. Elle est bien la seule qui m'ait aimé. Est-ce une malédiction que le ciel lui a envoyé ? Si elle l'osait elle affirmerait que je ne l'aime pas. Elle se trompe pourtant.

Au même.

Croisset, 10 mai 1855.

Monstre,

Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? et pourquoi n'ai-je pas reçu dimanche à mon réveil une sacro-sainte

lettre? Dans quelles délices ou embêtements es-tu plongé pour oublier ton pauvre Caraphon? As-tu vu Sandeau, etc.?

Je m'en suis embêté (pardon de la répétition) assez bravement pendant les deux ou trois jours qui ont suivi ton départ. Puis j'ai rempoigné la Bovary avec rage. Bref, depuis que tu es parti j'ai fait six pages, dans lesquelles je me suis livré alternativement à l'éloge et à la narration. Je persécute les métaphores, et banis à outrance les analyses morales. Es-tu content? Suis-je beau? J'ai bien peur, en ce moment, de friser le genre crapuleux. Il se pourrait aussi que mon jeune homme ne tarde pas à devenir odieux au lecteur, à force de lâcheté? La limite à observer dans ce caractère couillon n'est point facile, je t'assure. Enfin dans une huitaine j'en serai aux grandes orgies de Rouen. C'est là qu'il faudra se déployer!

Il me reste encore peut-être cent vingt ou cent quarante pages. N'aurait-il pas mieux valu que ça en ait quatre cents et que tout ce qui précède eût été plus court? J'ai peur que la fin (qui dans la réalité a été la plus remplie) ne soit, dans mon livre, étriquée, comme dimension matérielle du moins, ce qui est beaucoup.

Et toi, vieux bougre, as-tu fini ton acte? Et le voyage d'Italie? quand? ne lâche pas ça, n... de D...! Et fais tout ce qu'il te sera possible pour que ça réussisse.

J'ai vu ce matin le jeune Baudry qui m'a affirmé que tu n'étais pas venu chez lui et que Bouilhet était un blagueur! Toujours le même petit bonhomme! Aucune nouvelle rouennaise, d'ailleurs.

Tantôt, après dîner, en regardant une bannette de tulipes j'ai songé à ta pièce sur les tulipes de ton grand-père et j'ai vu nettement un bonhomme en culottes courtes et poudré, arrangeant des tulipes pareilles

dans un jardin vague, au soleil, le matin. Il y avait à côté un môme de quatre à cinq ans (dont la petite culotte était boutonnée à la veste) joufflu, tranquille et les yeux écarquillés devant les fleurs ; c'était toi. Tu étais habillé d'une espèce de couleur chocolat.

Je lis maintenant les observations de l'Académie française sur le *Cid*. Je viens de lire celles du sieur Scudéry, c'est énorme ! Ça console du reste. As-tu quelques nouvelles de Pierrot ?

Adieu, vieux bougre, je t'embrasse. Tiens-toi en joie si c'est possible.

Au même.

Croisset, 24 mai 1855.

O homme !

Je chante les lieux qui furent le

Théâtre aimé des jeux de ton enfance ;

c'est-à-dire : les cafés, estaminets, bouchons et autres endroits qui émaillent le « bas de la rue des Charrettes. » Je suis en plein Rouen et je viens même de quitter, pour t'écrire, les lupanars à grilles, les arbustes verts, l'odeur de l'absinthe, du cigare et des huîtres, etc. Le mot est lâché : « Babylone » y est, tant pis ! Tout cela, je crois, frise bougrement le ridicule. C'est « trop fort ». Enfin tu verras. Rassure-toi, d'ailleurs : je me prive de métaphores, je jeûne de comparaisons et dégueule fort peu de psychologie. Il m'est venu ce soir un remords. Il faut à toute force que les cheminots trouvent leur place dans la *Bovary*. Mon livre serait incomplet sans les dits turbans alimentaires,

puisque j'ai la prétention de peindre Rouen. (C'est bien là le cas de dire

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus hideux objet, etc.)

Je m'arrangerai pour qu'Homais raffole de chemins. Ce sera un des motifs secrets de son voyage à Rouen et d'ailleurs sa seule faiblesse humaine. Il s'en donnera une bosse, chez un ami de la rue Saint-Gervais. N'aie pas peur ! ils seront de la rue Massacre et on les fera cuire dans un poêle, dont on ouvrira la porte avec une règle.

Je vais lentement, très lentement même. Mais cette semaine je me suis amusé à cause du fond. Il faut qu'au mois de juillet j'en sois à peu près au commencement de la fin, c'est-à-dire aux dégoûts de ma jeune femme pour son petit monsieur.

Avances-tu dans ton second acte ? Je suis curieux de voir ta grande scène complexe. Parle-moi des changements de plan (entrées et sorties) que tu as faits depuis que tu es à Paris, si toutefois je peux les comprendre par lettres.

Je suis fâché de ne pas être de ton avis relativement à la Bucolique. Mais tu as pris la chose pour pire que je ne la donne. Je te répète que je peux parfaitement me tromper. C'est comme pour les raisins au clair de lune ; à force de vouloir détailler et raffiner, il arrive souvent que je ne comprends plus goutte aux choses. L'excès de critique engendre l'inintelligence. Si mes observations sur ta pièce sont bêtes, voilà une phrase qui ne l'est pas.

A propos du voyage d'Italie, crois-moi, *reviens dessus souvent*, si tu veux qu'il ne rate, tâche d'avoir

sa parole, fais qu'il s'engage et prenez une date fixe pour partir. C'est une occâse (style Breda street) que tu ne retrouveras jamais, mon bon. Il sera trop tard, plus tard. Rien de ce que tu peux laisser à Paris ne vaut une heure passée au Valican, mets-toi ça dans la boule. Et d'ailleurs « tu ne te doutes pas » des pièces détachées que tu rapporteras. Ce qui a fait faire les élégies romaines n'est pas épuisé, sois-en sûr. Il n'y a que les lieux communs et les pays connus qui soient d'une intarissable beauté.

Je lis maintenant l'*Émile* du nommé Rousseau. Quel baroque bouquin, comme idées, mais « c'est écrit », il faut en convenir et ça n'était pas facile !

Combien je regrette de n'avoir pas vu nos deux anges jouant ensemble. Sérieusement, j'en ai été attendri. Pauvres petites cocottes ! Vois-tu quelles balles de financiers nous aurions eu côte à côte, chacun dans notre stalle ! Nous serions-nous rengorgés ? Il n'y avait peut-être pas lieu de se rengorger. Au reste, je suis, je crois, un peu oublié pour le quart d'heure. L'exposition (*univeurseul exhibicheun*) me nuit peut-être ? J'ai reçu, il y a trois semaines, une lettre écrite par elles deux et qui était ornée de « dessins ». J'en ai répondu une non moins bonne et puis, c'est tout. Ah ! l'amour ne m'obstrue pas l'estomac s'il empâte mon papier.

Au même.

Croisset, dimanche 3 heures.

Causons un peu, mon pauvre vieux. La pluie tombe à torrents, l'air est lourd, les arbres mouillés et déjà jaunes sentent le cadavre. Voilà deux jours que je ne

fais que penser à toi et ta désolation ne me sort pas de la tête.

Je me permettrai d'abord de te dire (contrairement à ton opinion) que si jamais j'avais douté de toi, je n'en douterais plus aujourd'hui ; les obstacles que tu rencontres me confirment dans mes idées. Toutes les portes s'ouvriraient si tu étais un homme médiocre. Au lieu d'un drame en cinq actes, à grands effets et à style corsé, présente une petite comédie, « Pompadour, agent de change », et tu verras quelles facilités, quels sourires ! quelles complaisances pour l'œuvre et l'auteur ! Ne sais-tu donc pas que dans ce charmant pays de France on exècre l'originalité ? Nous vivons dans un monde où l'on s'habille de vêtements tout confectionnés. Donc tant pis pour vous si vous êtes trop grand ; il y a une certaine mesure commune, vous resterez nu. Ouvre l'histoire et si la tienne (ton histoire) n'est pas celle de tous les gens de génie, je consens à être écartelé vif. On ne reconnaît le talent que quand il vous passe sur le ventre et il faut des milliers d'obus pour faire son trou dans la Fortune. J'en appelle à ton orgueil, remets-toi en tête ce que tu as fait, ce que tu rêves, ce que tu peux faire, ce que tu feras, et relève-toi, nom d'un nom, considère-toi avec plus de respect ! et ne me manque pas d'égards, dans ton for intérieur, en doutant d'une intelligence qui n'est pas discutable.

Tu me diras que voilà deux ans que tu es à Paris et que tu as fait tout ce que tu as pu, et que rien de bon ne t'est encore arrivé. Premièrement, non : tu n'as rien fait pour ton avancement matériel et je me permettrai de te dire au contraire : *Melænis* réussit, on en parle, on te fait des articles, tu n'imprimes pas *Melænis* en volumes, tu ne vas pas voir les gens qui ont

écrit pour toi. On te donne tes entrées aux Français, tu n'y mets pas les pieds et en deux ans tu ne trouves pas le moyen de t'y faire, je ne dis pas un ami, mais une simple connaissance. Tu as refusé de fréquenter un tas de gens, Janin, Dumas, Guttinger, etc., chez lesquels tu aurais pu nouer des camaraderies; et quant à ceux que tu fréquentes il vaudrait peut-être mieux ne pas les voir. Exemple : Gautier. Crois-tu qu'il ne sente pas à tes façons que tu le chéris fort peu? Et (ceci est une supposition, mais je n'en doute point), qu'il ne te garde pas rancune de n'avoir pas pris un billet au concert d'Ernesta? Tu lui as fait pour cent sous une cochonnerie de 25 francs. Je me suis permis souvent de t'avertir de tout cela. Mais je ne peux pas être un éternel pédagogue et t'embêter du matin au soir par mes conseils; tu me prendrais en haine et tu ferais bien. Le pédantisme dans les petites choses est intolérable. Mais toi, tu ne vois pas assez l'importance des petites choses dans le pays des petites gens. A Paris, le char d'Apollon est un fiacre. La célébrité s'y obtient à force de courses.

En voilà assez sur ce chapitre. Le quart d'heure n'est pas très opportun pour te sermonner.

Maintenant sur la question de vivre, je te promets que M^{me} S... pourra très bien demander pour toi à l'empereur en personne la place que tu voudras. Guignes-en une d'ici à trois semaines, cherche. Fais venir en tapinois les états de service de ton père. Nous verrons. On pourrait demander une pension, mais il te faudrait payer cela en monnaie de ton métier, c'est-à-dire en cantates, épithalames, etc. Non, non.

En tout cas, ne retourne *jamaïs* en province.

Voilà ce que j'avais à te dire. Médite-le. Tâche de t'abstraire, pose-toi devant les yeux le sieur Bouilhet

et avoue que j'ai raison. Enfin, pauvre vieux, si tu te trouves blessé en quoi que ce soit, pardonne-le moi, je l'ai fait avec une bonne intention, excuse de tous les sots.

Une comparaison te sera venue, c'est celle de moi à Ducamp. Il me reprochait, il y a quatre ans, à peu près les mêmes choses que je te reproche. (Les sermons ont été plus longs et d'un autre ton, hélas !) Mais les points de vue sont différents. Il me prenait alors pour ce que je ne voulais pas être. Je n'entrais nullement dans la vie pratique et il me cornait aux oreilles que je m'égarais dans une route où je n'avais seulement pas les pieds.

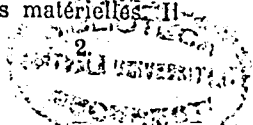
Je t'envie de regretter quelque chose dans ton passé. Quant à moi (c'est qu'apparemment je n'ai jamais été ni heureux ni malheureux), j'ignore ce sentiment-là. Et d'abord j'en serais honteux. C'est reconnaître qu'il y a quelque chose de bon dans la vie et je ne rendrai jamais cet hommage à la condition humaine.

Tu vas laisser là les Français, c'est convenu. Mais si tu avais vu Regnier *avant*, penses-tu qu'il n'eût pas pu influencer Laugier ? Je n'ai jamais vu d'homme plus ménager la semelle de ses souliers. Ton incompréhensible timidité est ton plus grand ennemi, mon bon. Sois-en sûr.

Si tu quittes les Français, porte ton drame à l'Odéon de préférence ; mais informe-toi d'abord *de qui* ça dépend, et fais ta mine avant de donner l'assaut.

Est-ce sérieusement que Reyer t'a parlé d'un opéra-comique ? Fais-le. C'est le moment de plus travailler que tu n'as jamais fait. Puis quand tu m'auras écrit cinq ou six pièces et qu'aucune n'aura pu être jouée, je commencerai à être ébranlé, non sur ton mérite littéraire, mais dans mes espérances matérielles. Il

2831



faut que tu me fasses cet hiver une tragédie romantique en trois actes, avec une action très simple, deux ou trois coups de théâtre et de grands bougres de vers comme il t'est facile.

Je ne crois pas que les amis soient assez puissants pour rien empêcher *de fait*. Nous leur prêtons là une importance qu'ils n'ont pas. Mais nous sommes leurs ennemis *d'idées*, note-le bien. On l'a refusé « Le cœur à droite » à la *Revue* parce qu'on n'y a pas vu d'idée *morale*. Si tu suis un peu attentivement leur manœuvre, tu verras qu'ils naviguent vers le vieux socialisme de 1833, national pur. Haine de l'art pour l'art, déclamation contre la Forme. Ducamp tonnait l'autre jour contre H. Heine et surtout les Schlegel, ces pères du romantisme qu'il appelait des réactionnaires (*sic*). Je n'excuse pas, mais j'explique. Il a *déploré* devant moi les Fossiles. Si la fin eût été *consolante*, tu aurais été un grand homme. Mais comme elle était *amèrement sceptique*, tu n'as plus été qu'un fantaisiste. Or, nous n'avons plus besoin de fantaisies. A bas les rêveurs ! A l'œuvre ! Fabriquons la régénération sociale ! L'écrivain a charge d'âmes, etc. Et il y a là-dedans un calcul habile. Quand on ne peut pas entraîner la société derrière soi, on se met à sa remorque, comme les chevaux du roulier, lorsqu'il s'agit de descendre une côte ; alors la machine en mouvement vous emporte, c'est un moyen d'avancer. On est servi par les passions du jour et par la sympathie des envieux. C'est là le secret des grands succès et des petits aussi. Arsène Houssaye a profité de la manie rococo qui a succédé à la manie moyen âge, comme M^{me} Beecher-Stowe a exploité la manie-égalitaire. Notre ami Maxime, lui, profite des chemins de fer, de la rage industrielle, etc.

Mais nous ne profitons de rien, nous sommes seuls. *Seuls*, comme le Bédouin dans le désert. Il faut nous couvrir la figure, nous serrer dans nos manteaux et donner tête baissée dans l'ouragan — et toujours — incessamment jusqu'à notre dernière goutte d'eau, jusqu'à la dernière palpitation de notre cœur. Quand nous mourrons, nous aurons cette consolation d'avoir fait du chemin, et d'avoir navigué dans le Grand.

Je sens contre la bêtise de mon époque des flots de haine qui m'étouffent. Il me monte de la m... à la bouche comme dans les hernies étranglées. Mais je veux la garder, la figer, la durcir; j'en veux faire une pâte dont je barbouillerai le dix-neuvième siècle, comme on dore de bouse de vache les pagodes indiennes, et qui sait? cela durera peut-être. Il ne faut qu'un rayon de soleil! l'inspiration d'un moment, la chance d'un sujet!

Allons, Philippe, éveille-toi! De par l'Odyssée, de par Shakespeare et Rabelais je te rappelle à l'ordre, c'est-à-dire à la conviction de ta valeur. Allons, mon pauvre vieux, mon roquentin, mon seul confident, mon seul ami, mon seul déversoir, reprends courage, aimons mieux que cela. Tâche de traiter les hommes et la vie avec la maestria (style parisien) que tu as en traitant les idées et les phrases.

La Bovary va pianissimo. Tu devrais bien me dire quelle espèce de *monstre* il faut mettre dans la côte du Bois-Guillaume. Faut-il que mon homme ait une dartre au visage, des yeux rouges, une bosse, un nez de moins? que ce soit un idiot ou un bancal? Je suis très perplexe. Diable de père Hugo, avec ses culs-de-jatte qui ressemblent à des limaces dans la pluie! C'est embêtant!

Adieu, écris-moi tous les jours, si tu es triste. Je te

répondrai. Donne-toi bien vite, pendant que tu y es, une bosse de désespoir et puis finis-en. Sors-en. Remonte sur ton dada et mène-le à grands coups d'épéron. « Les grandes entreprises réussissent rarement du premier coup ». (Œuvres de Napoléon III.)

Je t'embrasse de toute mon amitié et de toute ma littérature; à toi, à toi.

Au même.

Paris, le 7 juin 1855, nuit de mercredi.

Ah! J'apre-casse atmosphère quoique dans la nuit, légèrement vêtu et fenêtres ouvertes. — Sue! Il fait depuis deux jours un polisson de temps agréable. Tu as raison, pauvre cher vieux, de m'envier les arbres, le bord de l'eau et le jardin, c'est splendide! J'avais hier les poumons fatigués à force de humer les lilas et ce soir, sur la rivière, les poissons sautaient avec des folâtreries incroyables, comme des bourgeois invités à prendre un thé à la Préfecture.

Je suis moult aise de te savoir un peu remonté sur ton drame. Voici je crois ce qu'il faut faire : 1° Aller d'abord chez Blanche. 2° Lui dire: vous Voyez que je ne suis pas un entêté; j'ai corrigé *dans vos données*, suivi vos avis, vous m'aviez dit telle et telle chose (inventes-en si tu ne te les rappelle pas) que j'ai tenue en considération, etc. 3° Il faut avoir pour examinateur Laugier et *en même temps* faire marcher Sandeau. Au reste, si Blanche est bon enfant (et il le sera) fais ce qu'il te conseille... Tâche d'avoir une lecture *quand même*. Je persiste dans cette opinion: on ne doit se présenter à l'Odéon que si tout est raté définitivement aux Français. Mais j' est bon d'aller vite en

besogne, pour que l'insuccès, s'il y en a un, ne s'ébruite pas et ne te nuise pas auprès du comité de l'Odéon. Aie plusieurs manuscrits, s'il le faut, trémousse-toi ! copie-les plutôt toi-même !

La Porte-Saint-Martin vaudrait peut-être mieux que l'Odéon ? mais nous n'en sommes pas là. Occupe-toi des Français comme si c'était la seule porte possible.

Je vais bien lentement. Je me donne un mal de chien. Il m'arrive de supprimer, au bout de cinq ou six pages, des phrases qui m'ont demandé des journées entières. Il m'est impossible de voir l'effet d'aucune avant qu'elle ne soit finie, parachevée, limée. C'est une manière de travailler inepte, mais comment faire ? J'ai la conviction que les meilleures choses en soi sont celles que je biffe. On n'arrive à faire de l'effet que par la négation de l'exubérance. Et c'est là ce qui me charme, l'exubérance.

Si tu veux lire quelque chose de violent et d'opaque comme galimatias, prends une description du Vésuve par le sieur Marc Monnier dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*. Il y a un Jéhovah qui finit un paysage, d'une manière un peu remarquable. Cette phrase mérite un encadrement en or. C'est un type, comme on dit.

Le nommé About dont tu me parles est violemment accusé dans ce même numéro (et avec des preuves qui m'ont paru assez concluantes) d'avoir tout bonnement traduit un livre italien, *supprimé* depuis l'impression et qu'il a donné comme étant une œuvre de lui.

Je voudrais bien lire le Planche sur Ducamp. Hier grand éloge des chants modernes par mōsieu Paulin Limayrac, mais éloge qui sentait l'ami peu enthous-

siaste au fond. On vantait surtout les intentions et la Préface. Enfin !

J'ai été ces jours derniers assez inquiet de mon pauvre Narcisse qui a euydé avoir une attaque d'apoplexie. On l'a saigné et il va bien maintenant. J'ai été le voir une fois dans sa chambre et je l'ai trouvé lisant les « Rayons et les ombres » ; il ne devait pas y comprendre grand'chose. N'importe, ça m'a attendri.

Est-ce beau ou bête de prendre la vie au sérieux ? Je n'en sais rien. C'est robuste, en tout cas, et je ne m'en sens pas la force. J'en ai à peine assez pour tenir une plume.

Au même.

Croisset, 28 juin 1855.

Tu ne m'as pas l'air gai, mon pauvre bonhomme. Tes lettres sont de plus en plus « mélancholiques » et tu me parais devenir de plus en plus « mécanique ». C'est un tort, c'est un tort ! Il faut se *roidir* contre les difficultés. Tu ne prends pas les chose en quantité raisonnable. Tu as trop les pieds dans Paris pour n'en être pas dégoûté et d'autre part tu n'y entres pas assez pour qu'il te plaise. Tu avais ici l'estomac assez solide pour digérer tous les Laurent-Pichat de la terre, d'où vient ta faiblesse maintenant ? Serait-ce parce que tu connais l'homme ? Qu'importe ! Ne peux-tu, par ta pensée, établir cette superbe ligne de défense intérieure qui vous sépare plus du voisin qu'un Océan ?

Et puis, s... n... de D... ! que me chantes-tu avec des phrases pareilles : « je m'effacerai ainsi du monde graduellement » ? M... ! J'ai envie de te I... des

coups de pied quelque part. Que veux-tu que je devienne, misérable, si tu bronches, si tu m'ôtes ma croyance? Tu es le seul mortel en qui j'aie foi et tu fais tout ce que tu peux pour me desceller du cœur cette pauvre niche de marbre, placée haut, et où tu rayonnes!

Fais-moi le plaisir *pour toi* et dans l'intérêt même de cet avenir dont l'idée permanente te préoccupe maintenant exclusivement, de tâcher de t'abstraire un peu et de travailler. Tant que tu seras à te secouer la cervelle sur ta personnalité, sois sûr que ta personnalité souffrira. Et d'ailleurs à quoi bon? Si ça servait pratiquement à quelque chose, très bien. Mais au contraire et ceci est démontrable par $A + B$.

Au reste nous causerons de tout cela dans quinze jours, si tu veux. Nous pourrons vider le fond du sac.

J'ai été hier à Rouen dîner chez Achille et, ayant une heure devant moi, je me dirigeais vers le logis de ta Dulcinée, lorsque le même d'Abbaye a couru après moi pour me dire que M^{me} ... était à Caen. En descendant la rue, j'ai contemplé Abbaye sur sa porte.

Quel aspect que celui de Rouen, est-ce mastoc, et embêtant! Hier, au soleil couchant, l'ennui suintait des murs d'une façon subtile et fantastique à vous asphyxier sur place. J'ai revu toutes les rues que je prenais pour aller au collège. Et bien, non! rien de tout cela ne m'attendrit plus. Le temps en est passé! je conchie sur mes souvenirs. « J'ai ça de bon » comme disait ce conducteur de diligence qui puait des pieds.

Sais-tu que ma mère, il y a six semaines environ, m'a dit un mot sublime (un mot à faire la muse se pendre de jalousie pour ne l'avoir point inventé); le voici ce mot : « La rage des phrases t'a desséché le

cœur. » Au fond, tu es de son avis et tu trouves qu'à propos de Rouen, par exemple, je manque tout à fait de *sensibilité* ; car toi, bien que « *curvus et complex* », tu es sensible. C'est par là que tu te rapproches de Rousseau ; quoi que tu en dises, tu aimes les champs, tu as des goûts simples. Il te faut, pour être heureux, une compagne (un de ces jours tu vas étudier la botanique) et tu regrettes de « ne pas savoir un état ».

Veux-tu que je t'indique un maître menuisier ? Allons, mon bonhomme, rabote, scie, allonge-toi sur la varlope « comme un nageur ». Sophie t'ira voir avec sa mère, et moi, ton précepteur, je sourirai dans un coin.

Un trait manque encore au parallèle (entre toi et Émile), à savoir les voyages. Car il voyage pour connaître « la politique des nations, et toi tu m'as l'air de rester. Je te ferai cadeau au jour de l'an du « Voyage autour de ma chambre » par M. de Maistre, suivi de « Symboles et Paradoxes » de Houssaye. Ah ! n... de D... ! il doit pourtant faire beau ce soir, sur la terrasse de la Villa Médicis ! Le Tibre est d'argent et le Janicule sort noir comme une tunique d'esclave.

A propos d'argent, je suis empêtré dans des explications de billets, d'escompte, etc., que je ne comprends pas trop. J'arrange tout cela en dialogue rythmé, miséricorde ! Aussi je te demanderai la permission de ne t'apporter rien de la Bovary. J'éprouve le besoin de n'y plus penser pendant quinze jours. Je me livrerai à la peinture, aux beaux-arts, *cela pose un homme*. Adieu, je t'embrasse, monstre. A toi.

Au même.

Croisset, 2 août.

Me revoilà dans la sempiternelle Bovary ! « Encore une fois sur les mers », disait Byron. « Encore une fois dans l'encre », puis-je dire.

Je suis en train de faire exposer à Homais des théories gaillardes sur les femmes. J'ai peur que ça ne paraisse un peu trop « voulu ». Au reste c'est aujourd'hui seulement que j'ai travaillé avec un peu de suite.

Je viens de lire la Grèce contemporaine du sieur About. C'est un gentil petit livre, très exact, plein de vérités et fort spirituel. Quant aux calomnies et canailleries dont on m'avait parlé, je n'en discerne aucune. Son talent n'est pas assez grand pour expliquer l'acharnement dont on le poursuit. Il y a quelque chose là-dessous qui nous échappe.

J'ai eu à dîner avant hier ton ancien professeur Bourlet. Quelle grosseur ! quelles sueurs ! quelle rougeur ! C'est un hippopotame habillé en bourgeois. Il n'a pas faibli du reste, car il est toujours de l'opposition quand même, furieux contre le gouvernement, ennemi des prêtres et extra-grotesque.

Sais-tu que mon cher frère lit avec rage Régnier, qu'il en a trois éditions, qu'il m'en a récité des tartines par cœur ; il a dit devant moi à Bourlet à propos de *Melænis* : « Si tu n'as pas lu ça, tu n'as rien lu. »

Que je sois pendu si je porte jamais un jugement sur qui que ce soit !

La bêtise n'est pas d'un côté et l'esprit de l'autre.

C'est comme le vice et la vertu; malin qui les distingue.

Axiome : Le synthétisme est la grande loi de l'ontologie.

Nouvelle : M. L... est conseiller municipal de Darnétal. « Ici nous renonçons à peindre » Ses parents sont dans le ravissement. Je t'assure que quand je pense à cela je me sens emporté dans un océan de rêveries.

Quand viens-tu, pauvre vieux ? Tu dois avoir fixé à peu près l'époque de tes vacances. As-tu vu Rouvière ? Lafitte ? Judith ? Tâche de te remuer un peu.

Adieu, je n'ai absolument rien à te dire, si ce n'est que je t'aime.

Je te réserve un discours du président Tougard qui est « chouette », comme dirait Homais.

Au même.

Croisset, 18 août.

Tu es un gentil bougre de m'avoir envoyé cette bonne nouvelle. Et d'abord et avant tout : « Croiras-tu désormais au présage des bottes ? » Te rappelles-tu que le jour où j'ai porté ta pièce chez Lafitte je t'ai dit dans la rue Sainte-Anne : « Ça ira bien, je viens de voir des bottes. » Et elles étaient neuves et on les tenait par les tirants.

Oui, vieux, je suis moult satisfait. Ta lecture me paraît à peu près certaine maintenant. Fais que Blanche dise un petit mot à Laugier, ça ne peut pas nuire.

Voici, sauf meilleur avis, ce qu'il faudrait faire, je crois.

1° Connaître exactement tous les noms du Comité.

2° Informe-toi si Laugier ne serait pas par hasard parent du Laugier médecin (agrégé à l'école). Par Cloquet ou tout autre on pèserait dessus.

3° As-tu une lettre de Durey pour Judith ? Peux-tu te présenter chez elle ? Vas-y. Ne néglige rien. Tremousse-toi, profite de la bonne veine.

4° Je t'engage à aller chez Person qui demeure rue Monthyon, 7. Tu auras soin de ne pas dire au portier ni à la femme de chambre que tu es mon ami, ce serait le moyen de te faire fermer la porte au nez. Evite même mon nom s'il y a un tiers avec vous. Elle connaît Samson qui a été son professeur et qu'elle aime beaucoup. Elle pourra aisément te donner des renseignements sur Beauvalet qui est très influent et qu'on gagne avec des petits verres. Ne te gêne pas avec Person. C'est une excellente femme et tu la connais assez pour te présenter chez elle. Elle fera certainement tout ce qu'elle pourra.

5° Il y a Got qui est un camarade de Maxime, mais ?

6° Edouard Delessert doit connaître assez intimement Provost, ils sont du même cercle. Quant à Provost c'est par les peintres qu'on l'aurait, il en connaît beaucoup. Demande ces renseignements-là à Préault.

Je crois que M. Cloquet connaît Samson.

Important. Retourne immédiatement chez Sandeau, expose-lui la chose. Qu'il marche maintenant, puisque c'est engagé.

Ne néglige rien, s... n... de D... ! fais plutôt quinze démarches qu'une seule. Allons, remonte-toi, mon pauvre vieux, et n'en sois pas moins persuadé que tu n'es pas encore au bout, mais que tu y arriveras, que tu seras un jour ou l'autre joué et applaudi. Nous aurons notre tour, n'aie pas peur. Quand ce ne serait

« qu'en vertu de notre entêtement ». Il le faut. Passe toutes les vacances à Paris, si tu vois que tu puisses t'y être le moins utile.

Delamarre « connaît » peut-être, ou peut « connaître » des gens qui « connaissent des membres du Comité ??? Vas-y, il demeure près de Lafitte, une ou deux maisons avant. Tu ne me dis rien de Rouvières ?

N'oublie pas les Folies. Déploie une activité napoléonienne.

Je suis au milieu des affaires financières de la Bovary. C'est d'une difficulté atroce. Il est temps que ça finisse, je succombe sous le faix.

Adieu, je t'embrasse de toute la force de trente tirades.

Au même.

Croisset, 31 août 1855.

J'attends toujours impatiemment des nouvelles de Laugier. Restes-tu à Paris jusqu'à ce que tu aies une réponse définitive des Français ?

Je crois que tu as eu tort de ne pas aller voir Rouvières. Qui sait ? Informe-toi si Samson est du Comité. C'est un mauvais bougre. Mais c'est une bonne chose si tu as Regnier dans la manche.

Embêté de ne pas avoir la réponse du sieur Fovard, fils de M. Fouard, j'ai été aujourd'hui à Rouen consulter un avocat, à savoir le jeune Nion qui m'a donné toutes les explications désirables ; il viendra demain ici ; nous aurons encore une séance d'affaires.

Quand je serai quitte de ce passage financier de procédures, c'est-à-dire dans une quinzaine, j'arriverai vite à la catastrophe. J'ai beaucoup travaillé ce mois-ci,

mais je crains bien que ce ne soit trop long, que tout cela ne soit un rabâchage perpétuel. La venette ne me quitte pas. Ce n'est point comme cela qu'il faut composer!

J'ai été émerveillé dernièrement de trouver dans les «Précéptes du style» du sieur Buffon nos pures et simples théories sur le susdit art. Comme on est loin de tout cela! Dans quelle absence d'esthétique repose ce brave dix-neuvième siècle! Et la reine d'Angleterre? et le prince Albert?

A propos, qui fréquentes-tu? Car tu n'es pas un homme à te passer de femmes? Cherches-tu à te faire une petite maîtresse? Que diable, un jeune homme!... et un artiste!

Croisset devient un pays très immoral. Je n'entends parler que de horions que l'on s'administre à cause des mauvaises mœurs. La maîtresse de M. Deschamps, monsieur, mène une conduite véritablement scandaleuse, etc.

Nous avons reçu aujourd'hui des nouvelles d'Angleterre. M^{lle} Sophie pondra au commencement d'octobre. Sens-tu le grotesque de ce petit bedon où s'agit un petit Anglais?... Miss Harriet Collier vient de se conjoindre à sir Thomas Campbell, baron de je ne sais quoi! Et son portrait que j'ai là ne m'en avait rien dit. Encore une Sylphide de moins! Mon empyrée féminin se vide tout à fait. Les anges de ma jeunesse deviennent des ménagères. Toutes mes anciennes étoiles se tournent en chandelles et ces beaux seins où se berçait mon âme vont bientôt ressembler à des citrouilles.

Adieu, pauvre vieux bougre chéri. Je n'ose te dire que je t'attends ardemment; mais c'est bien vrai.

Au même.

Croisset, 17 septembre 1855.

Tâche de m'envoyer, mon bonhomme, pour dimanche prochain, ou plus tôt si tu peux, les renseignements médicaux suivants : On monte la côte, Homais contemple l'aveugle aux yeux sanglants (tu connais le masque) et il lui fait un discours ; il emploie des mots scientifiques, croit qu'il peut le guérir et lui donne son adresse. Il faut qu'Homais, bien entendu, se trompe, car le pauvre bougre est incurable.

Si tu n'as pas assez dans ton sac médical pour me fournir de quoi écrire cinq ou six lignes corsées, puise auprès de Follin et expédie-moi cela. J'irais bien à Rouen, mais ça me ferait perdre une journée et il faudrait entrer dans des explications trop longues.

J'ai été depuis trois jours extrêmement abruti par un coryza des plus soignés ; mais aujourd'hui pourtant j'ai passablement travaillé. J'espère que dans un mois la Bovary aura son arsenic dans le ventre. Te l'apporterai-je enterrée ? J'en doute.

Je crois décidément que tu passeras à la lecture, premier point. (Ainsi, mon pauvre vieux, note bien que tu n'en es qu'au premier point, douce perspective.) C'est maintenant qu'il va falloir déployer des jambes et de la diplomatie. Il est parfaitement inutile de dire aux amis que tu passes à la lecture. Je crois qu'ici Blanche « doit se montrer » ; il faut à toute force que tu aies un tour de faveur, car on peut te faire droguer encore des années ! Je compte assez sur M^{me} Stroelin, avec laquelle j'irai chez le docteur Conneau, etc. Enfin, nous verrons, nous nous trémousserons.

A ta place, j'irais de suite chez Janin. C'est un excellent homme, complaisant; il a fait de toi de grands éloges; je lui conteras tout. Il te servirait, ou tout au moins ce serait pour plus tard un jalon. Puisque tu n'écris pas maintenant, marche.

Tu es peut-être raison, il vaut mieux attendre; je parle de notre conduite à tenir envers ces messieurs de là-bas. Quant à l'article *Molænis*, je prendrai plaisir à en demander compte à l'inoffensif Cörmengin, et j'en apprendrai là plus peut-être que je n'en veux savoir.

Quel besoin d'invectives j'éprouve! J'en suis gorgé! Je tourne au Rousseau. Double effet de la solitude et de l'excitation. Nous finirons par croire à une conjuration d'Holbachique, tu verras.

Patience. Nous aurons notre jour, nous ferons notre trou. Mais il n'est pas fait. Il faut entasser œuvres sur œuvres, travailler comme des machines et ne pas sortir de la ligne droite. Tout cède à l'entêtement.

J'éprouve le besoin, maintenant, d'aller vite.

Remarque: Voilà deux fois dans cette demi-page que j'écris « j'éprouve le besoin ». Je suis, en effet, un homme qui éprouve beaucoup de besoins.

J'ai appris avec enthousiasme la prise de Sébastopol et avec indignation le nouvel attentat dont un monstre s'est rendu coupable sur la personne de l'empereur. Remercions Dieu qui nous l'a encore conservé pour le bonheur de la France. Ce qu'il y a de déplorable, c'est que ce misérable est de Rouen. C'est un déshonneur pour la ville. On n'osera plus dire qu'on est de Rouen.

Au même.

Croisset, 20 septembre.

1° Tu es un excellent bougre de m'avoir répondu vite. L'idée du « bon régime à suivre » est excellente et je l'accepte avec enthousiasme ; quant à une opération quelconque, impossible à cause du pied-bot et d'ailleurs, comme c'est Homais lui-même qui veut se mêler de la cure, toute chirurgie doit être écartée.

2° J'aurais besoin des mots scientifiques désignant les différentes parties de l'œil (ou des paupières) endommagé. Tout est endommagé et c'est une compote où l'on ne distingue plus rien. N'importe, Homais emploie de beaux mots et discerne quelque chose pour éblouir la galerie.

3° Enfin il faudrait qu'il parlât d'une pommade (de son invention ?) bonne pour les affections scrofuleuses et dont il veut user sur le mendiant. Je le fais inviter le pauvre à venir le trouver à Yonville pour avoir mon pauvre à la mort d'Emma ? Voilà, vieux. Réfléchis un peu à tout cela et envoie-moi quelque chose pour dimanche.

Je travaille médiocrement et « sans goût » ou plutôt avec dégoût. Je suis véritablement las de ce travail ; c'est un véritable *pensum* pour moi, maintenant.

Nous aurons probablement bien à corriger : J'ai cinq dialogues l'un à la suite de l'autre, et qui disent la même chose !!!

Tu verras qu'on finira par nous voler Pierrot, il faudrait ravoir le manuscrit ainsi que celui d'Agéonor. C'est facile.

Je te recommande le dernier numéro de la Revue. Il y a une appréciation de l'école allemande romantique après laquelle il faut tirer l'échelle. On accuse Goëthe d'égoïsme (nouveau !) et Henri Heine de nullité ou de nihilisme.

Va-t'en, de ma part, fumer une pipe, mélancoliquement, to the British Tavern, Rivoli Street, en pensant à l'Anc d'Or.

Au même.

Croisset, 20 septembre.

Va pour l'Odéon. (Va pour le champagne, d'Arpentigny), mais ce n'est pas assez d'avoir les deux directeurs ; il y a un comité de lecture à l'Odéon, il faut d'avance en connaître les membres... et qu'on les chauffe. Il faut saouler R..., etc. Quant au sieur "..., je le regarde comme un farceur. La terre est pleine de ces bons enfants, excellents en parole et qui ne dépensent pour vous ni un sou de leur poche ni une minute de leur temps. J'ai la conviction que s'il avait voulu, tu aurais eu une lecture. Son père m'a fait une crasse pareille au milieu des démarches que je faisais pour la nomination d'Achille en remplacement de mon père, il a mis tout à coup des bâtons dans les roues. Je lui ai passé par-dessus le corps à lui et à d'autres, mais il m'en a coûté. Revenons à toi.

Rappelle-toi d'abord qu'il faut toujours espérer quand on désespère et douter quand on espère. Il se peut que tu réussisses à l'Odéon par cette seule raison que tu ne t'attends plus à rien. Mais fais comme si tu

t'attendais à beaucoup. Et encore une fois, trémousse-toi. Grand poète, mais mince diplomate.

Je t'en prie et supplie, puisque tu es ami avec Sandeau, va le voir, ne le perds pas de vue, et demande-lui ce que tout cela veut dire, ou autrement d'où tenait-il cette certitude de ta réception? Va également chez Laffite (comme pour le remercier de l'intérêt qu'il a pris à toi) et tu sauras peut-être quelque chose. Laugier a-t-il fait un rapport? l'as-tu lu? as-tu vu enfin Houssaye? Tu crois que tout cela est inutile puisque tu as renoncé aux Français. « Non! non! au contraire ».

Dès que je serai à Paris, dans une quinzaine, vers le 20, ou plutôt dès que madame Stroelin y sera, c'est-à-dire vers le 1^{er} novembre, nous nous occuperons de toi. D'ici là tiens-toi tranquille, mais vois un peu ce que tu veux, car on ne peut pas comme des imbéciles aller demander vaguement une place et quand on vous répliquera « laquelle » dire : « Ah! je ne sais pas ». Informe-toi. Il me semble que c'est le moins que tu puisses faire pour ta personne. Il y aurait encore autre chose, ce serait de demander une pension pour ta mère qui te la donnerait? Mais il y aurait là beaucoup d'inconvénients que je te dirai.

Quant à elle, ta mère, je lui en veux. Elle aurait pu t'épargner les conseils qu'elle t'a donnés et rester à Cany. C'était bien le moment de te décourager encore plus! de te dire : « renonce » quand tu ne reculais que déjà trop. Malédiction sur la famille qui amollit le cœur des braves, qui pousse à toutes les lâchetés, à toutes les concessions! et qui vous détrempe dans un océan de laitage et de larmes.

Voyons, s... n... de D...! doutes-tu que tu sois né pour faire des vers, et exclusivement pour cela?

Il faut donc s'y résigner. Doutes-tu au fend même de ton découragement qu'un jour ou l'autre tu ne sois joué et aux Français et que tu ne réussisses? Il faut donc attendre. C'est une affaire de temps, une affaire de patience, de courage et d'intrigue aussi. Tu as un talent que je ne reconnais qu'à toi. Il te manque ce qu'ont tous les autres à savoir : l'aplomb, le petit manège du monde, l'art de donner des poignées de main et d'appeler « mon cher ami » des gens dont on ne voudrait pas pour domestiques. Cela ne me paraît pas monstrueux à acquérir surtout quand « il le faut ».

J'irai voir Léonie vers la fin de la semaine prochaine ou le commencement de l'autre. J'ai besoin d'aller à Rouen pour prendre des renseignements sur les empoisonnements par arsenic. De toute façon j'irai toujours lui dire adieu.

Au même.

Croisset, 12 octobre.

Qu'as-tu? Pourquoi n'ai-je pas reçu la sacro-sainte lettre du Dimanche? es-tu malade? que signifie cet enflement que tu avais à la jambe?

Il est probable que d'aujourd'hui en quinze j'arriverai à Paris. Mais j'ai encore bien des choses à faire d'ici là.

J'aurais voulu t'apporter la Bovary empoisonnée et je n'aurai pas fait la scène qui doit déterminer son empoisonnement; tu vois que je n'ai guère été vite. Mon malheureux roman ne sera pas fini avant le mois de février. Cela devient ridicule. Je n'ose plus en parler.

Je ne vois absolument rien à te narrer, si ce n'est

que je lis et que j'ai bientôt fini (Dieu merci!) la *Nouvelle Héloïse*. C'est une rude lecture.

Si tu n'es pas malade, tu es un gremlin de ne pas m'écrire.

Les feuilles tombent. Les allées sont, quand on y marche, pleines de bruit Lamartiniens que j'aime extrêmement. Dackno reste toute la journée au coin de mon feu, et j'entends de temps à autre les remorqueurs. Voilà les nouvelles.

Je serai parti avant la foire Saint-Romain. Il est probable que je ne verrai pas les baraques. Pauvre foire Saint-Romain!

Ah! j'oubliais. Devine quel est l'homme qui habite à Dieppedalle? cherche dans tes souvenirs une des plus grotesques balles que tu aies connues et des plus splendides..... Daignez!!! Oui, — il est là — retiré, ce pauvre vieux! Il vit à la campagne en bon bourgeois, loin des mathématiques et de l'Université, ne pensant plus à l'école.

Énorme! Juge de ma joie quand j'appris cette nouvelle. Quelle visite nous lui ferions si tu venais! et quels petits verres ou plutôt quel cidre doux... car je suis sûr qu'il brasse lui-même « pour s'occuper ».

Écoute le plus beau. Il s'est trouvé en chemin de fer avec l'institutrice et a été « très » aimable, jusqu'à lui porter ses paquets, et courir lui chercher un fiacre. Ils étaient vis-à-vis et il lui faisait du genou (*sic*). Ils ont eu (à propos de moi) une conversation littéraire. Opinion de Daignez: « Tout le monde écrit bien maintenant. Les journaux sont pleins de talent!

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

La première fois que ma mère a vu Daignez (prononcez Dail-gnez) c'était à côté d'un poêle (dans le parloir

du collège) et il était recouvert d'un carrick à triple collet, vert.

Si tu étais un gaillard, nous porterions cet hiver, tous les deux, un carrick ?

Au même.

Croisset, 29 avril 1856.

Charmant, mon vieux, exquis ! Sans blague aucune, ça m'a ravi. Je n'y vois rien à reprendre. La seule tache est peut-être — qui menace, — menace quoi ? mais — je vois le geste mignon de son doigt — et puis le vers qui rime avec menace est si charmant et si juste :

Comme une anguille dans sa nasse.

Bravo ! Caraphon ! Tafeb ! continue !

Tu ne trouves donc pas de sujet, mon pauvre vieux ? c'est embêtant, je le sais et je te plains, mais c'est ton habitude. Tu es condamné maintenant à passer six mois de l'année ainsi. Au mois de juin ça vient. Tu as encore tout au plus un mois d'angoisses. Console-toi, d'ailleurs, voilà le soleil.

Nous avons, nous deux Achille, causé tantôt de ce brave Leplay. Il l'avait rencontré plusieurs fois dans les rues de Rouen, se dirigeant vers la Préfecture pour solliciter la croix ! et Achille connaissait ses titres !! Je devais aller le voir le jour même où il est mort.

Je ne travaille pas trop mal pour le moment et je vois enfin la fin de mon infinissable chapitre. Ce sera avant une quinzaine. Il me faudra bien encore

une huitaine de jours pour repolir le tout. Après quoi j'allumerai un feu de joie, car j'ai cru un moment que j'y crèverais.

Oh! comme il faut se monter le bourrichon pour faire de la littérature et que bien heureux sont les épiciers!

Nous avons perdu un ami en la personne de Fessard, qui, avant hier, à fait son plongeon dans l'éternité. Nous ne prendrons plus de petits verres ensemble. J'ai des souvenirs charmants d'après-midi passées à son école, sous la petite avenue de peupliers, nu en caleçon, avec l'odeur des filets et du goudron.. la vue des voiles... je ne sais quoi qui m'attendrit.

Autre mort d'un de mes camarades de collège (excellent bougre). Marc Arnaudtizon, tué d'un coup de soleil à Manille, patrie des cigares. J'ai appris ce soir ces deux décès, et j'ai encore dans l'oreille la voix de Fessard et la voix d'Arnaudtizon! Tout cela fait faire des réflexions philosophiques, comme dirait Fel-lacher.

Comme c'est beau, la mère de Lao-Tsen qui a conçu son fils rien qu'en regardant filer une étoile.

Au même.

Croisset, 1^{er} juin.

J'ai enfin expédié hier à Ducamp le manuscrit de *la Bovary*, allégé de trente pages environ, sans compter par-ci par-là beaucoup de lignes enlevées. J'ai supprimé trois grandes tartines de Homais, un paysage

en entier, les conversations des bourgeois dans le bal, un article d'Homais, etc., etc., etc. Tu vois, vieux, si j'ai été héroïque. Le livre y a-t-il gagné? Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'ensemble maintenant a plus de mouvement.

Si tu retournes chez Ducamp, je serais curieux de savoir ce qu'il en pense. Pourvu que ces gaillards-là ne me reculent pas!

Et ton drame! Fais-moi le plaisir de me dire le titre Viendras-tu à Rouen, immédiatement après l'avoir fini? Quant à moi, je n'irai à Paris que vers le commencement d'août, après que j'aurai été publié, après mon premier numéro.

Tu me demandes ce que je fais, voici: Je prépare ma légende et je corrige saint Antoine. J'ai dans Saint Antoine élagué tout ce qui me semble intempestif, travail qui n'était pas mince puisque la première partie qui avait 160 pages n'en a plus maintenant (reco-piée) que 74. J'espère être quitte de cette première partie dans une huitaine de jours. Il y a plus à faire dans la deuxième partie où j'ai fini par découvrir un lien piètre peut-être, mais enfin un lien, un enchaînement possible. Le personnage de Saint Antoine va être renflé de deux ou trois monologues qui amèneront fatalement les tentations. Quant à la troisième, le milieu est à refaire en entier. En somme une vingtaine de pages, ou trentaine de pages peut-être, à écrire. Je biffe les mouvements extra-lyriques. J'efface beaucoup d'inversions et je persécute les tournures, lesquelles vous déroutent de l'idée principale. Enfin j'espère rendre cela lisible et pas trop embêtant.

Nous en causerons très sérieusement ces vacances. Car c'est une chose qui me pèse sur la conscience, et

je n'aurai un peu de tranquillité que quand je serai débarrassé de cette obsession.

Je lis des bouquins sur la vie domestique au moyen âge et la vénerie. Je trouve des détails superbes et neufs. Je crois pouvoir faire une couleur amusante. Que dis-tu « d'un pâté de hérissons et d'une froumentée d'écureuils » ? Au reste, ne t'effraye pas, je ne vais pas me noyer dans les notes. Dans un mois j'aurai fini mes lectures, tout en travaillant au saint Antoine. Si j'étais un gars, je m'en retournerais à Paris au mois d'octobre avec le Saint Antoine fini et saint Julien-Hospitalier écrit. Je pourrais donc en 1857 fournir du moderne, du moyen âge et de l'antiquité. J'ai relu Pécopin, je n'ai aucune peur de la ressemblance.

J'ai été hier à Rouen, à la bibliothèque. Puis chez Léonie que j'ai trouvée dans un bouleversement de mobilier à croire que les Cosaques avaient passé par sa chambre. Elle aidait au déménagement d'une voisine et me paraissait dans un tohu-bohu complet. Au milieu de la conversation elle me dit tout à coup : « Et Olga ? — Qu'est-ce qu'Olga ? — Vous le savez. — Non. Contestation, affirmation, impudences de ma part ; mensonges que je me serais épargnés si j'avais su que c'était toi qui lui avais conté l'histoire. J'ai persisté à soutenir que tu ne m'avais rien dit — et là-dessus : Ah ! ne lui dites rien, parce qu'il m'accuse de vous conter tout. » Voilà l'anecdote, tu en feras ton profit.

Quant à Durey, je te conseille de faire en sorte qu'elle entre à l'Odéon pour jouer la Maintenon, rôle dont elle s'acquittera bien mieux que cette grosse voilaille de X... Il faut que ce soit une tragédienne qui te joue cela. J'entends une femelle qui ait les traditions tragiques, de la pompe ; les autres te disloque-

ront suffisamment les malheureux vers ! N'aie pas peur, ils seront en bel état dans leur bouche ! Il faut, dans la Maintenon, du Cornélien de la haute école.

Ta résolution de te passer d'actrices, lubriquement parlant, est d'un homme vertueux. Mais prends garde de tomber dans l'excès contraire et de te méfier de ton cœur. Quant à ma pauvre Person, je suis sûr qu'elle remplirait ce rôle très bien. Tu feras ce que tu voudras, et je te supplie même de « faire ce que tu voudras, » et non ce qu'on voudra. Tu as fait assez de concessions à l'Odéon pour qu'il te soit bien permis de faire passer une femme et un rôle de vieille encore ! Ne faiblis point, n... de D... ! Affirme-toi. On ne considère les gens que lorsqu'ils se considèrent eux-mêmes beaucoup.

Au même.

Croisset, 17 juin.

Ta lettre de samedi, cher vieux, ne m'est arrivée que ce matin. Voilà pourquoi je suis en retard d'un jour.

Je demande pour mon dimanche prochain une narration du déjeuner chez Roger. Il me semble que tu as passé à Auteuil un vrai dimanche d'antan ! tant par l'entourage des gens que par les lieux en eux-mêmes. L'ombre de Boileau planait à l'entour ; les anneaux de sa perruque moutonnaient sur le paysage et les feuilles, dans le jardin, s'entre-choquaient comme des mains qui applaudissent.

Est-ce fini, est-ce conclu et arrêté ? Quand met-on à l'étude ? A quand les répétitions ? Je t'assure

que j'attends la première représentation avec une grande soif, car je compte sur un beau succès et j'ai besoin (physiquement parlant) d'un événement heureux qui me dilate la poitrine. Je vis cerclé comme une barrique, et quand je tape sur moi, ça sonne creux.

Tu as bien raison de m'appeler hypocondriaque, et j'ai même peur que je ne finisse un jour par « tourner mal ». Mais comment veux-tu que je garde quelque sérénité et quelque confiance après tous les renforcements intérieurs (ce sont les pires) qui m'arrivent l'un par-dessus l'autre.

Les corrections de *la Bovary* m'ont achevé et j'avoue que j'ai presque regret de les avoir faites. Tu vois que le sieur Ducamp trouve que je n'en ai pas fait assez. On sera peut-être de son avis? D'autres trouveront peut-être qu'il y en a trop? Ah! m.....!

Je me suis conduit comme un sot en faisant comme les autres, en allant habiter Paris, en voulant publier. J'ai vécu dans une sérénité d'art parfaite tant que j'ai écrit pour moi seul. Maintenant je suis plein de doutes et de trouble, et j'éprouve une chose nouvelle : écrire m'embête! Je sens contre la littérature la haine de l'impuissance.

Je dois te scier le dos, mon pauvre vieux, mais je te supplie, à genoux, de me pardonner, car je n'ai personne à qui ouvrir la bouche de tout cela. Le seul mortel que j'aie vu depuis six semaines est le sieur Nion qui est venu me faire une visite avant-hier, et qui m'a engagé « à travailler, à utiliser mon intelligence, mes lectures, mes voyages »!!!

J'ai su, à propos de Prévault (mais ne crois pas que j'aie rien pris en mauvaise part, je suis d'ailleurs tellement aplati qu'on me cracherait maintenant à la

figure que je ne m'en apercevrais pas); j'ai su, dis-je, que notre grand sculpteur était venu à Rouen avec Duménil, le curieux symboliste, et ils ont dîné chez Delzeuse. Dîner d'artistes.

Au même.

Croisset, 10 juillet.

Me revoilà à Croisset pour deux mois et dans le re-Saint-Antoine. Je commence à m'embêter et j'ai hâte d'en être quitte. J'aurai beau faire, ce sera toujours plus étrange que beau. La pâte du Style est molle. Quant à l'ensemble, je secoue ma pauvre cervelle pour tâcher d'en faire un, mais...

Quelle belle soirée j'ai passée vendredi dans les coulisses du cirque, en compagnie du coiffeur de ces dames! Frédérick Lemaître l'avait saoulé et Person l'avait achevé. Il était plus rouge que les boîtes de fard étalées sur la table de toilette, il ruisselait de cold-cream, de sueur et de vin. Les deux quinquets faisaient casse-peter de chaleur. La fenêtre ouverte laissait voir un coin de ciel noir, des costumes de théâtre jonchaient le parquet. Person gueulait dans les mains de l'artiste aviné qui lui tirait les cheveux. J'entendais les danses de la scène et l'orchestre. Je humais toutes sortes d'odeurs de femmes et de décors, le tout mêlé aux rots du perruquier; énorme, énorme!

Bûche « L'aveu, » ça ira, je t'en réponds. Je crois que l'horizon politique commence à s'éclaircir. Il y a assez longtemps que nous sommes ballottés sur une

mer orageuse, pour que nous ayons un peu de bon air.

A dieu, pauvre cher vieux bougre.

Tu serais un bien brave homme de m'envoyer la pièce de l'Incendie. Car j'éprouve un grand besoin de l'apprendre par cœur afin de la chançonner tout seul dans le silence du cabinet.

Au même.

Croisset, 19 juillet.

Le double incendie joint à la haute température qu'il fait, m'ont mis aujourd'hui en gaieté. Je n'étais pas hors de mon lit que je savais le susdit sonnet par cœur et je l'ai tant gueulé que j'en suis harassé! C'est fort beau car il m'obsède. Quel rythme! J'en ai travaillé toute l'après-midi comme un homme. J'ai écrit une page, je fais du neuf et il faut avoir une grande vertu ou un bel entêtement pour poursuivre et parachever une semblable machine, contre laquelle tout le monde se mettra, à commencer par toi, mon vieux.

Tu feras bien de ne pas perdre de vue le jeune La Rounat. Tu sais comme les hommes se métamorphosent dans les changements de fortune. Je ne doute pas de lui, mais... n'importe. Bref, tâche de le voir de temps à autre sans qu'il y paraisse.

La *Revue de Paris* du 1^{er} août m'a annoncé, mais incomplètement, en écrivant mon nom sans L. « Madame Bovary (mœurs de province) par Gustave Flaubert ». C'est le nom d'un épicier de la rue Richelieu, en face le Théâtre-Français. Ce début ne me paraît

pas heureux ! Qu'en dis-tu ? Je ne suis pas encore paru que l'on m'écorche.

Je t'avertirai quand il faudra que tu ailles chez le jeune Ducamp, ce sera vers le 16 ou le 18. Je ne suis pas dénué de tout pressentiment. Ce sacré « Faubert » m'embête beaucoup plus qu'il ne me révolte.

Je t'envoie un « morceau » dans le genre léger que je te prie de humer délicatement. Tu ne le perdras pas, ça peut servir comme modèle quelque part. Je trouve qu'un semblable fragment peint à la fois l'homme, le pays, la race, et tout un siècle ! Comment la bêtise peut-elle arriver à ce point de délire et le vide à tant de pesanteur !

Je suis gêné en ce moment par la quantité de moustiques et de papillons qui tournent autour de ma lampe et « l'horizon retentit » sous les trombones et la grosse caisse, bien qu'il soit une heure de nuit. C'est un bas-tringue à Quevilly. On danse avec acharnement. Comme on doit suer !

J'ai fait (vu le beau temps) descendre dans le jardin les affaires que j'ai rapportées de Nubie. Mon crocodile embaumé se rafraîchit maintenant sur le gazon. Il a revu tantôt le soleil, pour la première fois peut-être depuis trois mille ans ? pauvre vieux ! La musique qui sonne et crie de l'autre côté lui rappelle-t-elle les fêtes de Bubastis ? Il y rêve, peut-être, dans son bitume ?

Au même.

Croisset, 15 août.

Tu m'as écrit une sacrée lettre qui ne dénote pas un homme gai, mon pauvre vieux. Que veux-tu que j'y réponde sinon par deux aphorismes de l'homme dont on célèbre aujourd'hui la fête : 1^o les grandes entreprises réussissent rarement du premier coup ; 2^o le succès appartient aux apathiques. Pas si apathique, pourtant. Il faut un peu se débarrasser soi-même.

Va chez le jeune Ducamp à la fin de cette semaine ; c'est mardi prochain que doit avoir lieu, m'a-t-il dit, le grand combat pour l'insertion de la Bovary. Tu lui diras tout ce que tu jugeras convenable (je me fie à toi), et que je compte être inséré le 1^{er} septembre, suivant sa promesse.

Je lui ai écrit il y a deux ou trois jours pour le prier de ne plus m'appeler Flaubert sur la première page de la *Revue* où sont imprimés les futurs chefs-d'œuvre avec le nom des grands hommes en regard, je n'en ai pas reçu de réponse...

Je travaille comme un bœuf à Saint Antoine. La chaleur m'excite et il y a longtemps que je n'ai été aussi gaillard. Je passe mes après-midi avec les volets fermés, les rideaux tirés, et sans chemise, en costume de charpentier. Je gueule ! je sue ! c'est superbe. Il y a des moments où décidément c'est plus que du délire ! Blague à part, je crois toucher le joint, je finirai par rendre la chose potable à moins que je n'aie complètement la berlue, ce qui est possible... ?

Et toi, « l'Aveu » marche-t-il ? quand commencent

les répétitions de la Montarcy ? Viendras-tu dans nos foyers au commencement de septembre ?

J'ai eu hier la visite du sieur Baudry Junior qui a imité successivement, avec sa bouche, le cor de chasse, le cor d'harmonie, la basse, la contre-basse, le serpent et le trombone. C'est merveilleux. Ce garçon-là est très fort. Tenue des plus négligées. Il porte des souliers de castor comme un bourgeois affecté d'oi-gnons. Il m'a avoué que sa seule passion en ce moment était le « cayeu ». Il va l'acheter lui-même au marché et le mange cru. Énorme. Cet excès de simplicité m'écrase.

Je n'aurais pas été fâché que tu me donnasses quelques détails sur ta rupture avec Durey. « Aucun des écarts de la lubricité ne m'est indifférent, dit Brissac ». Mais tu as adopté un genre de correspondance si expéditif, que te demander des détails sur n'importe quoi c'est se casser le nez contre un mur. Je te ferai seulement observer que voilà trois fois que la présence du poète Philoxène te sert de prétexte. Cherche maintenant d'autres moyens dramatiques, ne serait-ce que par amour-propre !

O vieux ! vieux ! Il fut un temps où nous passions chaque semaine vingt-quatre heures ensemble. Puis... Non, je m'arrête ; j'aurais l'air d'une garce délaissée qui gémit.

Adieu, amuse-toi bien, si tu peux. Pioche quand même. Satisfais tes inépuisables ardeurs, emplis ton inconcevable estomac, étale ta monstrueuse personnalité ! C'est là ce qui fait ton charme. Tu es beau ! Je t'aime !

Au même.

Croisset, 25 août.

Je te remercie bien, mon cher vieux, d'avoir parlé à Ducamp de la *Bovary*. Mais je n'en suis pas plus avancé puisque tu ne m'as pas envoyé une solution définitive. Tout ce que je vois c'est que je ne paraîtrai pas le 1^{er} septembre. Je soupçonne le sieur Pichat d'attendre mon retour au mois d'octobre afin d'essayer encore de me pousser ses corrections. J'ai pourtant sa parole et je la lui rendrai avec un joli remerciement s'ils continuent longtemps de ce train-là. Je vais attendre jusqu'au 2 ou 3 septembre, c'est-à-dire qu'au milieu de l'autre semaine j'écrirai au jeune Ducamp pour savoir, oui ou non, si l'on m'imprime. Je suis harassé de la *Bovary*, et il me tarde d'en être quitte.

Mon ardeur littéraire a considérablement baissé avec la température. Je n'ai rien fait cette semaine. Saint Antoine, qui m'avait amusé pendant un mois, m'embête maintenant. Me revoilà n'y comprenant plus rien. Ah! s... n... de D...! que j'aurais besoin de toi! Fais-moi donc le plaisir de me dire si tu viendras à Rouen au mois de septembre et vers quelle époque? Réponds à cette question, une fois n'est pas coutume.

J'ai fait aujourd'hui une grande promenade dans le bois de Canteleu, promenade délicieuse, mon cher monsieur, à cause du beau temps qu'il faisait, mais atroce à cause des souvenirs qui m'obsédaient. J'avais au cœur plus de mélancolies qu'il n'y avait de feuilles aux arbres. J'ai été jusqu'à Montigny. Je suis entré dans l'église. On disait les vêpres, douze fidèles tout

au plus. De grandes orties dans le cimetière et un calme! un calme! Des dindons piaulaient sur les tombes et l'horloge râlait!

Il y a dans cette église des vitraux du seizième siècle représentant les travaux de la campagne aux divers mois de l'année. Chaque vitrail est tout bonnement un chef-d'œuvre. J'en ai été émerveillé. Je te ferai voir cela si tu viens.

En rentrant j'ai senti un grand besoin de manger d'un pâté de venaison et de boire du vin blanc; mes lèvres en frémissaient et mon gosier séchait. Oui, j'en étais malade. C'est une chose étrange comme le spectacle de la nature, loin d'élever mon âme vers le Créateur, excite mon estomac. L'Océan me fait rêver huîtres et la dernière fois que j'ai passé les Alpes, un certain gigot de chamois que j'avais mangé quatre ans auparavant au Simplon, me donnait des hallucinations. C'est ignoble, mais c'est ainsi. Aurai-je eu des envies, moi! et de piêtres!

Au même.

Croisset, 1^{er} septembre 1856.

J'ai d'abord à te dire, mon cher vieux, que tu es un fort gentil bougre pour m'avoir écrit deux lettres cette semaine. Enfin! je sais ce que tu fais! Tu ne t'imagines pas combien je suis seul sans toi? et comme je pense chaque dimanche à mes pauvres dimanches d'autrefois!

Voyons! es-tu un roquentin? Viens passer quinze jours ici. Ma mère t'y invite. Nous finirons l'*Aveu* et *Saint Antoine*. Il faut qu'il y ait de l'*Aveu* fabriqué à

Croisset. Tu n'as pas une seule de tes œuvres un peu longues (le *Cœur à droite* excepté) qui n'ait passé, dans sa confection, par l'avenue des Tilleuls. Arrive, le pavillon au bord de l'eau t'attend et tu auras un jeune chat pour t'y tenir compagnie.

Quoique tu « en die » je crois que tu comprendras quelque chose à *Saint Antoine*. Tu verras au moins mes « intentions ». Tu m'aideras à boucher les trous du plan, à torcher les phrases merdeuses et à ressembler les périodes mollasses, qui bâillent par le milieu comme une botte décousue.

Je bâche comme un ours. Il y a des jours où je crois avoir trouvé le joint et d'autres, bien entendu, où je perds la boule.

No news from the Reviewers! J'écrirai après demain au jeune Maxime de manière à avoir une réponse formelle et tout de suite, avant la fin de la semaine.

Tes ordres, seigneur, ont été exécutés : J'ai gueulé par trois fois tes vingt-quatre alexandrins, « à une Femme perfide. » C'est rythmé, sois tranquille, et ça sonne ! Je n'ai qu'à te faire deux observations extrêmement légères (et encore) ; en voici une (afin de te tirer d'inquiétude). Il me déplaît qu'un monsieur comme toi mette des mots pour la rime. (Ah ! gueule ! tant pis ! je m'en f... !) En conséquence, je blâme « Archet vainqueur ». Quant aux deux vers qui suivent, ils sont tout bonnement sublimes, ainsi que le trait final « le banquet est fini », etc. En somme, c'est une très bonne chose.

Tu m'as envoyé aussi une belle phrase de prose en parlant de ***. « Cette femme était de la pire espèce ». Que c'est large en même temps ! rumine ça ! — « J'avais un épagneul, un épagneul superbe ! un chien de la forte espèce. »

Quelle espèce que celle qui est la pire!

Blague à part et sans savoir les raisons, je t'approuve. On ne saurait trop se dépêtrer de l'élément maîtresse. Le mythe de la côte des deux amants est éternel. Tant que l'homme vivra, il aura de la femme plein le dos!

J'ai eu mercredi la visite du philosophe Baudry. Quel homme! Il devient tout à fait Sheik. Il avait apporté dans sa poche son bonnet grec dont il a recouvert son chef au déjeuner, parce que : « quand il a la tête nue, ça lui donne des étourdissements ». — Très beau, du reste! Il admire sincèrement « La bouche d'ombre. »

Je fais toujours de l'anglais; nous lisons *Macbeth*. C'est là que les images dévorent la pensée! Quel monsieur! Quel abus de métaphores! Il n'y a pas une ligne et je crois un mot qui n'en porte au moins deux ou trois. Si je continue encore quelque temps, j'arriverai à bien entendre le dit Shakespeare.

Ce que tu me racontes de ta visite à l'hôpital Saint-Antoine m'a bien ému. Je t'ai vu au milieu des salles et un moment j'ai frissonné sous ta peau. Est-ce drôle et déplorable de regretter ainsi continuellement les ennuis d'autrefois?

Au même.

Croisset, 9 septembre 1856.

Si j'ai compris ta lettre, cher vieux, les répétitions de la Montarcy doivent commencer? C'est pour le coup que tu vas entrer dans la tablature des auteurs; tiens-

moi au courant de tout, et si tu as besoin de moi, j'arrive quand même, cela va sans dire.

Je t'avouerai que je ne suis nullement fâché de la chute de la pièce d'ouverture. Si on siffle la reprise de la *Bourse*, tant mieux ! Je n'exprimerais pas cette opinion à La Rounat. Mais je crois que, puisqu'il y a cabale contre lui, le flot aura le temps de passer et que tu n'en sentiras plus les éclaboussures. On se lassera. Rien ne dure ici-bas, et c'est une raison pour qu'il fasse beau demain, s'il a plu aujourd'hui.

J'ai peur seulement que notre ami le Directeur ne se hâte trop et qu'on ne monte ta pièce à la diable ! C'est une œuvre soignée qu'on ne peut apprendre en huit jours, et faire apparaître au bout de quinze. Il y faut du temps et, je crois, de la recherche, afin de n'en rien perdre. J'entends par là quantité d'effets scéniques dont toi-même ne te doutes pas.

Je casse-pête tellement d'envie de voir la première représentation que je passe bien à y rêver, tous les jours, une grande heure pour le moins. Je vois ta mine pâle et gonflée, sous un quinquet.... La Rounat effrayé... Narcisse au quinzième plan... J'entends gronder les vers et les applaudissements partir. Tableau. Serai-je rouge, moi ! quelle coloration ! et comme ma cravate me gênera !...

Quant à la *Bovary* (que j'oublie quelque peu, grâce au ciel, entre ta pièce qui s'avance et *Saint Antoine* qui se termine), j'ai reçu de Maxime un mot où il me prévient que ça paraîtra « le 1^{er} octobre sans faute, j'espère. » Ce j'espère m'a l'air gros de réticences ? En tout cas son billet est un acte de politesse, il m'est arrivé juste le 1^{er} septembre, jour où je devais paraître. Je vais lui répondre cette semaine en lui rappelant modestement que voilà déjà cinq mois de

retard... rien que ça ! Depuis cinq mois je fais anti-chambre dans la boutique de ces messieurs. Je suis sûr que l'ami Pichat voudrait me pousser encore quelques-unes de ses intelligentes corrections.

J'ai reçu hier une lettre de mon vénérable père Maurice où il m'annonce le mariage de sa fille avec un architecte de Stuttgart, grand artiste, fort riche. Superbe affaire, joie générale, et il m'invite à la noce. Ma pénurie me forcera à inventer une blague quelconque, ce que je regrette fort. Le sentimental et le grotesque me conviaient à ce petit voyage. Aurais-je bu ! et aurais-je rêvé à ma jeunesse ! Ce mariage d'une enfant que j'ai connue à quatre mois m'a mis hier un siècle sur les épaules. J'en ai été si triste que je n'ai pu rien faire de la journée ; le manque d'argent y était aussi pour beaucoup. J'ai déjà refusé d'aller passer un mois à Toulon chez Cloquet pour les mêmes motifs. Depuis le mois de juillet j'ai payé quatre mille francs, et j'aime mieux ne pas entamer maintenant mes modiques revenus afin de ne pas trop tirer le diable par la queue cet hiver. Et on dira que je ne suis pas un homme raisonnable ! N'importe, cette noce à Bade me passe près du cœur.

Motus là-dessus, comme dirait Homais. Ce sont de ces saletés dont on prive le public avec plaisir. Il faut toujours faire belle contenance. Dans ce cher Paris il est permis de crever de faim, mais on doit porter des gants, et c'est pour avoir des gants que je m'abstiens d'une distraction qui me ferait du bien à l'estomac, au cœur et conséquemment à la tête.

Quant au Saint Antoine, je l'arrête provisoirement et, tandis que je suis à analyser deux énormes volumes sur les Hérésies, je rêve comment faire pour y mettre des choses plus fortes. Je suis agacé de la déclamation

qu'il y a dans ce livre. Je cherche des effets brutaux. Pour ce qui est du plan, je n'y vois plus rien à faire. J'aurais bien besoin de tes conseils, des dramatiques surtout.

Adieu, cher vieux, je m'ennuie de toi à crever depuis que tu m'as dit que peut-être tu viendrais.

Au même.

Croisset, 16 septembre 1853.

Tu as donc eu aujourd'hui, pauvre vieux ! la première journée d'auteur dramatique ! Enfin !

J'ai bien pensé à toi toute l'après-midi et ce soir surtout. Il me déplaisait de ne pas connaître les lieux. J'ai eu une aperception très nette de ta figure écoutant, et de celle de La Rounat. Quant aux autres, elles étaient fort vagues, ne connaissant point le personnel de l'Odéon.

Comment la chose s'est-elle passée ? détails ! Archi-détails ! si tu as le temps, car je vais commencer à te respecter et je suis le premier à te dire qu'il ne faut pas démordre de la place. Surveille tout impitoyablement, jusqu'aux ouvreuses de loges, comme Meyerbeer.

C'est donc dans deux mois ! j'en ai la gorge sèche d'avance ! nous avons passé la soirée, ma mère et moi, à causer de la première.

Le temps a été très beau aujourd'hui, bon signe : et maintenant la lune brille en plein dans le ciel tout bleu. Je pense à nos anciens Dimanches déjà si loin. Ce but dont nous parlions, le voilà bientôt atteint,

pour toi, du moins... Quand tu reviendras dans ce cabinet de Croisset où ton ombre plane toujours, tu seras un homme consacré, connu, célèbre... la tête m'en tourne.

J'arriverai à Paris dans cinq semaines, vers le 20 octobre. Tu seras en pleine répétition. Avec quelle frénésie je me précipiterai du boulevard à l'Odéon ! L'ami La Rounat fait bien les choses à ce qu'il paraît. Il me semble, jeune homme, quoique tu en dises, qu'il ne serait pas mal de refourrer des vers dans la *Revue de Paris*. Soyons larges ou, si tu aimes mieux, soyons fins ; tant que nous n'aurons pas un carrosse, faisons semblant de ne point remarquer les éclaboussures. Mais dès que nous aurons le c... assis dans le berlingot de la gloire, écrasons sans pitié les drôles qui... etc.

Que devient « L'Aveu » au milieu de tout cela ?

Je ne t'ai pas dit qu'il y aura mardi prochain quinze jour qu'en conduisant M. Cloquet au chemin de fer, j'ai aperçu sur sa porte, nez au vent, corsée raide, et enharnachée de breloques et de lorgnon, cette vénérable M^{me} G... i'ay ri à part moi, me remémorant les paillardises de cette tant pute tavernière.

Décidément, la journée était aujourd'hui au théâtre. J'ai eu la visite de Baudry (Junior) qui allait chez Deschamps pour lui vendre des costumes. On joue la comédie chez M. Deschamps, et des comédies de lui, ça doit être fort !

Adieu.. mon cher Monsieur, je n'ai absolument rien à te dire, si ce n'est que je t'embrasse et qu'il m'ennuie démesurément de ta personne. Mais ne bouge pas de Paris, maintenant. Il faut être au poste.

A Ernest Chevalier.

Croisset, 21 septembre.

Mon cher vieux,

Je me rendrais avec bien du plaisir à ton invitation si je ne n'étais maintenant un homme fort *affairé*. Car tu sauras que je suis présentement sous la presse. Je perds ma virginité d'homme inédit de jeudi en huit, le 1^{er} octobre. Que la fortune virile (celle qui dissimulait aux maris les défauts de leur femme) me soit favorable ! et que le bon public n'aperçoive en moi aucun vice, tel que gibbosité trop forte ou infection d'haleine !

Je vais pendant trois mois consécutifs emplir une bonne partie de la *Revue de Paris*. Quand la chose aura paru en volume, il va sans dire que le premier exemplaire te sera adressé.

Je veux, de plus, avoir fini avant trois semaines (vers le 15, époque où je m'en retourne à Paris) une ancienne ratatouille que j'ai quittée, reprise et qui me trouble beaucoup et dont je veux également *doter mon pays* cet hiver. C'est une œuvre catholique, cabalistique, mythologique et fort assommante, je crois, car j'en suis assommé, et j'ai hâte d'en être quitte.

Voilà pourquoi, pauvre cher vieux, je n'irai pas (et à mon regret) humer l'air au Château-Gaillard, et passer quelques jours dans ton excellente famille que je ne vois jamais, à laquelle je pense souvent et dont ma mère et moi nous causons maintes fois, au coin du feu, tout en remuant les anciens souvenirs.

Mais toi, mon bon, ne peux-tu venir avec Ma-

dame Chevalier « un tantinet céans », comme dirait le garçon ? Ma mère m'a bien chargé de te rappeler que nous avons deux lits dans une chambre. Tu sars si tu nous ferais plaisir. Donc, je n'insiste pas davantage.

Il me semble que Metz est moins loin de Paris que Lyon. Mets bien cette adresse dans la gibecière de ta mémoire, comme disait le père Montaigne : boulevard du Temple, 42.

Adieu, vieux, amitiés et embrassades à tous les tiens. Respects aux dames, et à toi la meilleure poignée de main de ton vieux camarade.

A Louis Bouilhet.

Croisset, 28 septembre 1856.

Il me semble, mon cher monsieur, que tu es en ébullition, ça commence à marcher ! Nom d'un bon homme, que je voudrais être aux répétitions ! Je compte les jours ! Dans un mois, je serai à Paris et je ne te quitte plus. Merci du billet de répétition. Quoi que j'en n'y aie rien compris, il m'a fait un grand plaisir. Les signes cabalistiques dont il est orné ont ajouté à mon respect.

Janin m'épate. « Fait trop vite » est charmant dans la bouche d'un tel monsieur, dont les âneries empliraient un volume. Ah ! nous en avons vu de belles, et nous en verrons encore. Il m'a l'air tout à fait fossile, maintenant, ce bon Janin. Porte tes vers à la *Revue de Paris* ; il faut faire « feu des quatre pieds ».

J'ai reçu, jeudi, une lettre de Maxime qui m'annonce que je parais le 1^{er} octobre. Toute la première partie est envoyée à l'imprimerie. Je ne recevrai pas

les épreuves. Il se charge de tout et me jure de tout respecter. Devant une pareille promesse, je me suis tu, bien entendu. Il était temps! je commençais à être passablement agacé.

Voilà! Il me semble que l'hiver s'annonce assez bien.

Je ne te parle pas du Saint Antoine et je ne te le montrerai qu'après la Montarcy jouée... J'y travaille toujours et je développe le personnage principal de plus en plus. Il est certain que maintenant on voit un plan, mais bien des choses y manquent. Quant au style, tu étais bien bon d'appeler cela une foirade de perles. Foirade, c'est possible, mais pour des perles, elles étaient rares. J'ai tout récrit, à part peut-être deux ou trois pages.

Vers quelle époque du mois de novembre penses-tu être joué?

Tu as oublié de m'envoyer le titre du livre de l'abbé Constant sur la magie, je l'attends dimanche prochain.

Je fais toujours de l'anglais. Dans six mois, si je continue, je lirai Shakespeare à livre ouvert.

A Laurent Pichat,

Directeur de la *Revue de Paris*.

Croisset, jeudi soir 1853.

Cher ami,

Je viens de recevoir la *Bovary* et j'éprouve tout d'abord le besoin de vous en remercier (si je suis grossier, je ne suis pas ingrat); c'est un service que vous

m'avez rendu en l'acceptant telle qu'elle est, et je ne l'oublierai pas.

Avouez que vous m'avez trouvé et que vous me trouvez encore (plus que jamais peut-être) d'un ridicule véhément? J'aimerais un jour à reconnaître que vous avez eu raison; je vous promets bien qu'alors je vous ferai les plus basses excuses. — Mais comprenez, cher ami, que c'était avant tout un *essai* que je voulais tenter, pourvu que l'apprentissage ne soit pas trop rude.

Croyez-vous donc que cette ignoble réalité dont la reproduction vous dégoûte ne me fasse tout autant qu'à vous sauter le cœur? Si vous me connaissiez davantage, vous sauriez que j'ai la vie ordinaire en exécration. Je m'en suis toujours personnellement écarté autant que j'ai pu. Mais esthétiquement, j'ai voulu, cette fois, et rien que cette fois, la pratiquer à fond. Aussi, ai-je pris la chose d'une manière héroïque, j'entends minutieuse, en acceptant tout, en disant tout, en peignant tout, expression ambitieuse.

Je m'explique mal, mais c'en est assez pour que vous compreniez quel était le *sens* de ma résistance à vos critiques si judicieuses qu'elles soient. Vous me refaisiez un autre livre.

Vous heurtiez la poétique interne d'où découlait le type (comme dirait un philosophe) sur lequel il fut conçu. Enfin, j'aurais cru manquer à ce que je me dois, et à ce que je vous devais en faisant un acte de déférence et non de conviction.

L'art ne réclame ni complaisance ni politesse, rien que la foi, la foi toujours et la liberté. Et là-dessus, je vous serre cordialement les mains.

Sous l'arbre improductif aux rameaux toujours verts, tout à vous.

A M^{me} Maurice Schlésinger.

Croisset, 2 octobre.

Chère madame,

Pardonnez-moi d'abord un mouvement d'égoïsme : votre charmante et si affectueuse lettre m'est arrivée hier, le jour même et juste au moment de mon *début*.

Cette coïncidence m'a étrangement remué. N'y a-t-il pas là un « curieux symbolisme », comme on dirait en Allemagne ?

Voilà même pourquoi je ne puis (comme je l'avais d'abord espéré) me rendre aux noces de mademoiselle Maria. Je vais être fort occupé jusqu'à la fin de décembre, époque où j'en serai quitte avec la *Revue de Paris*. Mais comme avec vous j'ai toutes mes faiblesses, je ne veux pas que vous me lisiez dans un journal, par fragments et avec quantité de fautes d'impression.

Vous ne recevrez donc la chose qu'en volume. Mais le premier exemplaire sera pour vous. — Causons de choses plus sérieuses. — Je m'associe *du plus profond de l'âme* aux souhaits de bonheur que vous faites pour votre chère enfant, moi qui suis certainement sa plus vieille connaissance. Car je me la rappelle à trois mois sur le quai de Trouville, au bras de sa bonne, et tambourinant contre les carreaux pendant que vous étiez à table dans le coin, à gauche. Il y avait eu un bal par souscription et une couronne en feuilles de chêne était restée suspendue au plafond... Vous rappelez-vous ce soir de septembre où nous devions tous nous promener sur la Touques quand, la marée sur-

venant, les câbles se sont rompus, les barques entrecroisées, etc... Ce fut un vacarme affreux et Maurice qui avait rapporté de Honfleur, et à pied, un melon gigantesque sur son épaule, retrouva de l'énergie pour crier plus fort que les autres. J'entends encore sa voix vous appelant dans la foule : « Za !... za !... »

Jamais non plus je n'oublierai votre maison de la rue de Grammont, l'exquise hospitalité que j'y trouvais, ces diners du mercredi, qui étaient une vraie fête dans ma semaine.

Pourquoi donc faut-il qu'habitant maintenant Paris, j'y sois privé de vous ? Souvent je passe chez Brandus pour avoir de vos nouvelles et l'on me répond invariablement : « Toujours à Bade ! »

Avez-vous donc quitté la France tout à fait ? N'y reviendrez-vous pas ?

Elle n'est guère aimable, maintenant, cette pauvre France, c'est vrai, ni noble surtout, ni spirituelle ; mais enfin !... c'est la France.

Quant à moi, l'année ne se passera pas sans que je vous voie, car je trouve stupide de vivre constamment loin de ceux qui nous plaisent. N'a-t-on pas autour de soi assez de crétins et de gredins ? — Vous me préviendrez, n'est-ce pas, chère madame, quand il faudra que je vous expédie (si je ne vous l'apporte auparavant) l'eau du Jourdain. Il y a des gens (ceci est pour vous donner une idée des bourgeois actuels) qui m'avaient conseillé de l'envoyer à S. M. l'empereur Napoléon III pour en baptiser le prince impérial. Mais je la gardais toujours sans trop savoir pourquoi, sans doute dans le vague pressentiment d'un meilleur usage ; en effet, votre petit-fils me sera plus cher qu'un enfant de roi.

A propos de vieillesse (c'est ce mot de petit-fils qui

me l'amène), vous me parlez de vos cheveux ! Je ne puis, moi, vous rien dire des miens, car me voilà bientôt privé de cet appendice. J'ai considérablement vieilli, sans avoir trop rien fait pour cela cependant. Ma vie a été fort plate — et sage — d'actions du moins. Quant au dedans, c'est une autre chose ! Je me suis usé sur place, comme les chevaux qu'on dresse à l'écurie ; ce qui leur casse les reins. Système Baucher.

Allons ! adieu. Encore mille vœux pour Maria ! Qu'elle rencontre dans cette union une sympathie solide et inaltérable ! Que sa vie soit pleine de joies calmes et continues, qu'elle en trouve à tous ses pas comme des violettes sous l'herbe et qu'elle les ramasse toutes ! Qu'elle n'en perde aucune ! Qu'il n'y ait autour d'elle que bonnes pensées et bons visages ! Que tout soit bien-être, respect, caresses, amour ! Que le devoir lui soit facile, l'existence légère, l'avenir toujours beau ! Donnez-lui, de ma part, sur la joue droite, *un baiser de mère* ; que Maurice lui donne, sur la gauche, *un baiser de père*. Et croyez bien, chère madame, à l'inaltérable attachement de votre tout dévoué qui vous baise affectueusement les mains.

Ma mère se joint à moi pour vous féliciter et remercie bien M. Schlésinger de son souvenir.

Du 18 octobre au mois de mai à Paris, boulevard du Temple, 42.

A Jules Duplan.

Samedi soir.

Votre bonne lettre, que j'ai reçue ce matin, m'a causé un grand plaisir. Vous savez le cas que je fais de votre goût, c'est vous dire que « votre suffrage m'est précieux » (style Homais). — Homais à part, je suis enchanté que la chose vous botte. Je voudrais bien que tous mes lecteurs vous ressemblassent !

Nous causerons de tout cela à la fin de la semaine prochaine. Venez chez moi, dimanche 19, à onze heures selon la vieille coutume. Vous déjeunerez avec le philosophe Baudry.

La première lecture de mon œuvre imprimée m'a été, contrairement à mon attente, extrêmement désagréable. Je n'y ai remarqué que les fautes d'impression, trois ou quatre répétitions de mots qui m'ont choqué, et une page où les *qui* abondaient ; — quant au reste, c'était *du noir* et rien de plus.

Je me remets peu à peu, mais *ça m'avait porté un coup* ! Pichat m'a écrit pour me dire qu'il comptait sur un succès. On revient, mon bon, on revient, — on change un tantinet de langage.

J'ai cet automne beaucoup travaillé à ma vieille toquade de Saint Antoine ; c'est récrit à neuf d'un bout à l'autre, considérablement diminué, refondy. J'en ai peut-être encore pour un mois de travail. Je n'aurai le cœur léger que lorsque je n'aurai plus sur les épaules cette satanée œuvre qui pourrait bien me traîner en cour d'assises — et qui à coup sûr me fera passer pour fou. — N'importe ! une si légère considération ne m'arrêtera pas.

Je ne sais trop ce que j'écrirai cet hiver (le drame de Bouilhet va d'abord me prendre du temps); je suis plein de projets, mais l'enfer et les mauvais livres sont pavés de belles intentions.

A Louis Bouilhet.

Croisset, 5 octobre.

Mon cher vieux,

Donne-moi un conseil et tout de suite. J'ai reçu ce matin une lettre de Frédéric Baudry, qui me prie dans les termes les plus convenables de changer dans la *Bovary* le *Journal de Rouen* en: *Le Progressif de Rouen* ou tel autre titre pareil. Ce bougre-là est un bavard; il a conté la chose au père Senard et à ces messieurs du journal eux-mêmes.

Mon premier mouvement a été de l'envoyer promener; d'autre part la susdite feuille à fait hier pour la *Bovary* une réclame très obligeante. Mais c'est si beau le « *Journal de Rouen* » dans la *Bovary*. Après ça c'est moins beau à Paris et le *Progressif* fera peut-être autant d'effet? « Je suis dévoré d'incertitude. » Je ne sais que faire. Il me semble qu'en cédant je fais une couillonnade atroce. Réfléchis, ça va casser le rythme de mes pauvres phrases! C'est grave.

Quant à moi, la vue de mon œuvre imprimée a achevé de m'abrutir. Elle m'a paru des plus plates. Je n'y vois rien que du noir. Ceci est textuel. Ça a été un grand mécompte et il faudrait que le succès fût bien étourdissant pour couvrir la voix de ma conscience qui me crie: « Raté ».

Il n'y a qu'une chose qui me console, c'est la pen-

sée de ton succès, et puis l'espoir (mais j'en ai déjà tant eu d'espoirs) que *Saint Antoine* a maintenant un plan, cela me semble beaucoup plus sur ses pieds que la *Bovary*.

Non ! s... n... de D... ! ce n'est pas pour que tu me renvoies des compliments, mais je ne suis pas gai là-dessus, ça me semble petit et « fait pour être médité dans le silence du cabinet. » Rien qui enlève et brille de loin. Je me fais l'effet d'être « fort en thème ». Ce livre indique beaucoup plus de patience que de génie, bien plus de travail que de talent. Sans compter que le style n'est déjà pas si raide ; il y a bien des phrases à recaller ; plusieurs pages sont irréprochables, je le crois, mais ça ne fait rien à l'affaire.

Songe à cette histoire du *Journal de Rouen*. Mets-toi à ma place. N'en dis rien à Ducamp, jusqu'à ce que nous ayons pris un parti ; il serait d'avis de céder, probablement. Mets-toi au point de vue de l'absolu et de l'art.

Tu dois rire de pitié sur mon compte, mais je suis complètement imbécile.

Adieu, réponds-moi immédiatement.

A Maurice Schlésinger.

Paris, 1856.

Excusez-moi, mon cher Maurice, il m'est impossible — archi-impossible, complètement impossible d'être jeudi à Baden, ni de m'absenter de Paris, pendant une journée, d'ici un grand mois.

J'ai d'abord considérablement d'épreuves à corriger, puis tous les jours je passe les après-midi à l'Odéon

pour surveiller les répétitions d'un grand drame en cinq actes et en vers qui n'est malheureusement pas de moi, mais qui m'intéresse plus que s'il était de moi — l'auteur est mon ami Bouilhet que vous avez vu chez ma mère. C'est une œuvre considérable, une question de vie ou de mort pour lui — la direction fonde-dessus de grandes espérances, et nous aurons, je crois, un très beau succès. Mais il y a bien à faire encore, et quantité de choses à trouver, comme mise en scène.

Quant à moi, cher ami, vous apprendrez avec plaisir que mon affaire marche *très bien*. J'ai de toutes façons lieu d'être extrêmement satisfait — jusqu'ici du moins. Les deux premiers numéros de mon roman ont déjà fait quelque sensation parmi la gent de lettres — et un éditeur m'est venu faire des propositions..... qui ne sont pas indécentes.

Je vais donc gagner de l'argent; grande chose! chose fantasque! — et qui ne me sera pas désagréable par le temps de misère (et de misères) qui court.

Est-ce que M^{me} X... (car je ne sais pas le nom de dame de Maria) ne viendra pas faire un petit voyage à Paris avec son époux? les accompagnerez-vous?

J'aurais bien du plaisir à vous recevoir dans mon petit appartement du boulevard du Temple, et à deviser avec vous, coudes sur la table. J'ai deux fauteuils dans mon cabinet. Je ne puis vous en offrir qu'un au coin du feu; c'est bien le moins qu'on partage avec ses amis.

Adieu, mon cher Maurice. J'espère que mon souvenir vous arrivera à temps et que vous recevrez mon dernier souhait sur le seuil de votre maison au moment où vous le franchirez pour conduire votre chère fille à l'église.

Mille cordialités ; tout à vous.

Votre ancien ami, Janin, est très satisfait du commencement de mon bouquin, et m'a envoyé, par un tiers, des mots fort aimables.

A Théophile Gautier.

Mercredi, 17 décembre 1856.

Cher vieux maître,

Je viens de renvoyer les épreuves à Ducessois. Tu les liras, nonobstant. J'ai effacé le bouquet de poils entre les seins qui horripile l'homme de goût nommé Bouilhet. Ai-je bien fait ?

Si tu avais quelque observation grave à me communiquer, mon adresse est à Croisset, près Rouen.

Adieu, cher vieux, mille poignées de main et de la part du sieur Bouilhet aussi, qui maintenant partage ma solitude.

A toi.

A Madame Roger des Genettes.

1856.

Chère Madame,

Je viens de recevoir votre charmante lettre qui a bien couru avant de m'arriver. Enfin je l'ai et elle me réjouit fort. Vous savez le cas que je fais de votre goût, c'est vous dire, chère madame, que vous avez chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.

Ai-je été vrai ? Est-ce ça ? J'ai bien envie de causer longuement avec vous (mais quand et où ?) sur la théorie de la chose. On me croit épris du réel, tandis

que je l'exècre ; car c'est en haine du réalisme que j'ai entrepris ce roman. Mais je n'en déteste pas moins la fausse idéalité dont nous sommes bernés par le temps qui court. Haine aux Almanzor comme aux Jean Couteaudier. Fi des Auvergnats et des coiffeurs !

En choquerai-je d'autres ? Espérons-le ! Une dame fort légère m'a déjà déclaré qu'elle ne laisserait pas sa fille lire mon livre, d'où j'ai conclu que j'étais extrêmement moral.

La plus terrible *farce* à me jouer, ce serait de me décerner le prix Monthyon. Quand vous aurez lu la fin vous verrez que je le mérite.

Je vous prie néanmoins de ne pas me juger là-dessus. La « *Bovary* » a été pour moi une affaire de parti-pris, un thème. Tout ce que j'aime n'y est pas. Je vous donnerai dans quelque temps quelque chose de plus relevé dans un milieu plus propre. Adieu ou plutôt à bientôt. Permettez-moi de baiser vos mains qui m'écrivent de si jolies choses et de si flatteuses, et de vous assurer que je suis (sans aucune formule de politesse) tout à vous.

A Laurent Pichat,

Directeur de la *Revue de Paris*.

1857.

Mon cher ami,

Je vous remercie d'abord de vous mettre hors de cause ; ce n'est donc pas au poète Laurent Pichat que je parle, mais à la *Revue*, personnage abstrait, dont vous êtes l'interprète. Or, voici ce que j'ai à répondre à la *Revue de Paris* :

1^o Elle a gardé pendant trois mois *Madame Bovary*, en manuscrit, et, avant d'en imprimer la première ligne, elle devait savoir à quoi s'en tenir sur ladite œuvre. C'était à prendre ou à laisser. Elle l'a pris, tant pis pour elle.

2^o Une fois l'affaire conclue et acceptée, j'ai consenti à la suppression d'un passage fort important, selon moi, parce que la *Revue* n'affirmait qu'il y avait danger pour elle. Je me suis exécuté de bonne grâce ; mais je ne vous cache pas (c'est à mon ami Pichat que je parle) que, ce jour-là, j'ai regretté amèrement d'avoir eu l'idée d'imprimer.

Disons notre pensée entière ou ne disons rien.

3^o Je trouve que j'ai déjà fait beaucoup et la *Revue* trouve qu'il faut que je fasse encore plus. Or je ne ferai rien, pas une correction, pas un retranchement, pas une virgule de moins, rien, rien !... Mais si la *Revue de Paris* trouve que je la compromets, si elle a peur, il y a quelque chose de bien simple, c'est d'arrêter là *Madame Bovary* tout court. Je m'en moque parfaitement.

Maintenant que j'ai fini de parler à la *Revue*, je me permettrai cette observation, ô ami :

En supprimant le passage du fiacre, vous n'avez rien ôté de ce qui scandalise, et en supprimant, dans le sixième numéro, ce qu'on me demande, vous n'ôtez rien encore.

Vous vous attaquez à des détails, c'est à l'ensemble qu'il faut s'en prendre. L'élément brutal est au fond et non à la surface. On ne blanchit pas les nègres et on ne change pas le sang d'un livre. On peut l'appauvrir, voilà tout.

Il va sans dire que si je me brouille avec la *Revue*

de Paris, je n'en reste pas moins l'ami de ses rédacteurs.

Je sais faire, dans la littérature, la part de l'administration.

Tout à vous.

A Louis Bonenfant.

Paris, vendredi soir.

Vous êtes parfaitement en droit de me considérer comme un polisson, puisque je n'ai pas encore, cher cousin, répondu à ton aimable lettre. Mais j'ai été fort affairé depuis un mois. L'emploi de chef de claque n'est pas un métier de *faignant*! Enfin! C'est une affaire terminée et vaillamment. Notre ami Bouilhet est maintenant considéré comme un poète de haute volée, parmi les gens de lettres, et quelque peu dans le public aussi. Toute la presse a chanté son éloge à qui mieux mieux. Sa pièce en est maintenant à la trentième représentation, et l'empereur ira la semaine prochaine.

Quant à moi, mes chers amis, je n'ai pas non plus lieu de me plaindre. La *Bovary* marche au delà de mes espérances. Les femmes seulement me regardent comme « une horreur d'homme ». On trouve que je suis trop vrai. Voilà le fond de l'indignation. Je trouve, moi, que je suis très moral et que je mérite le prix Monthyon, car il découle de ce roman un enseignement bien clair, et si « la mère ne peut en permettre la lecture à sa fille », je crois que bien des maris ne feraient pas mal d'en permettre la lecture à leur épouse.

Je t'avouerai, du reste, que tout cela m'est parfaitement indifférent. La morale de l'art consiste dans sa beauté même, et j'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai. Je crois avoir mis dans la peinture des mœurs bourgeoises et dans l'exposition d'un caractère de femme naturellement corrompu autant de littérature et de convenances que possible, une fois le sujet donné bien entendu.

Je ne suis pas près de recommencer une pareille besogne. Les milieux communs me répugnent et c'est parce qu'ils me répugnent que j'ai pris celui-là, lequel était archi-commun et anti-plastique. Ce travail aura servi à m'assouplir la patte; à d'autres exercices maintenant.

Je ne vois rien du tout de neuf à vous dire. Il fait un temps atroce. On patauge dans le macadam et les nez commencent à bleuir.

A M^{me} Maurice Schlésinger.

Paris, 14 janvier 1857.

Comme j'ai été attendri, chère madame, de votre bonne lettre! les questions que vous m'y faites sur l'auteur et sur le livre sont arrivées droit à leur adresse, n'en doutez pas : voici donc toute l'histoire. La *Revue de Paris* où j'ai publié mon roman (du 1^{er} octobre au 15 décembre), avait déjà, en sa qualité de journal hostile au gouvernement, été avertie deux fois. Or, on a trouvé qu'il serait fort habile de la supprimer d'un seul coup, pour fait d'immoralité et d'irréligion; si bien qu'on a relevé dans mon livre, au hasard, des passages licencieux et impies. J'ai eu à comparaître devant M. le juge d'instruction et la procédure a com-

mencé. Mais j'ai fait remuer vigoureusement les amis, qui pour moi ont un peu pataugé dans les hautes fanges de la capitale. Bref, tout est arrêté, m'assurent-on, bien que je n'aie encore aucune réponse officielle. Je ne doute pas de la réussite, cela était trop bête. Je vais donc pouvoir publier mon roman en volume. Vous le recevrez dans six semaines environ, je pense, et je vous marquerai, pour votre divertissement, les passages incriminés. L'un d'eux, une description d'extrême-onction, n'est qu'une page du rituel de Paris remise en français; — mais les braves gens qui veillent au maintien de la religion ne sont pas forts en catéchisme.

Quoi qu'il en soit, j'aurais été condamné, condamné quand même — à un an de prison, sans compter mille francs d'amende. De plus, chaque nouveau volume de votre ami eût été cruellement surveillé et épiluché par MM. de la police, et la récidive m'aurait conduit de-rechef sur « la paille humide des cachots » pour cinq ans : en un mot, il m'eût été impossible d'imprimer une ligne. Je viens donc d'apprendre : 1° qu'il est fort désagréable d'être pris dans une affaire politique; 2° que l'hypocrisie sociale est une chose grave. Mais elle a été si stupide, cette fois, qu'elle a eu honte d'elle-même, a lâché prise et est rentrée dans son trou.

Quant au livre, en soi, qui est moral, archi-moral, et à qui l'on donnerait le prix Monthyon s'il avait des allures moins franches (honneur que j'ambitionne peu), il a obtenu tout le succès qu'un roman peut avoir dans une Revue.

J'ai reçu des confrères de fort jolis compliments, vrais ou faux, je l'ignore. On m'assure même que M. de Lamartine chante mon éloge très haut — ce qui m'étonne beaucoup, car tout, dans mon œuvre,

doit l'irriter! — la *Presse* et le *Moniteur* m'ont fait des propositions fort honnêtes — on m'a demandé un opéra-comique (comique! comique!), et l'on a parlé de ma *Bovary* dans différentes feuilles grandes et petites. Voilà, chère madame, et sans aucune modestie, le bilan de ma gloire. Rassurez-vous sur les critiques, ils me ménageront, car ils savent bien que jamais je ne marcherai dans leur ombre pour prendre leur place : ils seront au contraire, charmants ; il est si doux de casser les vieux pots avec les nouvelles cruches!

Je vais donc reprendre ma pauvre vie si plate et tranquille où les phrases sont des aventures et où je ne recueille d'autres fleurs que des métaphores. J'écrirai comme par le passé, pour le seul plaisir d'écrire, pour moi seul, sans aucune arrière-pensée d'argent ou de tapage. Apollon, sans doute, m'en tiendra compte, et j'arriverai peut-être un jour à produire une belle chose! — car tout cède, n'est-ce pas, à la continuité d'un sentiment énergique. Chaque rêve finit par trouver sa forme; il y a des ondes pour toutes les soifs, de l'amour pour tous les cœurs. Et puis rien ne fait mieux *passer la vie* que la préoccupation incessante d'une idée, qu'un idéal, comme disent les grisettes... Folie pour folie, prenons les plus nobles. Puisque nous ne pouvons décrocher le soleil, il faut boucher toutes nos fenêtres et allumer des lustres dans notre chambre.

Je passe quelquefois rue Richelieu pour avoir de vos nouvelles. Mais la dernière fois, je n'y ai plus trouvé personne de connaissance. M. de Laval en est parti; et au nom de Brandus, il s'est présenté à mes yeux un mortel complètement inconnu. — Vous ne viendrez donc jamais à Paris! votre exil est donc éternel! On lui en veut donc bien à cette pauvre France!

et Maurice, que devient-il? Que fait-il! Comme vous devez vous trouver seule depuis le départ de Maria! Si j'ai compris la joie dont vous m'avez parlé, j'ai compris aussi les tristesses que vous m'avez tues. Quand les journées seront trop longues ou trop vides, pensez un peu à celui qui vous baise les mains bien affectueusement.

Tout à vous.

A Théophile Gautier.

Paris, 6 heures du soir.

M. Abbatucci fils, qui *t'aime beaucoup*, est extrêmement prévenu en ma faveur. Un mot de toi, ce soir, aura le plus grand poids. Je suis chargé de te le dire. Tu trouveras là beaucoup de Bovarystes. Joins-toi à eux et sauve-moi, homme puissant!

L'affaire est en bon train.

A toi.

A Eugène Crépet.

Paris, 1857.

Mon cher ami,

Vous connaissez l'abbé Constant, il doit pouvoir vous fournir des notes sur ceci, qu'il me faut ce soir :

Le plus de lubricités possibles tirées des auteurs ecclésiastiques, particulièrement des modernes.

A vous!

On vient d'interdire mon mémoire et on a arrêté, dimanche, *l'Indépendance belge*, parce qu'il y avait un article à la louange de votre serviteur.

Au docteur Jules Cloquet.

Paris, 23 janvier 1857.

Mon cher ami,

Je vous annonce que demain, 24 janvier, j'honore de ma présence le banc des escrocs, sixième chambre de police correctionnelle, dix heures du matin. Les dames sont admises, une tenue décente et de bon goût est de rigueur.

Je ne compte sur aucune justice. Je serai condamné et au maximum, peut-être, douce récompense de mes travaux, noble encouragement donné à la littérature. Je n'ose même espérer que l'on m'accordera la remise des débats à quinzaine, car M. Sénart ne peut plaider pour moi ni demain, ni dans huit jours.

Mais une chose me console de ces stupidités, c'est d'avoir rencontré pour ma personne et pour mon livre tant de sympathies. Je compte la vôtre au premier rang, mon cher ami. L'approbation de certains esprits est plus flatteuse que les poursuites de la police ne sont déshonorantes. Or je défie toute la magistrature française avec ses gendarmes et toute la Sûreté générale, y compris ses mouchards, d'écrire un roman qui vous plaise autant que le mien.

Voilà les pensées orgueilleuses que je vais nourrir dans mon cachot.

Si mon œuvre a une valeur réelle, si vous ne vous êtes pas trompé enfin, je plains les gens qui la poursuivent. Ce livre qu'ils cherchent à détruire n'en vivra que mieux plus tard et par leurs blessures mêmes. De cette bouche qu'ils voudraient clore, il leur restera un crachat sur le visage.

Vous aurez peut-être, un jour ou l'autre, l'occasion d'entretenir l'empereur de ces matières.

Vous pourrez, en manière d'exemple, citer mon procès comme une des turpitudes les plus ineptes qui se passent sous son régime. Ce qui ne veut pas dire que je devienne furieux et que vous soyez obligé prochainement de me tirer de Cayenne. Non, non, pas si bête ! Je reste seul dans ma profonde immoralité, sans amour pour aucune boutique ni parti, sans alliance même, et n'étant soutenu, naturellement, par aucun.

Je déplaïs aux Jésuites de robe courte comme aux Jésuites de robe longue ; mes méthaphores irritent les premiers, ma franchise scandalise les seconds.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire, et que je vous remercie encore une fois de vos bons services inutiles, car la sottise anonyme a été plus puissante que votre dévouement.

Mille poignées de main. Tout à vous.

A M^{lle} Leroyer de Chantepie.

Paris, 19 février.

Je suis bien en retard avec vous, madame. Ce n'est cependant ni dédain de votre charmante lettre, ni oubli, mais j'ai été surchargé des affaires les plus désagréables, car j'ai comparu (pour ce même livre sur lequel vous m'avez écrit des choses si obligeantes) en police correctionnelle sous la prévention d'outrage aux bonnes mœurs et au culte catholique. Cette Bovary que vous aimez, a été traînée comme la dernière des femmes perdues sur le banc des escrocs. On l'a acquittée, il est vrai, les considérants de mon jugement sont honorables, mais je n'en reste pas moins à l'état d'au-

teur *suspect*, ce qui est une médiocre gloire. Il me sera impossible de publier mon roman en volume avant le commencement du mois d'avril. Me permettrez-vous, madame, de vous en envoyer un exemplaire ?

Il va sans dire que j'attends impatiemment l'envoi de quelques-unes de vos œuvres. Je serai fort honoré, madame, de les recevoir.

A Maurice Schlésinger.

Mon cher Maurice,

Merci de votre lettre. J'y répondrai brièvement, car il m'est resté de tout cela un tel épuisement de corps et d'esprit que je n'ai pas la force de faire un pas, ni de tenir une plume. L'affaire a été dure à enlever, mais enfin j'ai obtenu la victoire.

J'ai reçu de tous mes confrères des compliments très flatteurs et mon livre va se vendre d'une façon inusitée, pour un début. Mais je suis fâché de ce procès, en somme. Cela dévie le succès et je n'aime pas, autour de l'art, des choses étrangères. C'est à tel point que tout ce tapage me dégoûte profondément et j'hésite à mettre mon roman en volume. J'ai envie de rentrer et pour toujours dans la solitude et le mutisme dont je suis sorti, de ne rien publier, pour ne plus faire parler de moi. Car il me paraît impossible par le temps qui court de rien dire, l'hypocrisie sociale est tellement féroce !!!

Les gens du monde les mieux disposés pour moi me trouvent immoral ! impie ! Je ferais bien à l'avenir de ne pas dire ceci, cela, de prendre garde, etc., etc. ! Ah ! comme je suis embêté, cher ami !

On ne veut même plus de portraits ! le daguerréotype est une insulte ! et l'histoire une satire ! Voilà où j'en suis ! Je ne vois rien en fouillant mon malheureux cerveau qui ne soit répréhensible. Ce que j'allais publier après mon roman, à savoir un livre qui m'a demandé plusieurs années de recherches et d'études arides, me ferait aller au bague ! et tous mes autres plans ont des inconvénients pareils. Comprenez-vous maintenant l'état facétieux où je me trouve ?

Je suis depuis quatre jours couché sur mon divan à ruminer ma position qui n'est pas gaie, bien qu'on commence à me tresser des couronnes, où l'on mêle, il est vrai, des chardons.

Je réponds à toutes vos questions : si le livre ne paraît pas, je vous enverrai les numéros de la *Revue* qui le contiennent. Ce sera décidé d'ici à quelques jours. M. de Lamartine n'a pas écrit à la *Revue de Paris*, il prône le mérite littéraire de mon roman, tout en le déclarant cynique. Il me compare à lord Byron, etc. ! C'est très beau ; mais j'aimerais mieux un peu moins d'hyperboles et en même temps moins de réticences. Il m'a envoyé de but en blanc des félicitations, puis il m'a lâché au moment décisif. Bref, il ne s'est point conduit avec moi en galant homme, et même il a manqué à une parole qu'il m'avait donnée. Néanmoins nous sommes restés en de bons termes.

A Édouard Houssaye.

Mon cher ami,

Je vous ai apporté les épreuves, j'aurais désiré que Tl.éo les lût. Il y a une phrase peut-être indécente ???

Problème! question! C'est à la troisième page, le mot *phallus* s'y trouve. Il est bien à sa place. Si vous avez peur, voici comment il faut arranger la chose : « On a trouvé qu'ils ressemblaient... à bien des choses. O chaste impudeur ! etc. »

Je supprime un mot et une phrase d'une ligne, faites comme il vous plaira.

A M^{lle} Leroyer de Chantépie.

Paris, 18 mars 1857.

Madame,

Je m'empresse de vous remercier, j'ai reçu tous vos envois. Merci de la lettre, des livres et du portrait surtout ! C'est une attention délicate qui me touche.

Je vais lire vos trois volumes lentement, attentivement ; c'est-à-dire comme ils le méritent, j'en suis sûr d'avance.

Mais je suis bien empêché pour le moment, car je m'occupe, avant de m'en retourner à la campagne, d'un travail archéologique sur une des époques les plus inconnues de l'antiquité, travail qui est la préparation d'un autre. Je vais écrire un roman dont l'action se passera trois siècles avant Jésus-Christ, car j'éprouve le besoin de sortir du monde moderne où ma plume s'est trop trempée et qui d'ailleurs me fatigue autant à reproduire qu'il me dégoûte à voir.

Avec une lectrice telle que vous, madame, et aussi sympathique, la franchise est un devoir. Je vais donc répondre à vos questions : *Madame Bovary* n'a rien de vrai. C'est une histoire *totale*ment inventée ; je n'y ai rien mis ni de mes sentiments ni de mon existence.

L'illusion (s'il y en a une) vient au contraire de *l'im-personnalité* de l'œuvre. C'est un de mes principes : qu'il ne faut pas *s'écrire*. L'artiste doit être dans son œuvre comme Dieu dans la Création, invisible et tout-puissant, qu'on le sente partout mais qu'on ne le voie pas.

Et puis l'art doit s'élever au-dessus des affections personnelles et des susceptibilités nerveuses ! Il est temps de lui donner, par une méthode impitoyable, la précision des sciences physiques ! La difficulté capitale, pour moi, n'en reste pas moins le style, la forme, le beau indéfinissable *résultant de la conception même* et qui est la splendeur du vrai, comme disait Platon.

J'ai longtemps, madame, vécu de votre vie. Moi aussi, j'ai passé plusieurs années complètement *seul* à la campagne, n'ayant d'autre bruit l'hiver que le murmure du vent dans les arbres avec le craquement de la glace, quand la Seine *charriait* sous mes fenêtres. Si je suis arrivé à quelque connaissance de la vie, c'est à force d'avoir peu vécu dans le sens ordinaire du mot, car j'ai peu mangé mais considérablement ruminé ; j'ai fréquenté des compagnies diverses et vu des pays différents. J'ai voyagé à pied et à dromadaire. Je connais les boursiers de Paris et les Juifs de Damas, les ruffians d'Italie et les jongleurs nègres. Je suis un pèlerin de la Terre Sainte et je me suis perdu dans les neiges du Parnasse, ce qui peut passer pour un symbolisme.

Ne vous plaignez pas ; j'ai un peu couru le monde et e connais à fond ce Paris que vous rêvez, rien ne vaut une bonne lecture au coin du feu... lire Hamlet ou Faust... par un jour d'enthousiasme. Mon rêve (à moi) est d'acheter un petit palais à Venise sur le grand canal.

Voilà, madame, une partie de vos curiosités assouvie. Ajoutez ceci pour avoir mon portrait et ma biographie complètes : que j'ai trente-cinq ans, je suis haut de cinq pieds huit pouces, j'ai des épaules de portefaix et une irritabilité nerveuse de petite maîtresse. Je suis célibataire et solitaire.

Permettez-moi en finissant de vous remercier encore une fois pour l'envoi de l'*Image*. Elle sera encadrée et suspendue entre des figures chéries. J'arrête un compliment qui me vient au bout de la plume et je vous prie de me croire votre collègue affectionné.

A Maurice Schlésinger.

Ne croyez pas que je vous oublie, mon cher Maurice. Voilà un grand mois et plus que je remets chaque jour à vous écrire. Mais je suis réellement (passez-moi le ridicule de l'aveu) un homme fort occupé. Voilà la première année depuis que j'existe que je mène une vie matériellement active, et j'en suis harassé.

Jamais je ne vous oublierai. Vous pourrez, quelquefois, être longtemps sans entendre parler de moi, mais je n'en penserai pas moins à vous. Je suis de la nature des dromadaires que l'on ne peut faire marcher lorsqu'ils sont au repos et que l'on ne peut arrêter lorsqu'ils sont en marche, mais mon cœur est comme leur dos bossu : il supporte de lourdes charges aisément et ne plie jamais. Croyez-le. Je sais bien que je suis un drôle, de ne pas aller vous voir, de ne pas faire avec vous un petit tour sur le Rhin, etc. Me croyez-vous donc assez sot et assez peu égoïste pour

me priver bénévolement de ce plaisir? Mais, mon cher ami, voici ma situation présente :

1° J'ai un volume qui va paraître dans 15 jours (vous le recevrez avant qu'il ne soit en vente à Paris), il faut que je surveille la publication du susdit bouquin. 2° J'en avais un autre tout prêt à paraître, mais la rigueur des temps me force à en ajourner indéfiniment la publication. 3° Pour soutenir mon début (dont l'éclat, comme on dit en style de réclame, a dépassé mes espérances), il faut que je me hâte d'en faire un autre, et *se hâter* c'est pour moi, en littérature, *se tuer*. Je suis donc occupé en ce moment à prendre des notes pour une étude antique que j'écrirai cet été, fort lentement. Or, comme je veux m'y mettre à la fin du mois prochain et qu'à Rouen il m'est impossible de me procurer les livres qu'il me faut, je lis et j'annote aux Bibliothèques du matin au soir, et chez moi, dans la nuit, fort tard. Voilà, mon bon, ma situation. Je suis fort malheureux, car je me lève tous les matins à huit heures, ce qui est un supplice pour votre serviteur.

Comme j'ai été embêté cet hiver ! mon procès ! mes querelles avec la *Revue de Paris* ! et les conseils ! et les amis ! et les politesses ! On commence même à me démolir et j'ai présentement sur ma table un bel éreintement de mon roman, publié par un monsieur dont j'ignorais complètement l'existence. Vous ne vous imaginez pas les infamies qui règnent et ce qu'est maintenant la petite presse. Tout cela du reste est fort légitime, car le public se trouve à la hauteur de toutes les canailleries dont on le régale. Mais ce qui m'attriste profondément, c'est la bêtise générale. L'Océan n'est pas plus profond ni plus large. Il faut avoir une fière santé morale, je vous assure, pour

vivre à Paris, maintenant. Qu'importe, après tout ! Il faut fermer sa porte et ses fenêtres, se ratatiner sur soi, comme un hérisson, allumer dans sa cheminée un large feu, puisqu'il fait froid, évoquer dans son cœur une grande idée (souvenir ou rêve) et remercier Dieu quand elle arrive.

Vous êtes lié fatalement aux meilleurs souvenirs de ma jeunesse. Savez-vous que voilà plus de vingt ans que nous nous connaissons ? Tout cela me plonge dans des abîmes de rêverie qui sentent le vieillard. On dit que le présent est trop rapide. Je trouve, moi, qu' c'est le passé qui nous dévore.

A Jules Duplan.

Vous êtes le plus gentil bougre que je connaisse, mon cher Duplan ! Comme c'est aimable à vous de m'envoyer ainsi tout ce qui paraît sur mon compte ; continuez ! Vous me rendrez un vrai service, cela m'amuse beaucoup et je ne saurais ici me procurer toutes ces feuilles.

L'article de Sainte-Beuve a été bien bon pour les bourgeois ; il a fait à Rouen (m'a-t-on dit) grand effet. Quant à celui de la *Chronique*, je le trouve innocent ; mais celui du *Courrier franco-italien* est foncièrement malveillant, ce dont je me f... complètement. Je ne comprends pas maintenant comment un article de journal peut vous choquer. C'est sans doute un excès d'orgueil de ma part, mais je vous assure que je ne me sens contre le sieur Claveau aucune haine. Le malheureux, qui croit que je ne m'occupe nullement du style !

Je suis perdu dans les bouquins et je m'embête, car je n'y trouve pas grand'chose. J'ai déjà, depuis une semaine, abattu pas mal de besogne, mais il y a des fois où ce sujet de Carthage m'effraie tellement (par son vuide) que je suis sur le point d'y renoncer.

A M^{lle} Leroyer de Chantepie.

Croisset, 18 mai 1857.

Je suis bien en retard avec vous, mon cher confrère et chère lectrice. Ne mesurez pas mon affection à la rareté de mes lettres; n'accusez que les encombrements de la vie parisienne, la publication de mon volume et les études archéologiques auxquelles je me livre maintenant. Mais me voilà revenu à la campagne, j'ai plus de temps à moi et nous allons aujourd'hui passer la soirée ensemble; parlons de nous d'abord, puis de vos volumes et ensuite de quelques idées sociales et politiques sur lesquelles nous différons.

Vous me demandez comment je me suis guéri des hallucinations nerveuses que je subissais autrefois? Par deux moyens: 1° en les étudiant scientifiquement, c'est-à-dire en tâchant de m'en rendre compte, et, 2° par *la force de la volonté*. J'ai souvent senti la folie me venir. C'était dans ma pauvre cervelle un tourbillon d'idées et d'images où il me semblait que ma conscience, que mon *moi* sombrait comme un vaisseau sous la tempête. Mais je me cramponnais à ma raison. Elle dominait tout, quoiqu'assiégée et battue. En d'autres fois je tâchais, par l'imagination, de me

donner facilement ces horribles souffrances. J'ai joué avec la démence et le fantastique comme Mithridate avec les poisons. Un grand orgueil me soutenait et j'ai vaincu le mal à force de l'étreindre corps à corps. Il y a un sentiment ou plutôt une habitude dont vous me semblez manquer, à savoir l'*amour de la contemplation*. Prenez la vie, les passions et vous-même comme un *sujet* à exercices intellectuels. Vous vous révoltez contre l'injustice du monde, contre sa bassesse, sa tyrannie et toutes les turpitudes et fétidités de l'existence. Mais les connaissez-vous bien? avez-vous tout étudié? Êtes-vous Dieu? Qui vous dit que votre jugement humain soit infallible? que votre sentiment ne vous abuse pas? Comment pouvons-nous, avec nos sens bornés et notre intelligence finie, arriver à la connaissance absolue du vrai et du bien? Saisirons-nous jamais l'absolu? Il faut, si l'on veut vivre, renoncer à avoir une idée nette de quoi que ce soit. *L'humanité est ainsi*, il ne s'agit pas de la changer, mais de la connaître. Pensez moins à vous. Abandonnez l'espoir d'une solution. Elle est au sein du Père; lui seul la possède et ne la communique pas. Mais il y a dans *l'ardeur de l'étude* des joies idéales faites pour les nobles âmes. Associez-vous par la pensée à vos frères d'il y a trois mille ans; reprenez toutes leurs souffrances, tous leurs rêves et vous sentirez s'élargir à la fois votre cœur et votre intelligence; une sympathie profonde et démesurée enveloppera, comme un manteau, tous les fantômes et tous les êtres. Tâchez donc de ne plus *vivre en vous*. Faites de grandes lectures. Prenez un plan d'études, qu'il soit rigoureux et suivi. Lisez de l'histoire, l'ancienne, surtout. *Astreignez-vous à un travail régulier et fatigant*. La vie est une chose tellement hideuse que

le seul moyen de la supporter, c'est de l'éviter. Et on l'évite en vivant dans l'art, dans la recherche incessante du vrai rendu par le beau. Lisez les grands maîtres en tâchant de saisir leur procédé, de vous rapprocher de leur âme, et vous sortirez de cette étude avec des éblouissements qui vous rendront joyeuse. Vous serez comme Moïse en descendant du Sinaï. Il avait des rayons autour de la face, pour avoir contemplé Dieu.

Que parlez-vous de remords, de faute, d'appréhensions vagues et de confession? Laissez tout cela! Laissez tout cela! pauvre âme, par amour de vous. Puisque vous vous sentez la conscience entièrement pure, vous pouvez vous poser devant l'Éternel et dire : « Me voilà ». Que craint-on quand on n'est pas coupable? Et de quoi les hommes peuvent-ils être coupables! insuffisants que nous sommes, pour le mal comme pour le bien! Toutes vos douleurs viennent de l'excès de la pensée oisive. Elle était vorace et, n'ayant point de pâture extérieure, elle s'est rejetée sur elle-même et s'est dévorée jusqu'à la moelle. Il faut la *refaire*, l'engraisser et empêcher surtout qu'elle ne vagabonde. Je prends un exemple : Vous vous préoccupez beaucoup des injustices de ce monde, de socialisme et de politique. Soit. Eh bien! lisez d'abord *tous ceux* qui ont eu les mêmes aspirations que vous. Fouillez les utopistes et les rêveurs secs. — Et puis, avant de vous permettre une opinion définitive, il vous faudra étudier une science assez nouvelle, dont on parle beaucoup et que l'on cultive peu, je veux dire l'Économie politique. Vous serez tout étonnée de vous voir changer d'avis, de jour en jour, comme on change de chemise. N'importe, le scepticisme, n'aura rien d'amer, car vous serez comme à la comédie de l'humanité et il vous

semblera que l'Histoire a passé sur le monde pour vous seule.

Les gens légers, bornés, les esprits présomptueux et enthousiastes veulent en toute chose une conclusion ; ils cherchent le but de la vie et la dimension de l'infini. Ils prennent dans leur pauvre petite main une poignée de sable et ils disent à l'Océan : « Je vais compter les grains de tes rivages. » Mais comme les grains leur coulent entre les doigts et que le calcul est long, ils trépignent et ils pleurent. Savez-vous ce qu'il faut faire sur la grève ? Il faut s'agenouiller ou se promener. Promenez-vous.

Aucun grand génie n'a conclu et aucun grand livre ne conclue, parce que l'humanité elle-même est toujours en marche et qu'elle ne conclue pas. Homère ne conclue pas, ni Shakespeare, ni Goethe, ni la Bible elle-même. Aussi ce mot fort à la mode *le Problème social*, me révolte profondément. Le jour où il sera trouvé, ce sera le dernier de la planète. La vie est un éternel problème, et l'histoire aussi, et tout. Il s'ajoute sans cesse des chiffres à l'addition. D'une roue qui tourne, comment pouvez-vous compter les rayons ? Le dix-neuvième siècle dans son orgueil d'affranchi s' imagine avoir découvert le soleil. On dit par exemple que la Réforme a été la préparation de la Révolution française. Cela serait vrai si tout en devait rester là, mais cette révolution est elle-même la préparation d'un autre état. Et ainsi de suite, ainsi de suite. Nos idées les plus avancées sembleront bien ridicules et bien arriérées quand on les regardera par-dessus l'épaule. Je parie que dans 50 ans seulement, les mots : *Problème social, moralisation des masses, progrès et démocratie* seront passés à l'état de « rengaine » et apparaîtront aussi grotesques que ceux de : *sensibilité, nature, pré-*

jugés et doux liens du cœur, si fort à la mode vers la fin du dix-huitième siècle.

C'est parce que je crois à l'évolution perpétuelle de l'humanité et à ses formes incessantes, que je hais tous les cadres où on veut la fourrer de vive force, toutes les formalités dont on la définit, tous les plans que l'on rêve pour elle. La démocratie n'est pas plus son dernier mot que l'esclavage ne l'a été, que la féodalité ne l'a été, que la monarchie ne l'a été. L'horizon perçu par les yeux humains n'est jamais le rivage, parce qu'au-delà de cet horizon, il y en a un autre, et toujours ! Ainsi chercher la meilleure des religions, ou le meilleur des gouvernements, me semble une folie naïve. Le meilleur, pour moi, c'est celui qui agonise, parce qu'il va faire place à un autre.

Je vous en veux un peu pour m'avoir dit, dans une de vos précédentes lettres, que vous désiriez pour tous « l'instruction obligatoire ». — Moi, j'exècre tout ce qui est obligatoire, toute loi, tout gouvernement, toute règle. Qui êtes-vous donc, ô société, pour me *forcer* à quoi que ce soit ? Quel Dieu vous a fait mon maître ? Remarquez que vous retombez dans les vieilles injustices du passé. Ce ne sera plus un despote qui primera l'individu, mais la foule, le salut public, l'éternelle raison d'État, le mot de tous les peuples, la maxime de Robespierre. J'aime mieux le désert, je retourne chez les Bédouins qui sont libres.

Comme le papier s'allonge, chère lectrice, en causant avec vous. Il faut pourtant, avant de clore ma lettre, que je vous parle de vos deux livres.

Ce qui m'a surpris et ce qui pour moi domine dans votre talent, c'est la faculté poétique et l'idée philosophique, quand elle se forme à la grande morale éternelle, je veux dire, quand vous ne parlez pas en

vosre nom propre. Il y a un homme dont vous devriez vous nourrir, et qui vous calmerait, c'est Montaigne. Étudiez-le à fond, je vous l'ordonne, comme médecin. Ainsi, dans *Cécile* (page 18), voici une phrase que j'aime : « C'est en vain qu'on ose donner le change », etc. La page 45 : « Le ciel me semblait plus bleu, le soleil plus brillant » est charmante. Un effet de soleil sur la mer à Dieppe (page 103), m'a ravi ; vous excellez dans ces effets-là. La grande lettre de Cécile est une bonne chose. Il en est de même du caractère de Julia et de la passion désordonnée qu'elle inspire. Mais je blâme souvent le lâche du style, des expressions toutes faites, comme les *notabilités* de la société, page 85 : « Le destin jeta une nouvelle pomme de discorde » ; page 87 : « M'abreuver de son sang » ; page 91. Cela se dit en tragédie, et ne doit plus se dire, parce que jamais cela ne fut pensé. Ce sont de légères fautes, il est vrai ; mais un esprit aussi distingué que le vôtre devrait s'en abstenir. Travaillez ! travaillez !

Voici un trait que je trouve excellent, page 114 : « Avec autant de terreur que si elle eût ignoré les faits qu'elle contenait » ; et cette phrase jetée en passant, page 124 : « Il faut avoir vécu dans une ville de province pour savoir », etc. Les pages 132-133 : fort beau. *L'oubli, cette grande misère du cœur humain qui les complète toutes.* 146, sublime ! La longue lettre de Julia, écrite de son couvent, est un petit chef-d'œuvre et de tout ce que je connais de vous, c'est incontestablement ce que j'aime le mieux. Tout ce roman de *Cécile*, du reste, me plaît beaucoup. Je n'en blâme que le cadre. L'ami qui écoute l'histoire ne sert pas à grand-chose. Vos dialogues, en général, ne valent pas vos narrations, ni surtout vos expositions de sentiment.

Vous voyez que je vous traite en ami, c'est-à-dire sérieusement. C'est parce que je suis sûr que vous pouvez faire des choses charmantes, exquises, que je me montre si pédant. Rabattez la moitié de mes critiques et centuplez mes éloges. Ma première lettre sera remplie par mes observations sur *Angélique*.

A Jules Duplan.

Veillez dire à l'énergumène Crépet de m'envoyer incontinent les renseignements sur Carthage. Je les attends avec curiosité et impatience.

Vos lettres sont courtes, mon vieux. Mais je vous vitupère surtout de laisser là Siraudin. Allons caleux ! Fal' outre !!!

Quant à moi, j'ai une indigestion de bouquins. Je rote l'in-folio. Voilà 53 ouvrages différents sur lesquels j'ai pris des notes depuis le mois de mars ; j'étudie maintenant l'*Art militaire*, je me livre aux délices de la contrescarpe et du cavalier, je pioche les balistes et les catapultes. Je crois enfin pouvoir tirer des effets neufs du tourlourou antique. Quant au paysage, c'est encore bien vague ; je ne sens pas encore le côté religieux. La psychologie se cuit tout doucement, mais c'est une lourde machine à monter. Je me suis jeté là dans une besogne bougrement difficile. Je ne sais quand j'aurai fini, ni même quand je commencerai.

Ai-je bien fait d'envoyer ma carte au père Dumas ? il me semble que oui ; car son article à tout prendre était favorable, bien qu'il ait lu mon livre légèrement. Je sais pertinemment qu'il y aura un article sur moi dans l'*Univers* ; je vous le recommande.

J'ai reçu le Cuvillier. C'est d'une insigne mauvaise foi. Remarquez-vous qu'on affecte de me confondre avec le jeune Alex. ? Ma *Bovary* est une *Dame aux Camélias*, maintenant ! Boum ! Quant au Balzac, j'en ai décidément les oreilles cornées. Je vais tâcher de leur triple-ficeler quelque chose de rutilant et de gueulard où le rapprochement ne sera plus facile. Sont-ils bêtes avec leurs observations de mœurs ! Jo me f... bien de ça !

Au même.

Je viens d'écrire à Edmond About et à Feydeau pour votre ami Maisiat. A Feydeau, afin qu'il se charge de la commission, c'est-à-dire qu'il surveille Théo. Je lui ai recommandé de repasser la note à Saint-Victor, ce qui ne peut pas nuire. Si j'avais écrit à Gautier, je n'aurais pas eu de réponse, parce qu'il est fort peu épistolaire. Mais de cette façon, je saurai ce qui en adviendra. J'ai écrit il y a quelques jours à Théo pour lui recommander Foulogne. Si vous voyez ce dernier chez Gleyre, vous pourrez le lui dire. Je souhaite que tout cela serve à quelque chose.

J'ai reçu le *Figaro* et l'*Univers*. Est-ce beau ? Je suis en exécution dans le parti prêtre, cela doit attendre Gleyre à l'endroit de la *Bovary*.

Vous me faites l'effet, mon cher ami, vous qui m'engueulez sur mes couillonnades, d'un fier caleur ! Et Siraudin ? s... n... de D... ! Il ne s'agit pas de rester assis sur votre derrière, comme *ung* veau pleurard ! Allons à l'ouvrage ! nom d'un petit bonhomme ! Le meilleur de la vie se passe à dire : « Il est trop

tôt », puis : « Il est trop tard. » — Moi, dès le commencement d'août, je me mets à Carthage ; j'ai bientôt tout lu. On ne pourra, je crois, me prouver que j'ai dit, en fait d'archéologie, des sottises. C'est déjà beaucoup.

Je n'ai pas reçu le livre de Crépet ; qu'il l'adresse chez mon frère, à l'Hôtel-Dieu, à Rouen. Si Crépet était un brave, il passerait à l'Institut ou rue de Seine, 2, et ferait de ma part une révérence et mille remerciements à M. Alfred Maury, bibliothécaire de l'Institut, lequel tient à ma disposition un « mémoire sur l'*Orichalque* de Rossignol. » Il ne sait comment me faire parvenir la chose. Crépet mettrait cette brochure dans le paquet du susdit livre.

Lisez l'anecdote suivante. Vous m'avez entendu parler d'un certain Anthime, ancien domestique de ma mère et mari de la cuisinière que nous avons. Ce respectable serviteur, haut de cinq pieds huit pouces, porteur de boucles d'oreilles, de bagues et de chaînes d'or, tournure de chanteur, air idiot, ami des prêtres et coopérant, l'été, à l'édification des reposoirs, renvoyé pour ses mauvaises mœurs, avait trouvé, en sortant de notre service, un ancien distillateur enrichi que l'on appelle familièrement le père Poussin. Ledit père Poussin était plutôt l'ami que le maître d'Anthime. Ils sortaient bras-dessus bras-dessous, et faisaient, le soir, la petite partie de cartes. Eh bien ! tout à coup, le père Poussin s'est fâché et a mis Anthime à la porte. Il a dit à la femme de ce misérable un bien beau mot : « C'est un homme, madame, qui aime son semblable. » N.-B. — Le père Poussin est âgé de 72 ans ! et hideux ! Il a un tremblement continu et bava-chotte agréablement.

Voilà, monsieur, où nous ont conduit les révolu-

tions. Les couches inférieures n'ont plus aucune considération pour les supérieures. Les domestiques, à présent, ne respectent plus leurs maîtres ; cependant, on ne peut nier qu'ils les aiment.

Est-ce joli ? Je termine comme *Lucrèce Borgia* :
« Hein ? qu'en pensez-vous ?... pour la campagne !

A Louis Bouilhet.

Enfin ! je vais en finir avec mes satanées notes ! J'ai encore trois volumes à lire et puis c'est tout. C'est bien tout ! Au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, je m'y mets. Je n'en éprouve aucune envie intellectuelle mais une sorte de besoin physique. Il me faut changer d'air. Et puis je n'apprends plus rien du tout. J'ai épuisé, je crois, la matière complètement. C'est maintenant qu'il va falloir se monter et gueuler ! dans le silence du cabinet.

Réponds-moi tout de suite pour me dire si tu me permets d'envoyer ton adresse à La Rounat, le susdit me la demande à grands cris. Il s'informe de toi considérablement et m'apprend que ta pièce est annoncée dans les feuilles publiques sous le titre de *Une Fille naturelle*.

Le public, il paraît, s'occupe de nos seigneuries, car on a annoncé dans trois journaux que je faisais un roman carthaginois intitulé *Les Mercenaires*. Cela est très flatteur, mais m'embête fort ; on a l'air d'un charlatan, et puis le public vous en veut de l'avoir tant fait

attendre. Bien entendu que je ne m'en hâterai pas d'une minute de plus.

Apprends que ton ami Napoléon Gallet a été décoré par Sa Majesté comme chef du conseil des Prud'hommes. De plus, d'autres filateurs et industriels sont même décorés de l'étoile des braves.

J'ai eu, avant-hier, un spectacle triste. Ayant une grande demi-heure à perdre avant de pouvoir entrer à la bibliothèque, j'ai été faire une visite au collège, où l'on distribuait les prix. Quelle décadence! Quels pauvres petits bougres! plus d'enthousiasme, plus de gueulades. Rien! rien! On a complètement séparé la cour des Grands de la cour des Moyens; mesure de police qui m'a révolté et on a retiré, dans la cour des Grands, devine quoi? devine qui?... Les lieux! Oui! ces braves latrines où l'urine, par flaques énormes, aurait pu noyer le cheval de Préault « nourri cependant des marais de la Gaule », ces pauvres lieux où l'on fumait des cigarettes de maryland, roulées si poétiquement avec des doigts abîmés d'engelures! Et à la place, à la sacro-sainte place où ils étaient, se tenaient assises sur deux chaises, deux piètres bonnes sœurs qui qu'étaient pour les pauvres. Et la tente, une manière de tente algérienne, avec des escalopures arabes, chic alhambra!... J'étais indigné! — Voix du père Horie, où es-tu, me disai-je, où es-tu?... en entendant à peine le grêle organe d'un maigre pion qui lisait le palmarès. Et les mêmes arrivaient sur l'estrade, tout doucement, au petit pas, comme des jeunes personnes dans un boarding-school, et faisaient la révérence. Ah! tout y manquait, depuis la trogne du père Dai-gnez jusqu'au non-nez de Bastide, le tambour-maitre... Ils économisaient jusqu'aux fanfares!

J'ai cherché sur les murs des noms d'autrefois et

n'en ai pas vu un seul. J'ai regardé dans le parloir si je ne retrouverais pas les bonnes têtes d'après l'antique qui y moisissaient depuis 1815; et sous la porte du père Pelletier, s'il y avait encore ces trois pouces de vide, par où l'on voyait apparaître les bottes de M. le proviseur et de M. le censeur... Tout cela est changé, réparé, bouché, gratté, disparu. Il m'a même semblé que la loge du portier ne sentait plus le bon-dard de Neufchâtel! Et j'ai tourné les talons, très triste.

Je t'assure que je n'ai pas eu, en voyage, devant n'importe quelle ruine, un sentiment d'antiquité plus profond. Ma jeunesse est aussi loin de moi que Romulus.

Je t'engage à lire (comme chose bien fétide) une lettre de Béranger à Legouvé, où il lui donne des conseils sur la carrière d'homme de lettres! C'est un morceau, sérieusement!

Et toi, mon vieux, ça va-t-il? Tâche, quand tu viendras ici, dans un bon mois, de m'apporter le deuxième acte fait. Bon courage! marche! Je t'embrasse.

A Charles Baudelaire.

Vendredi, 14 août 1857.

Je viens d'apprendre que vous êtes poursuivi à cause de votre volume. La chose est déjà un peu ancienne, me dit-on. Je ne sais rien du tout, car je vis ici comme à cent lieues de Paris.

Pourquoi? Contre qui avez-vous attenté encore?

Est-ce à la Religion ? Sont-ce les mœurs ? Avez-vous passé en justice ? Quand sera-ce ? etc.

Ceci est du nouveau : poursuivre un volume de vers ! Jusqu'à présent la magistrature laissait la poésie fort tranquille.

Je suis grandement indigné. Donnez-moi des détails sur votre affaire, si ça ne vous embête pas trop, et recevez mille poignées de main des plus cordiales.

A Jules Duplan.

Merci, mon cher vieux, je me procurerai à Rouen *l'Illustration* et la *Revue des Deux-Mondes*.

J'ai ce matin reçu un numéro du *Journal du Loiret* où il y a un article de Cormenin très bienveillant. Mais vous l'avouerez-je, je n'en ai pas encore trouvé un qui me gratte à l'endroit sensible, c'est-à-dire qui me loue par les côtés que je trouve louables et qui me blâme par ceux que je sais défectueux. Peu importe du reste, la Bovary est maintenant bien loin de moi. Ma table est tellement encombrée de livres que je m'y perds. Je les expédie rapidement et sans y trouver grand'chose. Je tiens cependant à Carthage, et coûte que coûte, j'écrirai cette truculente facétie. Je voudrais bien commencer dans un mois ou deux. Mais il faut auparavant que je me livre par l'induction à un travail archéologique formidable. Je suis en train de lire un mémoire de 400 pages in-quarto sur le Cyprès du temple d'Astarté, cela peut vous donner une idée du reste. Voilà la pluie qui se met à tomber. Je suis

seul comme au fond du désert et je pense avec une certaine mélancolie à nos dimanches de cet hiver.

A Ernest Feydeau.

Non, mon cher monsieur, je n'ai commis aucune lâcheté, même de geste, relative à votre endroit; et avant de traiter un homme de couillon il faut avoir des preuves. Je trouve cette supposition gratuite et du plus détestable goût, mon bonhomme. Je ne laisse jamais personne échiner devant moi mes amis. (C'est un privilège que je me réserve.) Ils m'appartiennent, je ne permets pas qu'on y touche. Rassure-toi du reste; ton ennemi Aubryet ne m'a dit aucun mal de ta Seigneurie. Je l'ai vu, seul, pendant vingt minutes à peu près. Sitôt le dîner fini, il s'est embarqué. Voilà, et tu es un insolent.

Ta mauvaise opinion sur moi vient de ce qu'un jour je ne me suis pas mis de ton bord dans une discussion. Le vrai est que je vous trouvais tous les deux également absurdes, et la lâcheté eût été de soutenir des théories qui n'étaient point miennes.

Tu me paieras toutes ces injures dans la critique que je te ferai de ton *Été*, Grand Enragé! En l'attendant tu peux te vanter d'avoir fait un certain chapitre XVII qui est un morceau.

Si tu crois que tu m'amèneras au culte du simple et du carré de choux, détrompe-toi, mon vieux! détrompe-toi! Je sors d'Yonville, j'en ai assez! Je demande d'autres guitares maintenant. Chaussons le cothurne et entamons les grandes gueulades. Ça fait du bien à la santé.

As-tu lu mon éreintement dans l'*Univers*? J'attire la haine du parti-prêtre, c'est trop juste. Les mânes d'Iiomais se vengent.

Je déclare, du reste, que tous ces braves gens-là (de l'*Univers* de la *Revue des Deux-Mondes*, des *Débats*, etc.) sont des imbéciles qui ne savent pas leur métier. Il y avait à dire contre mon livre, bien mieux et plus. Un jour, que nous serons seuls chez moi et les portes barricadées, je te coulerai dans le tuyau de l'oreille mes opinions secrètes sur la *Bovary*. J'en connais mieux que personne les défauts et les vraies fautes. Ainsi il y avait tout au commencement une monstruosité grammaticale dont aucun, bien entendu, ne s'est aperçu. Mais tout cela importe fort peu.

J'entamerai probablement Carthage dans un mois. Je laboure la Bible de Cahen, les origines d'Isidore, Selden et Braunius. Voilà. J'ai bientôt lu tout ce qui se rapporte à mon sujet de près ou de loin, et bien que tu m'accuses d'ignorance crasse en botanique, je te f... une flore Tunisienne et Méditerranéenne très exacte, mon vieux. Mais il faut, auparavant, l'apprendre.

Sache, d'ailleurs, que j'ai eu un prix en botanique. Le sujet de la composition était l'histoire des Champignons. J'avais couché, sur ce mets des Dieux, vingt-cinq pages tirées de Bosmare qui excitèrent l'enthousiasme de mes professeurs, et j'obtins la « juste récompense de mes labeurs assidus. »

Ce qui m'embête à trouver dans mon roman, c'est l'élément psychologique, à savoir la façon de sentir. Quant à la couleur, personne ne pourra me prouver qu'elle est fausse.

Ci-inclus une petite note pour Théo. S'il peut dire du bien du susdit peintre, il me fera plaisir. Je lui ai

déjà recommandé quelqu'un, j'ai peur de l'embêter avec toutes mes recommandations. Tâche néanmoins qu'il s'exécute, lui ou saint Victor.

Que vas-tu faire à Luchon, grand lubrique? Ranimmer dans une atmosphère pure ta santé épuisée par les débauches de la capitale! Tu vas porter, au sein des populations rustiques, les vices et l'or de la civilisation! Tu vas séduire les servantes! briller dans les tables d'hôte par ton esprit! semer des maximes incendiaires, chausser de grandes guêtres et recueillir des métaphores! rien que des métaphores et des paysages! matérialiste que tu es!

Adieu. Tâche de bien te conduire et que ta famille ne soit pas obligée d'aller recueillir les morceaux épars de ton cadavre, déchiré en pièces dans quelque lupanar. Ne moleste personne, il y a maintenant des gendarmes, prends garde! Tu te ruines le tempérament! on te le répète, mais tu ne veux croire personne. Le libertinage l'emporte! Adieu, mon vieux, bon voyage, on t'embrasse sur le marchepied.

A Eugène Crépet.

Mon cher ami,

Vous recevrez, à peu près en même temps que ma lettre; votre volume de l'*Encyclopédie catholique*, dans lequel je n'ai rien trouvé. Je ne vous en remercie pas moins très fort. Cela est pris partout et trop élémentaire; j'en sais, Dieu merci, plus long, ce qui n'est pas dire que j'en sache beaucoup.

Si vous découvriez autre chose comme gravures,

dessins, etc... envoyez-les moi. Je paierais je ne sais quoi pour avoir la reproduction d'une simple mosaïque *réellement* punique ! Je crois néanmoins être arrivé à des *probabilités*. On ne pourra pas me *prouver* que j'aie dit des absurdités. Si vous connaissiez aussi quelque bouquin *spécial* sur les mercenaires, faites m'en part.

J'ai de temps à autres de vos nouvelles par Duplan. Resterez-vous à Paris tout l'été? — Je ne sais, quant à moi, l'époque où l'on m'y reverra. Dans quinze jours je vais me mettre à écrire. Priez pour moi toutes les garces du Pinde !

Adieu, mille bons souvenirs au père Gide et à vous trente-six mille poignées de main.

A Charles Baudelaire.

23 août 1857.

Mon cher ami,

J'ai reçu les articles sur votre volume. Celui d'Asselineau m'a fait grand plaisir. Il est, par parenthèse, bien aimable pour moi. Dites-lui de ma part un petit mot de remerciement. Tenez-moi au courant de votre affaire, si ça ne vous ennuie pas trop. Je m'y intéresse comme si elle me regardait personnellement. Cette poursuite n'a aucun sens.

Elle me révolte.

Et on vient de rendre des honneurs *nationaux* à Bé-ranger ! à ce sale bourgeois qui a chanté les amours faciles et les habits râpés !

J'imagine que dans l'effervescence d'enthousiasme où l'on est à l'encontre de cette glorieuse binette,

quelques fragments de ses chants (qui ne sont pas des chansons mais des odes de Prudhomme) lus à l'audience, seraient d'un bel effet. Je vous recommande ma *Jeannelon*, la *Bacchante*, la *Grand'mère*, etc. Tout cela est aussi riche de poésie que de morale, — et puisqu'on vous accuse, sans doute, d'outrages aux mœurs et à la religion, je crois qu'un parallèle entre vous deux ne serait pas maladroit. Communiquez cette idée (pour ce qu'elle vaut ?) à votre avocat.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire, et que je vous serre les mains.

A Ernest Feydeau.

Oui ! samedi prochain, à 7 heures 50, rue Verte ! Je serai là samedi, mais pas plus tard. Est-ce bien sûr ?

J'en ai fini avec mes notes et je vais m'y mettre cette semaine, ou dès que tu seras parti de céans ! Il faut bien se résigner à écrire.

Je suis un peu remonté, à la surface du moins. Car au fond, je suis bougrement inquiet. Plus je vais et plus je deviens poltron. *Je n'ose plus*. (Et tout est là : oser !) Ce qui n'empêche pas que le susdit roman ne soit la preuve d'un toupet exorbitant. Et puis, comme le sujet est très beau, je m'en méfie énormément vu que l'on rate généralement les beaux sujets. Ce mot, d'ailleurs, ne veut rien dire, tout dépend de l'exécution. L'histoire d'un pou peut être plus belle que celle d'Alexandre. Enfin ! nous verrons.

Adieu, cher vieux, à samedi. Nous taillerons, j'imagine, une fière bavette. Mais je ne parlerai nullement

de Carthage, parce que parler de mes plans me trouble. Je les expose toujours mal. On me fait des objections et je perds la boule.

A Charles Baudelaire.

Croisset, mercredi soir, octobre 1857.

Je vous remercie bien, mon cher ami. Votre article m'a fait le plus *grand* plaisir. Vous êtes entré dans les arcanes de l'œuvre, comme si ma cervelle était la vôtre. Cela est compris et senti à fond.

Si vous trouvez mon livre suggestif, ce que vous avez écrit dessus ne l'est pas moins, et nous causerons de tout cela dans six semaines, quand je vous reverrai.

En attendant, mille bonnes poignées de main, encore une fois.

A Ernest Feydeau,

Mon bon,

Je crois qu'il est toujours convenable de laver son linge sale. Or, je lave le mien tout de suite. « Je t'en ai voulu » et t'en veux encore un peu d'avoir supposé que j'avais, avec Aubryet, dit du mal de ta personne ou de tes œuvres. Je parle ici très sérieusement. Cela m'a choqué, blessé. C'est ainsi que je suis fait. Sache que cette lâcheté-là m'est complètement antipathique. Je ne permets à personne de dire devant moi plus de

mal de mes amis que je ne leur dis en face. Et quand un inconnu ouvre la bouche pour médire d'eux, je la lui clos immédiatement. Le procédé contraire est très admis, je le sais, mais il n'est nullement à mon usage. Qu'il n'en soit plus question ! et tant pis pour toi si tu ne me comprends pas. Causons de choses moins sérieuses et fais-moi l'honneur, à l'avenir, de ne pas me juger comme le premier venu.

Sache d'ailleurs, ô Feydeau, que « jamais je ne blague. » Il n'y a pas d'animal au monde plus sérieux que moi ! Je ris quelquefois mais plaisante fort peu, et moins maintenant que jamais. Je suis *malade* par suite de peur, toutes sortes d'angoisses m'emplissent : Je vais me mettre à écrire.

Non ! mon bon ! Pas si bête ! Je ne te montrerai rien de Carthage avant que la dernière ligne n'en soit écrite, parce que j'ai bien assez de mes doutes sans avoir par-dessus ceux que tu me donnerais. Tes observations me feraient perdre la boule. Quant à l'archéologie, elle sera « probable ». Voilà tout. Pourvu que l'on ne puisse pas me *prouver* que j'ai dit des absurdités, c'est tout ce que je demande. Pour ce qui est de la botanique, je m'en moque complètement. J'ai vu de mes propres yeux toutes les plantes et tous les arbres dont j'ai besoin.

Et puis, cela importe fort peu, c'est le côté secondaire. Un livre peut être plein d'énormités et de bévues et n'en être pas moins fort beau. Une pareille doctrine, si elle était admise, serait déplorable ; je le sais, en France surtout, où l'on a le pédantisme de l'ignorance. Mais je vois dans la tendance contraire (qui est la mienne, hélas !) un grand danger. L'étude de l'habit nous fait oublier l'âme. Je donnerais la demi-rame de notes que j'ai écrites depuis cinq mois

et les 98 volumes que j'ai lus, pour être pendant trois secondes, seulement, « réellement » ému par la passion de mes héros. Prenons garde de tomber dans le brimborion, on reviendrait ainsi tout doucement à la Cafetière de l'abbé Delille. Il y a toute une école de peinture maintenant qui, à force d'aimer Pompéï, en est arrivée à faire plus rococo que Girodet. Je crois donc qu'il ne faut « rien aimer », c'est-à-dire qu'il faut planer impartialement au-dessus de tous les objectifs.

Pourquoi tiens-tu à m'agacer les nerfs en me soutenant qu'un carré de choux est *plus* beau que le désert? Tu me permettras d'abord de te prier d'« aller voir » le désert avant d'en parler! Au moins, s'il y avait aussi beau, passe encore. Mais, dans cette préférence donnée au légume bourgeois, je ne puis voir que le désir de me faire enrager. Ce à quoi tu réussis. Tu n'auras de ma seigneurie aucune critique écrite sur l'Été parce que 1° Ça me demanderait trop de temps. 2° Il se pourrait que je dise des inepties, ce que faire ne veux! Oui! j'ai peur de me compromettre, car je ne suis sûr de rien (et ce qui me déplaît est peut-être ce qu'il y a de meilleur? J'attends pour avoir une opinion inébranlable et brutale que l'Automne soit paru. Le Printemps m'a plu, m'a enchanté, sans aucune restriction. Quant à l'Été, j'en fais (des restrictions).

Maintenant, — mais je me tais, parce que mes observations porteraient sur un « parti pris » qui est peut-être bon, je n'en sais rien. Et comme il n'y a rien au monde de plus désobligeant et plus stupide qu'une critique injuste, je me prive de la mienne, qui pourrait bien l'être. Voilà, mon cher vieux. Tu vas dans ta conscience me traiter encore de lâche. Cette

fois, tu auras raison, mais cette lâcheté n'est que de la prudence.

T'amuses-tu? Emploies-tu tes préservatifs, homme immonde! Quel gaillard que mon ami Feydeau et comme je l'envie! Moi je m'embête démesurément. Je me sens vieux, éreinté, flétri. Je suis sombre comme un tombeau et rébarbatif comme un hérisson.

Je viens de lire d'un bout à l'autre le livre de Cahen. Je sais bien que c'est très fidèle, très bon, très savant : n'importe! Je préfère cette vieille *Vulgate*, à cause du latin! Comme ça ronfle! à côté de ce pauvre petit français malingre et pulmonique! Je te montrerai même deux ou trois contre-sens (ou enjolivements) de ladite *Vulgate* qui sont beaucoup plus beaux que le sens vrai.

Allons, divertis-toi, et prie Apollon qu'il m'inspire, car je suis prodigieusement aplati. A toi.

A M^{lle} Leroyer de Chantepie.

4 novembre 1857.

Comme je suis honteux envers vous, ma chère correspondante! Aussi, pour me prouver que vous ne me gardez aucune rancune, répondez-moi tout de suite. N'imitiez pas mon long silence, le motif n'en a pas été gai, je vous assure. Si vous saviez comme je me suis ennuyé, rongé, dépité! Il faut que j'aie un tempérament herculéen pour résister aux atroces tortures où mon travail me condamne. Qu'ils sont heureux ceux qui ne rêvent pas l'impossible! On se croit sage parce qu'on a renoncé aux passions actives. Quelle vanité! Il est plus facile de devenir millionnaire et d'habiter des palais vénitiens pleins de chefs-d'œuvre que d'é-

crire une bonne page et d'être content de soi. J'ai commencé un roman antique, il y a deux mois, dont je viens de finir le premier chapitre ; or, je n'y trouve rien de bon, et je me désespère là-dessus jour et nuit sans arriver à une solution. Plus j'acquiers d'expérience dans mon art et plus cet art devient pour moi un supplice : l'imagination reste stationnaire et le goût grandit. Voilà le malheur. Peu d'hommes, je crois, auront autant souffert que moi, par la littérature. Je vais rester, encore pendant deux mois à peu près, dans une solitude complète, sans autre compagnie que celle des feuilles jaunes qui tombent, et de la rivière qui coule. Le grand silence me fera du bien, espérons-le ! Mais si vous saviez comme je suis fatigué par moments ! Car moi qui vous prêche si bien la sagesse, j'ai comme vous un spleen incessant ; que je tâche d'apaiser avec la grande voix de l'Art ; et quand cette voix de sirène vient à défaillir, c'est un accablement, une irritation, un ennui indicibles. Quelle pauvre chose que l'humanité, n'est-ce pas ? Il y a des jours où tout m'apparaît lamentable, et d'autres où tout me semble grotesque. La vie, la mort, la joie et les larmes, tout cela se vaut, en définitive. Du haut de la planète de Saturne, notre univers est une petite étincelle. Il faut tâcher, je le sais bien, d'être par l'esprit aussi haut placé que les étoiles. Mais cela n'est pas facile ; continuellement.

Avez-vous remarqué comme nous aimons nos douleurs ? Vous vous cramponnez à vos idées religieuses qui vous font tant souffrir, et moi à ma chimère de style qui m'use le corps et l'âme. Mais nous ne valons peut-être quelque chose que par nos souffrances, car elles sont toutes des aspirations. Il y a tant de gens dont la joie est si immonde et l'idéal si borné, que

nous devons bénir notre malheur, s'il nous fait plus dignes.

Je vous conseille de voyager et vous m'objectez votre santé. C'est à cause d'elle précisément qu'il faudrait changer de vie. Ayez ce courage, brisez avec tout, pour un moment. Donnez un peu d'air à votre poitrine. Votre âme respirera plus à l'aise. Que vous coûterait un déplacement d'un mois pour essayer? Il ne faut pas réfléchir en ces choses-là. On met deux chemises dans un sac de nuit et on part. Il faudra pourtant que nous nous connaissions *de vue*, que nous nous serrions la main autrement que par lettres. Lequel de nous deux ira vers l'autre? pourquoi ne viendriez-vous pas cet hiver à Paris entendre un peu de musique?

Si je vivais avec vous, je vous rendrais l'existence rude et vous vous en trouveriez mieux, j'en suis sûr.

Vous me parlez de Béranger dans votre dernière lettre. L'immense gloire de cet homme est, selon moi, une des preuves les plus criantes de la bêtise du public. Ni Shakespeare, ni Goethe, ni Byron, aucun grand homme enfin n'a été si universellement admiré. Ce poète n'a pas eu jusqu'à présent un seul contradicteur et sa réputation n'a pas même les taches du soleil. Astre bourgeois, il pâlera dans la postérité, j'en suis sûr. Je n'aime pas ce chansonnier grivois et militaire. Je lui trouve partout un goût médiocre, quelque chose de terre à terre qui me répugne. De quelle façon il parle de Dieu! et de l'amour! Mais la France est un piètre pays, quoiqu'on dise. Béranger lui a fourni tout ce qu'elle peut supporter de poésie. Un lyrisme plus haut lui passe par-dessus la tête. C'était juste ce qu'il fallait à son tempérament. Voilà la raison de cette prodigieuse popularité. Et puis l'habileté pratique du bon-

homme! Ses gros souliers faisaient valoir sa grosse gaieté. Le peuple se mirait en lui depuis l'âme jusqu'au costume.

A propos de Spinoza (un fort grand homme, celui-là), tâchez de vous procurer sa biographie par Boulainvilliers. Elle est dans l'édition latine de Leipsick. Émile Saisset a traduit, je crois, l'*Éthique*. Il faut lire cela. L'article de M. Coignet, dans la *Revue de Paris*, était bien insuffisant. Oui, il faut lire Spinoza. Les gens qui l'accusent d'athéisme sont des ânes. Goethe disait: « Quand je me sens troublé, je relis l'*Éthique*. » Il vous arrivera peut-être, comme à Goethe, d'être calmée par cette grande lecture. J'ai perdu, il y a dix ans, l'homme que j'ai le plus aimé au monde, Alfred Lepoittevin. Dans sa maladie dernière, il passait ses nuits à lire Spinoza.

Je n'ai jamais connu personne (et je connais bien du monde) d'un esprit aussi transcendantal que cet ami, dont je vous parle. Nous passions quelquefois six heures de suite à causer métaphysique. Nous avons été *haut*, quelquefois, je vous assure. Depuis qu'il est mort, je ne cause plus guère avec qui que ce soit, je bavarde ou je me tais. Ah! quelle nécropole que le cœur humain! Pourquoi aller aux cimetières? Ouvrons nos souvenirs, que de tombeaux!

Comment s'est passée votre jeunesse? La mienne a été fort belle *intérieurement*. J'avais des enthousiasmes que je ne retrouve plus, hélas! des amis qui sont morts ou métamorphosés. Une grande confiance en moi, des bonds d'âme superbes, quelque chose d'impétueux dans toute la personne. Je rêvais l'amour, la gloire, le beau. J'avais le cœur large comme le monde et j'aspirais tous les vents du ciel. Et puis, peu à peu, je me suis racorni, usé, flétri. Ah! je n'accuse

personne que moi-même! Je me suis abimé dans des gymnastiques sentimentales insensées. J'ai pris plaisir à combattre mes sens et à me torturer le cœur. J'ai repoussé les ivresses humaines qui s'offraient. Acharné contre moi-même, je déracinais l'homme à deux mains, deux mains pleines de force et d'orgueil. De cet arbre au feuillage verdoyant je voulais faire une colonne toute nue pour y poser tout en haut, comme sur un autel, je ne sais quelle flamme céleste... Voilà pourquoi je me trouve à trente-six ans si vide et parfois si fatigué! Cette mienne histoire que je vous conte, n'est-elle pas un peu la vôtre?

Écrivez-moi de très longues lettres. Elles sont toutes charmantes, au sens le plus intime du mot. Je ne m'étonne pas que vous ayez obtenu un prix de style épistolaire. Mais le public ne connaît pas ce que vous m'écrivez. Que dirait-il? Gardez-moi toujours une bonne place dans votre cœur et croyez bien à l'affection très vive de celui qui vous baise les mains.

A Jules Duplan.

Non, mon bon vieux. malgré votre conseil je ne vais pas abandonner *Carthage* pour reprendre *Saint Antoine*, parce que je ne suis plus dans ce cercle d'idées et qu'il faudrait m'y remettre, ce qui n'est pas pour moi une petite besogne. Je sais bien qu'au point de vue de la critique (mais de la critique seulement) ce serait habile pour la dérouter; mais, du moment que j'écrirais en pensant à ces drôles, je ne ferais plus rien qui vaille, il me faudrait rentrer dans la peau de saint Antoine, laquelle est plus tatouée et plus profonde que

celle de Chollet. Je suis dans *Carthage* et je vais tâcher, au contraire, de m'y enfoncer le plus possible et de m'*ex-halter*.

Saint Antoine est d'ailleurs un livre qu'il ne faut pas rater. Je sais maintenant ce qui lui manque, à savoir deux choses : 1° le plan ; 2° la personnalité de saint Antoine. J'y arriverai. Mais il me faut du temps, du temps ! D'ailleurs, m..... pour la critique ! Je me f... de on et c'est parce que je m'en suis f... que la *Bovary* mord un tantinet. Que l'on me confonde tant que l'on voudra avec Barrière et le jeune Dumas, cela ne me blesse nullement, pas plus que les prétendues fautes de français relevées par ce bon M. Deschamps. Seulement, je prie Gleyre d'inonder Buloz de *traits* piquants.

Bouilhet, qui pense trop au public et qui voudrait plaire à *tout le monde* tout en restant lui, fait si bien qu'il ne fait rien du tout. Il oscille, il flotte, il se ronge. Il m'écrit de sa retraite des lettres désespérées. Tout cela vient de son irrémédiable *jeanfoutrerie*. Il ne faut jamais penser au public, pour moi, du moins. Or je sens que si je me mettais à *Saint Antoine* maintenant, je l'accommoderais selon les besoins de la circonstance, ce qui est un vrai moyen de chute. Réfléchissez à cela, mon bon, et vous verrez que je ne suis pas si entêté que j'en ai l'air. *Carthage* sera d'ailleurs plus amusant, plus compréhensible et me donnera, j'espère, une autorité qui me permettra de me lâcher dans *Saint Antoine*. Pensez-vous à couper *Candide* en tableaux pour une féerie ? Tâchez d'avoir fait cette besogne quand vous viendrez ici.

Et Siraudin ? *Quid ?*

Je compatis d'autant mieux à vos embêtements

financiers que je suis pour le moment dans une dèche profonde.

J'ai dépensé depuis le 1^{er} janvier plus de 10,000 francs, ce qui est trop pour un mince rentier comme moi et j'ai encore mille écus de dettes. Aussi vais-je rester à la campagne le plus longtemps possible; raison d'économie, monsieur! raison de travail aussi. Je me ficherais de ça complètement si les phrases roulaient bien! Espérons que ça va venir.

J'ai reçu l'article Limayrac. Quel crétin avec son grand écrivain sur le trône!

Lévy m'a écrit qu'il allait faire un second tirage: voilà 15,000 exemplaires de vendus; *aliter*: 30,000 francs qui me passent sous le nez!...

A Ernest Feydeau.

Mon vieux,

Tu es le plus charmant mortel que je connaisse, et j'ai eu bien raison de t'aimer à première vue. Voilà ce que j'ai à te dire d'abord et puis que je suis un serin, un chien hargneux, un individu désagréable et rébarbatif, etc., etc.

Oui, la littérature m'embête au suprême degré! Mais ce n'est pas ma faute; elle est devenue chez moi une vérole constitutionnelle; il n'y a pas moyen de s'en débarrasser. Je suis abruti d'art et d'esthétique et il m'est impossible de vivre un jour sans quitter cette incurable plaie, qui me ronge.

Je n'ai (si tu veux savoir mon opinion intime et franche) rien écrit qui me satisfasse pleinement. J'ai

en moi et très net, il me semble, un idéal (pardon du mot) un idéal de style, dont la poursuite me fait haleter sans trêve. Aussi le désespoir est mon état normal. Il faut une violente distraction pour m'en sortir. Et puis, je ne suis pas naturellement gai. Bas bouffon et obscène tant que tu voudras, mais lugubre nonobstant. Bref la vie m'em... cordialement. Voilà ma profession de foi.

Depuis six semaines, je recule comme un lâche devant *Carthage*. J'accumule notes sur notes, livres sur livres, car je ne me sens pas en train. Je ne vois pas nettement mon objectif. Pour qu'un livre sue la vérité, il faut être bourré de son sujet jusque par-dessus les oreilles. Alors la couleur vient tout naturellement, comme un résultat fatal et comme une floraison de l'idée même.

Actuellement, je suis perdu dans Pline que je relis pour la seconde fois de ma vie d'un bout à l'autre. J'ai encore diverses recherches à faire dans Athénée et dans Xénophon, de plus cinq ou six mémoires dans l'Académie des Inscriptions. Et puis, ma foi, je crois que ce sera tout ! Alors, je ruminerai mon plan qui est fait et je m'y mettrai ! Et les *affres* de la phrase commenceront, les supplices de l'assonance, les tortures de la période ! Je suerai et ne retournerai (comme Guatimozin) sur mes métaphores.

Les métaphores m'inquiètent peu, à vrai dire (il n'y en aura que trop), mais ce qui me turlupine, c'est le côté psychologique de mon histoire.

Mais parlons de Ta Seigneurie. Viens ici, mon vieux, quand tu voudras, tu me feras toujours grand plaisir. Seulement, je te préviens que : 1° tout le mois de septembre, nous aurons des parents de Champagne ; 2° j'attends dans ce mois-ci un jouvencel que

tu ne connais pas ; mais il sera venu et parti d'ici avant le 22, époque où tu te proposes d'embrasser ton oncle. Voilà. Et puis, mon jeune homme, j'espère que tu me laisseras dormir *le matin*, et tu ne me feras pas trop promener, hein ?

Amène Théo, s'il peut venir, à moins que tu ne préfères venir seul !

Tout ce que je pense de mal sur l'*Été* (dont je pense en même temps beaucoup de bien) se résume en ceci : Il me semble qu'on y voit trop le parti pris, l'intention, l'artiste se sent derrière la toile ? Je dis peut-être une bêtise ? Mais je t'expliquerai carrément ce que je sens, sur le papier lui-même. Console-toi cependant. La chose (dans mon idée) est très réparable et le volume n'y perdra rien.

Quand tu verras Paul Meurice, demande-lui s'il a envoyé mon volume au père Hugo ?

As-tu converti Alexandre Dumas fils au culte de l'art pur ? Si cela est, je te déclare un grand orateur et surtout un grand magicien.

A Jules Duplan.

1857.

Vous êtes un brave de m'envoyer ainsi ce que l'on publie sur moi, mais je demande que vos envois soient accompagnés de lettres plus longues, mon cher ami.

Avez-vous lu le ré-écriteur de la *Revue des Deux-Mondes*, numéro du 15 courant, signé Deschamps. Ils y tiennent, ils écument ! Est-ce bête ? Pourquoi tout cela ? Que dit le grand pontife Planche ? D'où vient l'acharnement de Buloz contre votre ami ? Pont-

marlin et Limayrac n'ont-ils pas écrit sur et contre moi ?

Je suis présentement échiné par des lectures pu-
niques. Je viens de m'ingurgiter de suite les dix-sept
chants de *Silius Italicus*, pour y découvrir quelques
traits de mœurs. Ouf ! j'en ai bien encore pour deux
jolis mois de préparation. Je suis bien inquiet, mon
bon, et mon supplice n'est pas encore commencé.

Adieu, mon cher vieux, je vous embrasse. Conti-
nuez à m'envoyer ce qui paraît, cela me divertit.

A M^{lle} Leroyer de Chantepié.

Samedi 12 décembre 1857.

Je ne veux pas partir pour Paris avant de vous
écrire, chère demoiselle. Car ne croyez pas que votre
correspondance ne me soit très précieuse. J'y tiens
essentiellement et ne voudrais point qu'elle fût inter-
rompue.

J'ai été assez mal depuis ma dernière lettre. J'ai
entrepris un maudit travail où je ne vois que du feu
et qui me désespère. Je sens que je suis dans le faux,
comprenez-vous ? et que mes personnages n'ont pas
dû parler comme cela. Ce n'est pas une petite ambition
que de vouloir entrer dans le cœur des hommes,
quand ces hommes vivaient il y a plus de deux mille ans
et dans une civilisation qui n'a rien d'analogue avec la
nôtre. J'entrevois la vérité, mais elle ne me pénètre
pas, l'émotion me manque. La vie, le mouvement,
sont ce qui fait qu'on s'écrie : *C'est cela*, bien qu'on
n'ait jamais vu les modèles ; et je bâille, j'attends, je

rêvasse dans le vide et je me dépîte. J'ai ainsi passé par de tristes périodes dans ma vie, par des moments où je n'avais pas une brise dans ma voile. L'esprit se repose dans ces moments-là! Mais voilà bien longtemps que ça dure! N'importe, il faut prendre son mal en patience, se rappeler les bons jours et les espérer encore.

Ce que vous me dites de Béranger est bien ce que j'en pense! Mais, à ce propos, pour qui me prenez-vous? Croyez-vous que je regarde plutôt à la chaussure qu'au pied, et au vêtement qu'à l'âme? « Mes goûts aristocratiques » me font sentir et aimer tout ce qui est beau, à travers tout, soyez-en sûre. Il y a une locution latine qui dit à peu près : « Ramasser un denier dans l'ordure avec ses dents. » On appliquait cette figure de rhétorique aux avarés. Je suis comme eux, je ne m'arrête à rien pour trouver l'or. Et d'abord, je ne crois pas à tout ce que vous m'écrivez de défavorable sur votre compte. D'ailleurs, quand ce serait, je ne vous en aime pas moins.

Ne me placez pas non plus si haut (dans la sphère impassible des esprits). J'ai au contraire beaucoup aimé dans ma vie et on ne m'a jamais trahi; je n'ai à importuner la Providence d'aucune plainte. Mais les choses se sont usées d'elles-mêmes. Les gens ont changé et moi je ne changeais pas! Mais à présent, je fais comme les choses. Je vais chaque jour me détériorant et la confiance en moi, l'orgueil de l'idée, le sentiment d'une force vague et immenso que l'on respire avec l'air, tout cela décline peu à peu.

C'est ce soir que je prends 36 ans. Je me rappelle plusieurs de mes anniversaires. Il y a aujourd'hui huit ans, je revenais de Memphis au Caire, après avoir couché aux Pyramides. J'entends encore d'ici hurler

les chacals et les coups du vent qui secouait ma tente.

J'ai l'idée que je retournerai plus tard en Orient, que j'y resterai et que j'y mourrai. J'ai d'ailleurs, à Beyrouth, une maison toute prête à me recevoir. Mais je n'en finirais plus si je me mettais à vous parler des pays du soleil. Ce serait trop long. Causons d'autre chose.

Voilà plusieurs fois que vous me parlez de Jean Reynaud ; je trouve, comme vous, son livre un fort beau livre. Seulement, il a fait son théologien bien complaisant. La forme dialoguée est mauvaise. Elle était peut-être même impossible. Je trouve le tout un peu long. Quant à son explication des peines et des récompenses, c'est une explication comme une autre, c'est-à-dire qu'elle n'explique rien. Qu'est-ce qu'un châtement dont n'a pas conscience l'être châtié ? Si nous ne nous rappelons rien des existences antérieures, à quoi bon nous en punir ? Quelle moralité peut-il sortir d'une peine dont nous ne voyons pas le sens ?

Avez-vous lu les *Études d'histoire religieuse* de Renan ? Procurez-vous ce livre, il vous intéressera.

Pourquoi ne donnez-vous pas cours, sur le papier, à vos idées ? Écrivez donc ! quand ce ne serait que pour votre *santé physique*.

Vous me dites que je fais trop attention à la forme. Hélas ! c'est comme le corps et l'âme, la forme et l'idée ; pour moi, c'est tout un et je ne sais pas ce qu'est l'un sans l'autre. Plus une idée est belle, plus la phrase est sonore, soyez-en sûre. La précision de la pensée fait (et est elle-même) celle du mot.

Si je ne peux rien aligner maintenant, si tout ce que j'écris est vide et plat, c'est que je ne palpite pas du

sentiment de mes héros, voilà. Les mots sublimes (que l'on rapporte dans les histoires) ont été dits souvent par des simples. Ce qui n'est nullement un argument contre l'art, au contraire, car ils avaient ce qui fait l'art même, à savoir la pensée concrétée. Un sentiment quelconque, *violent*, et arrivé à son dernier état d'idéal. « Si vous aviez la foi, vous remueriez des montagnes » est aussi le principe du beau. Ce qui peut se traduire plus prosaïquement : « Si vous saviez *précisément* ce que vous voulez dire, vous le diriez bien. » Aussi n'est-il pas très difficile de parler de soi mais des autres !

Eh bien ! je crois que jusqu'à présent on a fort peu parlé des autres. Le roman n'a été que l'exposition de la personnalité de l'auteur et, je dirai plus, toute la littérature en général, sauf deux ou trois hommes peut-être. Il faut pourtant que les sciences morales prennent une autre route et qu'elles procèdent comme les sciences physiques, par l'impartialité. Le poète est tenu maintenant d'avoir de la sympathie pour *tout* et pour *tous*, afin de les comprendre et de les décrire. Nous manquons de science, avant tout ; nous pataugeons dans une barbarie de sauvages : la philosophie telle qu'on la fait et la religion telle qu'elle subsiste sont des verres de couleurs qui empêchent de voir clair parce que : 1° on a d'avance un parti pris ; 2° parce qu'on s'inquiète du pourquoi avant de connaître le comment ; et 3° parce que l'homme rapporte tout à soi. « Le soleil est fait pour éclairer la terre. » On en est encore là.

Je n'ai que la place de vous serrer les mains bien affectueusement.

A la même.

Paris, 23 janvier 1858.

Si j'ai tant tardé à vous répondre, chère correspondante, c'est que j'ai été pendant trois semaines fortement indisposé. Moi qui avais jusqu'à présent une constitution d'airain et à qui rien ne faisait, je viens d'attraper une grippe des plus violentes avec accompagnement de maux d'estomac, etc., mais, Dieu merci! cela est terminé.

J'avais été dans les premiers temps de mon arrivée à Paris sottement occupé par des affaires de théâtre. On voulait faire une pièce avec la *Bovary*. La Porte Saint-Martin m'offrait des conditions extrêmement avantageuses, pécuniairement parlant. Il s'agissait de donner mon titre seulement et je touchais la moitié des droits d'auteur. On eût fait bâcler la chose par un faiseur en renom, Dennery ou quelqu'autre. Mais ce tripotage d'art et d'écus m'a semblé peu convenable. J'ai tout refusé net et je suis rentré dans ma tanière. Quand je ferai du théâtre, j'y entrerai par la grande porte, autrement non. Et puis on a assez parlé de la *Bovary*, je commence à en être las. D'ailleurs elle est déjà sur deux théâtres. Elle figure dans la *Revue des Variétés* et dans la *Revue du Palais-Royal*; deux turpitudes; c'est bien suffisant! Loin de vouloir exploiter mon succès comme on me le conseillait, je fais tout au monde pour qu'il ne recommence pas! Le livre que j'écris maintenant sera tellement loin des mœurs modernes qu'aucune ressemblance entre mes héros et les lecteurs n'étant possible, il intéressera fort peu. On

n'y verra aucune observation, rien de ce qu'on aime, généralement. Ce sera de l'art, de l'art pur et pas autre chose.

Je ne sais rien d'une exécution plus difficile. Les gens du métier qui connaissent mes intentions sont effrayés de la tentative. Je puis me couvrir de ridicule pour le reste de mes jours. Quand sera-ce fini? Je l'ignore. J'ai été depuis cinq mois dans un état moral déplorable et si j'allais toujours de ce train-là, la chose ne serait pas terminée dans vingt ans.

Il faut absolument que je fasse un voyage en Afrique. Aussi, vers la fin de mars je retournerai au pays des dattes. J'en suis déjà tout heureux! Je vais de nouveau vivre à cheval et dormir sous la tente. Quelle bonne bouffée d'air je humerai en montant à Marseille sur le bateau à vapeur! Ce voyage du reste sera court. J'ai seulement besoin d'aller à Kheff (à trente lieues de Tunis) et de me promener aux environs de Carthage dans un rayon d'une vingtaine de lieues pour connaître à fond les paysages que je prétends décrire. Mon plan est fait et je suis au tiers du second chapitre. Le livre en aura quinze. Vous voyez que je suis bien peu avancé. En admettant toutes les chances, je ne puis avoir fini avant deux ans.

Permettez-moi de vous dire que j'ai eu un moment de gâté ce matin, en lisant une phrase de votre lettre. Moi, « un homme du boulevard, un homme à la mode, recherché ». Je vous jure qu'il n'en est rien du tout et si vous me voyiez, vous en seriez bien vite convaincue. Je suis au contraire ce qu'on appelle *un ours*. Je vis comme un moine; quelquefois (même à Paris) je reste huit jours sans sortir. Je suis en bonnes relations avec beaucoup d'artistes, mais je n'en fréquente qu'un petit nombre. Voilà *quatre ans* que je n'ai mis le pied à

l'Opéra. J'avais l'année dernière mes entrées à l'Opéra-Comique où je n'ai pas été une fois. La même faveur m'est accordée cet hiver à la Porte Saint-Martin, et je n'ai pas encore usé de la permission. Quant à ce qu'on nomme le *monde*, jamais je n'y vais. *Je ne sais* ni danser, ni valser, ni jouer à aucun jeu de cartes, ni même faire la conversation dans un salon, car tout ce qu'on y débite me semble inepte ! Qui diable a pu vous renseigner si mal !

Je ne connais sur la guerre de Trente-Ans que l'histoire de Schiller. Mais je verrai cette semaine mon ami Chéruel qui est professeur d'histoire à la Sorbonne; je ferai votre commission. On a publié dans les *Manuels Roret* le *Manuel du bibliophile*. Il est probable que vous trouverez là une liste de livres. Dans Sismondi, histoire des Français, aux volumes sur Louis XIII et Louis XIV, vous trouverez dans les notes des indications bibliographiques. Car la grande histoire de Sismondi n'est que le résumé de *tout ce qui a été publié*. Il ne s'est pas servi des sources manuscrites.

Comme j'ai été attendri de ce que vous me dites sur cette dernière étoile que vous regardez dans la nuit ! Je crois vous comprendre et vous aimer bien affectueusement.

Je vous baise les deux mains.

A la même.

Paris, 1^{er} mars 1858.

Voici, chère demoiselle, l'indication de quelques livres relatifs à la guerre de Trente-Ans. Je vous de-

mande bien pardon de ne pas vous l'avoir envoyée plus vite.

Mémoires de Richelieu.

— de Monglat.

— du maréchal de Grammont.

— du maréchal d'Estrées.

— de Montrésor.

Lelaboureur. Histoire du maréchal de Gaibriant.

Sarrasin. Histoire de Waldstein.

Aubry. Histoire de Richelieu.

— Histoire de Mazarin.

Bongeaunt. Histoire des guerres et des négociations qui ont précédé la paix de Westphalie sous le ministère de Richelieu et de Mazarin, 4 vol. in-12, 1740.

Pons. Résumé de la guerre de Trente-Ans, 1 vol.

Papiers de Richelieu, 2 vol. in-4, publication du gouvernement.

Les sources allemandes sont nombreuses, mais en voilà assez pour vous occuper pendant quelque temps. Lancez-vous dans ce travail à corps perdu, lisez et annotez le plus qu'il vous sera possible. Vous vous en trouverez mieux, moralement parlant. Notre âme est une bête féroce; toujours affamée il faut la gorger jusqu'à la gueule pour qu'elle ne se jette pas sur nous. Rien n'apaise plus qu'un long travail. L'érudition est chose rafraîchissante. Combien je regrette souvent de n'être pas un savant, et comme j'envie ces calmes existences passées à étudier des pattes de mouche, des étoiles ou des fleurs.

Faites de grandes lectures, tout est là. Je vous le répète encore.

Quant à moi, je ne fais rien du tout. Mon hiver a été horriblement gâché et de la plus sotté façon. J'ai eu des affaires, j'ai eu la grippe, j'ai eu des malades autour de moi. Je me suis mêlé des embarras d'un ami que j'ai tirés à clair. Voilà bientôt deux mois que je m'occupe d'une pièce acceptée à trois théâtres, refusée, reprise, etc. J'ai navigué, en un mot, dans une foule de turpitudes et d'ennuis. Mais enfin, depuis jeudi dernier, tout est terminé. Le roman sur Carthage a bien peu avancé pendant tout ce temps-là, et je vais encore l'interrompre, car les préparatifs de mon voyage vont commencer. Je vous écrirai avant de m'embarquer et au retour.

J'ai entrepris une chose bien difficile, mais il n'y a plus à reculer, il faut la continuer ! J'ai peur d'avoir eu les yeux plus grands que le ventre !

Lisez donc un livre qui vous plaira beaucoup : *l'Essai sur la Révolution française* de Lanfrey. Il y a aussi du même auteur « *l'Église et les philosophes au XVIII^e siècle* » dont je vous engage à prendre connaissance. Cela est fait dans un esprit libéral très large et très juste.

Voilà le printemps qui va revenir ! Vous vous trouverez mieux aux premiers rayons de soleil, pauvre chère âme endolorie ! Je penserai à vous sur la plage d'Afrique. Mais en attendant je vous envoie mille bonnes tendresses.

A M^{me} Roger des Genettes

Oui ! encore séparés ! Encore une fois sur les mers, comme dit Child-Harold ! Décidément ma vie, qui est pleine de noblesse, n'est pas rembourrée de douceurs. Je vis comme un chien ou comme un saint ! Enfin !... Je ne vous connais pas ; vous ne savez pas ce que je donnerais pour vivre avec vous pendant deux jours, seuls, entièrement seuls ! Il y a mille choses qui me viendraient et qui vous viendraient. Nous ne nous sommes pas tout dit. Il me semble que nous sommes deux ombres courant l'une après l'autre, tandis que nous pourrions devenir deux êtres se confondant :

Je vous plains de la mort de votre amie. Ça n'est pas gai de perdre les gens qu'on aime. En ai-je déjà enseveli, moi ! J'ai fait souvent la « veillée » ; l'homme que j'ai le plus aimé m'est resté à demi dans les mains. Quand une fois on a baisé un cadavre au front, il vous en reste toujours sur les lèvres quelque chose, une amertume infinie, un arrière-goût de néant que rien n'efface. Il faut regarder les étoiles et dire : « J'irai peut-être ». Mais la manière dont parlent de Dieu toutes les religions me révolte, tant elles le traitent avec certitude, légèreté et familiarité. Les prêtres surtout, qui ont toujours ce nom-là à la bouche, m'agacent. C'est une espèce d'éternuement qui leur est habituel : *la bonté de Dieu, la colère de Dieu, offenser Dieu*, voilà leurs mots. C'est le considérer comme un homme et, qui pis est, comme un bourgeois. On s'acharne encore à le décorer d'attributs, comme les sauvages mettent des plumes sur leur fétiche. Les uns

peignent l'infini en bleu, les autres en noir. Cannibales que tout cela. Nous en sommes encore à brouter de l'herbe et à marcher à quatre pattes, malgré les ballons. L'idée que l'humanité se fait de Dieu ne dépasse pas celle d'un monarque oriental entouré de sa cour. L'idée religieuse est donc en retard de plusieurs siècles sur l'idée sociale, et il y a des tas de farceurs qui font semblant de se pâmer d'admiration là-devant.

A M^{lle} Leroyer de Chantepie.

6 avril 1858.

Je ne veux pas m'embarquer avant de vous dire un petit adieu, chère correspondante. Dans huit jours je serai à Marseille, dans quinze à Constantine et trois jours après à Tunis. Malgré le plaisir profond que me donne l'idée de prendre l'air, j'ai le cœur un peu gros, mais il faut avant tout faire son métier, suivre la vocation, remplir son devoir en un mot. Je n'ai jusqu'à ce moment aucune faiblesse à me reprocher et je ne me passe rien. Or, il faut que je parte ; j'ai même trop tardé, tout mon hiver a été perdu par les plus sottes affaires du monde, sans compter les maladies que j'ai eues autour de moi. La plus grave a été celle de ma mère assez sérieusement atteinte d'une pleurésie qui m'a donné des inquiétudes. Mais elle va mieux, Dieu merci ! Comme nous souffrons par nos affections ! Il n'est pas d'amour qui ne soit parfois aussi lourd à porter qu'une haine ! On sent cela quand on va se mettre en voyage surtout !

Voilà la quatrième fois que je vais me retrouver à Marseille et, cette fois-ci, je serai seul, absolument

seul. Le cercle s'est rétréci. Les réflexions que je faisais en 1849, lorsque je me suis embarqué pour l'Égypte, je vais les refaire dans quelques jours en foulant les mêmes pavés. Notre vie tourne ainsi, continuellement dans la même série de misères, comme un écureuil dans une cage, et nous haletons à chaque degré.

N'importe ; il ne faut pas rétrécir sa vie, ni son cœur non plus. Acceptons tout ! Absorbons tout.

Ce que vous me dites de vos sensations en revenant du théâtre, la nuit, dans les rues de votre ville, m'a pénétré comme une pluie fine. Je crois vous comprendre, chère âme endolorie ! et il me semble que si je vivais avec vous je vous guérirais. C'est sans doute de l'amour-propre. Mais *je sens* que je vous serais utile.

Quant à vous trouver dans un journal un travail régulier, c'est impossible, par la raison qu'ils n'en publient aucun. Si vous saviez les masses d'articles enfouies dans les cartons et qu'on ne lit même pas ! Tout, hélas ! se fait comme des boîtes, sur commande ! Il y a seulement dans les journaux prétendus sérieux un homme qui fait à la brassée et tant bien que mal la critique des livres : 1° pour les éreinter si les susdits ouvrages sont antipathiques au journal ou à quelqu'un des rédacteurs ; et 2° pour les pousser toujours sur la recommandation de quelqu'un. Voilà la règle, le reste est l'exception. Restent les traductions et la cuisine des nouvelles et des réclames.

Mais pour écrire dans un journal de Paris, il faut être à Paris. On peut cependant, et cela se fait tous les jours, envoyer des nouvelles ou des romans. Il y a maintenant grande disette de cette denrée ; faites-en, on vous les placera. Je les présenterai si vous voulez à la *Presse* ou au *Moniteur*.

A Louis Bouilhet.

Minuit, 25 avril 1858.

Nuit de vendredi à samedi à bord de l'*Hermus* par le travers du cap Nègre et du cap Sérat. Latitude 37° 10', longitude 6° 50' (prends la carte et tu trouveras où je suis !!!).

Mon vieux,

La nuit est belle. La mer plate comme un lac d'huile. Cette vieille Tanit brille, la machine souffle, le capitaine à côté de moi fume sur son divan, le pont est encombré d'Arabes qui vont à la Mecque, cachés dans leurs burnous blancs, la figure voilée et les pieds nus; ils ressemblent à des cadavres dans leurs linceuls. Nous avons aussi des femmes avec leurs enfants. Tout cela, pêle-mêle, dort ou dégueule mélancoliquement et le rivage de la Tunisie que nous côtoyons apparaît dans la brume. Nous serons demain matin à Tunis; je ne vais pas me coucher afin de posséder une belle nuit complète. D'ailleurs l'impatience que j'ai de voir Carthage m'empêcherait de dormir.

Depuis Paris jusqu'à Constantine, c'est-à-dire depuis lundi jusqu'à dimanche, je n'ai pas échangé quatre paroles. Mais nous avons pris à Philippeville des compagnons assez aimables et je me livre à bord à des conversations passablement philosophiques et très indécentes.

J'ai revu à Marseille la fameuse maison où, il y a dix ans! j'ai connu M^{me} Foucaud. Tout y est changé! Le rez-de-chaussée qui était un salon est maintenant un

bazar et il y a au premier un perruquier-coiffeur. J'ai été par deux fois m'y faire faire la barbe. Je l'épargne les commentaires et les réflexions chateaubriannes sur la fuite des jours, la chute des feuilles et celle des cheveux. N'importe; il y avait longtemps que je n'avais si profondément pensé ou senti, je ne sais. Philoxène dirait : « J'ai relu les pierres de l'escalier et les murs de la maison. »

Je me suis trouvé extrêmement seul à Marseille pendant deux jours. J'ai été au musée, au spectacle. J'ai visité les vieux quartiers; j'ai fumé dans les cabarets écartés, au milieu des matelots, en regardant la mer.

La seule chose importante que j'aie vue jusqu'à présent, c'est Constantine, le pays de Jùgurtha. Il y a un ravin démesuré qui entoure la ville. C'est une chose formidable et qui donne le vertige. Je me suis promené au-dessus à pied et dedans à cheval. C'était l'heure où sur le boulevard du Temple la queue des petits théâtres commence à se former. Des gypaètes tournoyaient dans le ciel.

En fait d'ignoble je n'ai rien vu d'aussi beau que trois Maltais et un Italien (sur la banquette de la diligence de Constantine) qui étaient saouls comme des Polonais, puaienl comme des charognes et hurlaient comme des tigres. Ces messieurs faisaient des plaisanteries et des gestes obscènes, le tout accompagné de pets, de rots et de gousses d'ail qu'ils croquaient dans les ténèbres à la lueur de leurs pipes. Quel voyage et quelle société! C'était du Plaute à douzième puissance. Une crapule de 75 atmosphères.

J'ai vu à Philippeville, dans un jardin tout plein de rosiers en fleurs sur le bord de la mer, une belle mosaïque romaine représentant deux femmes, l'une assise sur un cheval et l'autre sur un monstre marin.

Il faisait un silence exquis dans ce jardin ; on n'entendait que le bruit de la mer. Le jardinier, qui était un nègre, a été prendre de l'eau dans un vieil arrosoir et il l'a répandue devant moi pour faire revivre les belles couleurs de la mosaïque, et puis je m'en suis allé.

Et toi, vieux, que fais-tu ? Ça commence-t-il ? Mes compliments à Léonie et au vieux pont de Mantes dont le moulin grince. Je t'embrasse bien tendrement.

A Ernest Feydeau.

Carthage, samedi, 1^{er} mai 1858.

Mon très cher vieux,

Pardonne-moi l'exiguité de cette lettre, mais je suis fort talonné par le temps. N'importe ; je veux te dire combien ta lettre m'a fait plaisir. Merci, vieux ! Il m'est impossible de te rien écrire d'intéressant, cela m'entraînerait dans des descriptions qu'il faudrait travailler ; or, il faut être déjà bien vertueux pour prendre ses notes tous les soirs ! Je me couche tard et je me lève de grand matin. Je dors comme un caillou, je mange comme un ogre et je bois comme une éponge. Tu n'as jamais vu ton oncle en voyage, c'est là qu'il est bien. La table d'hôte, où je mange, est bouleversée depuis ma venue et les gens qui ne me connaissent pas me prennent certainement pour un commis-voyageur.

Je pars dans deux heures pour Utique où je resterai deux jours, après quoi j'irai m'installer pendant trois jours à Carthage même, où il y a beaucoup à voir, quoi qu'on dise. Ma troisième course sera pour El-Jem, Sous et Sfax, expédition de huit jours, et la quatrième

pour Kheff. Ah ! mon pauvre vieux comme je te regrette et comme tu t'amuserais !

Tu as bien fait de dédier ton livre au père Sainte-Beuve.

Non ! s... n... de D..., non ! il ne faut jamais écrire de phrases toutes faites. On m'écorchera vif plutôt que de me faire admettre une pareille théorie. Elle est très commode, j'en conviens, mais voilà tout. Il faut que les endroits faibles d'un livre soient mieux écrits que les autres.

Adieu, vieux, je n'ai que le temps de t'embrasser.

Au même.

Tunis, samedi, 8 mai 1858.

Tu es bien aimable de m'écrire, mais je suis éreinté et franchement, si tu ne veux pas ma mort, n'exige pas de lettres. J'ai cette semaine été à Utique, et j'ai passé quatre jours entiers à Carthage, pendant lesquels jours je suis resté quotidiennement entre huit et quatorze heures à cheval. Je pars ce soir à cinq heures pour Bizerte en caravane et à mulet ; à peine si j'ai le temps de prendre des notes. Ne t'inquiète pas pour moi, mon bon vieux. Il n'y a rien à craindre dans la Tunisie, ce qu'il y a de pire comme habitants se trouve aux portes de la ville, il ne fait pas bon y rôder le soir, mais je crois les Européens résidant ici d'une couardise pommée ; j'ai pour cette raison renvoyé mon drogman qui tremblait à chaque buisson, ce qui ne l'empêchait point de me filouter à chaque pas. Son successeur est, à partir d'aujourd'hui, un nègre hideux, un homme noir.

Je te regrette bien, tu t'amuserais, nous nous amu-

serions ! Le ciel est splendide. Le lac de Tunis est couvert le soir et le matin par des bandes de flamants qui, lorsqu'ils s'envolent, ressemblent à quantité de petits nuages roses et noirs.

Je passe mes soirs dans des cabarets maures à entendre chanter des Juifs et à voir les obscénités de Karrageuss.

J'ai, l'autre jour (en allant à Utique), couché dans un douar de Bédouins, entre deux murs faits en bouse de vache, au milieu des chiens et de la volaille ; j'ai entendu toute la nuit les chacals hurler. Le matin, j'ai été à la chasse aux scorpions avec un gentleman adonné à ce genre de sport. J'ai tué à coups de fouet un serpent (long d'un mètre environ) qui s'enroulait aux jambes de mon cheval. Voilà tous mes exploits.

Il est probable que je m'en irai d'ici à Constantine *par terre* ; cela est faisable, avec deux cavaliers du bey. Arrivé sur la frontière, à quatre jours d'ici, le commandant de Souk'ara me donnera des hommes qui me mèneront jusqu'à Constantine. Ce voyage est plus facile de Tunis à Constantine que de Constantine à Tunis, et cependant peu d'Européens l'ont encore fait. De cette façon, j'aurai vu tous les pays dont j'ai à parler dans mon bouquin.

Quant à la côte est, je n'ai ni le temps ni l'argent, hélas ! Il fait cher voyager dans la Tunisie, à cause des chevaux et des escortes.

Je suis enchanté que tu aies bien vendu *Fanny* ; il me tarde de la voir en volume.

Ceci fort probablement est ma dernière lettre ; écris-moi maintenant à Philippeville.

Je ne serai pas à Paris avant le 5, le 6 ou le 7 juin. Je me précipiterai rue de Berlin, dès que je serai débar-

qué. Tu pourras humer sur ma personne les senteurs peu douces de la Libye.

Adieu, vieux, je t'embrasse.

Amitiés au Théo, cent milliards de choses à madame Feydeau.

A Jules Duplan.

20 mai 1858.

Infect Cardoville,

J'espère être à Paris du 5 au 7 juin. Tâche de venir me voir dimanche, 6, de bonne heure.

Je ne resterai que deux jours à Paris, et je voudrais bien embrasser ta binette ; mais je serai perpétuellement en course.

Je pars d'ici après-demain, et je m'en retourne en Algérie, *par terre*, ce qui est un voyage que peu d'Européens ont exécuté. Je verrai de cette façon tout ce qu'il me faut pour *Salammbô*. — Je connais maintenant Carthage et les environs *à fond*. — Je me suis informé de Jérôme, mais personne n'a pu me dire ce qu'étaient devenus les lambeaux du mousse, claqué en mer.

J'ai été très chaste dans mon voyage, mais très gai — et d'une santé marmoréenne et rutilante.

Adieu, vieux, je t'embrasse ; à toi.

Un mot, poste restante, à Marseille, s. v. p. (*tout de suite*).

A Ernest Feydeau.

Tunis, 20 mai 1858.

Mon vieux,

Si les Dieux le permettent, je serai à Paris samedi (à 6 h. 1/2), le 5 juin. Attends-moi pour dîner dans ton aimable logis, jusqu'à 8 heures du soir. Sinon, tu me verras le lendemain à 11 heures, ou bien tu auras de mes nouvelles.

Je pars d'ici après-demain, armé jusqu'à la gueule, et escorté de trois solides gaillards. Que ne puis-je faire mon entrée chez toi dans un tel équipage ! Quel chic !

Je m'en vais de Tunis avec une certaine tristesse, étant de la nature des dromadaires, qu'on ne peut ni mettre en route, ni arrêter.

Tu as été bien aimable de m'écrire souvent.

Les mains me brûlent d'impatience relativement à *Fanny*. Il me tarde de lui couper les pages.

Ne t'inquiète de l'avis de personne, et continue. Voilà un principe.

Je te plains bien sincèrement de tes pertes à la Bourse ! Quel embêtement, nom d'un chien !

Adieu, vieux. Je suis au milieu des paquets à faire ! La route de Tunis à Constantine est sûre, mais peu fréquentée. Je vais traverser en plein le pays des lions. Mais je désire peu en rencontrer, de près, du moins.

Au même.

Croisset, dimanche soir.

Que deviens-tu? Moi, j'ai d'abord passé quatre jours à dormir, tant j'étais éreinté; puis, j'ai repassé à l'encre mes notes de voyage, et le sieur Bouilhet m'est arrivé.

Depuis huit jours qu'il est ici, nous nous livrons à une pioche féroce. Je t'apprendrai que *Carthage* est complètement à refaire, ou plutôt à faire. *Je démolis tout*. C'était absurde! impossible! faux!

Je crois que je vais arriver au ton juste. Je commence à comprendre mes personnages et à m'y intéresser. C'est déjà beaucoup. Je ne sais quand j'aurai fini ce colossal travail. Peut-être pas avant deux ou trois ans. D'ici là, je supplie tous les gens qui m'aborderont de ne pas m'en ouvrir la bouche. J'ai même envie d'envoyer des billets de faire-part, pour annoncer ma mort.

Mon parti est pris. Le public, l'impression et le temps n'existent plus; en marche!

J'ai relu, d'un seul trait, *Fanny*, que je savais par cœur. Mon impression n'a pas changé, l'ensemble même m'a semblé plus rapide. C'est bon. Ne t'inquiète de rien et n'y pense plus. Quand tu seras ici, je me permettrai seulement deux ou trois petites observations de détail, insignifiantes.

Au milieu de la semaine prochaine, on jouera la *Montarcy*. Puis, au commencement du mois, Bouilhet s'en retourne à Mantes; à cette époque, ma mère fera

à Trouville un petit voyage d'une huitaine; après quoi, mon cher monsieur, nous *vous* attendons.

Est-ce convenu? arrêté? Pourquoi, grand couillon, ne m'as-tu pas donné de tes nouvelles? Qu'écris-tu? Que fais-tu? Houssaye? etc.

Moi, je prends des bains tous les jours. Je nage comme un triton. Jamais je ne me suis mieux porté. L'humeur est bonne et j'ai de l'espoir. Il faut, quand on est en bonne santé, amasser du courage pour les défaillances futures. Elles viendront, hélas!

Il y a, dans la rue Richer, je crois, un photographe qui vend des vues de l'Algérie. Si tu peux me trouver une vue du Medragen (le tombeau des rois Numides), près Alger, et me l'apporter, tu me feras plaisir.

A Jules Duplan.

J'en suis arrivé, dans mon premier chapitre, à ma petite femme. J'astique son costume, ce qui m'amuse. Cela m'a remis un peu d'aplomb. Je me vautre comme un cochon sur les pierreries dont je l'entoure, je crois que le mot pourpre ou diamant est à chaque phrase de mon livre. Quel galon! mais j'en retirerai.

J'aurai certainement fini mon premier chapitre quand vous me reverrez (ce ne sera pas avant le mois de décembre), et je serai peut-être avancé dans le second, car il est impossible d'écrire cela d'un coup. C'est surtout une affaire d'ensemble. Les procédés de roman que j'emploie ne sont pas bons, mais il faut bien commencer par là pour *faire voir*. Il y aura ensuite bien de la graisse et des scories à enlever afin de donner à la chose une tournure plus simple et plus haute. Le jeune Bouilhet commence son quatrième acte.

Avez-vous suffisamment ri au jeûne ordonné par S. M. Victoria? Voilà une des plus magistrale bouffonneries que je sache, est-ce énorme!

O Rabelais où est ta vaste gueule?

A Ernest Feydeau.

Aimable Nabouchoudouroussour,

On vous attend lundi 8 juin, train 7 h. 1/2, à la gare de la rue Verte. J'ai écrit à Saint-Victor pour l'inviter et j'écrirai à Théo un de ces jours. Mais j'espère bien que c'est une affaire convenue depuis longtemps.

Je bâche comme un nègre. J'entasse bouquins sur bouquins, notes sur notes, mais c'est bien difficile, mon pauvre vieux!

Envoyez donc promener tous les conseils que l'on vous donne! Les incertitudes que l'on a ne viennent jamais que d'autrui!

J'espère bien, immonde neveu, que tu ne vas pas me faire mener une vie de galérien, ni me forcer, moi et mes hôtes, à me lever à des heures indues. On laissera les portes ouvertes et tu pourras, dès l'aurore, vagabonder dans la campagne.

Je vous lirai une TRAGÉDIE!!! de moi, oui, monsieur. Une tragédie que je croyais perdue et que j'ai retrouvée.

J'imagine que nous allons dire pendant quelques jours de fortes choses. Adieu, cher ami. A bientôt donc.

Ecrivez-moi *ung* petit mot la veille, hein? — et venez tous.

A Jules Duplan.

Ne pas m'envoyer l'article du d'Aurevilly. Je l'ai, merci, mon vieux. Je suis ce soir d'une gaieté folle. L'article de cet excellent Tony Révillon, dans la *Gazette de Paris* m'a mis, depuis ce matin, dans une humeur « impossible à décrire », comme un enthousiaste politique, moi, un viveur de province ! Ah ! c'est trop beau ! et l'histoire de mes nombreux colis, en voyage ! Ce portrait de moi en gentleman revenu des erreurs de la jeunesse et qui a écrit un roman par désillusion, pour chasser l'ennui ! « Hénaurme ! quinze mille fois Hénaurme, avec trente milliards d'H ! Je me suis mis à travailler ! » Le malheureux ! Quand est-ce donc que j'ai commencé ! Et mon air sévère ! Mon sourire sans bienveillance ! Je vous assure que tout cela m'a flatté. J'ai donc cette apparence rébarbative des héros de l'« Homme ». Ah ! Duplan comme je t'aime, mon bon, pour comprendre ainsi le grand homme. Tu es le seul mortel de la création qui le sente comme moi. Cet affreux livre, cet abominable ouvrage etc., a été le plus grand élément de grotesque dans ma vie. J'ai maintes fois cuydé en crever de rire ! Goëthe disait à propos de la Révolution de 1830 : « Encore une noix que la Providence m'envoie à casser. » Victor Hugo a écrit : « Que les cieux étoilés ne brillaient que pour lui. » Moi, je pense, parfois, que l'existence de ce pauvre vieux a été uniquement faite pour me divertir. Quelles créations ! quels types ! et quelle observation de mœurs ! Comme c'est vrai ! Quelle élévation de caractère ! quel lyrisme et quelles bonnes intentions ! Voyez-vous ce que serait sur lui une « causerie familière » de M. de Lamartine !

Je commence à aller dans Carthage. Je n'ai plus qu'un mouvement pour avoir fini le premier chapitre. Je vous assure que c'est « monté ». Trop, peut-être ? Le difficile est de rendre, en même temps, la chose mouvementée. Si mon premier chapitre marche, le reste ira, j'en suis sûr. J'ai eu à y introduire tous les personnages du livre, sauf deux. Enfin, je me mets en route, c'est l'important. Mais que de mal j'ai eu pour y arriver. Resterai-je en cet état ?

Adieu, vieux ; mille tendresses.

A M^{lle} Leroyer de Chantepie.

Croisset, 11 juillet 1853.

Chère demoiselle,

J'ai songé à vous, quelquefois, là-bas, sur la plage d'Afrique où je me suis diverti dans un tas de songeries historiques et dans la méditation du livre que je vais faire. J'ai bien humé le vent, bien contemplé le ciel, les montagnes et les flots. J'en avais besoin ! j'étouffais depuis six ans que je suis revenu d'Orient.

J'ai visité à fond la campagne de Tunis et les ruines de Carthage, j'ai traversé la régence de l'est à l'ouest pour rentrer en Algérie par la frontière de Kheff, et j'ai traversé la partie orientale de la province de Constantine jusqu'à Philippeville où je me suis embarqué. J'ai toujours été seul, bien portant, à cheval, et d'humeur gaie.

Et maintenant tout ce que j'avais fait de mon roman est à refaire ; je m'étais complètement trompé. Ainsi voilà un peu plus d'un an que cette idée m'a pris. J'y

ai travaillé depuis presque sans relâche et j'en suis encore au début. C'est quelque chose de lourd à exécuter, je vous en réponds! pour moi du moins. Il est vrai que mes prétentions intérieures ne sont pas médiocres! Je suis las des choses laides et des vilains milieux. La Bovary m'a dégoûté pour longtemps des mœurs bourgeoises. Je vais pendant quelques années peut-être vivre dans un sujet splendide et loin du monde moderne dont j'ai plein le dos. Ce que j'entreprends est insensé et n'aura aucun succès dans le public. N'importe! il faut écrire pour soi, avant tout. C'est la seule chance de faire beau.

Vous devriez (si aucun sujet ne vous vient) écrire vos mémoires? Nous reparlerons de cela. Il me semble que dans une de mes dernières lettres je vous avais indiqué plusieurs lectures. Les avez-vous faites?

Adieu, à bientôt. Je vous serre les mains bien cordialement et je vous baise au front.

A Ernest Feydeau.

Grand homme,

Attends-tu que je te fasse une critique détaillée de tes trois articles? Ce serait trop long, mon bon. Qu'il te suffise de savoir qu'ils m'ont extrêmement botté. Je me permettrai seulement, de vive voix, de te faire observer quelques légères taches comme « piquant détail », etc. Mais comme je suis le seul mortel à qui ces choses déplaisent, c'est peu important. Je crois que tu as tiré de la chose tout ce qu'elle comportait. Voilà l'essentiel. Et puis tu soutiens les principes, tu es un brave. Merci, mon cher monsieur.

Ne te flatte pas, aimable neveu, de l'espoir d'entendre

les aventures de mademoiselle Salammbô. Non, mon bichon, *cela me troublerait* ; tu me ferais des critiques qui m'embêteraient d'autant plus qu'elles seraient justes. Bref, tu ne verras cela que plus tard quand il y en aura un bon bout de fait ! A quoi bon d'ailleurs te lire des choses qui probablement ne resteront pas ? Quel chien de sujet ! je passe alternativement de l'emphase la plus extravagante à la platitude la plus académique. Cela sent tour à tour le Petrus Borel et le Jacques Delille. Parole d'honneur ! j'ai peur que ce ne soit poncif et rococo en diable. D'un autre côté, comme il faut faire *violent*, je tombe dans le mélodrame. C'est à se casser la gueule, nom d'un petit bonhomme !

La difficulté est de trouver la note *juste*. Cela s'obtient par une condensation excessive de l'idée, que ce soit naturellement ou à force de volonté, mais il n'est pas aisé de s'imaginer une vérité constante, à savoir une série de détails saillants et probables dans un milieu qui est à deux mille ans d'ici. Pour être entendu, d'ailleurs, il faut faire une sorte de traduction permanente, et quel abîme tout cela creuse entre l'absolu et l'œuvre !

Et puis comme le bon lecteur « François » qui « veut être respecté » a une idée toute faite sur l'antiquité, il m'en voudra de lui donner quelque chose qui n'y ressemblera pas, selon lui. Car ma drogue ne sera ni romaine, ni latine, ni juive. Que sera-ce ? Je l'ignore. Mais je te jure bien, de par les prostitutions du temple de Tanit, que ce sera « d'un dessin farouche et extravagant », comme dit notre père Montaigne. C'est bien vrai ce que tu écris sur lui.

Adieu, mon cher vieux. Relis et rebûche ton conte. Laisse-le reposer et reprends-le, les livres ne se font

pas comme les enfants, mais comme les pyramides, avec un dessin prémédité, et en apportant des grands blocs l'un par-dessus l'autre, à force de reins, de temps et de sueur, et ça ne sert à rien ! et ça reste dans le désert ! mais en le dominant prodigieusement. Les chacals pissent au bas et les bourgeois montent dessus, etc. ; continue la comparaison.

A M^{lle} Leroyer de Chantepie.

4 septembre 1858.

Vous devez me trouver bien oublié, chère demoiselle. Excusez-moi, je travaille en ce moment-ci énormément. Je me couche tous les soirs exténué comme un manœuvre qui a cassé du caillou sur les grandes routes. Voilà trois mois que je n'ai bougé de mon fauteuil que pour me plonger dans la Seine, quand il faisait chaud. Et le résultat de tout cela consiste en un chapitre ! pas plus ! Encore n'est-il pas fini. J'en ai encore au moins une dizaine à faire, je ne sais rien du dehors et ne lis rien d'étranger à mon travail. Il est même probable que je n'irai guère à Paris cet hiver. Je laisserai ma mère y aller seule. Il faudra pourtant que je m'absente au mois de novembre une quinzaine de jours, à cause des répétitions d'*Hélène Peyron*, un nouveau drame de mon ami Bouilhet, qui sera joué à l'Odéon. A propos de mes amis, avez-vous lu *Fanny*, par E. Feydeau ? Je serais curieux de savoir ce que vous en pensez.

Maintenant que j'ai parlé de moi, parlons de vous.

Vous m'avez envoyé une bien belle lettre la dernière fois. L'histoire de mademoiselle Agathe m'a navré !

Pauvre âme! comme elle a dû souffrir! Vous devriez écrire cela, vous qui cherchez des sujets de travail. Vous verriez quel soulagement se ferait en votre cœur si vous tâchiez de peindre celui des autres.

Le conte que j'ai reçu de vous au mois d'avril n'a pas été remis à la *Presse* parce qu'il m'est arrivé la veille ou l'avant-veille de mon départ. Il est resté à Paris dans mon tiroir; je sais d'ailleurs qu'on le refuserait à cause du sujet, qui ne convient pas aux exigences du journal. J'essaierai, cependant.

Pourquoi ne travaillez-vous pas davantage? Le seul moyen de supporter l'existence c'est de s'étourdir dans la littérature comme dans une orgie perpétuelle. Le vin de l'art cause une longue ivresse et il est inépuisable. C'est de penser à soi qui rend malheureux.

J'ai été bien impressionné par le massacre de Djedda et je le suis encore par tout ce qui se passe en Orient. Cela me paraît extrêmement grave. C'est le commencement de la guerre religieuse. Car il faut que cette question se vide; on la passe sous silence et au fond c'est la seule dont on se soucie. La philosophie ne peut pas continuer à se taire ou à faire des périphrases. Tout cela se videra par l'épée, vous verrez.

Il me semble que les gouvernements sont idiots en cette matière. On va envoyer contre les musulmans des soldats et du canon. C'est un Voltaire qu'il leur faudrait et l'on criera de plus belle au fanatisme! A qui la faute? Et puis tout doucement la lutte va venir en Europe. Dans cent ans d'ici elle ne contiendra plus que deux peuples, les catholiques d'un côté et les philosophes de l'autre.

Vous êtes comme elle, vous, comme l'Europe, — déchirée par deux principes contradictoires, et c'est pour cela que vous êtes malade.

A Ernest Feydeau.

Vieux vésicatoire, distillateur d'impuretés, etc.

L'article Rigault que je viens de lire m'a fait rugir au commencement, puis éclater de rire à la fin. C'est bon, mon vieux, c'est bon, ne t'inquiète de rien, continue. Pioche le Daniel, voilà tout... et serre, n... de D..., serre! Sois-concis et toujours brâûlhant! entendè vô! bhrrrrrûlant!!!

Comme c'est beau la critique, toujours se f... le doigt dans l'œil et blâmant justement ce qu'il y a de meilleur dans un livre. Je t'assure que cet article-là te fait une très belle balle. Il en ressort pour le public que tu es un grand homme. Ma parole d'honneur! ça donne envie de te connaître! et il n'est pas une marquise qui, en t'abordant, ne te coulera dans le tuyau de l'oreille :

Bien, mon p'tit homme,
Tu vas voir comme..., etc.!

Quels imbéciles! Enfin, continuons, mon vieux. Écrivons, nom d'un pétard! Ficelons nos phrases, serrons-les comme des andouilles.

Voilà huit jours que je suis complètement seul. Je travaille raide, jusqu'à 4 heures du matin toutes les nuits. Ça commence à marcher, c'est-à-dire à m'amuser, ce qui est bon signe. La solitude me grise comme de l'alcool. Je suis d'une gaieté folle, sans motif, et je gueule tout seul de par les appartements de mon logis, à me casser la poitrine. Tel est mon caractère.

A M^{lle} Leroyer de Chantepie.

26 décembre 1858.

J'ai l'air de vous oublier, il n'en est rien ! Souvent ma pensée se porte vers vous et j'adresse au Dieu inconnu, dont parlait saint Paul, des prières pour l'apaisement et la satisfaction de votre cœur. Vous tenez dans mon âme une place très haute et très pure, une large part, car vous ne sauriez croire l'émerveillement sentimental que m'ont causé vos premières lettres. Je vous dois de m'être senti, à cause de vous, à la fois meilleur et plus intelligent. Il faudra pourtant que nous nous serrions la main et que je vous baise au front !

Voici ce qui s'est passé depuis ma dernière lettre :

J'ai été à Paris pendant dix jours, j'ai assisté et coopéré aux dernières répétitions d'*Hélène Peyron*. C'est à la fois une très belle œuvre et un grand succès. Les visites, les journaux, etc., tout cela m'a fort occupé, et je suis revenu ici, comme à mon ordinaire, brisé physiquement ; et quant au moral, dégoûté de toute cette cuisine. Je me suis remis à *Salammbô* avec fureur.

Ma mère est partie pour Paris, et depuis un mois je suis complètement seul. Je commence le troisième chapitre, le livre en aura douze ! Vous voyez ce qui me reste à faire ! J'ai jeté au feu la préface, à laquelle j'avais travaillé pendant deux mois cet été. Je commence *enfin* à m'amuser dans mon œuvre. Tous les jours je me lève à midi et je me couche à 4 heures du matin. Un ours blanc n'est pas plus solitaire et un

Dieu n'est pas plus calme. Il était temps ! Je ne pense plus qu'à *Carthage* et c'est ce qu'il faut. Un livre n'a jamais été pour moi qu'une *manière de vivre* dans un milieu quelconque. Voilà ce qui explique mes hésitations, mes angoisses et ma lenteur. Je ne retournerai à Paris que vers la fin de février. D'ici là, vous verrez dans la *Revue contemporaine* un roman de mon ami Feydeau qui m'est dédié et que je vous engage à lire.

Vous tenez vous au courant des ouvrages de Renan ? Cela vous intéresserait, ainsi que le nouveau livre de Flourens sur le *Siège de l'âme*.

Savez-vous ce qui présentement m'occupe ? les maladies des serpents (toujours pour *Carthage*). Je vais aujourd'hui même écrire à Tunis à ce sujet. Quand on veut faire *vrai*, il en coûte !

Tout cela est bien puéril et au fond considérablement sot ! Mais à quoi passer la vie, si ce n'est à des rêves !

Adieu. Mille tendresses. Écrivez-moi tant que vous voudrez et le plus longuement que vous pourrez.

A M^{me} Maurice Schlésinger.

Croisset, 16 janvier 1859.

Combien j'ai été heureux, chère madame, en reconnaissant le timbre de Bade et votre écriture ! Pour me justifier de mon apparent oubli, il faut que je vous dise combien j'ai été *embêté* depuis un an.

Après la publication de mon roman, je me suis remis à une grande œuvre de jeunesse intitulée : *La tentation de saint Antoine*. Après six mois de travail, il a fallu me résigner à la remettre dans le carton. Co

livre m'eût fait avoir, par le temps qui court, des désagrémens infinis.

Sollicité alors par le journal *La Presse*, je lui ai promis une étude antique et avant d'en savoir le premier mot, au bout de huit jours on me talonnait déjà en me demandant : « Est-ce fini ? »

Les lectures et le travail préalable m'ont demandé six à huit mois. Je m'y suis mis enfin il y a un an environ. Au bout de mon premier chapitre, je me suis aperçu qu'il me fallait absolument aller à Tunis. L'hiver dernier s'est passé dans les hésitations, tourments et dérangements infinis. Au mois d'avril, je suis parti pour l'Afrique où je suis resté deux mois. J'ai été seul et à cheval de Tunis à Constantine; enfin, au mois de juillet j'étais revenu ici où j'ai démoli tout ce que j'avais fait. Bref, depuis le mois de septembre seulement, je travaille à ce livre annoncé depuis deux ans; il me couvrira de ridicule ou me placera très haut; c'est une tentative ambitieuse s'il en fut.

J'ai été très souffrant cet automne; j'ai eu des maux d'estomac épouvantables. C'est passé maintenant. Pour aller un peu plus vite, je suis resté à la campagne; ma mère est à Paris et depuis trois mois je vis complètement seul, me couchant à quatre heures du matin, et me levant à midi. Enfin, je ne vis pas, j'escamote l'existence, c'est le seul moyen de la supporter. Au jour de l'An, j'ai bien songé à vous (j'avais deux amis chez moi; j'ai été dérangé: voilà ce qui a retardé cette lettre). Une liste nécrologique où j'ai lu le nom d'Henri Blanchard m'a fait rêver à la rue de Grammont... et puis votre souvenir m'arrive!

Combien je vous plains d'avoir perdu madame votre mère! je connais ces *déchirements*. En ai-je déjà enseveli de ces pauvres morts!

Je n'ai aucune idée de votre vie ! Que fait Maurice tout le long du jour ? Et quand nous reverrons-nous ? quand irai-je vous voir ? Dieu le sait, je suis engagé dans une travail accablant et que je veux mener à bonne fin. Voilà la quarantaine qui approche ; j'ai eu 37 ans le 12 décembre dernier.

Quant au cœur, il est vieux comme l'antiquité elle-même ; c'est une nécropole. Adieu, mille et mille souvenirs. Vos lettres seront toujours bienvenues, vous le savez.

Je vous baise les mains très affectueusement.

Non, je ne suis pour rien dans *Hélène Peyron*. Aujourd'hui même paraît dans la *Revue Contemporaine* le commencement d'un roman qui m'est dédié. Quand l'auteur m'en a lu le titre, j'ai été bien surpris de voir que la plupart des scènes se passaient à Trouville !

A M^{lle} Leroyer de Chantepie.

Croisset, 18 février 1859.

Chère demoiselle,

Mes malles sont faites et je vous écris sur ma table désencombrée de ses livres et de ses paperasses. Demain matin je pars pour Paris où je vais rester trois mois. Mais je ne veux pas m'en aller sans répondre à votre dernière lettre.

Je ne vous ai nullement oubliée quant à votre article, mais il est d'un placement difficile à cause du sujet, qui est peu dans le goût du jour (style journaliste). J'essaierai encore dans l'*Artiste*, mais j'ai peu d'espoir. Quant à la *Presse*, je suis en délicatesse avec cette feuille (tout cela entre nous). Ils m'ont

refusé un service analogue que je leur demandais et auquel je tenais beaucoup. Voilà la vérité.

Combien votre lettre m'a ému avec la description de votre vieille maison pleine de tableaux de famille. Comme cela fait rêver, les vieux portraits ! Je vous aime pour cet arbre, ce noyer que vous aimez. Pauvre chose que nous ! Comme nous nous attachons aux choses ! C'est surtout quand on voyage que l'on sent profondément la *mélancolie de la matière*, qui n'est que celle de notre âme projetée sur les objets. Il m'est arrivé d'avoir des larmes aux yeux en quittant tel paysage. Pourquoi ?

C'est une triste histoire que celle de cette jeune fille, votre parente, devenue folle par suite d'idées religieuses, mais c'est une histoire commune. Il faut avoir le tempérament robuste pour monter sur les cimes du mysticisme sans y perdre la tête. Et puis, il y a dans tout cela (chez les femmes surtout) des questions de tempérament qui compliquent la douleur. Ne voyez-vous pas qu'elles sont toutes amoureuses d'Adonis ? C'est l'éternel époux qu'elles demandent. Ascétiques ou libidineuses, elles rêvent l'amour, le grand amour ; et pour les guérir (momentanément du moins) ce n'est pas une idée qu'il leur faut, mais un fait, un homme, un enfant, un amant. Cela vous paraît cynique. Mais ce n'est pas moi qui ai inventé la nature humaine. Je suis convaincu que les appétits matériels les plus furieux se formulent *insciemment* par des élans d'idéalisme, de même que les extravagances charnelles les plus immondes sont engendrées par le désir pur de l'impossible, l'aspiration éthérée de la souveraine joie. Et d'ailleurs je ne sais (et personne ne sait) ce que veulent dire ces deux mots : âme et corps, où l'une finit, où l'autre commence. Nous sen-

tons *des forces* et puis c'est tout. Le matérialisme et le spiritualisme pèsent encore trop sur la science de l'homme pour que l'on étudie impartialement tous ces phénomènes. L'anatomie du cœur humain n'est pas encore faite. Comment voulez-vous qu'on le guérisse? Ce sera l'unique gloire du dix-neuvième siècle que d'avoir commencé ces études. Le *sens historique* est tout nouveau dans ce monde. On va se mettre à étudier les idées comme des faits, et à disséquer les croyances comme des organismes. Il y a toute une école qui travaille dans l'ombre et qui fera quelque chose, j'en suis sûre.

Lisez-vous les beaux travaux de Renan? Connaissez-vous les livres de Lanfrey, de Maury?

Moi, dans ces derniers temps, je suis revenu incidemment à ces études psycho-médicales qui m'avaient tant charmé il y a dix ans, lorsque j'écrivais mon *Saint Antoine*. A propos de ma *Salammbô*, je me suis occupé d'hystérie et d'aliénation mentale. Il y a des trésors à découvrir dans tout cela. Mais la vie est courte et l'art est long, presque impossible même lorsqu'on écrit dans une langue usée jusqu'à la corde, vermoulue, affaiblie et qui craque sous le doigt à chaque effort. Que de découragements et d'angoisses cet amour du *beau* ne donne-t-il pas? J'ai d'ailleurs entrepris une chose irréalisable. N'importe; si je fais rêver quelques nobles imaginations, je n'aurai pas perdu mon temps. Je suis à peu près au quart de ma besogne. J'en ai encore pour deux ans.

A Jules Duplan.

... Me voilà à Carthage et j'y travaille depuis trois jours comme un enragé. Je fais un chapitre d'explications que j'intercalerai, pour la plus grande commodité du lecteur, entre le second et le troisième chapitre. Je taille donc *un morceau* qui sera la description topographique et pittoresque de la susdite ville avec exposition du peuple qui l'habitait y compris le costume, le gouvernement, la religion, les finances et le commerce, etc. *Je suis dans un dédale*. Voilà !

..... Il y a eu à Rouen des fêtes superbes — comme dépense d'argent et de bêtises ! Tous les bourgeois étaient habillés en Louis XIV. Un jeune même faisait Louis XIV, et tous les tourlourous de la ligne étaient aussi habillés en troupiers *du temps de Louis XIV* ! Un vieux comédien nommé Cudot a exécuté le rôle de Pierre Corneille qui a été présenté à Louis XIV, lequel a été félicité par Monsieur le Maire en écharpe tricolore. Deux garces de l'Hippodrome représentaient les Reines de la Cour dans une voiture fournie par Godillot. — C'était le comble du délire — froid. — Il y avait là beaucoup d'extravagance et un manque complet d'imagination. Rien ne prouve mieux la stérilité plastique de notre époque. Elle ne fournit même pas de quoi faire une fête populaire. Quelle piètre chose que ces éternels mâts vénitiens, ces éternels lampions et ces éternelles bannières ! sans compter messieurs les agents de police suant dans leurs bolles, pour maintenir l'ordre. « Histoire de l'esprit humain, his-

100 CORRESPONDANCE DE G. FLAUBERT.
toire de la sottise humaine », disait monsieur de Voltaire.

A Ernest Feydeau.

Samedi soir.

Mon vieux Brrrrulant,

Si je ne t'ai pas écrit, c'est que je n'avais absolument rien à te dire.

Je travaille comme quinze bœufs. J'ai bientôt, depuis que je ne t'ai vu, fait un chapitre, ce qui est énorme pour moi. Mais que j'ai de mal! Me saura-t-on gré de tout ce que je mets là-dedans? J'en doute, car le bouquin ne sera pas divertissant et il faudra que le lecteur ait un fier tempérament pour subir 400 pages (au moins) d'une pareille architecture.

Au milieu de tout cela, je ne suis pas gai. J'ai une mauvaise humeur continue. Mon âme, quand je me penche dessus, m'envoie des bouffées nauséabondes. Je me sens quelquefois triste à crever. -Voilà.

Ce qui ne m'empêche pas de hurler du matin au soir à me casser la poitrine. Puis le lendemain, quand je relis ma besogne, souvent j'efface tout et je recommence! Et ainsi de suite! L'avenir ne me présente qu'une série indéfinie de ratures, horizon peu satisfé-

Tu féliciteras de ma part ce bon Théo sur sa croix d'officier; je ne lui ai pas écrit par bêtise; et tu lui diras que je pense souvent à lui et que je m'ennuie de ne pas le voir. Ce qui est vrai.

J'ai reçu l'article de la *Presse*, il y avait mieux à dire. Si je ne connais guère de livre qui me plaise, il en est de même des critiques. Comme tout est bête, miséricorde !

Tu me demandes ce que je fais : J'ai lu depuis quinze jours sans interrompre mon travail et pour lui, six mémoires de l'Académie des Inscriptions, deux volumes de Ritter, le *Chanaan* de Samuel Bochart et divers passages dans *Diodore*. Je crois que ce sera une tentative élevée et, comme nous valons plus par nos aspirations que par nos œuvres et par nos désirs que par nos actions, j'aurai peut-être beaucoup de mérite ; qui sait ?

Au même.

Croisset, dimanche.

Je commençais à m'embêter de n'avoir pas de nouvelles de ta femme et j'allais t'écrire aujourd'hui. Tant mieux si la maladie traîne. Cela est signe que ce n'est pas très grave. M. Cloquet a également dit à ma mère qu'il trouvait de l'amélioration. Elle a dû aller chez toi hier. Tiens-moi au courant de tout ce qui arrive en bien ou en mal.

Mille compliments, mon cher monsieur, de la manière dont tu as vendu Daniel. Que ne suis-je aussi habile ! La littérature jusqu'à présent m'a coûté 200 francs. Voilà les gains, et au train dont je vais, il est peu probable que j'en fasse d'autres.

Tu me demandes ce que je deviens. Voici ? Je me lève à midi et me couche entre trois et quatre heures

du matin. Je m'endors vers cinq. A peine si je vois la lumière des cieux. Chose odieuse en hiver. Aussi je ne sais plus distinguer les jours de la semaine, ni le jour d'avec la nuit. Je vis d'une façon farouche et extravagante qui me plaît fort, sans un événement, sans un bruit. C'est le néant objectif, complet. Et je ne travaille pas trop mal, pour moi du moins. Depuis dix-huit jours j'ai écrit dix pages, lu en entier la Retraite des Dix Mille (et analysé) six traités de Plutarque (*sic*), la grande hymne à Cérès (dans les *Poésies homériques en grec*) de plus l'Eucomium moral d'Erasmus et Tabarin, le soir, ou plutôt le matin, dans mon lit, pour me divertir. Voilà. Et dans deux jours j'entame le chapitre III. Ce qui ferait le chapitre IV si je garde la préface, mais non pas de préface, pas d'explication. Le chapitre 1^{er} m'a occupé deux mois cet été. Je ne balance pas néanmoins à le f... au feu, quoique en soi il me plaise fort.

Je suis dans une venette atroce parce que je vais répéter comme effet dans le chapitre III ce qui a été dit dans le chapitre II. Des malins emploieraient des ficelles pour escamoter la difficulté. Je vais lourdement m'épater tout au milieu, comme un bœuf. Tel est mon système. Mais je vais suer par exemple ! et me désespérer dans la confection dudit passage ! Sérieusement, je crois que *jamais* on n'a entrepris un sujet aussi difficile de style. A chaque ligne, à chaque mot, la langue me manque et l'insuffisance du vocabulaire est telle que je suis forcé à changer les détails très souvent. J'y crèverai, mon vieux, j'y crèverai. N'importe, ça commence à m'amuser bougrement.

Je me précipiterai sur le Daniel et te le renverrai le plus promptement possible. J'emploierai à cet examen

toute ma critique, n'aie pas peur. Préviens-moi afin que j'envoie chercher le paquet à Rouen.

Mille tendresses.

Au même.

Tu es bien gentil de songer à moi et si je ne t'écris pas c'est pour ne point t'ennuyer de mes plaintes. J'ai été tous ces temps-ci assez malade, physiquement ; il me prend des douleurs d'estomac atroces. Je suis obligé de me coucher et j'éprouve en même temps des courbatures dans tous les membres, avec des pincements au cercelet. C'est le résultat des agréables pensées qui embellissent mon existence.

A quoi bon t'embêter avec tout cela ? Ayons la pueur des animaux blessés. Ils se f... dans un coin et se taisent. Le monde est plein de gens qui gueulent contre la Providence ; il faut (ne serait-ce que par bonnes manières) ne pas faire comme eux. Bref, j'ai la maladie noire. Je l'ai déjà eue, au plus fort de ma jeunesse, pendant dix-huit mois, et j'ai manqué en crever ; elle s'est passée, elle se passera, espérons-le.

J'ai à peu près écrit trois chapitres de *Carthage*, j'en ai encore une dizaine, tu vois où j'en suis. Il est vrai que le commencement était le plus rude. Mais il faut que j'en aie encore fait deux pour que je voie la mine que ça aura. Ça peut être bien beau, mais ça peut être aussi très bête. Depuis que la littérature existe on n'a pas entrepris quelque chose d'aussi insensé. C'est une œuvre hérissée de difficultés. Donner aux gens un langage *dans lequel ils n'ont pas pensé*

On ne sait rien de Carthage. (Mes conjectures sont je crois sensées et j'en suis même sûr d'après deux ou trois choses que j'ai vues.) N'importe il faudra que ça réponde à une certaine idée vague que l'on s'en fait. Il faut que je trouve le milieu entre la boursouffure et le réel. Si je crève dessus ce sera au moins une mort. Et je suis convaincu que les bons livres ne se font pas de cette façon. Celui-là ne sera pas un bon livre. Qu'importe! S'il fait rêver à de grandes choses! Nous valons plus par nos aspirations que par nos œuvres.

J'ai eu, néanmoins, et j'ai encore un fier poids de moins sur la conscience depuis que je sais que le sieur Charles Edmond n'est plus à la Presse. L'idée de la publicité me paralyse et il est certain que mon livre serait maintenant fini, si je n'avais eu la bêtise d'en parler.

Dans quinze jours tu me verras tout prêt à dévorer Daniel de mes deux oreilles. Je te consacrerai une ou deux nuits si tu veux, car, pour mes journées, elles seront prises par la pièce de Bouilhet.

Pourquoi tiens-tu à avoir fini pour la fin de cette année? Qui te presse? Tu as tort, mon bon. On fait clair quand on fait vite.

A. M^{me} Roger des Genettes.

... Votre lettre de ce matin m'a fait longuement réfléchir. J'aime mieux ces cris vrais que des efforts pour rire et plaisanter; car vous ignorez complètement ce que c'est que la joie. Cette énergie, ce don naturel vous manque. Pleurez donc en liberté sur le cœur de votre ami, il tâchera d'essuyer vos larmes,

quoique vos injustices le blessent. Vous ne me connaissez pas, dites-vous, pas plus qu'une langue dont on écrit à peine quelques mots ? Et pourtant, que vous ai-je caché ? Il me semble que je suis naturellement ouvert. Rien n'est moins compliqué que mon esprit. Mais le monde et le Catholicisme vous ont gâtée. Vous êtes pleine de sophismes et de sentiments troubles qui vous empêchent de voir le vrai. Le bon Dieu vous avait faite meilleure et c'est à cause de cela que je vous aime, car vous avez dû horriblement souffrir, et vous souffrez encore, pauvre chère amie ! J'ai la présomption de vous connaître, moi. Or, j'entrevois dans votre vie et dans votre âme des abîmes d'ennui et de misères, une solitude, un Sahara éternel que vous parcourez incessamment. Je ne connais personne d'aussi profondément sceptique que vous et vous vous torturez dans tous les sens pour essayer de croire. Je vous irrite horriblement et c'est peut-être pour cela que vous tenez à moi. Je vous reproche de m'avoir traité comme tout le monde quand je vous aimais comme personne ne vous aimera.

... Il est si facile pourtant d'avoir la foi du charbonnier, d'admirer ce qui est admirable, de rire à ce qui est drôle, d'exécrer le laid, le faux, l'obscur, d'être *humain* en un mot, je ne dis pas *humanitaire*, de lire l'histoire et de se chauffer au soleil ! Il faut si peu de chose pour remplir une âme humaine ! J'entends d'avance l'objection ; je vois arriver la série de ceux qui ont chanté l'insuffisance de la vie terrestre, le néant de la science, la débilité naturelle des affections humaines. Mais êtes-vous bien sûre de connaître la vie ? Avez-vous été jusqu'au fond de la science ? N'êtes-vous pas trop faible pour la passion ? N'accusons pas l'alcool, mais notre estomac ou notre intempérance. Qui

donc parmi nous s'efforce constamment et sans espoir de récompense, sans intérêt personnel, sans attente de profit, de se rapprocher de Dieu ? Qui est-ce qui travaille pour être plus grand et meilleur, pour aimer plus fort, pour sentir d'une façon plus intense, pour comprendre davantage ?.....

A Ernest Feydeau.

Croisset, jeudi soir.

Mon cher vieux,

Je viens de lire et d'annoter la première partie de *Daniel*. Les observations de détail ne sont pas nombreuses, mais je tiens à toutes. Elles consistent en répétitions de mots, etc. Tu es beau ! les phrases toutes faites sont rares. Le paquet sera mis demain au chemin de fer, tu vois que je n'ai pas perdu de temps.

Quant aux observations d'ensemble, je n'ai presque rien à te dire : 1° il y a un peu de longueur dans le séjour à Trouville, au passage qui est entre la description de l'hiver et la grande tartine philosophique de *Daniel*. C'est toujours aux endroits *tempérés* que tu faiblis. Tâche d'escamoter tout ce qui n'est pas utile à l'exposition des théories de *Daniel* ; 2° la grande scène avec Georget est une des bonnes et superbes choses que je connaisse, et elle n'était pas facile à faire ! Dans la description des chasseurs et du dîner, rien à reprendre. Ça se voit.

3° Dans la scène du pavillon, il y a des mollesses, des longueurs. Ça n'est pas assez *intense*. On sait trop ce qu'ils vont dire et l'on sent que l'auteur aime ses

personnages à un point que le lecteur ne partage pas. La fin est fort belle. Mais il faut retravailler cette scène, et faire qu'il y ait moins de lignes sans enlever une seule idée.

4° La scène avec Georget dans l'auberge, courte, nette, bonne.

5° Il faut, dans le grand dialogue de *Daniel* avec le comte qui a plus de vingt pages, *serrer vers le milieu*; il est plein de choses excellentes. Mais il y a des tournures de phrases lentes, lourdes, des précautions oratoires inutiles. Sois donc plus concis, nom d'un pè-tard!

La scène finale chez les deux femmes est palpitante d'intérêt, comme on dit en beau langage.

En résumé, je trouve dans cette partie comme dans toutes les autres des inégalités de talent entre les descriptions et les dialogues, à moins que le dialogue n'ait par lui-même un grand fond comme dans la scène de Georget. Tu me feras le plaisir, désormais, d'écrire des livres *impersonnels*, de mettre ton objectif plus loin et tu verras comme tes personnages parleront bien du moment que tu ne parleras plus par leur bouche. Tu t'amuses trop avec eux. Voilà tout le secret.

Je tiens à l'observation 3° et 5°. Elle est *sérieuse*, ne néglige rien. Et ensuite, dors sur tes deux oreilles, on lira *Daniel*, je t'en réponds et l'on se passionnera pour lui.

Ci-inclus une lettre pour le Théo. Fais-la-lui parvenir le plus tôt possible.

La maladie de ta femme commence à m'inquiéter? Que diable est-ce donc?

Bouilhet est à Mantes depuis lundi. S'il ne t'a pas envoyé de loge pour sa pièce, c'est qu'on ne la joue

plus, sa jeune première et son jeune premier étant malades.

Je suis indigné par les opinions littéraires du gars Proudhon dans son livre *la Justice*, etc. Quelle brute !

J'ai commencé hier au soir mon quatrième chapitre. La fin du troisième n'a pas été commode et je n'en suis pas encore enchanté. Ma parole d'honneur, c'est à en devenir fou ! Quel bouquin !

Adieu, cher vieux, je t'embrasse très fort.

Tiens-moi au courant des cancans de la *Revue contemporaine*. Ça m'amuse.

Et dis-moi ce qu'on dit de *Daniel*. Franchement, je crois que tes collaborateurs universitaires doivent rager.

A M^{me} Roger des Genettes.

... Vous savez bien que je ne partage nullement votre opinion sur la personne de M. de Voltaire : C'est pour moi un *saint* ! Pourquoi s'obstiner à voir un farceur dans un homme qui était un fanatique ? M. de Maistre a dit de lui dans son traité des *Sacrifices* : « Il n'y a pas de fleur dans le jardin de l'intelligence que cette chenille n'ait souillée. » Je ne pardonne pas plus cette phrase à M. de Maistre que je ne pardonne tous leurs jugements à MM. Stendhal, Veuillot, Proudhon. C'est la même race quinteuse et anti-artiste. Le tempérament est pour beaucoup dans nos prédilections littéraires. Or, j'aime le grand Voltaire autant que je déteste le grand Rousseau, et cela me tient au cœur la diversité de nos appréciations. Je m'étonne que vous

n'admirez pas cette grande palpitation qui a remué le monde. Est-ce qu'on obtient de tels résultats quand on n'est pas sincère ? Vous êtes, dans ce jugement, de l'école du dix-huitième siècle lui-même, qui voyait dans les enthousiasmes religieux des momeries de prêtres. Inclignons-nous devant tous les autels. Bref, cet homme-là me semble ardent, acharné, convaincu, superbe. Son *Écrasons l'infâme* me fait l'effet d'un cri de croisade. Toute son intelligence était une machine de guerre. Et ce qui me le fait chérir, c'est le dégoût que m'inspirent les voltairiens, des gens qui rient sur les grandes choses ! Est-ce qu'il riait, lui ? Il grinçait...

... Mais vous m'échappez souvent ; vous avez pour moi des côtés fuyants, des ambiguïtés où je me perds. Je ne puis allier votre libéralisme intellectuel avec votre attachement pour la tradition catholique. Il y a eu dans votre vie, dans votre passé, que je ne connais nullement, des pressions, des contraintes, et comme une longue maladie dont il vous reste quelque chose. Vous me dites que je vous regarde quelquefois avec ironie, jamais, je vous le jure bien, mais avec étonnement et plutôt, tranchons le mot, avec méfiance. Vous me faites peur parfois. Vous me quittez brusquement quand mon cœur va se fondre, quand je voudrais absorber le vôtre tout entier. Il me semble que je vous amuse comme un piano et puis que c'est tout. L'air joué, on referme le couvercle. J'ai soif de votre intelligence, je voudrais la posséder complètement dans l'âme, l'absorber comme une liqueur et la mêler au plus profond de mon être. Mon orgueil se révolte que vous m'échappiez ainsi ; en vain, je vous enveloppe de ma pensée ; en vain, je veux retenir cette flamme qui me charme et m'éblouit, tout s'échappe et je ne sais rien et je cherche toujours.

Mon livre me désespère. Je sens que je me suis trompé. Je n'ai pas de terrain solide sous les pieds ; l'exécution manque à chaque minute et je continue pourtant. Enfin, vous serez là, puis je ferai rêver quelques nobles esprits. Ce sera tout.

A Ernest Feydeau.

Croisset, jeudi.

Je ne t'oublie pas du tout, mon cher vieux, mais je travaille comme trente nègres, voilà. J'ai enfin terminé mon interminable quatrième chapitre, d'où j'ai retranché ce que j'en aimais le mieux. Puis, j'ai fait le plan du cinquième, pris des notes en quantité, etc. L'été ne s'annonce pas mal. Je crois que ça va marcher ; c'est peut-être une illusion. Quel bouquin ! nom d'un pétard ! est-ce difficile !

Oui, je trouve, contrairement au sieur d'Aureville, qu'il s'agit maintenant d'hypocrisie et pas d'autre chose. Je suis effrayé, épouvanté, scandalisé par la couillonnade transcendante qui règne sur les humains. A-t-on peur de se compromettre !!! Cela est tout nouveau, à ce degré du moins. L'envie du succès, le besoin de réussir quand même, à cause du profit, a tellement démoralisé la littérature qu'on devient stupide de timidité. L'idée d'une chute ou d'un blâme les fait tous foirer de peur dans leurs culottes. — « Cela vous est bien commode à dire, vous, parce que vous avez des rentes » — réponse commode et qui relègue la moralité parmi les choses de luxe. Le temps n'est plus où les écrivains se faisaient traîner à la Bastille. On peut la rétablir maintenant, on ne trouvera personne à y mettre.

Tout cela ne sera pas perdu. A mesure que je me plonge plus avant dans l'antique, le besoin de faire du moderne me reprend, et je cuits à part moi un tas de bonshommes.

Ne pense plus à *Daniel*. C'est fini. On le lira, sois-en sûr.

Quand tu viendras à Croisset, avant de partir pour Luchon (vers le commencement de juillet, je suppose), apporte-moi le plan détaillé de *Catherine*. J'ai plusieurs idées sur ton style en général et sur ton futur livre en particulier.

Tu es un polisson, tu compromets mon nom dans les lieux publics. Je t'attaquerai devant les cours de justice pour vol de titres.

J'ai deux jolies voisines qui ont relu deux fois de suite *Daniel*. Et les cochers de fiacre de Rouen se prélassent sur leur siège en lisant *Fanny* (historique).

A propos de moralité, as-tu vu que les habitants de Glasgow ont fait une pétition au Parlement pour faire supprimer les modèles de femmes nues dans les Académies de dessin?

Adieu, vieux, pioche profondément.

Et des nouvelles de ta femme? Pourquoi est-elle à Versailles, qui est un atroce pays plus froid que la Sibérie?

Au même.

Croisset, mardi soir.

Ne te plains plus de la Providence, ô Feydeau, car tu ignores les politesses dont elle te comble dans la province! Ouïs cette anecdote; mais, auparavant,

monte sur une chaise et contemple-toi dans la glace, car voici un fait qui te rend plus haut que la colonne : Un jeune homme de Rouen, riche, vingt-trois ans, etc., allait épouser et enrichir, par ce mariage, une jeune demoiselle, dix-sept ans, jolie, etc., lorsqu'un jour il surprit, dans sa table à ouvrage, un livre infâme intitulé : *Fanny*, d'un nommé E. Feydeau ! Scandale ! cris, scène, et le mariage fut manqué à cause de cela.

Je supprime tous les commentaires. J'étais tellement enthousiasmé de ce jeune bourgeois que j'éprouvais tour à tour le besoin de lui faire frapper une médaille en aluminium — et de l'écorcher vif. Franchement, je l'aurais vu écarteler avec ivresse. J'ai tout fait pour savoir son nom ; on a *callé*, on m'a dit qu'on ne savait plus, etc. Mais, le positif, c'est que ton bouquin a fait rompre un mariage et il est probable qu'en cela il a fait une bonne action ! Est-ce beau ! nom d'un pétard, est-ce beau !

Je ne vais pas si vite que tu penses, mon cher vieux. Mais je commence à voir un peu mes personnages. Je crois qu'ils ne sont plus maintenant à l'état de mannequins, décorés d'un nom quelconque. Pour qu'on dise d'un personnage antique : « c'est vrai », il faut qu'il soit doué d'une triple vie, car le modèle, le type, qui l'a vu ? J'espère dans un mois avoir fini mon sixième chapitre et, avant de rentrer à Paris, le septième sera fait, il le faut. Je me suis débarrassé du cinquième par la suppression de deux morceaux excellents, mais qui ralentissaient le mouvement. J'ai aussi changé l'ordre de deux ou trois paragraphes et je crois qu'à présent ça roule. Bref, ça ne va pas trop mal.

Je vais avoir, pendant deux jours, à trimballer un jeune auteur anglais, le fils de l'ancien ambassadeur grec à Londres. Puis, Bouilhet m'arrive.

Ne t'inquiète pas des objections que tu me fais sur *Catherine*. Tout cela ne signifie rien. Le danger à éviter est dans le romanesque du sujet. Il faut trouver des liens infinis pour le rattacher à la partie commune, ordinaire, c'est-à-dire à la vie à Paris, laquelle partie m'a semblé en plan ce qu'il y a de mieux avec le début?

Tes maux d'estomac viennent de tes cigarettes; fume donc des tchibouks! Tes cigarettes m'agacent, ça manque complètement de galbe!

Procure-toi le numéro du 18 août de la *Revue de l'Instruction publique*, journal du sieur Hachette; il y a dedans un article qui nous concerne : *Arcades ambo*.

Au même.

Samédi soir.

Tu m'as l'air d'un homme, puisque tu t'es remis à travailler! et que dans son malheur ton esprit rue au lieu de geindre. Sois persuadé que je t'apprécie, et je crois que peu de messieurs mèneraient, comme tu le fais, une double existence. Nous en avons souvent causé avec le père Sainte-Beuve.

Continue, mon pauvre vieux! acharne-toi sur une idée! ces femmes-là du moins ne meurent pas et ne trompent pas!

Veux-tu te distraire? Fais-moi (ou plutôt fais-toi) le plaisir d'acheter *Lui*, roman contemporain par M^{me} Louise Colet. Tu y reconnaitras ton ami arrangé d'une belle façon. Mais pour comprendre entièrement l'histoire et surtout l'auteur, procure toi d'abord : 1^o *La Servante*, poème (où le gars Musset est aussi éreinté

qu'il est exalté dans *Lui*) et 2° *Une histoire de Soldat*, roman dont je suis le principal personnage. Tu n'imagines pas ce que c'est comme canaillerie. Mais quel piètre coco que le sieur Musset! Ce livre (*Lui*) fait pour le réhabiliter, le démode encore plus qu'« Elle et Lui »!

Quant à moi j'en ressors blanc comme neige, mais comme un homme insensible, avare, en somme un sombre imbécile. Voilà ce que c'est que d'avoir aimé des Muses! J'ai ri à m'en rompre les côtes. Si le *Figaro* savait ce que je possède dans mes cartons, il m'offrirait des sommes exorbitantes! C'est triste à penser. Quelle drôle de chose que de mettre ainsi la littérature au service de ses passions, et quelles tristes œuvres cela fait faire, sous tous les rapports!

J'ai savouré le *Cuvellier-Fleury*. L'article ne manque pas de mauvaise foi; mais je trouve qu'il est simplement bête. Il ne t'éreinte pas assez. Peut-être le *Cuvellier* t'admire-t-il, au fond? Je te plains alors.

Est-ce que notre ami Turgan tourne au catholicisme? Il m'a envoyé un article de lui, très orthodoxe. Dans ce même numéro de la *Revue Européenne*, j'ai lu un éreintement de Renan qui m'a indigné.

C'est en haine de tout cela, pour fuir toutes les turpitudes qu'on fait, qu'on dit et qu'on pense que je me réfugie en désespéré dans les choses anciennes. Je me fiche une bosse d'antiquité comme d'autres se gorgent de vin. *Carthage* ne va pas trop mal, bien que lentement. Mais au moins je vois, maintenant. Il me semble que je vais atteindre à la *Réalité*? Quant à l'exécution, c'est à en devenir fou!

Je suis curieux de savoir si Théo est revenu chez toi? Il me semble que si j'avais été à Paris tout cela ne serait pas arrivé?

Est-ce que tu vois souvent la Présidente? c'est une excellente et surtout saine créature.

Ma mère est au milieu de ses préparatifs de départ. Tu la verras dans le milieu de la semaine prochaine.

Merci de ton *Athénée*.

Allons, mon pauvre vieux, adieu! Que veux-tu que je te dise? que je t'aime et t'embrasse.

Il se publie dans le *Constitutionnel* un roman-feuilleton où l'héroïne m'accuse *sérieusement* (c'est l'auteur qui parle par sa bouche) d'écrire *en vue de l'argent*. Sens-tu la profondeur du reproche?

A Eugène Crépet.

Voici la lettre pour le Taschereau; est-ce ça? ai-je compris?

Faites tous mes remerciements à Sainte-Beuve.

Mais, entre nous, je ne vous cache pas que je trouve tous ces manèges et entortillements d'un piètre goût, et si je n'avais craint de fâcher notre ami, j'aurais tout envoyé faire f... carrément (telle fut même ma première idée). C'est bien de l'embarras pour peu de chose! Donc allez à la Bibliothèque, mon bon, et envoyez-moi le Hendrich (marqué au catalogue 331 A), dans une petite boîte adressée à monsieur Achille Flaubert, Hôtel-Dieu, Rouen, pour M. G. F. J'ai vu, il y a huit jours, Bouilhet; il finit le 1^{er} acte de sa pièce espagnole qui sera, je crois, d'un ton très original.

Nous nous reverrons avant deux mois pour le million de l'oncle Étienne; ce sera, je pense, vers la fin d'octobre.

Préparons nos *paumes*. Adieu, mon vieux brave, merci encore une fois.

A vous.

Je vous adresse ma lettre chez le père Gidde, car je ne sais pas au juste votre numéro dans la rue de Seine, bien que je connaisse la maison. Vous savez que je suis *loqué* de votre ouvrage et que j'y pense maintes fois par jour.

A Jules Duplan.

Mon cher Duplan,

Je voulais savoir quel était de nous deux le plus ignoble personnage ! mais à toi le pompon, mon bonhomme. « *Venui forma vinus magnitudine* » comme dit M^e L'Homond ; et tu l'emportes par l'oubli

Oui, je sais bien, tu vas gueuler. « Mon commerce ! ma boutique ! mes registres ! le grand-livre ! mes commis ! ces messieurs ! ces dames ! les commettants, dito, report, font 72 fr. 75 c. » N'importe ! j'ai à te dire que tu es un sale cochon, voilà tout. Narcisse lui-même en pleure ; il s'ennuie de ne pas avoir de tes nouvelles ; tu révoltes et attendris jusqu'à la livrée. Ça va-t-il au moins ? Est-tu content ? gagnes-tu des monacos pour subvenir à tes débauches dans ta vieillesse ?...

Depuis près de cinq mois que nous ne nous sommes vus, j'ai eu assez d'ennuis. Au milieu du mois dernier j'en ai été physiquement malade. Ça remonte un peu ; n'importe ! Ce polisson de livre-là sera raté, j'en ai peur, je marche sur un terrain trop peu solide ! C'est un dédale de difficultés enchevêtrées les unes dans les

autres à rendre fou ! J'ai écrit à peu près six chapitres.

J'espère au jour de l'an en avoir fait encore un, ce qui sera la moitié du livre. J'aurai donc, mon cher monsieur, quatre chapitres à te lire, car tu dois n'en connaître que trois ?

Je t'ai attendu tout l'été. De dimanche en dimanche j'espérais ta gentille personne, mais pas de Cardoville. J'ai été indigné, et puis, ma foi, je n'y ai plus tenu. *C'a été plus fort que moi !*

As-tu lu la *Légende des siècles* du père Hugo ? Je trouve cela tout bonnement énorme. Ce bouquin m'a fortement calotté ! Quel immense bonhomme ! on n'a jamais fait de vers comme ceux des lions !

A Ernest Feydeau.

Nuit de mardi. Croisset, 1859.

Il est bien tard, mon vieux ; n'importe ; il faut que je te dise un petit bonjour. Comment vas-tu ? Es-tu un peu moins triste ? *Catherine* marche-t-elle ? Moi, je suis empêtré dans le temple de Moloch, et ma séance du parlement n'est pas facile à faire !

Il faut être absolument fou pour entreprendre de semblables bouquins ! A chaque ligne, à chaque mot, je surmonte des difficultés dont personne ne me saura gré, et on aura peut-être raison de ne pas m'en savoir gré. Car si mon système est faux, l'œuvre est ratée.

Quelquefois, je me sens épuisé et las jusque dans la moëlle des os, et je pense à la mort avec avidité, comme un terme à toutes ces angoisses. Puis ça remonte tout doucement. Je me re-exalte et je re-retombe — et toujours ainsi !

Quand on lira *Salammbô*, on ne pensera pas, j'espère, à l'auteur! Peu de gens devineront combien il a fallu être triste pour entreprendre de ressusciter Carthage! C'est là une Thébàide où le dégoût de la vie moderne m'a poussé.

Si je n'avais pas ma mère, je partirais maintenant pour la Chine. L'occasion m'en serait facile.

Je viens de lire ce soir la *Femme* du père Michelet! Il abuse du bavardage, franchement. Ne te semble-t-il pas, au fond, jaloux de Balzac?

Puisque tu as lu *Lui*, lis donc *Une histoire de soldat*. Je t'assure que tu t'amuseras. C'est bien plus beau parce que je suis au premier plan.

Est-ce que tu vas tous les dimanches soir chez la Présidente?

C'est une chose étrange, comme je suis attiré par les études médicales (le vent est à cela dans les esprits). J'ai envie de disséquer. Si j'étais plus jeune de dix ans, je m'y mettrais. Il y a à Rouen un homme très fort, le médecin en chef d'un hôpital de fous qui fait pour des intimes un petit cours très curieux sur l'hystérie, la nymphomanie, etc. Je n'ai pas le temps d'y aller et voilà longtemps que je médite un roman sur la folie ou plutôt sur *la manière* dont on devient fou! J'enrage d'être si long à écrire, d'être pris dans toutes sortes de lectures ou de ratures! La vie est courte et l'art long! Et puis à quoi bon! N'importe, « il faut cultiver notre jardin ». La veille de sa mort, Socrate priait, dans sa prison, je ne sais quel musicien de lui enseigner un air sur la lyre: « A quoi bon, dit l'autre, puisque tu vas mourir? — A le savoir avant de mourir », répondit Socrate. — Voilà une des choses les plus hautes en morale que je connaisse

et j'aimerais mieux l'avoir dite que d'avoir pris Sébastopol.

Je ne vois personne. Je ne lis aucun journal. Je ne sais pas du tout ce qui se passe dans le monde.

A Maurice Schlésinger.

Décembre.

Voici venir le Jour de l'An, mon cher Maurice ! Quels souhaits faut-il vous faire ? Acceptez-les tous et pour les vôtres.

Il m'ennuie de n'entendre parler d'aucun de vous. Ne reverrai-je plus personne ? Dites-moi ce que vous devenez, femme, fils, fille et petite-fille.

Dans deux jours, je m'en retourne au boulevard du Temple. Je vais trouver Paris probablement aussi bête que je l'ai laissé, ou encore plus. La platitude gagne avec l'élargissement des rues ; le crétinisme monte à la hauteur des embellissements. Vous n'avez pas l'idée du point où nous en sommes. L'hypocrisie vertueuse surtout n'a pas de limites, on est d'une honnêteté qui ne se trouve que chez les filous.

Ce ne sera pas encore pour cette année que j'aurai fini mon bouquin sur *Carthage*. J'écris fort lentement, parce qu'un livre est pour moi une manière spéciale de vivre. A propos d'un mot ou d'une idée, je fais des recherches, je me livre à des divagations, j'entre dans des rêveries infinies ; et puis notre âge est si lamentable, que je me plonge avec délices dans l'antiquité. Cela me dégrasse des temps modernes. Mais dès que j'aurai fini, au commencement de 1861, j'espère, j'irai vous porter la chose : 1^o parce que j'ai envie de vous voir et, 2^o parce qu'un peu d'air me fera du bien.

Rien de neuf dans ma famille. Ma mère vieillit et devient délicate. J'ai une belle nièce de dix-neuf ans qu'on va marier un de ces jours, une autre de treize dont le plus grand amour est un jeune chat à pattes blanches. Mon frère a été décoré cet été, et moi, quand vous me reverrez, vous me reconnaîtrez à peine, tant je suis chauve et éreinté. Voilà tout.

Nous causons souvent de vous, Janin et moi. Jamais je ne vois Panofka, et je ne passe pas devant le splendide magasin de Brandus sans un serrement de cœur, en songeant au vieux temps où l'on blaguait si bien et si fort à la *Gazette musicale*.

A Ernest Feydeau.

Ta lettre m'a navré, mon pauvre Feydeau ! Que veux-tu que je te dise ? Quelle banalité t'offrir ? Je pense beaucoup à toi, voilà tout. Est-ce qu'il n'y a plus aucun espoir ? Pauvre petite femme ! C'est affreux ! Tu as et tu vas avoir de bons tableaux et tu pourras faire de bonnes études ! C'est chèrement les payer. Les bourgeois ne se doutent guère que nous leur servons notre cœur. La race des gladiateurs n'est pas morte, tout artiste en est un. Il amuse le public avec ses agonies. Comme tu dois être éreinté, écrasé, brisé ! Le seul moyen dans ces crises-là de ne pas trop souffrir, c'est de s'étudier soi-même démesurément et la chose est possible, car l'esprit a une acuité extraordinaire.

Ma mère me charge de te dire combien elle te plaint ; elle a si profondément passé par là !

Adieu, mon pauvre vieux, bon courage.

Je t'embrasse.

Au même.

Mercredi soir.

Tu m'as écrit une très belle et très navrante, très lamentable lettre, mon pauvre Feydeau ! Quand ta douleur sera plus sourde, nous en recauserons. Mais au nom de la seule chose respectable en ce monde, « au nom du Beau », cramponne-toi des deux mains, bondis furieusement de tes deux talons et sors de là ! Je sais bien que la douleur est un plaisir et qu'on jouit de pleurer. Mais l'âme s'y dissout, l'esprit se fond dans les larmes, la souffrance devient une habitude, et une manière de voir la vie qui la rend intolérable.

As-tu maintenant euvé tout ton chagrin ? As-tu bien ruminé l'amère pâture de tes souvenirs ? T'es-tu fait une grande orgie avec ta tristesse étalée ? Depuis quinze jours je peux dire que je songe à toi, à travers tout. Je te vois, seul, dans ta maison, allant et venant par les appartements vides, et t'asseyant devant ta table, et mettant dans tes deux mains ta tête plus lourde qu'une montagne et brûlante comme une forge.

Ne te révolte pas devant l'idée de l'oubli. Appelle-le plutôt ! Les gens comme nous doivent avoir la religion du désespoir. Il faut qu'on soit à la hauteur du destin, c'est-à-dire impassible comme lui. A force de se dire : « Cela est, cela est », cela est, et de contempler le trou noir, on se calme.

Tu es jeune encore. Tu as, je crois, dans le ventre, de grandes œuvres à pondre. Pense qu'il faut les faire. Oui, qu'il « faut », et je te prie de remarquer que je ne te donne « aucune consolation ». Je regarde ce genre de choses comme une injure.

Si Gautier a été à l'enterrement, sois sûr qu'il a fait, dans sa pensée, une chose héroïque (je le connais depuis longtemps), et il faut lui en savoir gré. Ce qui ne serait rien pour un autre était pour celui-là excessif. Balaie tout et arrange-toi pour qu'il revienne. Si j'étais à Paris je m'en chargerais. Tu peux lui faire parler par quelqu'un. Sois bon ! c'est plus commode d'ailleurs.

Et maintenant, parlons de tes affaires. Est-ce qu'elles sont aussi désespérées que tu les fais ? Quittes-tu la Bourse définitivement, absolument ? N'y trouves-tu plus le moyen d'y gagner de quoi vivre ? S'il en est ainsi, cherche quelque chose d'analogue. Tu connais l'argent, ne le quitte pas, bien qu'il te quitte, momentanément. Car tu es, sous ce rapport, un monsieur à retomber toujours sur ses pattes. Quant à la littérature, je crois quelle pourrait te rapporter suffisamment, mais (et le *mais* est gros) en travaillant d'une manière hâtive et commerciale où tu finirais bientôt par perdre ton talent. Les plus forts y ont péri. L'art est un luxe ; il veut des mains blanches et calmes. On fait d'abord une petite concession, puis deux, puis vingt. On s'illusionne sur sa moralité pendant longtemps. Puis on s'en f... complètement. Et puis on devient imbécile, tout à fait, ou approchant. Tu n'es pas né journaliste, Dieu merci. Donc, je t'en supplie, continue comme tu as fait jusqu'à présent.

Ma mère fait ses préparatifs pour s'en aller à Paris. Tu la verras bientôt et tu me verras dans deux mois. J'attends dimanche le petit Duplan. Voilà toutes mes nouvelles.

Adieu, mon pauvre vieux.

Sursum corda ! et je t'embrasse.

A Louis Bouilhet.

Croisset, 15 mars 1860.

Jamais ! jamais ! jamais ! C'est une enfonçade qu'on te prépare, et sérieuse. Au nom du ciel ! ou plutôt en notre nom, mon pauvre vieux, *je t'en supplie*, ne fais pas cela. C'est impossible de toute manière.

Quant à Thierry, il a été gentil ; c'est bien. Mais 1° tu le mérites, 2° il y avait intérêt. Réponds-lui le plus poliment, le plus longuement possible si tu veux. Mais un voyage est inutile, on t'enfoncerait. Ne cède pas. Ne viens pas à Paris ; dis que tu es tout entier à ta pièce, ce qui est vrai, et qu'une comédie servira mieux « les Français » qu'une ode. Ce serait selon moi une canaillerie politique et une cochonnerie littéraire. Je défie qui que ce soit de faire là-dessus rien de passable. Laisse de semblables besognes à Philoxène et à Théo. Je t'embrasse. A toi.

Encore une fois et mille fois, non !

P. S. — Quand même ça servirait au commerce de Carthage, non !

Au même.

Paris, nuit de vendredi, 15 mars 1860.

Et de même que je te garde une gratitude éternelle pour m'avoir empêché de consentir à ce qu'on fit une pièce avec la *Bovary*, tu me remercieras pareillement de t'avoir ouvert les yeux sur la chose en question.

Elle me trouble et « je reviens à la charge ». Peut-être te suis-je à charge ?

Ce n'est pas là une bonne entrée pour les Français. Au contraire. Qu'est-ce que ça leur fait, aux sociétaires ? Je comprends l'idée de Thierry en sa qualité d'homme officiel, et à sa place j'en eusse fait tout autant. Mais en acceptant tu t'abaisses et, tranchons le mot, tu te dégrades. Tu perds ta balle de poète « pur », d'homme indépendant. Tu es classé, enrégimenté, capturé. Jamais de politique, n... de D... ! ça porte malheur et ça n'est pas propre. « Périssent les États-Unis plutôt qu'un principe. » Après une concession il en faut faire une autre, etc. Vois ce pauvre Théo. Ce sont d'ailleurs des choses fort peu payées, et quand même ! non ! N'en parlons plus.

Quant à ta lettre à Thierry, elle est moins difficile à écrire que celle de Janin, et si tu veux, je te la fais incontinent, de façon à ce qu'il soit enchanté de toi et qu'il puisse même la montrer à Fould. Car la proposition part peut-être du ministère d'État ? Est-ce une façon de te faire payer ta croix ?

J'ai passé mon après-midi au cabinet des Médailles ; ma besogne ne sera pas longue. J'espère qu'il en sera de même pour les pierreries.

La Présidente que j'ai rencontrée tantôt dans la rue m'a dit que les sieurs D*** et B*** ne voulaient pas se trouver avec Feydeau « ne pouvant se résigner à lui faire le moindre compliment sur son livre. » Je trouve cette bégueulerie de plus haut goût dans ces deux messieurs. Elle les croit jaloux de la vente, aperçu littéraire qui peut être vrai.

Au même.

Paris, 29 mars 1860.

J'ai fait hier la connaissance de mon futur neveu Adolphe Roquigny. C'est un fort homme et qui me paraît doux comme un agneau. Les jeunes gens ont l'air épris l'un de l'autre. Tout cela est très bien! On est enchanté! Heureux ceux qui vivent dans la bonne et simple nature! Oui, quand je me suis retrouvé seul, le soir, j'ai senti qu'entre moi et mes co-mortels il y avait des abîmes. Tout le bonheur de la vie est là sans doute. Et pourtant si on me l'offrait, accepterais-je?

Aujourd'hui j'ai été chez Janin qui est très touché de ta lettre. Il m'a fait ton éloge, dit que tu avais beaucoup de talent, que ta personne lui plaisait, que tu avais raison d'habiter la province, etc., etc. « Il entend joliment Horace, ce gaillard-là! Aussi, voyez! quelle supériorité ça lui donne sur les autres. » Bref, tu as très bien fait de lui envoyer ton épître, et je parie qu'à ta prochaine pièce tu auras un feuilleton superbe. Oh! les hommes!

Feydeau, de plus en plus furieux contre iceux, se console en faisant faire pour son usage personnel: 1° Son portrait; 2° son camée. Je suis effrayé du peu d'affection qu'on lui porte et je passe ma vie à le défendre; or, j'ai fort à faire, car il manque entièrement de politique.

Chez Janin, tantôt, re-vu le Feuillet (peu sympathique, décidément). Il vient de faire une jolie chute avec sa *Tentation*.

Dimanche il y a eu chez moi un « grand combat » entre Baudry, Saint-Victor et l'excellent père Maury, qui est charmant. Je dîne demain à Versailles avec lui et Renan.

Notre ami Maxime a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* une nouvelle que l'on dit peu roide.

Je n'ose te donner un avis sur la fin de ta pièce par peur de te conseiller une couillonnade ou une imprudence. Le public est si bête, si stupide, si idiot ! D'autre part, c'est embêtant de rater une belle chose et peut-être qu'à force d'art, on peut la faire passer ? Vois, cherche. Je serais tout aussi embarrassé que toi ?

Est-ce que tu vas prendre mon genre de te livrer à des lectures sans fin ? Jolie manière de perdre son temps.

Adieu, vieux. Il y a des fois où j'ai des soifs de toi à prendre le chemin de fer pour aller t'embrasser.

A toi, mon pauvre Caraphon.

A M^{lle} Leroyer de Chantepie

Paris, 30 mars 1860.

Non, je ne vous oublie pas. Mais à Paris les jours passent si vite ! et je suis dans un tel train d'occupations et de lectures que je ne fais pas toujours ce que je veux et ne vois pas les gens que j'aime. Voici d'ailleurs mes excuses :

1^o Je suis arrivé ici à l'époque du jour de l'an, et j'ai été pris par les visites et courses de la nouvelle année. 2^o Le 15 janvier j'ai fait une chute assez grave,

qui m'a retenu une huitaine au lit. 3° Mon roman Carthaginois m'a entraîné et m'entraîne encore dans tant de divagations et de recherches (j'ai bien avalé depuis le 1^{er} février une cinquantaine de volumes) que je ne sais souvent où donner de la tête. Voilà cinq mois que je suis sur le même chapitre. Il s'agit de reconstruire ou plutôt d'inventer tout le commerce antique de l'Orient. 4° Je suis depuis trois semaines dérangé par un mariage. C'est la fille de mon frère qui prend époux le 17 du mois prochain, je retourne à Rouen à cette époque. 5° Comme à Rouen je ne puis me procurer les livres dont j'ai besoin et que je ne peux emporter ceux des bibliothèques publiques, il faut que je me hâte de finir toutes ces lectures avant mon départ. Voilà mes raisons. Mais croyez bien que je pense à vous, souvent, très souvent. J'ai la plus grande sympathie pour votre esprit et pour votre cœur. Ne craignez pas de m'envoyer de vos lettres. Elles me plaisent et me touchent; elles m'agrément et m'attendrissent.

Je n'ai été cet hiver que deux fois au spectacle, deux fois pour entendre M^{me} Viardot dans *Orphée*. C'est une des grandes choses que je connaisse. Depuis longtemps je n'avais eu pareil enthousiasme. Quant au reste, à ce qu'on appelle des nouveautés et qui sont souvent des vieilleries, ça ne vaut pas la peine d'être nommé. Je suis du reste peu *au courant*. Tout ce qui n'est pas art phénicien depuis longtemps m'est indifférent, et plus j'éprouve dans mon travail de difficultés, plus je m'y attache. On n'aime que les choses et les gens qui vous font souffrir. Et puis, pour tolérer l'existence, ne faut-il pas avoir une marotte?

Que vous dirai-je de vous et quel conseil vous donner? On vous les a tous donnés et vous n'en avez suivi

aucun. On est incurable quand on chérit sa souffrance. Vous ne voulez pas guérir. Vous ne savez pas ce que peut la volonté. Que puis-je faire pour vous sinon des vœux stériles? Mais si vous avez besoin d'une oreille pour écouter vos plaintes, criez-les dans la mienne, le cœur les entendra.

J'ai ce soir dîné avec des savants qui m'ont fortement loué un nouvel ouvrage d'un monsieur Larroque, 2 volumes sur les dogmes catholiques. Mais il paraît que le susdit ouvrage vient d'être interdit.

A Ernest Feydeau.

Croisset, samedi soir.

Comment vas-tu, mon cher monsieur? Quant à moi je travaille assez raide et suis pour le quart d'heure dans une telle exaltation qu'il m'est impossible de dormir depuis deux jours. Enfin je finis mon infinis-sable chapitre VII!!!

Je crois que mon état littéraire a pour cause la réaction de la noce. J'ai eu une indigestion de bourgeois! 3 dîners, 1 déjeuner! et 48 heures passées à Rouen. C'est fort! Je rote encore les rues de ma ville natale et je vomis des cravates blanches.

Il fait un froid de chien, nom d'un petit bonhomme! et je me rôtis les tibias comme en plein décembre.

Sylvie avance-t-elle? Adieu, mon vieux; ne t'em... pas trop!

Bonnes métaphores!

Fais mes excuses à Sainte-Beuve et à Théo, de ne pas leur avoir dit adieu. Mais nous devons nous trou-

ver ensemble à un dîner qui n'a pas eu lieu. Amitiés à la Présidente. Qu'est-ce que ça devient?

Au même.

Dimanche.

Non, mon cher vieux, pas du tout. Je vais très bien et n'ai rien à te dire si ce n'est que tu es fort gentil.

Tu me parais chérir la mère Sand. Je la trouve personnellement une femme charmante. Quant à ses doctrines, s'en méfier d'après ses œuvres. J'ai, il y a quinze jours, reçu *Lelia*. Lis-le ! Je t'en supplie, relis-moi ça.

Quant à la veuve ***, elle a des projets, je ne sais lesquels. Mais elle a des projets. Celle-là, je la connais à fond. Ce qu'elle a dit de bien sur *Fanny* a un but. Tu lui as écrit, elle t'invitera à venir la voir. Vas-y, mais sois sur tes gardes. C'est une créature pernicieuse.

Quant à mon biographe anonyme, que veux-tu que je t'envoie pour lui être agréable ? Je n'ai aucune biographie. Communique-lui de ton cru, tout ce qui te fera plaisir. On ne peut plus vivre maintenant ! du moment qu'on est artiste il faut que messieurs les épiciers, vérificateurs d'enregistrement, commis de la douane, bottiers en chambre et autres s'amuse sur votre compte personnel ! Il y a des gens pour leur apprendre que vous êtes brun ou blond, facétieux ou mélancolique, âgé de tant de printemps, enclin à la boisson, ou amateur d'harmonica. Je pense, au contraire, que l'écrivain ne doit laisser de lui que ses œuvres. Sa vie importe peu. Arrière la guenille.

Est-ce beau la croix d'Albéric Second ! doit-il être content ! Quant au père Dennery, c'est un grand homme, comme filateur de coton. Voilà, mon cher monsieur, la mesure des gloire humaines.

J'ai vu Bouilhet, lundi soir (il était venu à Rouen pour dîner chez mon frère qui est décoré même ment). Mais celui-ci est bien calme, et cet honneur qui doit faire des jaloux, lesquels se vengeront à sa prochaine pièce, ne lui monte guère à la tête.

Ton volume me paraît une chose corsée, décidément.

Jusqu'à jeudi, je suis complètement seul. J'en vais profiter pour avancer dans ma besogne car je travaille mieux dans la solitude absolue. Puis nous aurons en septembre un tas de monde !!!

Après mille réflexions, j'ai envie d'inventer une autographie chouette afin de donner de moi une bonne opinion :

1° Dès l'âge le plus tendre j'ai dit tous les mots célèbres dans l'histoire : Nous combattons à l'ombre — retire-toi de mon soleil — quand vous aurez perdu vos enseignes et guidons. Frappe, mais écoute, etc.

2° J'étais si beau que les bonnes d'enfants... et la duchesse de Berry fit arrêter son carrosse pour me baiser (historique).

3° J'annonçai une intelligence démesurée. Avant dix ans, je savais les langués orientales et lisais la mécanique céleste de Laplace.

4° J'ai sauvé des incendies XLVIII personnes.

5° Par défi, j'ai mangé un jour xv aloyaux, et je peux encore, sans me gêner, boire 72 décalitres d'eau-de-vie.

6° J'ai tué en duel trente carabiniers. Un jour nous

étions trois, ils étaient dix mille. Nous leur avons f... une pile!

7° J'ai fatigué le harem du grand Turc. Toutes les sultanes, en m'apercevant, disaient: « Ah! qu'il est beau! qu'il est beau: Taïeb! Zeb Ketir! »

8° Je me glisse dans la cabane du pauvre et dans la mansarde de l'ouvrier pour soulager des misères inconnues. Là, je vois un vieillard.... ici une jeune fille. etc. (finis le mouvement), et je sème l'or à pleines mains.

9° J'ai huit cent mille livres de rentes. *Je donne des fêtes.*

10° Tous les éditeurs s'arrachent mes manuscrits; sans cesse je suis assailli par les avances des cours du Nord.

11° Je sais le « secret des cabinets ».

12° (et dernier). Je suis religieux!!! J'exige que mes domestiques communient.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Croisset, mai 1860.

Il faut que je vous dise tout le plaisir que vient de me faire la lecture de vos deux volumes. Je les trouve charmants, pleins de détails neufs et d'un excellent style, à la fois très nerveux et très élevé. Cela est de l'histoire, il me semble, et de l'histoire originale.

On y voit toujours l'âme sous le corps; l'abondance des détails n'étouffe pas le côté psychologique. La morale court sous les faits et sans déclamation, sans digressions! Cela vit, rare mérite.

Le portrait de Louis XV, celui de Bachelier et surtout celui de Richelieu (pp. 214-215) me semblent des morceaux achevés.

Combien vous me faites aimer madame de Mailly ce qu'elle m'excite! « C'était une de ces beautés... comme les divinités d'une bacchanale! » Mais, s... n... de D..., vous écrivez comme des anges décidément.

Je ne connais rien au monde qui m'ait plus intéressé que la fin de *Madame de Châteauroux*.

Votre jugement sur la Pompadour restera sans appel, je crois. Que peut-on dire après vous?

Cette pauvre Dubarry, comme vous l'aimez, hein? et moi aussi, je l'avoue. Que vous êtes heureux de vous occuper de tout cela, au lieu de vous creuser sur le néant ou sur du néant comme je fais!

Vous êtes bien gentils de m'avoir envoyé le livre, d'avoir tant de talent et de m'aimer un peu.

Je serre vos quatre mains le plus fort possible.

A vous.

G. FLAUBERT,

Ami de Franklin et de Marat, factieux et anarchiste *du premier ordre*, et désorganisateur du despotisme dans les deux hémisphères depuis vingt ans!!!

Aux mêmes.

Croisset, 3 juillet 1860.

Puisque vous vous inquiétez de *Carthage*, voici ce que j'en ai à vous dire:

Je crois que j'ai eu les yeux plus grands que le

ventre! La réalité est chose presque impossible dans un pareil sujet. Reste la ressource de faire *poétique*, mais on retombe dans quantité de vieilles blagues connues, depuis le *Télémaque* jusqu'aux *Martyrs*. Je ne parle pas du travail archéologique qui ne doit pas se faire sentir, ni du langage de la forme qui est presque impossible. Pour être vrai il faudrait être obscur, parler charabias et bourrer le livre de notes, et si l'on s'en tient au ton littéraire et françois, on devient banal. « Problème », comme dirait le père Hugo.

Malgré tout cela, je continue, mais dévoré d'inquiétudes et de doutes. Je me console dans cette pensée que je tente quelque chose d'estimable. Voilà tout.

Le drapeau de la Doctrine sera, cette fois, franchement porté, je vous en répons! Car ça ne prouve rien, ça ne dit rien, ce n'est ni historique, ni satirique, ni humoristique. En revanche ça peut être stupide?

Je commence maintenant le chapitre VIII, après lequel il m'en restera encore sept! Je n'aurai pas fini avant dix-huit mois.

Ce n'était pas une politesse de ma part que de vous féliciter sur votre dernier livre, et sur le genre de vos travaux. J'aime l'histoire, follement. Les morts m'agrément plus que les vivants! D'ou vient cette séduction du passé? Pourquoi m'avez-vous rendu amoureux des maîtresses de Louis XV? Cet amour-là est, du reste, une chose toute nouvelle dans l'humanité. Le sens historique date d'hier, et c'est peut-être ce que le dix-neuvième siècle a de meilleur.

Qu'allez-vous faire maintenant? Quant à moi je me livre à la Kabbale, à la Mischna, à l'art militaire des anciens, etc. (un tas de lectures qui ne me servent

à rien mais que j'entreprends par excès de conscience et un peu aussi pour m'amuser) ; et puis je me désolé sur les assonances que je rencontre dans ma prose ; ma vie est plate comme la table où j'écris. Les jours se suivent et se ressemblent, extérieurement du moins. Dans mes désespoirs je rêve à des voyages. Triste remède.

Vous m'avez l'air tous les deux de vous embêter vertueusement au sein de la famille et parmi les délices de la campagne. Je comprends cet état pour l'avoir subi, maintes fois.

Serez-vous à Paris du 1^{er} au 25 août ?

En attendant la joie de vous voir, je vous serre les mains très affectueusement.

A Charles Baudelaire.

Croisset, 3 juillet 1860.

Avec bien du plaisir, mon cher ami, je recevrai votre visite. Je compte dessus. Ce serait un grand hasard si vous ne me trouvez pas. Mais, par excès de prudence, prévenez-moi cependant.

Je vous lirai du *Novembre*, si cela peut vous divertir. Quant au *Saint Antoine*, comme j'y reviendrai dans quelque temps, il faudra que vous attendiez.

Mille cordialités. Tout à vous.

A Ernest Feydeau.

Croisset, 4 juillet 1860.

Sais-tu que je commençais à être inquiet de Ta Seigneurie ? Enfin, ta lettre est advenue et je vois que tout se passe admirablement. Tant mieux !

Eh bien, mon bon, qu'en dis-tu de cette Méditerranée et de cette Afrique? Te f...-tu suffisamment d'azur dans l'œil et d'air dans le ventre? Admires-tu les dromadaires?

Il me semble te voir dans ton costume! Ah! vieux gredin, comme je t'envie et que je voudrais être à tes côtés. Mais permets-moi de te donner un conseil de bourgeois, tiré de ma profonde pratique des voyages. Tu t'amuses maintenant énormément. Et plus tu iras plus ça augmentera. Donc, ménage ton argent. J'ai passé par là et je sais quelles fureurs on éprouve quand on aperçoit le fond de sa bourse et qu'il faut s'en retourner. Crois-moi, mon vieux, vis moins bien pour voyager plus longtemps. A peine revenu, tu éprouveras des remords. Le mot est faible.

Et crève-toi les yeux à force de regarder sans songer à aucun livre (c'est la bonne manière). Au lieu d'un, il en viendra dix, quand tu seras chez toi, à Paris. Quand on voit les choses dans un but, on ne voit qu'un côté des choses.

Je te plains de l'ennui que tu subiras à ton retour. La maladie des voyages t'empoignera. C'est comme le macaroni et l'amour ignoble, il faut en prendre l'habitude avant d'en avoir le goût.

Tu seras aussi tout étonné d'aimer les femmes d'une autre manière; leur ton d'égalité te choquera. Tu regretteras ces amours silencieux où les âmes seules se parlent, ces tendresses sans paroles, ces passivités de bête où se dilate l'orgueil viril. Don Juan a beau être gentil, le grand Turc me fait envie.

Je repousse absolument l'idée que tu as d'écrire ton voyage; 1^o parce que c'est facile; 2^o parce qu'un roman vaut mieux. As-tu besoin de prouver que tu sais

faire des descriptions? Et *Sylvie*, que devient-elle au milieu des burnous?

Quant à moi, je suis bientôt au milieu de mon chapitre VIII (*La Bataille du Macar*).

Je viens de lire un livre sur le magnétisme. Dans six semaines j'irai à Paris pour une quinzaine de jours. Le sieur Bouilhet était ici la semaine dernière. Voilà toutes les nouvelles.

Ce n'est pas une petite besogne que la narration et description d'une bataille antique, car on retombe dans l'éternelle bataille épique qu'ont faite, d'après des traductions d'Homère, tous les écrivains nobles. Il n'est sorte de couillonade que je ne côtoie dans ce sacré bouquin. J'aurai un joli poids de moins sur la conscience quand il sera fini. Que ne suis-je seulement à la fin de mon dixième chapitre qui sera celui où l'on.....

Pendant que tu t'étales au soleil comme un lézard, nous continuons à jouir de ce joli été que tu connais. Depuis trois jours seulement je ne fais plus de feu. Ah! vieux bougre, comme je voudrais m'en aller avec toi, côte à côte, jusqu'à Tuggurt. Tu vas voir que *tous les dangers* vont s'enfuir devant toi comme de la fumée et il en sera de même pour l'espace. Une fois revenu, tu croiras n'avoir pas dépassé les Batignolles.

Je ne sais, de Paris, pas la moindre chose et ne m'en soucie.

Je n'exige nullement que tu m'écrives souvent, car rien n'est assommant, en voyage, comme d'écrire. Néanmoins, quand tu voudras m'envoyer ta signature précédée de ces simples mots : « je me porte bien », tu me seras moult agréable.

Adieu, vieux, toute ma maisonnée te souhaite plaisir et bonne santé.

Amuse-toi pendant que tu y es. Les jours de plaisir
et d'em... reviendront assez tôt.

Au même.

Croisset, dimanche 20.

Je réponds tout de suite à la gentille lettre que j'ai
reçue ce matin pour te congratuler, mon cher ma-
sieur, sur l'existence que tu mènes! Accepte l'hommage
de mon envie.

Et, puisque tu me fais des questions sur *Sola*,
voici où j'en suis. Je viens de finir le chapitre IX et
je prépare les X et XI que je ferai cet hiver, ici, tout
seul, comme un ours.

Je me livre maintenant à quantité de lectures que
j'expédie voracement. Voilà trois jours que je ne fais
qu'avalier du latin (et chemin faisant, je continue mes
petites études chrétiennes). Quant au *Carthaginois*, je
crois franchement avoir épuisé tous les textes. Il me
serait facile de faire, derrière mon roman, un très
gros volume de critique avec force citations. Ainsi,
pas plus tard qu'aujourd'hui, un passage de Cicéron
m'a induit à supposer une forme de Tanit que je n'ai
vue nulle part, etc., etc. Je deviens savant et triste!
Oui, je mène une sacrée existence et j'étais né avec
tant d'appétits. Mais la sacrée littérature me les a
rentrés au ventre.

Je passe ma vie à me mettre des cailloux sur le
creux de l'estomac pour m'empêcher de sentir la
faim. Ça m'embête quelquefois.

Quant à la copie (puisque c'est là le terme) je n'en
sais franchement que penser. J'ai peur de retomber

dans des répétitions d'effets continuelles, de ressasser éternellement la même chose. Il me semble que mes phrases sont toutes coupées de la même façon et que cela est ennuyeux à crever. Ma volonté ne faiblit pas cependant, et comme fond ça devient coquet. On a déjà commencé à se *manger*. Mais juge de mon inquiétude, je prépare actuellement un coup, le *coup* du livre. Il faut que ce soit à la fois cochon, chaste, mystique et réaliste ! Une b... comme on n'en a jamais vu, et cependant qu'on la voie !

Ce que je t'avais prédit s'effectue ; tu t'enamoures des mœurs arabes ! Combien de temps tu perdras, par la suite, à rêver au coin du feu, à des c... sans poils sous un ciel sans nuages.

Envoie moi un petit mot dès ton retour à Paris. Tu me dis que tu reviens à la fin du mois. C'est de celui-ci sans doute. Nous ne serons plus longtemps sans nous voir. La première de Bouilhet aura lieu du 15 au 20 novembre.

Ma mère et ma nièce vont bien et te remercient de ton souvenir. Quant à mon autre nièce, je crois que je serai grand-oncle au mois d'avril prochain. Je tourne à la bedolle, au sheik, au vieux, à l'idiot.

Jouis de tes derniers jours et bonne traversée. Je t'embrasse.

Au même.

Enfin ! Je te croyais mort ! Tu n'as été que malade. Béni soit Dieu, si tant est qu'on puisse bénir Dieu.

Et tu t'en reviens ! Je verrai donc ta *portenteuse* personne quelques jours après son débarquement, car il faut que je sois à Paris vers la fin d'octobre pour la pièce de Bouilhet. Mais notre entrevue ne sera pas

longue. Je resterai ici probablement tout l'hiver à me ronger le corps et l'âme dans le silence du cabinet. Il faut que j'avance et j'ai énormément à faire ! J'ai écrit depuis la fin de juin deux chapitres à peu près, car je termine le neuvième. Il m'en reste six. Et mes lectures ne font qu'augmenter et les difficultés ne font que s'accroître, bien entendu.

J'ai passé le mois dernier trois semaines à Paris, à me traîner dans les bibliothèques, ce qui est peu divertissant, et j'étais si ahuri de lectures que j'en oubliais Paphos.

Rien de neuf chez nos amis. Maxime est en Calabre avec Garibaldi, comme tu sais, ou ne sais pas. La présidente s'est consolée du Mac à Roull qui lui fait définitivement une pension de 6,000 francs par an. Je crois qu'elle va trouver un autre M^{onsieur}. (Elle n'a pas été forte dans toutes ces histoires, la pauvre fille !)

Turgan vient d'inventer une chose superbe *pour vider les lieux* ! Je ne sais combien de kilogrammes de m... se trouvent absorbés en une seconde par sa machine. On a nettoyé l'École polytechnique en un clin d'œil : les étrons mathématiques s'envolaient comme des corbeaux. C'est sublime.

Quant à moi, je travaille *furieusement*. Je viens de lire un livre très curieux sur la médecine des Arabes, et actuellement (sans compter ce que j'écris), je lis Cedrenus, Socrate, Sozomène, Eusèbe et un Traité de M. Obry sur l'immortalité de l'âme chez les Juifs, le tout entrelardé de Mischna comme pièce de résistance. Mais le cœur m'a manqué pour lire les quarante pages qui t'étaient consacrées dans la *Revue Européenne* précédées des quarante qui me concernaient. Où il n'y a ni profit ni plaisir, bonsoir.

Il paraît que tu as eu chaud, mon bonhomme ? Je

sais ce que c'est, ne t'en déplaie (que d'avoir chaud), bien que tu m'écrives : « Tu ne peux pas t'en faire une idée ». J'étais au mois de mai sur les bords de la mer Rouge, mon bon, et j'ai traversé le tropique en juin. Ah!

Veux-tu que je te fasse une petite prédiction? Tu ne retourneras pas en Afrique, un voyage raté ne se recommence pas. Si tu veux aller au printemps à Tuggurt, reste en Algérie jusque-là. Mais je crois que tu t'embêtes de Paris, mon vieux, avoue-le. Allons! tu ne découvriras pas les sources du Nil. Oh! sois vexé, je m'en f... Tout cela est pour t'engager, pendant que tu y es, à te transporter à Constantine. *Je t'en supplie*, vas-y. Tu me remercieras ensuite.

Autre guitare. Pourquoi écoutes-tu le père Sainte-Beuve, et ne continues-tu pas *Sylvie*, qui était bien et très bien commencé? Débarrasse-toi de ça, et faisons ensuite un grandissime roman sur l'Algérie. Tu dois en savoir assez? Il y a plus à faire sur ce pays que Walter Scott n'a fait sur l'Écosse, et un succès non moindre « attend ce ou ces livres là ». Telle est mon opinion.

A Louis Bouilhet.

Croisset; 2 septembre 1860.

Incontestablement, cette seconde sérénade vaut mieux que l'autre. Elle est plus locale. Je n'y vois rien à redire. C'est plein de détails charmants et d'un ton excellent. Quant à la musique, ne t'en inquiète pas. Le principal, c'est que la pièce est bonne.

Je travaille maintenant assez roide. Ces deux jours

passés à Fécamp vont bien me déranger, mais il le faut! Je suis forcé.

J'arriverai, je crois, à avoir 18 pages à mon chapitre. Elles seront bourrées de faits. Ce qui n'empêche pas que le roman, l'histoire n'avance guère. On se traîne éternellement sur la même situation! et pourtant c'est rapide, mais par parties, successivement et non d'ensemble.

Quels beaux détails je trouve dans l'*Hygiène des Arabes* du docteur Bertherand! Cataplasmes de saute-relles, fiel de corbeau, etc.; pour faire accoucher les femmes, des matrones leur montent sur le ventre et piétinent; pour les rendre fécondes, on leur brûle sous le nez des poils de lion, et elles avalent la crasse qui est dans les oreilles des ânes, etc. C'est un livre des plus réjouissants que je connaisse.

A propos d'Arabes, j'ai reçu ce matin une lettre de Feydeau. Il s'en revient, ayant vu seulement la province d'Alger, et me disant que « je ne me doute pas » de la chaleur qu'il fait en Afrique. Il a été malade, et je crois qu'il en a assez, bien qu'il prétende le contraire. Ce qui ne l'empêchera pas au retour d'être plus crâne que Barth et Livingstone réunis.

Adieu, vieux. Dors sur tes deux oreilles quant à la sérénade.

A Ernest Feydeau.

Si je t'ai agacé en te rabâchant Tuggurt, c'est que j'ai vu de nombreux dessins sur ce pays, qui m'on tellement toqué, que j'avais fort envie d'y aller moi-même, étant à Constantine. Voilà. Mille excuses et n'en parlons plus.

Mais je te ferai observer qu'il n'y a pas moyen de s'y reconnaître et que je mérite de l'indulgence. Tu pars en me disant que tu vas faire un grand voyage dans toute l'Afrique française, etc., etc. Puis ça se borne à la province d'Alger. D'abord tu voulais faire un roman, puis ç'a été un voyage. Puis, ce r'est un roman. Je réponds toujours à des idées que tu n'as plus, tel est le vrai. Ou peut-être deviens-je idiot ? ce qui serait possible. Je fais tout ce qu'il faut pour cela par la manière dont je vis.

N'importe. J'embrasserai ta vieille trombine avec moult satisfaction. Je pense être à Paris vers le 10 novembre. (J'ai bien des choses d'ici là que je voudrais avoir expédiées.)

Aucune nouvelle. Je me réjouis, je me délecte, je m'enivre avec la littérature ecclésiastique. As-tu lu la dernière publication de N. S. P. où il fulmine contre les littératures obscènes et les maisons de débauche ? est-ce beau ! Depuis longtemps je ne m'étais repassé par le bec un morceau de si haut goût, mes lectures alternant entre la Mischna, Sozomène, Cedrenus, etc. Mais j'ai bientôt fini, Dieu merci ! Je crois que mon éternel bouquinage va cesser.

Voilà, mon bon vieux. J'ai été seul tous ces derniers temps, ma mère et sa petite-fille se promenant au dehors. Mon frère est pris d'une rage pour la chasse et je reste comme Job sur son fumier, à gratter ma vermine, à retourner mes phrases. Je fume pipes sur pipes. Je regarde mon feu brûler. Je gueule comme un énergamène, je bois des potées d'eau, je me désole tous les matins et je m'enthousiasme tous les soirs. Puis, je me console, et cela recommence.

Bonne traversée ; je t'embrasse.

A M^{lle} Leroyer de Chantepie.

Croisset, 8 septembre 1860.

J'ai reçu, mardi matin, votre lettre du 1^{er} septembre. Elle m'a désolée en y voyant l'expression de tous vos chagrins. Par-dessus vos souffrances intimes, des malheurs extérieurs vous assiègent, puisque vous vous apercevez de l'ingratitude et de l'égoïsme de vos obligés. Il faut vous dire *que cela est toujours*; mince consolation, il est vrai. Mais la conviction que la pluie mouille et que les serpents à sonnettes sont dangereux doit contribuer à nous faire supporter ces misères. Pourquoi cela est-il? Ici, nous empiétons sur Dieu! Tâchons d'oublier le mal, tournons-nous du côté du soleil et des bons. Si un mauvais cœur vous blesse, tâchez de vous en rappeler un noble et noyez-vous dans son souvenir. Mais la *sympathie des idées* vous manque absolument, me direz-vous. C'est pourquoi vous auriez dû habiter Paris. On trouve toujours dans cette ville-là des gens à qui causer. Vous n'étiez pas faite pour la province. Dans un autre milieu, j'en ai la conviction, vous eussiez moins souffert. Chaque âme a une atmosphère différente. Vous devez horriblement souffrir de tous les cancans, médisances, calomnies, jalousies et autres petites choses qui composent exclusivement la vie des bourgeois dans les petites villes. Tout cela existe bien à Paris, mais d'une autre manière, d'une manière moins directe et moins irritante.

Il en est temps encore, prenez une bonne résolution. Ne continuez pas à mourir sur pied comme vous faites. *Arrachez-vous de là. Voyagez!* Vous mourrez en route, croyez-vous, eh bien! qu'importe! Non!

d'abord, je vous réponds que vous vous porterez mieux, physiquement et moralement. Vous auriez besoin d'un maître quelconque qui vous ordonnât de partir, vous y forçât ! Je vous connais, comme si j'étais près de vous depuis vingt ans. C'est peut-être une présomption de ma part ? ou l'excès de la sympathie que j'ai pour vous ?

Je vous assure que je vous aime beaucoup et que je voudrais vous savoir, sinon heureuse, du moins *tranquille*. Mais il n'est pas possible d'avoir la moindre sérénité avec l'habitude que vous avez de *creuser* incessamment les plus grands mystères. Vous vous tuez le corps et l'âme à vouloir concilier deux choses contradictoires : la religion et la philosophie. Le libéralisme de votre esprit se cabre contre les vieilleries du dogme et votre mysticisme naturel s'effarouche des conséquences extrêmes où la raison vous conduit. Tâchez de vous cramponner à *la science*, à la science pure ; aimez les faits pour eux-mêmes. Étudiez les idées comme les naturalistes étudient les mouches. La contemplation peut être pleine de tendresses. Les muses ont la poitrine pleine de lait. Ce liquide-là est la boisson des forts. — Et, encore une fois, sortez du milieu où vous étouffez. Partez à l'instant, tout de suite, comme si votre maison brûlait.

Pensez à moi quelquefois et croyez toujours à mon affection bien sincère.

A M^{me} Roger des Genettes.

Comme je m'ennuie, comme je suis las ! Les feuilles tombent, j'entends le glas d'une cloche, le vent est

doux, énervant. J'ai des envies de m'en aller au bout du monde, c'est-à-dire vers vous, de reposer ma pauvre tête endolorie sur votre cœur et y mourir. Avez-vous jamais réfléchi à la tristesse de mon existence et à toute la volonté qu'il me faut pour vivre? Je passe mes jours absolument seul, sans plus de compagnie qu'au fond de l'Afrique centrale. Le soir, enfin, après m'être bien battu les flancs, j'arrive à écrire quelques lignes qui me semblent détestables le lendemain. Il y a des gens plus gais décidément. Je suis écrasé par les difficultés de mon livre. Ai-je vicilli? Suis-je usé? Je le crois? Il y a de ça au fond. Et puis ce que je fais n'est pas commode, je suis devenu timide. Depuis sept semaines j'ai écrit quinze pages et encore ne valent-elles pas grand'chose.

Comme c'est mal arrangé, le monde! A quoi bon la laideur, la souffrance, la tristesse, pourquoi tous nos rêves impuissants? Pourquoi tout? J'ai vécu plusieurs années dans un état que j'ose qualifier d'épique sans ressentir le moindre doute, ni la moindre fatigue. Mais à présent je suis rompu. J'aurais besoin de m'amuser beaucoup!

Comme je pense à vous et comme j'aurais envie de votre esprit et de votre grâce; mais les exigences de mon écrasant travail me condamnent à une séparation que je maudis. Je commence à croire que j'ai fait fausse route dans la vie; mais étais-je libre de choisir? Heureux les bourgeois! Et cependant je ne voudrais pas en être un. C'est l'histoire du bon Brahmine dans les contes de Voltaire.

Tant mieux si la littérature anglaise de Taine vous intéresse. Son ouvrage est élevé et solide, bien que j'en blâme le point de départ. Il y a autre chose dans l'art que le milieu où il s'exerce et les antécédents

physiologiques de l'ouvrier. Avec ce système-là, on explique la série, le groupe, mais jamais l'individualité, le fait spécial qui fait qu'on est *celui-là*. Cette méthode amène forcément à ne faire aucun cas du *talent*. Le chef-d'œuvre n'a plus de signification que comme document historique. Voilà radicalement l'inverse de la vieille critique de La Harpe. Autrefois, on croyait que la littérature était une chose toute personnelle et que les œuvres tombaient du ciel comme des aérolithes. Maintenant on nie toute volonté, tout absolu. La vérité est, je crois, dans l'entre-deux.

A Louis Bouilhet.

Croisset, 2 octobre 1860.

Ma mère part demain matin pour Verneuil où elle restera huit jours. Si tu es encore à Mantes à ce moment-là, je te préviens que tu n'éviteras pas la visite de Liline qui brûle de voir ton logement.

Il a fait un temps atroce pendant que j'étais à Etretat et je me suis peu promené. Le résultat de cette distraction a été de me faire perdre tout le reste de la semaine. Je revoyais continuellement la mer et j'entendais le bruit des galets sous mes B..... ôttes. Il y a aujourd'hui huit jours, j'ai couché à Fécamp chez M^{me} Le Poittevin où je n'étais pas venu depuis dix-huit ans! Ai-je pensé à ce pauvre bougre d'Alfred! J'avais presque peur de le voir apparaître. Notre jeunesse commune me semblait suinter sur les murailles. C'était comme un dégel qui me glaçait jusqu'au fond du cœur.

Devine quel admirateur j'ai rencontré à Etretat? Le

père Anicet Bourgeois (bien nommé), brave homme du reste. Mais le peu d'admiration qu'il m'a montré pour Goethe a singulièrement diminué le plaisir de ses éloges à mon endroit. Oui, il ne trouve « rien de remarquable dans *Faust*, ce n'est ni une pièce, ni un poème, ni rien du tout. » Oh!... Je répète le oh!!!

Le père Clogenson m'a envoyé sa brochure sur Voltaire jardinier, qui n'est point des plus raides. Maigre légume.

Hier chez Deschamps, grande représentation dramatique : quatre pièces. Le jeune Baudry y allait comme spectateur. Mais je le soupçonne de m'avoir menti comme un âne et d'être, au contraire, un des acteurs.

J'ai relu ce soir les *Fossiles* en entier et ça m'a enthousiasmé plus que jamais. Quoiqu'on dise, c'est solide, va! et c'est beau.

Adieu vieux. Gémis-tu sur la captivité de Lamoricière?

Au même.

Croisset, 5 octobre 1860.

Tu vas donc revoir ce vieil Odéon Taieb! Tu ne m'as pas dit si tu es à peu près satisfait de ton amoureux. Le connais-je? J'attends quelques détails sur le train dont ça marche.

Ça ne va pas trop mal pour le quart d'heure. Mais je me livre dans le silence du cabinet à de si fortes gueulades et à une telle pantomime que j'en arriverai à ressembler à Dubartas, qui pour faire la description d'un cheval se mettait à quatre pattes, galopait, hennissait et ruait. Ce devait être beau! et pour arriver à quels vers, miséricorde!

Je me réjouis tous les matins dans la politique. L'en-

cyclique du pape est bien belle, accusant Victor-Emmanuel d'établir « des maisons de débauche ». Puis, récriminations contre les livres et les pièces de théâtre qui « sapent », etc. Quel bon style poncif que le style ecclésiastique! Ce serait, du reste, une étude à faire que celle des styles professionnels! quelque chose qui serait dans la littérature analogue à l'étude des physionomies en histoire naturelle.

Tu feras bien d'aller voir le jeune Duplan qui t'aime beaucoup et la Présidente. Mais ma plus forte recommandation est « d'être chien » aux répétitions. Sois digne! maintenant que tu as la croix. Sais-tu vers quelle époque la première? J'imagine que ça ne peut être avant le 10 novembre.

Tout cela va arrêter ton « Honneur d'une femme ». Le commencement était bougrement bon. J'ai envie de voir le second acte. Mais combien je suis humilié de la façon dont tu expédies tes œuvres, quand je contemple en regard la lenteur de mes évolutions.

Ces points indiquent toutes les misères dont mes mémoires seraient remplis si j'écrivais mes mémoires.

Mes compliments à ton professeur de Mantes qui aime *Les Fossiles*. C'est un homme de goût, c'est-à-dire qui a mon goût. Oui! je persiste! *Les Fossiles* sont, ou est un chef-d'œuvre. On le reconnaîtra quelque jour.

Allons, travaille bien à tes répétitions! ne néglige rien! les centimes font les millions et les atomes sont respectables.

A Ernest Feydeau.

Non, Amyot ne m'a envoyé aucune feuille.

Je suis plus bégueule que toi et je repousse systématiquement autre chose que le mauvais langage. Car je ne crois pas que l'on puisse *tout* bien dire. Il y a des idées impossibles (celles qui sont usées, par exemple, ou foncièrement mauvaises)? et comme le *style n'est qu'une manière de penser*, si votre conception est faible jamais vous n'écrirez d'une façon forte. Exemple: Je viens de recorriger mon ix^e chapitre. C'est un tour de force (je crois) comme concision et netteté, si on l'examine phrase à phrase; ce qui n'empêche pas que le susdit chapitre ne soit *assommant* et ne paraisse très long et très obscur; parce que la conception, le fond ou le plan (je ne sais) a un vice secret que je découvrirai. Le style est autant *sous* les mots que *dans* les mots. C'est autant l'âme que la chair d'une œuvre.

Et ne donne pas, ô mon ami, dans cette scie comode dont je suis embêté: « Tu es bien heureux de pouvoir travailler sans te presser, grâces à tes rentes. » Les confrères me jettent à la tête, continuellement, les trois sols de revenu qui m'empêchent de crever précisément de faim. Cela est plus facile que de m'imiter. J'entends de vivre comme je fais: 1^o A la campagne les trois quarts de l'année; 2^o *Sans femme* (petit point assez délicat mais considérable) sans ami, sans cheval, sans chien, bref sans aucun des attributs de la vie humaine; 3^o Et puis, je regarde comme néant tout ce qui est en dehors de l'œuvre en elle-même. Le succès, le temps, l'argent, et l'imprimerie sont relégués au fond de ma pensée dans des horizons très vagues et

parfaitement indifférents. Tout cela me semble bête comme chose et indigne (je répète le mot *indigne*) de vous émouvoir la cervelle.

L'impatience qu'ont les gens de lettres à se voir imprimés, joués, connus, vantés, m'émerveille comme une folie. Cela me semble avoir autant de rapports avec leur besogne, qu'avec le jeu de dominos ou la politique. Voilà.

Tout le monde peut faire comme moi. Travailler tout aussi lentement et mieux. Il faut seulement se débarrasser de certains goûts et se priver de quelques douceurs. Je ne suis nullement vertueux mais conséquent. Et bien que j'aie de grands besoins (dont je ne dis mot), je me ferais plutôt pion dans un collège que d'écrire quatre lignes pour de l'argent. J'aurais pu être riche, j'ai tout envoyé faire f... et je reste comme un Bédouin dans mon désert et dans ma noblesse.

A Théophile Gautier.

Dimanche, 3 décembre 1860.

Mon vieux Théo,

Je suis chargé de t'annoncer que la première de *l'Oncle Million* a lieu jeudi prochain, et la répétition générale mercredi à midi et demi. Voilà.

A toi.

A Jules Duplan.

1^{er} janvier 1861.

Je te souhaite la bonne année accompagnée de plusieurs autres, c'est-à-dire fasse le Ciel que : 1^o tu trouves un portrait du *vieux*; 2^o que tu gagnes des millions dans ton établissement; 3^o que tu sois constamment en belle santé et en bonne humeur. Mais présentement, il faut que tu me rendes un service. — Ouïs ceci.

La pièce de Bouilhet, comme tu sais (ou ne le sais pas), a raté. La *Presse* a été atroce et la direction de l'Odéon pire — le tout pour complaire au gars Doucet, lequel se présente au prix de *la meilleure comédie* — échelon de l'Académie Française. Tu conçois qu'un homme qui veut être de l'Académie Française n'épargne rien. Bouilhet avait pensé un moment à se présenter comme candidat (du prix), mais Doucet se présentant, il se retire, bien entendu. C'est 10,000 francs qui lui passent sous le nez sans compter le fiasco de l'*Oncle Million*. — Ah! ça a été joli! joli! joli!

L'empereur devait y venir, il n'est pas venu.

Or, voici ce qu'il faudrait faire. Madame Cornu ne pourrait-elle pas le faire aller à l'Odéon? S'ils sont en correspondance journalière, ne pourrait-elle en manière de cancan, lui glisser une phrase de ce genre : « Allez donc voir l'*Oncle Million*, c'est charmant; — je ne sais pourquoi on étouffe ce garçon-là », etc. Puisque l'Empereur tient à faire le Louis XIV, il est certain qu'il doit protéger la vraie littérature, quand par hasard elle se produit. Tâche de faire ça, mon vieux, je t'en prie. Quant au Bouilhet, il est désolé et se

trouve dans une f..... position, il devait aller te voir, mais je le crois tellement assombri qu'il se cache. Il a dû partir aujourd'hui pour Mantes, il sera à Paris jeudi prochain. — Va-t'en le voir un matin à l'hôtel Corneille et remonte-le un peu, il en a besoin malgré le stoïcisme de sa correspondance.

Je suis ulcéré contre les feuilletonnistes. Quels misérables!

A M^{lle} Leroyer de Chantepie.

Croisset, 15 janvier 1861.

Non ! je ne suis pas à Paris, chère demoiselle, mais à Croisset, tout seul, depuis un mois, et je n'en dois partir que vers le milieu de mars, car je deviens très ridicule avec mon éternel livre qui ne paraît pas, et je me suis juré d'en finir cette année. Ma mère et sa petite-fille sont à Paris. Je suis ici avec un vieux domestique, me levant à midi et me couchant à trois heures du matin, sans voir personne ni rien savoir de ce qui se passe dans le monde. Mais parlons de vous.

Dans votre avant-dernière lettre (à laquelle je n'ai pas répondu, parce que j'étais alors dans un tourbillon d'affaires pour la dernière pièce de Bouilhet, (*l'Oncle Million*), vous me paraissiez moins souffrante. La dernière m'a affligé de nouveau. Mais qu'avez-vous donc ? Et que vous faut-il ? Hélas ! je le sais bien ce que vous avez et ce qu'il vous faut, je vous l'ai dit. Mais vous n'avez, je crois, jamais suivi un conseil donné contre vous, j'entends contre votre douleur, parce que vous la chérissez. Vous ne voulez pas guérir.

Il faudrait quitter votre existence, votre maison, votre pays, vos habitudes, tout, tout ! Hors de là, il n'y a pas de remède, d'espoir. Je suis sûr que dans Paris, dans une grande ville quelconque, vous trouveriez un soulagement immédiat. Vous objectez à ce déplacement un tas de raisons sans importance. Pardonnez-moi de vous rudoyer ainsi, mais je ne peux m'empêcher de vous aimer et de m'indigner de ce que vous ne vous aimez pas assez. Je voudrais vous savoir heureuse. Voilà tout.

J'ai là sur ma table un petit livre écrit par un réfugié Valaque, intitulé *Rosalie*, par Ange Pech-medja. C'est une histoire véritable qui vous amusera. Demandez-la.

Avez-vous l'*Examen des dogmes de la religion chrétienne*, par P. Larroque ? Cela rentre dans vos lectures favorites. L'auteur est remonté *aux sources*, chose rare ! et je ne vois pas une objection sérieuse qu'on puisse lui poser. C'est une réfutation complète du dogme catholique ; livre d'un esprit vieux du reste et conçu *étroitement*. C'est peut-être ce qu'il faut pour une œuvre militante ? Lisez-vous aussi la *Revue germanique* ? Il y a dedans d'excellents articles. Mais ce n'est pas tout cela que je voudrais vous voir lire. Intéressez-vous donc à la vie : *memento vivere*. C'était la devise que le grand Goethe portait sur sa montre, comme pour l'avertir d'avoir l'œil incessamment ouvert sur les choses de ce monde. Ce spectacle est assez grand pour remplir toutes les âmes. Mais cela demande du travail et de la force ! Lisez de l'histoire, intéressez-vous aux générations mortes, c'est le moyen d'être indulgent pour les vivantes et de moins souffrir.

Quant à un conseil pour votre roman, je ne sais

lequel vous donner ? J'ai assisté dernièrement à tant de canailleries (dans une question semblable), que je n'y comprends plus rien. Les éditeurs et directeurs de théâtre même semblent encore plus bêtes que filous. Du reste, du moment que vous faites les frais du volume, vous aurez des éditeurs. Mais 1,500 francs me semble un prix exorbitant. Je crois que 1,000 francs est le prix ordinaire d'un in-8°. Je souhaite que 1861 soit pour nous plus doux que 1860, et je vous serre les mains bien affectueusement.

A Jules Duplan.

Ah ! mon pauvre vieux, comme je suis content ! Je vais donc bécotter ta vieille binette ! J'attends dimanche avec avidité pour savoir le jour et l'heure où je me ruerai au devant de ta seigneurie.

J'ai, ce matin, donné au D^r Pouchet (qui se présente à l'Académie des Sciences pour remplacer Geoffroy Saint-Hilaire) une lettre d'introduction près de M^{me} Cornu. Comme je la sais excellente et s'intéressant aux bonnes choses et aux braves gens, je n'ai pas craint d'être indiscret en lui recommandant fortement le père Pouchet, qui est un très galant homme, et un grand savant. Tu feras bien de prévenir M^{me} Cornu de sa surdité, car le pauvre bonhomme n'entend pas plus qu'une bûche. Dis-lui que je m'y intéresse beaucoup et qu'elle tâche de lui obtenir quelques voix parmi ses amis. Les concurrents de Pouchet sont honteux, mais je suis sûr que le pauvre vieux va faire là-bas un tas de bêtises !

Je languis après toi, je te f..... des mets épicés, sacré bougre ! Tu auras tes XII tasses de café !

A Edmond et Jules de Goncourt.

Vous devez avoir chez vous, à Paris, une lettre de moi? Car je vous ai écrit le jour même où j'ai reçu votre volume (lundi dernier). Après l'avoir lu d'un bout à l'autre, sans débrider.

J'en ai été enchanté. C'est d'un seul jet et d'une poussée qui ne faiblit pas un instant. Quant à l'observation elle est parfaite. C'est cela, c'est cela qui m'a vraiment ébloui. Vous trouverez dans ma lettre mon impression immédiate après une première lecture. Je me serais livré à une seconde si ma mère n'avait présentement sous son toit trois dames qui s'en sont régalées. Vous attendrissez le sexe, ce qui est un succès, quoiqu'on dise. Néanmoins j'ai refeuilleté çà et là votre *Philomène* et je connais le livre parfaitement. Donc mon opinion est que : vous avez fait ce que vous vouliez faire et que c'est une chose réussie.

N'ayez aucune crainte. Votre religieuse n'est pas banale, grâce aux explications du commencement. C'était là l'écueil, vous l'avez évité.

Mais ce que le livre a gagné à être simple lui a fait perdre, peut-être, un peu de largeur? A côté de Sœur Philomène, j'aurais voulu voir la généralité des religieuses, qui ne lui ressemblent guère. Voilà toutes mes objections. Il est vrai que vous n'avez pas intitulé votre livre : *Mœurs d'hôpital*. Dès lors, le reproche qu'on peut vous faire tombe.

Et je ne saurais vous dire combien j'en suis content.

Je remarque en vous une qualité nouvelle, à savoir l'enchaînement naturel des faits. Votre méthode est excellente. De là vient peut-être l'intérêt du livre ?

Quel imbécile que ce Lévy ! C'est au contraire très amusant.

Non ! il n'y a pas trop d'horreurs (pour mon goût personnel il n'y en a même pas assez ! mais ceci est une question de tempérament). Vous vous êtes arrêté sur la limite. Il y a des traits exquis, comme le vieux qui tousse, par exemple, et le chirurgien en chef au milieu de ses élèves, etc. Votre fin est splendide : la mort de Barnier.

Il fallait faire ce que vous avez fait ou bien un roman de six volumes et qui eût été probablement fort ennuyeux. On vous a contesté jusqu'à présent la faculté de plaire à tout le monde. Je suis convaincu et ne serais point du tout étonné si *Sœur Philomène* avait un grand succès.

Je ne vous parle pas du style, il y longtemps que je lui serre la main, tendrement, à celui-là !

Romaine m'excite démesurément.

« Ah ! toucher, comme tu travaillais là-dedans, comme tu coupais. » Voilà la vraie note profonde et juste.

Je suis aussi content de vous que je le suis peu de moi... Non ! mes bichons, ça ne va pas ! Il me semble que *Salammbô* est embêtante à crever. Il y a un abus évident du tourlourou antique, toujours des batailles, toujours des gens furieux. On aspire à des berceaux de verdure et à du laitage. Berquin semblera délicieux au sortir de là. Bref je ne suis pas gai. Je crois que mon plan est mauvais et il est trop tard pour rien changer car tout se tient.

Et vous, qu'allez-vous faire maintenant? La *Jeune Bourgeoise* avance-t-elle? Ecrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire, car je pense à vous deux très souvent.

Adieu, mille remerciements et mille compliments vrais. Je vous embrasse.

A Ernest Feydeau.

Si je ne t'écris pas, mon bon, c'est que je n'ai absolument rien à te dire. Je m'*oursifie* et m'assombris de plus en plus — et ce qui se passe dans la capitale n'est pas fait pour m'égayer. J'ai un tel dégoût de ce qu'on y applaudit et de toutes les turpitudes qu'on y imprime, que le cœur m'en soulève rien que d'y songer. — J'avance tout doucement dans *Carthage* avec de bons et de mauvais jours (ceux-là plus fréquents, bien entendu).

J'ai écrit un chapitre depuis six semaines, ce qui n'est pas mal pour un bradype de mon espèce. J'espère avant le milieu de mars en avoir fort avancé un autre; c'est long! Toutes les après-midi je lis du *Virgile*, et je me *pâme* devant le style et la précision des mots. Telle est mon existence, — mais parlons de la tienne, qui va changer. Bénie soit-elle, cher ami; accepte tous mes souhaits, tu dois savoir s'ils sont sincères et profonds.

Nous ne suivons guère les mêmes sentiers. As-tu fait cette remarque? Tu crois à la vie et tu l'aimes, moi je m'en méfie. J'en ai plein le dos et en prends le

moins possible. C'est plus lâche, mais plus prudent — ou plutôt il n'y a dans tout cela aucun système: chacun suit sa voie et roule sur la petite pente comme le *Maktoûb* l'a résolu. Écris-moi quand tu n'auras rien de mieux à faire.

Mille bonheurs — et longs surtout.

Je t'embrasse.

Je suis ce soir éreinté à ne pouvoir tenir ma plume, c'est le résultat de l'ennui que m'a causé la vue d'un bourgeois. Le bourgeois me devient *physiquement* intolérable. J'en pousserais des cris.

Au même.

Je n'étais pas « irrité », mon cher Feydeau, mais ennuyé de ne pas avoir de tes nouvelles, et si je ne t'ai pas écrit de mon côté, c'était pour te *laisser tranquille*. Tu n'avais nul besoin de moi dans ta lune de miel. Sois heureux, mon bon, sois heureux, continue à l'être! Ton système est peut-être le meilleur, mais comme on se fait un système d'après son tempérament et qu'on ne choisit pas son tempérament, etc.!

Tu me verras dans trois semaines environ. Je crois que, sanitairement parlant, j'ai besoin de prendre l'air et de sortir. Voilà bientôt trois mois que je mène une vie extra-farouche.

La littérature vient de faire de grandes pertes, E. Guizot, Scribe! Celui-là, au moins, avait plus d'esprit que Feuillet et tout autant de style.

As-tu suffisamment rugi de tout le tapage inepte que l'on a fait autour des deux discours académiques?

Je continue à m'indigner contre le cygne de Cam-

brai. J'annote le Télémaque et dire que ça passe encore pour bien écrit ! Est-ce bête, est-ce bête et faux à tous les points de vue ? J'entremêle cette lecture avec celle de l'*Énéide* que j'admire comme un vieux professeur de rhétorique. Quel monde que celui-là ! et comme cet art antique fait du bien !

A propos de roman, M. de Calonne a dû recevoir un livre envoyé par une de mes amies. C'est intitulé *Louise Meunier*, par Emile Bosquet. Si tu peux en faire dire du bien, tu feras une bonne action, car ce petit ouvrage contient des choses excellentes, des observations prise à la source, ce qui est rare. Il va sans dire que tu demanderas ce service en ton nom et non au mien. La *Revue contemporaine* m'ayant éreinté, doit rester mon ennemie, et je n'en réclamerai jamais une ligne ni un salut, bien que tu sois devenu quasiment son gendre.

Je te blâme de changer quelque chose à la pièce par cette considération que Mirès est f... à bas ; tant pis pour lui. Cela est beau et chevaleresque de la part de M. Feydeau. Mais si le passage est beau en soi, il fait une bêtise (le dit Feydeau). Reste à savoir si tu n'as pas eu tort de faire une allusion ? Il faut toujours monter ses personnages à la hauteur d'un type, peindre ce qui ne passe pas, tâcher d'écrire pour l'éternité.

Ma nièce m'a écrit une description de ta femme. Elle a été éblouie de sa beauté.

Au même.

Croisset, lundi soir.

Si tu n'es pas gai, je ne suis pas précisément bien joyeux. *Carthage* me fera crever de rage. Je suis maintenant plein de doutes, sur l'ensemble, sur le plan général; je crois qu'il y a trop de troupiers? C'est l'*Histoire*, je le sais bien. Mais si un roman est aussi embêtant qu'un bouquin scientifique, bonsoir, il n'y a plus d'art. Bref, je passe mon temps à me dire que je suis un idiot et j'ai le cœur plein de tristesse et d'amertume.

Ma volonté ne faiblit point, cependant, et je continue. Je commence maintenant le siège de *Carthage*. Je suis perdu dans les machines de guerre, les Balistes et les Scorpions, et je n'y comprends rien, moi, ni personne. On a bavardé là-dessus, sans rien dire de net. Pour te donner une idée du petit travail préparatoire que certains passages me demandent, j'ai lu depuis hier 60 pages (in-folio et à deux colonnes) de la *Poliorcétique* de Juste-Lipse. Voilà.

Je commence maintenant le treizième chapitre. J'en ai encore deux après celui-là. Si mes défaillances ne sont pas trop fortes et trop nombreuses, je pense avoir fini au jour de l'an. Mais c'est rude et lourd.

Tu as bien fait d'envoyer promener le papier de Buloz. Il y a des boutiques où l'on ne doit pas mettre les pieds. C'est un recueil qui m'est odieux.

Quel est le sujet de ta nouvelle pièce? Car pour les pièces, j'ai la conviction que tout dépend du sujet, quant au succès bien entendu.

Bouilhet est comme toi indigné des réclames qu'on fait au grand Mocquart. Je n'ai pas lu son étron, c'est trop cher pour mes moyens. Le même Bouilhet m'a demandé à plusieurs reprises si tu étais content du débit de *Sylvie* et il a défendu ladite dame devant un bourgeois qui gueulait contre son immoralité, sans l'avoir lu, bien entendu.

Ah ! mon pauvre vieux, il faut être né enragé pour faire de la littérature ! Comme on est soutenu ! comme on est encouragé ! comme on est récompensé ! Oui, fais ton livre sur *La condition des Artistes*, le besoin s'en fait sentir, pour moi du moins.

Pourquoi te sens-tu « troublé et hésitant » ? Que tu sois embêté, exaspéré, je le conçois. C'est mon état ordinaire, à moi qui n'ai pas les ennuis matériels. Mais puisque tu as encore plusieurs livres dans ton sac et un intérieur domestique plein de tendresse, c'est-à-dire le dessus et le dessous de la vie, marche sans tourner la tête et droit vers ton but.

Nous gueulons contre notre époque. Mais Rabelais, ni Molière, ni Voltaire même ne nous ont fait leurs confidences ? On préférerait à Shakespeare je ne sais plus quel baladin qui montrait des ours. Il est vrai que j'aimerais mieux être comparé à Mangin qu'à bien de nos confrères. Enfin ! Étourdissons-nous avec le bruit de la plume et buvons de l'encre. Ça grise mieux que le vin. Quant à suivre les conseils du père Sainte-Beuve, « ménager la chèvre et le chou, mettre de l'eau dans son vin, s'arranger en un mot pour réussir près du public », c'est trop difficile et trop chanceux. Tu sais qu'il me prêche, de mon côté, pour faire du moderne. Eh bien ! sais-tu ce que je rêve, maintenant ? Une histoire de Cambyse. Mais je rejette ce rêve-là, je suis trop vieux et puis ! et puis ! Adieu,

mon pauvre vieux, bon courage. Je t'embrasse très fort.

Au même.

Quel homme que ce père Hugo! S... n... de D..., quel poète! Je viens d'un trait d'avaloir les deux volumes! Tu me manques! Bouilhet me manque! Un auditoire intelligent me manque! J'ai besoin de gueuler trois mille vers comme on n'en a jamais faits! Et quand je dis gueuler — non, hurler! Je ne me connais plus! qu'on m'attache! Ah! ça m'a fait du bien!

Mais j'ai trouvé trois détails *superbes* qui ne sont nullement historiques et qui se trouvent dans *Salammbô*. Il va falloir que je les enlève, car on ne manquerait pas de crier au plagiat. Ce sont les pauvres qui ont toujours volé!

Ma besogne va un peu mieux. Je suis en plein dans une bataille d'éléphants et je te prie de croire que je tue les hommes comme les mouches. Je verse le sang à flots.

Je voulais t'écrire une longue lettre, mon pauvre vieux, sur tous les ennuis que tu as et qui ne me paraissent pas légers, mais franchement il est temps que j'aille me coucher. Voilà quatre heures du matin dans quelques minutes.

Le père Hugo m'a mis la boule à l'envers.

J'ai moi-même depuis quelque temps des ennuis et des inquiétudes qui ne sont pas minces. Enfin « Allah kherim! »

Tu me parais en bon train. Tu as raison. Ton livre ne sortant pas (comme lieu de scènes) de la Belgique,

aura une couleur et une unité très franches. Mais songe sérieusement après celui-là à ton ouvrage sur la Bourse dont le *besoin se fait sentir*.

A Jules Duplan.

Trouville, 4 mai 1861.

Tu as été bien gentil de m'envoyer le numéro du *Figaro* contenant mon épître au gars Pechmedja. Voilà ce que c'est, mon vieux, que d'être poli envers les « étrangers » ! Après tout, je m'en f... et contre-f..., il était sans doute décidé par la Providence que je signerais des choses dans le *Figaro*.

Je suis ici depuis avant-hier au soir avec ma mère qui y était appelée pour affaires d'intérêt. Mais dans huit jours, je serai rentré à Croisset et je n'en bouge qu'à la terminaison de *Salammbô*. Je recommençais à travailler quand ce petit dérangement est survenu.

J'ai reçu une lettre de l'archevêque me disant que les comédiens des Français ne savent pas trop quelles corrections lui demander. N'importe ! il « faut faire » des corrections, parce qu'on ne doit jamais accepter les choses du premier coup. *Nil admirari*. Voilà... Ce qui n'empêche pas que nous n'ayons passé une jolie soirée tous les quatre la veille de mon départ. Tu étais si joyeux que Narcisse t'a cru un peu pochard (*sic*). Il ne revenait pas de ta « vvvvverve ».

J'assisterai demain à des processions où figure un agneau vivant avec un môme de trois ans, pour représenter saint Jean-Baptiste !! Où sont Jourdan et Labédollière ?

Si tu étais ici, devant chaque maison et chaque buis-

son, je pourrais te raconter un chapitre de ma jeunesse. J'ai tant de souvenirs *en ces lieux*, qu'avant-hier au soir, en arrivant, j'en étais comme grisé. (Paraphrase de la tristesse d'Olympia, mon cher monsieur.) Ah ! j'y ai bien aimé, bien rêvé et bu pas mal de petits verres avec des gens maintenant morts.

Adieu, cher vieux ; écris-moi quand ça ne t'embêtera pas.

A Ernest Feydeau.

Croisset, mercredi soir.

Tu ne me parais pas te réjouir infiniment, mon vieux Feydeau ? et je le conçois ! L'existence n'étant tolérable que dans le *délire littéraire*. Mais le délire a des intermittences ; et c'est alors que l'on s'embête.

J'applaudis à ton idée de faire une pièce après ton livre sur Alger. Pourquoi veux-tu l'écrire dans des « tons doux » ? Soyons féroces, au contraire ! Versons de l'eau-de-vie sur ce siècle d'eau sucrée. Noyons le bourgeois dans un grog à XI mille degrés et que la gueule lui en brûle, qu'il en rugisse de douleur ! C'est peut-être un moyen de l'émoustiller ? On ne gagne rien à faire des concessions, à s'émonder, à se dolcifier, à vouloir plaire en un mot. Tu auras beau t'y prendre, mon bonhomme, tu révolteras toujours. Dieu merci pour toi !

Au reste, puisque tu as ton idée, exécute-la. Mais sois sûr que ce qui a choqué ces messieurs dans ta dernière œuvre théâtrale est précisément ce qu'elle comportait de bon et de *particulier*. Tous les angles sont blessants. Fais des boules de suif ou des tartines

de beurre fondu et on les gôbera en s'écriant : « Quelle douceur ! »

Quant à moi, je suis rentré ici vendredi soir et je retravaille avec plus d'acharnement que de succès, étant maintenant dans un passage atroce, un endroit de troisième plan et qui même, réussi dans la perfection, ne peut être que d'un médiocre effet. Et s'il est raté, c'est à jeter le livre par la fenêtre. Mais dussé-je y être encore dix ans, je ne rentrerai à Paris qu'avec *Salammbô* terminée ! C'est un serment que je me suis fait. Voilà, vieux, tout ce que j'ai à te dire. Il fait très chaud. Je braille en chemise, au clair de lune, mes fenêtres ouvertes.

Bonne pioche.

Au même.

Croisset, lundi.

Je vais commencer après-demain le dernier mouvement de mon avant-dernier chapitre : La grillade de moutards, ce qui va bien me demander encore trois semaines, après quoi j'attendrai ta seigneurie avec impatience.

Tu ne peux pas te figurer ma fatigue, mes angoisses et mon ennui. Quant à me reposer, comme tu me le conseilles, ça m'est impossible. Je ne pourrais plus me remettre en route. Et d'ailleurs comment se reposer, et que faire en se reposant ?

A mesure que j'avance mes doutes sur l'ensemble augmentent et je m'aperçois des défauts de l'œuvre, défauts irrémédiables et que je n'enlèverai point, une verrue valant mieux qu'une cicatrice.

Je me suis juré de ne point reparaitre à Paris avant la fin, le séjour de la capitale me devenant odieux, intolérable, avec la scie que l'on m'y fait sur *Salammbô*. D'autre part, il faut bien compter trois mois pour relire, faire copier, re-recorriger la copie et faire imprimer. Or, comme l'été est une saison détestable pour publier, si je n'ai fini en janvier, cela me remet à l'automne prochain. Tels sont, ô grand homme, les motifs de mon redoublement d'acharnement. Je suis beau comme morale. Mais je crois que je deviens stupide intellectuellement parlant. Depuis un an j'ai vu Bouilhet ici vingt quatre heures et je te remets de semaine en semaine. Les vieux Mythes des Amazones qui se brûlaient le sein pour tirer de l'arc, est une réalités pour certaines gens ! Que de sacrifices vous coûte la moindre des phrases !

Il me semble que tu es en ébullition, deux pièces à la fois, quel gaillard !

Je lis maintenant de la physiologie, des observations médicales sur des gens qui crèvent de faim et je cherche à rattacher le mythe de Proserpine à celui de Tanit. Voici mon travail depuis deux jours tout en préparant les horreurs finales du chapitre XIII qui seront dépassées par celles du chapitre XIV. J'ai fini l'interminable bouquin de Livingstone et relu beaucoup de Rabelais. Que je sois pendu si j'ai la moindre chose à te conter.

Nous avons eu ici, pendant trois semaines, des parents auxquels je n'ai pas tenu une fois compagnie pendant une heure, et je n'ai vu personne de tout l'été ; ma plus grande distraction était de me laver dans la rivière. Attends-toi donc, dans une quinzaine environ, à recevoir de moi une lettre qui te conviera à venir dans ma cabane.

Que devient Sainte-Beuve? jamais tu ne m'en parles.

Adieu, vieux brave.

A Eugène Crépet.

Lundi soir.

Je viens de recevoir vos deux beaux volumes, mon cher ami, cadeau dont je vous remercie très fort. J'attendrai pour vous en parler que je les aie lus à loisir, — car ce ne sont point là de ces choses qu'on avale en une après-midi — et pour le moment je suis accablé de besogne.

Je me suis juré de ne revenir à Paris qu'avec mon roman terminé. Mais à mesure que j'avance dans ce travail, j'en vois toutes les difficultés, et tous les défauts, et je ne suis pas gai.

J'aurai fini, si mes défaillances ne sont pas trop fortes, au mois de janvier prochain.

Je crois au succès de votre publication « dont le besoin se faisait sentir. » En tout cas, vous aurez fait là une œuvre méritoire. Ce que j'ai feuilleté, ce soir, des notices m'a plu.

Voilà tout ce que je peux vous dire.

Adieu, bonne chance, bonne santé, bonne humeur.

Je vous serre la dextre tendrement.

A vous.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Vous êtes bien gentil, mon cher Jules, de m'avoir envoyé ces bougreries puniques. Elles doivent avoir été rapportées par le major Humbert ? Je connaissais les poissons et le vase. Mais la troisième (les trois jambes dansant sur un taureau) me fait le plus grand plaisir, bien que je n'y comprenne goutte. Espérons que je trouverai le moyen de l'intercaler quelque part ?

Puisque vous vous intéressez à cet interminable travail, je vais vous en donner des nouvelles. Il me reste encore à écrire la fin d'un chapitre ; 2^o le chapitre XIV et 3^o le chapitre XV qui sera très court. Bref, j'espère en être débarrassé dans le courant de janvier et je vous dirai bassement que j'aspire à cette époque avec une grande violence. *Je m'en peux plus* ; le siège de Carthage que je termine maintenant m'a achevé, les machines de guerre me scient le dos ! Je sue du sang, je pisse de l'huile bouillante, je chie des catapultes et je rote des balles de frondeurs. Tel est mon état.

Et puis je commence déjà à être las de toutes les stupidités qui seront dites à l'occasion de ce livre, à moins qu'il me tombe à plat, chose possible. Car où trouver des gens qui s'intéressent à tout cela ?

Mes intentions sont du reste louables. Ainsi, je suis parvenu dans le même chapitre à amener successivement une pluie de m..... (sic) et une procession de pédérastes. Je m'en tiens là ! Serai-je trop sobre ?

A mesure que j'avance, je juge mieux l'ensemble qui me paraît trop long et plein de redites. Les mêmes

effets reviennent trop souvent. On sera harassé de tous ces troupiers féroces. Et le plan est, malheureusement, fait de telle façon que des suppressions amèneraient les obscurités trop nombreuses, etc., etc. N'importe ! j'aurai peut-être fait rêver à de grandes choses, ce qui est déjà bien gentil.

Je n'ai pas bougé de tout l'été et je n'ai vu personne, sauf Bouilhet, pendant vingt-quatre heures.

Et vous ? Où en est votre *Jeune Bourgeoise* ? Vous êtes-vous amusé, ces vacances ? Il me semble que vous déambulez beaucoup ?

La *Sœur Philomène* a dû se vendre très bien ? à en juger par les nombreuses bourgeoises de ma connaissance qui en ont été toutes ravies. C'est là le mot.

Qu'en ont dit les abrutis du feuilleton ? Je sais que Saint-Victor vous a fait un très bel article. Mais je ne l'ai pas lu.

Au risque de me répéter, je déclare encore une fois à la face de Dieu et des hommes (comme M. Prudhomme), que vous avez écrit là un excellent livre, bien que vous souteniez dans votre correspondance des hérésies, relativement aux répétitions des mots.

Vous êtes-vous gaudis, comme moi, des croix d'honneur semées sur la littérature au 15 août ? Nadaud et Énault m'apparaissent dans les fulgurations de l'Étoile... rêvons ! et quelle joie ç'a dû être pour les chemisiers !

Adieu ; je songe à vous très souvent et vous aime plus que je ne saurais le dire. Je vous serre les deux mains et je vous baise sur les deux joues.

A madame Roger des Genettes.

.....
.....
Un bon sujet de roman est celui qui vient tout d'une pièce, d'un seul jet. C'est une idée mère d'où toutes les autres découlent. On n'est pas du tout libre d'écrire telle ou telle chose. On ne choisit pas son sujet. Voilà ce que le public et les critiques ne comprennent pas. Le secret des chefs-d'œuvre est là, dans la concordance du sujet et du tempérament de l'auteur.

Vous avez raison, il faut parler avec respect de Lucrèce; je ne lui vois de comparable que Byron et Byron n'a pas sa gravité, ni la sincérité de sa tristesse. La mélancolie antique me semble plus profonde que celle des modernes, qui sous-entendent tous plus ou moins l'immortalité au-delà du *trou noir*. Mais, pour les anciens, ce trou noir était l'infini même; leurs rêves se dessinent et passent sur un fond d'ébène immuable. Pas de cris, pas de convulsions, rien que la fixité d'un visage pensif. Les Dieux n'étant plus et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc-Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été. Je ne trouve nulle part cette grandeur, mais ce qui rend Lucrèce intolérable, c'est sa physique qu'il donne comme positive. C'est parce qu'il n'a pas assez douté qu'il est faible; il a voulu expliquer, conclure! S'il n'avait eu d'Epicure que l'esprit sans en avoir le système, toutes les parties de son œuvre eussent été immortelles et *radicales*. N'importe, nos poètes modernes sont de maigres penseurs à côté d'un tel homme.

A Ernest Feydeau.

Croisset, samedi soir.

L'histoire de Schamfara poète *auvergnat* m'a délecté! C'est beau! très beau! exquis! sublime! Quel tas de brutes! Mais *pourquoi* s'en occuper? on ne doit pas admettre que de tels imbéciles existent.

Tu as, mon bonhomme, le sort de tous. Cite-moi l'œuvre et l'écrivain de quelque valeur qui n'ait pas été *déchiré*. Relis l'histoire et remercie les Dieux. Quant aux conseils de Sainte-Beuve, ils peuvent être bons pour *d'autres*. On n'a de chance qu'en suivant son tempérament et en l'exagérant. Des concessions, monsieur? Mais ce sont les concessions qui ont conduit Louis XVI à l'échafaud.

Ce qui n'empêche pas que je préfère, pour moi, ne jamais me mêler de ces messieurs ni directement, ni indirectement. La recherche de l'art en soi demande trop de temps pour qu'on en perde même un peu à repousser les roquets qui vous mordent les jambes; il faut imiter les fakirs qui passent leur vie la tête levée vers le soleil, tandis que de la vermine leur parcourt le corps.

J'ai lu *Jessé*. Rien ne ressemble plus à un chef-d'œuvre tant c'est d'une stupidité continue et irréprochable. Quelle conception, quel plan et quel style! Il n'est pas possible d'imaginer une ordure plus infecte, et dire que ce monsieur-là passe pour un homme d'esprit, un lettré, un malin, un homme fort. O dérision! amertume!

J'ai fait, de mon treizième chapitre, 22 pages; il

doit en avoir une quarantaine, ce qui me mènera jusqu'à la fin d'octobre. L'avant-dernier et le quinzième, qui aura dix pages; me demanderont bien encore deux bons mois. Je suis à compter les jours, car je veux avoir fini en janvier, pour publier en mars. A mesure que j'avance, je m'aperçois des répétitions, ce qui fait que je récris à neuf des passages situés cent ou deux cents pages plus haut, besogne très amusante. Je bûche comme un nègre, je ne lis rien, je ne vois personne, j'ai une existence de curé, monotone, piètre et décolorée. Je compte sur ta visite quand je serai à la fin de mon treizième chapitre; nous en aurons à nous dire.

Oui, on m'engueulera, tu peux y compter. *Salammbô* 1° embêtera les bourgeois, c'est-à-dire tout le monde; 2° révoltera les nerfs et le cœur des personnes sensibles; 3° irritera les archéologues; 4° semblera intelligible aux dames; 5° me fera passer pour pédéraste et anthropophage. Espérons-le!

J'arrive aux tons un peu foncés. On commence à marcher dans les tripes et à brûler les moutards. Beudelaire sera content! et l'ombre de Pétrus Borel blanche et innocente comme la face de Pierrot, en sera peut-être jalouse. A la grâce de Dieu.

Je trouve immoral d'affubler le chef d'une jolie femme d'une cuvette pareille à celle qu'on voit sur la carte de visite que tu m'as envoyée, en un mot de le souiller par une telle photographie. Tout homme qui se sert de la photographie est d'ailleurs coupable. Tu manques de principes.

Adieu, vieux troubadour. Je t'embrasse tendrement : bon courage.

A Jules Duplan.

Mon vieux d'Holbourg,

Si je ne t'ai prié plus tôt de remercier M. le président de Blamont de sa consultation, c'est que.... je voulais être sorti du *Défilé de la Hache!* — C'est fait ! je viens d'en sortir. J'ai vingt mille hommes qui viennent de crever et de se manger réciproquement. J'ai là, je crois, des détails coquets et j'espère soulever de dégoût le cœur des honnêtes gens. Monseigneur m'a fait faire pas mal de changements et de corrections à mon siège et à ma brûlade (j'ai rajouté des supplices); bref, ça marche, maintenant, plus lestement.

Monseigneur n'a pas été indulgent. Monseigneur est sévère, mais juste. Depuis son départ (le 11 décembre), j'ai écrit 14 pages; tu vois si j'ai le bourrichon monté. — Je peux (si je continue de ce train-là), avoir fini dans six semaines, et être à Paris du 12 au 20 février, Mais je compte encore six belles semaines pour revoir l'ensemble, ce qui me remet, pour avoir complètement terminé, aux premiers jours d'avril. Peu importe, du reste, car je suis presque résolu à attendre que la première flambée des Misérables se soit éteinte, c'est-à-dire à publier au mois d'octobre prochain.

Voilà, vieux. — Je ne sors pas, je ne vois personne, — je brûle un bois considérable et je trouble les échos de ma solitude par mes gueulades frénétiques et continues.

Donne-moi des nouvelles de ce pauvre bougre de Gleyre.

J'ai été bien content d'apprendre qu'il va mieux.
Et toi? Ça marche-t-il un peu mieux.?

Je te souhaite, pour 1862, trois millions de bénéfices, et je t'embrasse comme je l'aime : tendrement.
Dépose-moi aux pieds de madame Cornu.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Samedi, 10 h. du soir.

Mes chers bons, je me suis transporté ce matin à Rouen et je vous envoie mon travail de cette après-midi. Il y avait trois lettres de M. de la Popelinière, je les ai copiées toutes les trois et j'ai ajouté quelques fragments qui me semblent assez drôles. Ne m'avez aucun gré de la chose. Cela m'a amusé, attendri, excité. J'aurais voulu boire les larmes de cette pauvre M^{me} de La Popelinière. Bref, ces vieilles écritures et tout ce qu'elles me faisaient entrevoir et rêver m'avaient monté le bourrichon et je me suis laissé polluer par l'histoire, délicieusement.

J'ai copié textuellement l'orthographe et l'absence de ponctuation. Quant au dernier morceau, la lettre de la comtesse des Barres à l'abbé de Choisy, je sais bien que l'on attribue au dit abbé une histoire de la comtesse des Barres, qui serait sa propre histoire, à lui? Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai lu une lettre d'une écriture très ancienne, à demi-effacée et « qui respire la passion »; elle est donnée par une note manuscrite de Leber comme étant positivement adressée à l'abbé de Choisy. Ce qu'il y a de plus prudent est de s'en tenir à l'anonyme?

Nos deux lettres ont dû se croiser et je commençais à m'ennuyer de vous, comme vous voyez. Le gros bouquin dont vous me parlez, n'est-ce pas pour la

Femme au dix-huitième siècle? Vous marchez sur un terrain solide, vous autres, je vous envie! *Carthage* n'en finit! j'ai commencé hier le dernier chapitre. Mais ça m'ennuie démesurément, je dégobille dessus, voilà. Ah! quel « ouf! » je pousserai quand j'aurai mis la barre finale.

Je viens de me livrer à des lectures pathologiques sur la soif et la faim, pour un passage aimable qui me reste à faire, mais je n'ai pas sous la main un recueil où il y a peut-être quelque chose? Transition adroite pour vous prier (*par pari refertur*, ou autrement: Bal paré à la Préfecture) de voir à la bibliothèque de l'École de médecine, dans la Bibliothèque médicale, t. LXVIII, le « journal d'un négociant qui s'est laissé mourir de faim. » Si vous y trouvez des détails chic, envoyez-les moi. J'ai cependant tout ce qu'il me faut, mais qui sait?

Je ne sais encore quand je vous reverrai. Pas avant la fin de janvier, certainement. Et puis, ceci est un conseil que je vous demande et un fait à enquérir, comme disent les philosophes. Si les *Misérables* se mettent à paraître au mois de février et qu'on en publie deux volumes tous les mois, ne trouvez-vous pas impudent et imprudent de risquer *Salammbô* pendant ce temps-là? Ma pauvre chaloupe, mon pauvre petit joujou, sera écrasée par cette trirème, par cette pyramide.

A Ernest Feydeau.

Je finissais par te croire crevé. Mais puisque c'est la pioche qui a été cause de ton retard insigne, je te pardonne et te bénis.

Moi aussi je ne fainéantise pas. J'ai profondément remanié (coupé par-ci et allongé par-là) mon dernier chapitre. Je peux avoir tout fini au milieu de février.

Quant à la publication, tu me dis à propos du père Hugo une phrase où je ne comprends rien en m'appelant à la fois trop et trop peu modeste. Je demande des commentaires. Il n'y a là-dedans aucune modestie, mais 1° prudence, car le père Hugo prendra, pendant longtemps, toute la place pour lui seul, et, 2° indifférence, dégoût, couardise, tout ce que tu voudras. La typographie me pue tellement au nez que je recule devant elle, toujours. J'ai laissé la *Bovary* dormir six mois après sa terminaison, et quand j'ai eu gagné mon procès, sans ma mère et Bouilhet je m'en serais tenu là, et n'aurais pas publié en volume. Lorsqu'une œuvre est finie il faut songer à en faire une autre. Quant à celle qui vient d'être faite, elle me devient absolument indifférente, et si je la fais voir au public, c'est par bêtise et en vertu d'une idée reçue, *qu'il faut publier*, chose dont je ne sens pas pour moi le besoin. Je ne dis même pas là-dessus tout ce que je pense dans la crainte d'avoir l'air d'un poseur.

Et toi? ça marche-t-il? es-tu content? Mais je croyais ton *Alger* complètement fini? et je m'attendais à le recevoir un de ces jours. Adieu, bon courage. Je te souhaite pour 1862 toutes les félicités possibles et je t'embrasse.

A Charles Baudelaire.

Je vous envoie la lettre que j'ai reçue de Sandeau, hier matin. Je vous prie de ne pas la perdre et de me la rendre, quand vous l'aurez lue, mon cher Baudelaire.

Et ne me remerciez pas trop pour un petit service qui ne m'a rien coûté du tout.

Comment voulez-vous que je connaisse l'article de Sainte-Beuve? Qui m'en aurait parlé puisque je ne vois personne?

Je compte me livrer avec vous à un fier dialogue, dans une quinzaine de jours.

Mille poignées de main.

A vous.

A M^{me} Roger des Genettes.

Croisset, 1862.

A vous, je peux tout dire. Eh bien! notre Dieu baisse; les *Misérables* m'exaspèrent et il n'est pas permis d'en dire du mal, on a l'air d'un mouchard. La position de l'auteur est inexpugnable, inattaquable. Moi qui ai passé ma vie à l'adorer, je suis présentement *indigné*; il faut bien que j'éclate, cependant.

Je ne trouve dans ce livre ni vérité, ni grandeur. Quant au style, il me semble intentionnellement incorrect et bas. C'est une façon de flatter le populaire. Hugo a des attentions et des prévenances pour tout le monde; Saint-Simoniens, Philippistes et jusqu'aux aubergistes, tous sont platement adulés. Et des types

tout d'une pièce comme dans les tragédies. Où y a-t-il des prostituées comme Fantine, des forçats comme Valjean, et des hommes politiques comme les stupides cocos de l'A, B, C? Pas une fois on ne les voit *souffrir* dans le fond de leur âme. Ce sont des mannequins, des bonshommes en sucre, à commencer par monseigneur Bienvenu. Par rage socialiste, Hugo a calomnié l'Eglise comme il a calomnié la misère. Où est l'évêque qui demande la bénédiction d'un conventionnel? Où est la fabrique où l'on met à la porte une fille pour avoir un enfant? Et les digressions! Y en a-t-il! Y en a-t-il! Le passage des engrais a dû ravir Pelletan. Ce livre est fait pour la crapule catholico-socialiste, pour toute la vermine philosophico-évangélique. Quel joli caractère que celui de M. Marius vivant trois jours sur une côtelette et que celui de M. Enjolras qui n'a donné que deux baisers dans sa vie, pauvre garçon! Quant à leurs discours, ils parlent très bien, mais tous *de même*. Le rabâchage du père Gillenormant, le délire final de Valjean, l'humour de Cholomiès et de Gantaise, tout cela est dans le même moule. Toujours des pointes, des farces, le parti pris de la gaieté et jamais rien de comique. Des explications énormes données sur des choses en dehors du sujet et rien sur les choses qui sont indispensables au sujet. Mais en revanche des sermons pour dire que le suffrage universel est une bien jolie chose, qu'il faut de l'instruction aux masses, cela est répété à satiété. Décidément, ce livre, malgré de beaux morceaux, et ils sont rares, est enfantin. L'observation est une qualité secondaire en littérature, mais il n'est pas permis de peindre si faussement la société quand on est le contemporain de Balzac et de Dickens. C'était un bien beau sujet pourtant, mais quel calme il aurait

fallu et quelle envergure scientifique! Il est vrai que le père Hugo méprise la science et il le prouve.

Confirme en mon esprit Descartes ou Spinoza.

La postérité ne lui pardonnera pas à celui-là d'avoir voulu être un penseur, malgré sa nature. Où la rage de la prose philosophique l'a-t-elle conduit? Et quelle philosophie? Celle de Prudhomme, du bonhomme Richard et de Béranger. Il n'est pas plus penseur que Racine ou que La Fontaine qu'il estime médiocrement c'est-à-dire qu'il résume comme eux le courant, l'ensemble des idées banales de son époque, et avec une telle persistance qu'il en oublie son œuvre et son art. Voilà mon opinion; je la garde pour moi, bien entendu. Tout ce qui touche une plume doit avoir trop de reconnaissance à Hugo pour se permettre une critique; mais je trouve, extérieurement, que les dieux vieillissent.

J'attends votre réponse et votre colère.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Collez sur votre glace, ô mes chéris! que :
Dimanche prochain 16, je vous attends, boulevard du Temple, dans l'après-midi.

Si vous ne pouviez venir ce jour-là, envoyez-moi un petit mot, pour me dire le jour et l'heure où nous pourrions nous embrasser, mais je compte sur vous néanmoins.

A bientôt. Je vous serre les quatre mains à vous casser les doigts.

Je reste chez Bouilhet de mercredi à samedi soir

Aux mêmes.

C'est lundi qu'aura lieu la solennité. Grippe ou non.

Et je vous demande pardon de vous avoir fait attendre si longtemps. Voici le programme :

1° Je commencerai à hurler à quatre heures juste. Donc venez vers trois.

2° A sept heures dîner oriental. On vous y servira de la chair humaine, des cervelles de bourgeois et des clitoris de tigresse sautés au beurre de rhinocéros.

3° Après le café, reprise de la gueulade punique jusqu'à crevaison des auditeurs.

Ça vous va-t-il ?

A vous.

P. S. — Exactitude et mystère !

A Jules Duplan.

Ton frère, dans son avant-dernière lettre, m'en avait annoncé une de Ta Seigneurie, et je serais bien aise de l'avoir pour que tu me dises ton opinion sur le point en litige. Dois-je ou ne dois-je pas prêter mon manuscrit à Lévy ?

Si tu dînes demain avec le président de Blamont, dis-lui que je lui répondrai là-dessus mercredi. C'est demain qu'arrive Monseigneur, je prendrai son avis, — le tien, et je me déciderai.

Je suis sûr que mon notaire me trouve insensé. Il ne réfléchit pas assez à ceci : 1° Lévy, quoiqu'il trouve du manuscrit, le dépréciera ; 2° Nous pouvons nous fâcher, avoir recours à un autre éditeur ; cet autre édi-

teur lui aussi voudra savoir à quoi s'en tenir, il peut en être de même pour un troisième et un quatrième ; 3° Pourquoi faire une exception qui m'est défavorable ? puisque du moment que l'on a un nom en littérature il est d'usage de vendre chat en poche.

Si toutes ces considérations étaient levées, je passerais sur la première de toutes qui est une répugnance, une *horripilation* extrême à me laisser juger par M. Lévy. Il doit acheter mon nom et rien que cela. Ah ! que j'ai eu raison de confier mon affaire à un tiers ! Si j'étais là-bas, j'aurais embrouillé, ou pour mieux dire rompu les choses par ma violence intempestive ! Quant à la question d'immoralité qui revient (est-ce une plaisanterie du président ou une objection de Michel ?), je me targue : 1° du jugement qui me déclare un homme moral ; et 2° de l'opinion des bourgeois qui me déclarent obscène — ce qui fait qu'à ce point de vue-là j'ai une valeur double. Bref, ça commence à m'em... et je vous enverrai ma réponse définitive dès que j'aurai eu ton avis et celui de Monseigneur.. J'ai lu, grâce à toi, quatorze féeries ;, jamais plus lourd : *pensum* ne m'a pesé ! Nom d'un nom ! est-ce bête ! Mais ce n'est pas une féerie que je veux faire. — Non ! non ! je rêve une pièce passionnée où le fantastique soit au bout ; il faut sortir des vieux cadres et des vieilles rengaines et commencer par mettre dehors la lâche venette dont sont imbibés tous ceux qui font ou veulent faire du théâtre. Le domaine de la fantaisie est assez large pour qu'on y trouve une place propre.. Voilà tout ce que je veux dire.

Au même.

Mardi.

Mon bon,

Je te ferai observer que ni toi ni ton frère n'avez répondu à *une seule* des objections que je posais relativement à la remise du manuscrit. (J'ai tort, c'est convenu.)

L'archevêque est d'avis que je lise moi-même à Lévy des fragments seulement. Je ne comprends pas la nuance, à te dire vrai. Donc, me voilà condamné à subir un examen par-devant tous les éditeurs de Paris. Quant aux illustrations, m'offrirait-on cent mille francs, je te jure qu'il n'en paraîtra pas *une*. Ainsi, il est inutile de revenir là-dessus. Cette idée seule me fait entrer en phrénésie. Je trouve cela stupide, surtout à propos de *Carthage*. Jamais, jamais ! plutôt ren-gâiner le manuscrit indéfiniment au fond de mon tiroir. Donc, voilà une question scindée.

De plus, il est une facétie dont je commence à être las, à savoir celle de l'obscénité. Comme maître Lévy paye fort peu mon avocat, quand j'ai un procès, je trouve mauvais qu'il ait des inquiétudes. Car, si mon immoralité a profité à quelqu'un, c'est à lui, il me semble ?

En résumé : concessions d'argent, tant qu'on voudra ; concessions d'art, aucune.

Je commence aujourd'hui les dernières corrections. J'en ai pour quinze jours, après quoi je m'occuperai d'autre chose. Voilà. Donc, ton frère peut répondre à Lévy que les relations sont interrompues, car nous ne paraissions pas disposés à céder ni l'un ni l'autre. On peut encore lui demander combien il offre de la chose

sans la connaître. Libre à moi d'accepter ou de refuser. J'irai à un autre éditeur, ou bien j'imprimerai à mes frais ou j'imprimerai plus tard, ou pas du tout. Tu sais que la rage typographique me ronge très peu, et, Dieu merci ! comme j'ai de quoi manger, je peux attendre. Je crois que les em..... de la *Revue de Paris* vont recommencer.

Non ! non ! Que ton frère prenne des informations, qu'il voie ailleurs, qu'il soit plus coulant sur le prix. Tout ce qu'il voudra, mais puisque Lévy a peur, je deviens féroce et ne recule pas d'une semelle ; tel est mon caractère. Je sais bien que vous allez me trouver complètement insensé. Mais la persistance que Lévy met à demander des illustrations me f... dans une fureur impossible à décrire. Ah ! qu'on me le montre, le coco qui fera le portrait d'Hannibal, et le dessin d'un fauteuil carthaginois ! il me rendra grand service. Ce n'était guère la peine d'employer tant d'art à laisser tout dans le vague pour qu'un pignouf vienne démolir mon rêve par sa précision inepte. Je me connais plus et je t'embrasse tendrement, et indigné, faoutre !

Au même.

Lundi soir.

Vous pouvez envoyer chercher le manuscrit chez Ducamp (il est maintenant à Bade) où Jenny le remettra au porteur ; c'est convenu. Que ton frère le garde jusqu'à nouvel ordre.

Pas de nouvelles de Lacroix ! Au reste, peu m'importe. L'idée seule de Salammbô m'assomme comme si on me f... un coup de bâton sur la tête.

Monseigneur doit arriver à Paris, surveille-le un

peu. Il m'a l'air tout disposé à se laisser mener par cet âne de Thierry. Voilà Beauvalet parti, ce que je juge *déplorable*; et par sa négligence il perd Plessy qui est seule capable de jouer sa Duchesse. Monseigneur est si bon ! Mais pour atteindre d'abord à un « canonicat », il faut s'y prendre autrement.

Je ne suis pas gai, mon pauvre vieux. Peu d'imagination, le petit bonhomme se sent usé ; je rêve, je patauge. Tout ce que j'entrevois me semble impossible ou déplorable. Et toi ? Édouard m'a dit que tu n'étais guère hilare.

Peux-tu me dire si Théo est revenu d'Angleterre, et s'il a fait un ou des articles au *Moniteur* ? La suppression du musée Campana a dû mettre les Cornu dans un bon état. Voilà ce que l'on gagne à servir les souverains.

Adieu, pauvre vieux ; je t'embrasse tendrement.

P. S. — Stimule Monseigneur. J'ai découvert un abbé Pruneau. Ainsi s'appelle le grand vicaire actuel de l'évêque de Meaux.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Ce que je deviens, mes chers bons ? rien du tout. Je suis enfin débarrassé de *Salammbô*. La copie est à Paris depuis lundi dernier, mais je n'ai jusqu'à présent rien conclu quant à la vente de ce fort colis.

Je me suis enfin résigné à considérer comme fini un travail interminable. A présent le cordon ombilical est coupé. Ouf ! n'y pensons plus ! Il s'agit de passer à d'autres exercices.

Mais lesquels ? Je rêve un tas de choses, je divague dans mille projets. Un livre à écrire est pour moi un long voyage. La navigation est rude et j'en ai

d'avance mal au cœur. Voilà. Si bien que la venette, s'ajoutant à ma stérilité d'imagination, je ne trouve rien. Dès qu'une idée surgit à l'horizon et que je crois entrevoir quelque chose, j'aperçois en même temps de telles difficultés que je passe à une autre, et ainsi de suite.

J'ai lu, d'un seul coup, trente-trois féeries modernes : tout le répertoire Dennery, Clairville, Anicet Bourgeois ! Quel *pensum* ! C'est avec *Saint Augustin* et le *Cochon de lait*, ce que je connais de plus lourd. On n'a pas l'idée du poids de ces fantaisies. Je lis aussi des poésies de Shakespeare, la Bibliothèque des Fées et j'ai terminé les *Misérables*. Avez-vous savouré la dissertation sur les engrais ? ça doit plaire à Pelletan.

Quant à mes projets de locomotion, je ne sais encore si j'irai à Vichy. Vous pouvez donc m'écrire ici, en toute sécurité, jusqu'aux premiers jours d'août. Serez-vous à Paris à cette époque ? Mon intention est toujours de commencer mon hiver dès le milieu de septembre prochain pour faire « gémir les presses ».

Le ciel n'est pas plus beau ici qu'en Champagne ; on dirait à sa couleur un pot de chambre mal rincé ; il a des écaillures de vieille porcelaine avec un vague ton jaune au milieu, qui ressemble à de l'urine et tient la place du soleil. La nature est bête comme les hommes, décidément. Quand on a le malheur d'être cloué à ces aimables contrées, on devrait vivre, aux lumières, dans une serre chaude.

Il doit y avoir dans quinze jours des courses à Rouen. J'aurai peut-être la visite de Claudin. Ce sera le seul astre de mon été.

Les répétitions de *Dolorès* aux Français commencent mercredi prochain. Quant à *Faustine*, je soupçonne

Fournier de méditer quelque farce désagréable à son auteur. Joli monde! joli! joli!

Allons! ne vous embêtez pas trop et pensez à moi qui vous embrasse tous les deux tendrement.

A Jules Duplân.

Vichy.

Tu es un misérable de ne pas avoir charmé ma solitude par quelque épître, cela m'eût égayé dans la vie embêtante que je mène, et où je n'ai pour distraction que la vue de Jules Lecomte sous les arbres du Parc!

J'ai lu beaucoup de romans depuis que je suis ici, et avant-hier la *Vie de Jésus* de l'ami Renan, œuvre qui m'enthousiasme peu. J'ai réfléchi à mes deux plans sans y rien ajouter et à la féerie sans rien trouver. Monseigneur me paraît très en train et nous allons nous y mettre sérieusement dans dix jours, quand je serai rentré à Paris.

Il paraît que vous avez tous les deux solidement bûché les eaux de Saint-Ronan. Vous avez eu une forte conférence ecclésiastique.

S... n... d'un chien, quelle chaleur! Après plusieurs jours de froid et de pluie où je grelottais sans pouvoir me réchauffer, nous jouissons maintenant d'une température étouffante. Elle m'obstrue l'entendement, je ne fais que souffler et dormir étendu « comme un veau » sur mon lit.

Lis-tu dans la « Franchise » le salon de ce vieux Hennequin? Oh! énorme! Encore plus beau comme critique d'art que comme poète!

A Edmond et Jules de Goncourt.

Paris, septembre 1862.

Je suis ici depuis lundi au soir, mes chers bons; votre lettre m'est arrivée mardi matin. Comment! encore trois semaines sans vous voir! vous me manquez étrangement. Paris me semble vide sans mes deux bichons. Hâtez-vous donc de revenir.

J'ai signé avant-hier soir mon traité avec Lévy, à des conditions extrêmement avantageuses. Elles ne sont pas cependant aussi fantastiques que vous pouvez le croire.

Je m'occupe présentement à enlever les *et* trop fréquents et quelques fautes de français. Je couche avec la *Grammaire des grammaires* et le dictionnaire de l'Académie surcharge mon tapis vert. Tout cela sera fini dans huit jours; le livre peut paraître à la fin d'octobre. J'ai obtenu une édition in-8° et vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande pour les têtes couronnées.

La pièce de Bouilhet (*Dolorès*) sera jouée du 25 au 28 courant.

Je n'ai encore vu personne de nos amis et n'ai point par conséquent contemplé l'étoile de l'honneur sur le paletot blanc de Claudin.

J'ai passé à Vichy quatre semaines stupides où je n'ai fait que dormir. J'en avais besoin probablement; cela m'a rafraîchi, mais mon intellect en est demeuré atrophié. Je suis bête et vide comme un cruchon sans bière. Pas une idée, pas un plan.

Mirecourt a fait une attaque terrible contre les Mi-

sérables. La réaction commence, le bourgeois s'apercevant qu'on l'a f... dedans.

Serez-vous revenu pour la première de Bouilhet ! Il aura besoin d'amis.

Ne vous embêtez pas trop et répondez-moi.

Je vous embrasse sur les quatre joues et je serre vos quatre mains.

A Sainte-Beuve.

Mon cher maître,

Votre troisième article sur *Salammbô* m'a radouci (je n'ai jamais été bien furieux). Mes amis les plus intimes se sont un peu irrités des deux autres ; mais, moi, à qui vous avez dit franchement ce que vous pensez de mon gros livre, je vous sais gré d'avoir mis tant de clémence dans votre critique. Donc, encore une fois, et bien sincèrement, je vous remercie des marques d'affection que vous me donnez, et, passant par-dessus les politesses, je commence mon *Apolo-*
logie.

Êtes-vous bien sûr, d'abord, — dans votre jugement général, — de n'avoir pas obéi un peu trop à votre impression nerveuse ? L'objet de mon livre, tout ce monde barbare, oriental, molochiste, vous déplaît *en soi* ! Vous commencez par douter de la réalité de ma reproduction, puis vous me dites : « Après tout, elle peut être vraie » ; et comme conclusion : « Tant pis si elle est vraie ! » A chaque minute vous vous étonnez ; et vous m'en voulez d'être étonné. Je n'y peux rien, cependant ! Fallait-il embellir, atténuer, *franciser* ! Mais vous me reprochez vous-même d'avoir fait un poème, d'avoir été classique dans le mauvais

sens du mot, et vous me battez avec *les Martyrs*!

Or le système de Chateaubriand me semble diamétralement opposé au mien. Il parlait d'un point de vue tout idéal; il rêvait des martyrs *typiques*. Moi, j'ai voulu fixer un mirage en appliquant à l'antiquité les procédés du roman moderne, et j'ai tâché d'être simple. Riez tant qu'il vous plaira! Oui, je dis *simple*, et non pas *sobre*. Rien de plus compliqué qu'un *Barbare*. Mais j'arrive à vos articles, et je me défends, je vous combats pied à pied.

Dès le début, je vous arrête à propos du *Périple* d'Hannon, admiré par Montesquieu, et que je n'admire point. A qui peut-on faire croire aujourd'hui que ce soit là un document *original*? C'est évidemment traduit, raccourci, échenillé et arrangé par un Grec. Jamais un Oriental, quel qu'il soit, n'a écrit de ce style. J'en prends à témoin l'inscription d'Eschmounazar, si emphatique et redondante! Des gens qui se font appeler fils de Dieu, œil de Dieu (voyez les inscriptions d'Hamaker) ne sont pas simples comme vous l'entendez. — Et puis vous m'accorderez que les Grecs ne comprenaient rien au monde barbare. S'ils y avaient compris quelque chose, ils n'eussent pas été des Grecs. L'Orient répugnait à l'hellénisme. Quels travestissements n'ont-ils pas fait subir à tout ce qui leur a passé par les mains, d'étranger! — J'en dirai autant de Polybe. C'est pour moi une autorité incontestable, quant aux faits; mais tout ce qu'il n'a pas vu (ou ce qu'il a omis intentionnellement, car lui aussi, il avait un cadre et une école), je peux bien aller le chercher ailleurs. Le *Périple* d'Hannon n'est donc pas « un monument carthaginois », bien loin « d'être le seul » comme vous le dites. Un vrai monument carthaginois c'est l'inscription de Marseille, écrite en vrai punique. Il est

simple, celui-là, je l'avoue, car c'est un tarif, et encore l'est-il moins que ce fameux *Périple* où perce un petit coin de merveilleux à travers le grec; — ne fût-ce que ces peaux de gorilles prises pour des peaux humaines et qui étaient suspendues dans le temple de Moloch (traduisez Saturne), et dont je vous ai épargné la description; — et d'une! remerciez-moi. Je vous dirai même entre nous que le *Périple* d'Hannon m'est complètement odieux pour l'avoir lu et relu avec les quatre dissertations de Bougainville (dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions) sans compter mainte thèse de doctorat, — le *Périple* d'Hannon étant un sujet de thèse.

Quant à mon héroïne, je ne la défends pas. Elle ressemble selon vous à « une Elvire sentimentale », à Velléda, à madame Bovary. Mais non! Velléda est active, intelligente, européenne. Madame Bovary est agitée par des passions multiples; Salammbô, au contraire, demeure clouée par l'idée fixe. C'est une maniaque, une espèce de sainte Thérèse. N'importe! Je ne suis pas sûr de sa réalité; car ni moi, ni vous, ni personne, aucun ancien et aucun moderne, ne peut connaître la femme orientale, par la raison qu'il est impossible de la fréquenter.

Vous m'accusez de manquer de logique et vous me demandez: *Pourquoi les Carthaginois ont-ils massacré les Barbares?* La raison en est bien simple: ils haïssent les Mercenaires; ceux-là leur tombent sous la main; ils sont les plus forts et ils les tuent. Mais « la nouvelle, dites-vous, pouvait arriver d'un moment à l'autre au camp. » Par quel moyen? — Et qui donc l'eût apportée? Les Carthaginois; mais dans quel but? — Des barbares? mais il n'en restait plus dans la ville! — Des étrangers? des indifférents? — mais j'ai eu soin

de montrer que les communications n'existaient pas entre Carthage et l'armée !

Pour ce qui est d'Hannon (*le lait de chienne*, soit dit en passant, n'est point une *plaisanterie* ; il était et est encore un remède contre la lèpre : voyez le *Dictionnaire des sciences médicales*, article *Lèpre* ; mauvais article d'ailleurs et dont j'ai rectifié les données d'après mes propres observations faites à Damas et en Nubie), — Hannon, dis-je, s'échappe, parce que les Mercenaires le laissent volontairement s'échapper. Ils ne sont pas encore *déchainés* contre lui. L'indignation leur vient ensuite avec la réflexion ; car il leur faut beaucoup de temps avant de comprendre toute la perfidie des Anciens. (Voyez le commencement de mon chapitre iv.) *Mâtho rôde comme un fou* autour de Carthage. Fou est le mot juste. L'amour tel que le concevaient les anciens n'était-il pas une folie, une malédiction, une maladie envoyée par les dieux ? Polybe serait bien *étonné*, dites-vous, de voir ainsi son Mâtho. Je ne le crois pas, et M. de Voltaire n'eût point partagé cet étonnement. Rappelez-vous ce qu'il dit de la violence des passions en Afrique, dans *Candide* (récit de la vieille) : « C'est du feu, du vitriol, etc. »

A propos de l'aqueduc : *Ici on est dans l'in vraisemblance jusqu'au cou*. Oui, cher maître, vous avez raison et plus même que vous ne croyez, — mais pas comme vous le croyez. Je vous dirai plus loin ce que je pense de cet épisode, amené non pour décrire l'aqueduc, lequel m'a donné beaucoup de mal, mais pour faire entrer dans Carthage mes deux héros. C'est d'ailleurs le souvenir d'une anecdote, rapportée dans Polyen (*Ruses de guerre*), l'histoire de Théodore, l'ami de Cléon, lors de la prise de Sestos par les gens d'Abydos.

On regrette un lexique. Voilà un reproche que je trouve souverainement injuste. J'aurais pu assommer le lecteur avec des mots techniques. Loin de là ! j'ai pris soin de traduire tout en français. Je n'ai pas employé un seul mot spécial sans le faire suivre de son explication, immédiatement. J'en excepte les noms de monnaie, de mesure et de mois que le sens de la phrase indique. Mais quand vous rencontrez dans une page *kreutzer*, *yard*, *piastre* ou *penny*, cela vous empêche-t-il de la comprendre ? Qu'auriez-vous dit si j'avais appelé Moloch *Mélek*, Hannibal *Han-Baal*, Carthage (*Kartadda*), et si, au lieu de dire que les esclaves au moulin portaient des muselières, j'avais écrit des *pausicapes* ! Quant aux noms de parfums et de pierreries, j'ai bien été obligé de prendre les noms qui sont dans Théophraste, Pline et Athénée. Pour les plantes, j'ai employé les noms latins, les *mots reçus*, au lieu des mots arabes ou phéniciens. Ainsi j'ai dit *Lauwsonia* au lieu de *Henneh*, et même j'ai eu la complaisance d'écrire *Lausonia* par un *u*, ce qui est une faute, et de ne pas ajouter *inermis*, qui eût été plus précis. De même pour *Kok'heul* que j'écris *antimoine*, en vous épargnant *sulfure*, ingrat ! Mais je ne peux pas, par respect pour le lecteur français, écrire Hannibal et Hamilcar sans *h*, puisqu'il y a un esprit rude sur l'*α*, et m'en tenir à Rollin ! un peu de douceur ?

Quant au temple de Tanit, je suis sûr de l'avoir reconstruit tel qu'il était, avec le traité de la Déesse de Syrie, avec les médailles du duc de Luynes, avec ce qu'on sait du temple de Jérusalem, avec un passage de saint Jérôme, cité par Selden (*de Diis Syriis*), avec le plan du temple de Gozzo qui est bien carthaginois, et mieux que tout cela, avec les ruines du temple de

Thugga que j'ai vu moi-même, de mes yeux, et dont aucun voyageur ni antiquaire, que je sache, n'a parlé. N'importe, direz-vous, c'est drôle ! Soit ! — Quant à la description en elle-même, au point de vue littéraire, je la trouve, moi, très compréhensible, et le drame n'en est pas embarrassé, car Spendius et Mâtho restent au premier plan, on ne les perd pas de vue. Il n'y a point dans mon livre une description isolée, gratuite ; toutes *servent* à mes personnages et ont une influence lointaine ou immédiate sur l'action.

Je n'accepte pas non plus le mot de *chinoiserie* appliqué à la chambre de Salammbô, malgré l'épithète d'*exquise* qui le relève (comme *dévorants* fait à *chiens* dans le fameux Songe), parce que je n'ai pas mis là un seul détail qui ne soit dans la Bible ou que l'on ne rencontre encore en Orient. Vous me répétez que la Bible n'est pas un guide pour Carthage (ce qui est un point à discuter) ; mais les Hébreux étaient plus près des Carthaginois que les Chinois, convenez-en ! D'ailleurs il y a des choses de climat qui sont éternelles. Pour ce mobilier et les costumes, je vous renvoie aux textes réunis dans la 21^e dissertation de l'abbé Mignot (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome XL ou XLI, je ne sais plus).

Quant à ce goût « d'opéra, de pompe et d'emphase », pourquoi donc voulez-vous que les choses n'aient pas été ainsi, puisqu'elles sont telles maintenant ! Les cérémonies des visites, les prosternations, les invocations, les encensements et tout le reste, n'ont pas été inventés par Mahomet, je suppose.

Il en est de même d'Hannibal. Pourquoi trouvez-vous que j'ai fait son enfance *fabuleuse* ? est-ce parce qu'il tue un aigle ? beau miracle dans un pays où les aigles abondent ! Si la scène eût été placée dans les

Gaules, j'aurais mis un hibou, un loup ou un renard. Mais, Français que vous êtes, vous êtes habitué, *malgré vous*, à considérer l'aigle comme un oiseau noble, et plutôt comme un symbole que comme un être animé. Les aigles existent cependant.

Vous me demandez où j'ai pris une *pareille idée du Conseil de Carthage*? Mais dans tous les milieux analogues par les temps de révolution, depuis la Convention jusqu'au Parlement d'Amérique, où naguère encore on échangeait des coups de canne et des coups de révolver, lesquelles cannes et lesquels révolvers étaient apportés (comme mes poignards) dans la manche des paletots. Et même mes Carthaginois sont plus décents que les Américains, puisque le public n'était pas là. Vous me citez, en opposition, une grosse autorité, celle d'Aristote. Mais Aristote, antérieur à mon époque de plus de quatre-vingts ans, n'est ici d'aucun poids. D'ailleurs il se trompe grossièrement, le Stagyrrique, quand il affirme qu'on n'a jamais vu à Carthage d'émeute ni de tyran. Voulez-vous des dates? en voici : il y avait eu la conspiration de Carthalon, 530 avant Jésus-Christ; les empiétements des Magon, 460; la conspiration d'Hannon, 337; la conspiration de Bomilcar, 307. Mais je dépasse Aristote! — A un autre.

Vous me reprochez les *escarboucles formées par l'urine des lynx*. C'est du Théophraste, *Traité des Pierreries* : tant pis pour lui! J'allais oublier Spendius. Eh bien, non, cher maître, son stratagème n'est ni bizarre, ni étrange. C'est presque un poncif. Il m'a été fourni par Élien (*Histoire des Animaux*) et par Polyen (*Stratagèmes*). Cela était même si connu depuis le siège de Mégare par Antipater (ou Antigone), que l'on nourrissait exprès des porcs avec les éléphants pour que les grosses bêtes ne fussent pas effrayées par les

petites. C'était, en un mot, une farce usuelle, et probablement fort usée au temps de Spendius. Je n'ai pas été obligé de remonter jusqu'à Samson; car j'ai repoussé autant que possible tout détail appartenant à des époques légendaires.

J'arrive aux richesses d'Hamilcar. Cette description, quoi que vous disiez, est au second plan. Hamilcar la domine, et je la crois très motivée. La colère du suffète va en augmentant à mesure qu'il aperçoit les déprédations commises dans sa maison. Loin d'être à tout moment hors de lui, il n'éclate qu'à la fin, quand il se heurte à une injure personnelle. *Qu'il ne gagne pas à cette visite*, cela m'est bien égal, n'étant point chargé de faire son panégyrique; mais je ne pense pas l'avoir taillé en charge aux dépens du reste du caractère. L'homme qui tue plus loin les Mercenaires de la façon que j'ai montrée (ce qui est un joli trait de son fils Hannibal, en Italie), est bien le même qui fait falsifier ses marchandises et fouetter à outrance ses esclaves.

Vous me chicanez sur les *onze mille trois cent quatre-vingt-seize hommes* de son armée en me demandant *d'où le savez-vous* (ce nombre)? *qui vous l'a dit?* Mais vous venez de le voir vous même, puisque j'ai dit le nombre d'hommes qu'il y avait dans les différents corps de l'armée punique. C'est le total de l'addition tout bonnement, et non un chiffre jeté au hasard pour produire un effet de précision.

Il n'y a ni *vice malicieux* ni *bagatelle* dans mon serpent. Ce chapitre est une espèce de précaution oratoire pour atténuer celui de la tente qui n'a choqué personne et qui, sans le serpent, eût fait pousser des cris. J'ai mieux aimé un effet impudique (si impudeur il y a) avec un serpent qu'avec un homme. Salammbô, avant de quitter sa maison, s'enlace au génie de sa

famille, à la religion même de sa patrie en son symbole le plus antique. Voilà tout. Que cela soit *messéant dans une ILIADE ou une PHARSALE*, c'est possible, mais je n'ai pas eu la prétention de faire l'*Illiade* ni la *Pharsale*.

Ce n'est pas ma faute non plus si les orages sont fréquents dans la Tunisie à la fin de l'été. Chateaubriand n'a pas plus inventé les orages que les couchers de soleil, et les uns et les autres, il me semble, appartiennent à tout le monde. Notez d'ailleurs que l'âme de cette histoire est Moloch, le Feu, la Foudre. Ici le Dieu lui-même, sous une de ses formes, agit ; il dompte Salammbô. Le tonnerre était donc bien à sa place : c'est la voix de Moloch resté en dehors. Vous avouerez de plus que je vous ai épargné la *description classique de l'orage*. Et puis mon pauvre orage ne tient pas en tout *trois* lignes, et à des endroits différents ! L'incendie qui suit m'a été inspiré par un épisode de l'histoire de Massinissa, par un autre de l'histoire d'Agathocle et par un passage d'Hirtius, — tous les trois dans des circonstances analogues. Je ne sors pas du milieu, du pays même de mon action, comme vous voyez.

A propos des parfums de Salammbô, vous m'attribuez plus d'imagination que je n'en ai. Sentez donc, humez dans la Bible Judith et Esther ! On les pénétrait, on les empoisonnait de parfums, littéralement. C'est ce que j'ai eu soin de dire au commencement, dès qu'il a été question de la maladie de Salammbô.

Pourquoi ne voulez-vous pas non plus que la *disparition du Zaïmph* ait été pour *quelque chose* dans la perte de la bataille, puisque l'armée des Mercenaires contenait des gens qui croyaient au Zaïmph ! J'indique les causes principales (trois mouvements militaires) de

cette perte; puis j'ajoute celle-là, comme cause secondaire et dernière.

Dire que j'ai inventé des supplices aux funérailles des Barbares n'est pas exact. Hendreich (*Carthago, seu Carth. respublica*, 1664) a réuni des textes pour prouver que les Carthaginois avaient coutume de mutiler les cadavres de leurs ennemis; et vous vous étonnez que des barbares qui sont vaincus, désespérés, enragés, ne leur rendent pas la pareille, n'en fassent pas autant une fois et cette fois-là seulement? Faut-il vous rappeler madame de Lamballe, les *Mobiles* en 48, et ce qui se passe actuellement aux États-Unis? J'ai été sobre et très doux, au contraire.

Et puisque nous sommes en train de nous dire nos vérités, franchement je vous avouerai, cher maître, que *la pointe d'imagination sadique* m'a un peu blessé. Toutes vos paroles sont graves. Or un tel mot de vous, lorsqu'il est imprimé, devient presque une flétrissure. Oubliez-vous que je me suis assis sur les bancs de la Correctionnelle comme prévenu d'outrage aux mœurs; et que les imbéciles et les méchants se font des armes de tout? Ne soyez donc pas étonné si un de ces jours vous lisez dans quelque petit journal diffamateur, comme il en existe, quelque chose d'analogue à ceci : « M. G. Flaubert est un disciple de de Sade. Son ami, son parrain, un maître en fait de critique l'a dit lui-même assez clairement, bien qu'avec cette finesse et cette bonhomie railleuse qui, etc. » Qu'aurais-je à répondre, — et à faire?

Je m'incline devant ce qui suit. Vous avez raison, cher maître, j'ai donné le coup de pouce, j'ai forcé l'histoire, et comme vous le dites très bien, *j'ai voulu faire un siège*. Mais dans un sujet militaire, où est le mal? — Et puis je ne l'ai pas complètement inventé;

ce siège, je l'ai seulement un peu chargé. Là est toute ma faute.

Mais pour le passage de Montesquieu relatif aux immolations d'enfants, je m'insurge. Cette horreur ne fait pas dans mon esprit un doute. (Songez donc que les sacrifices humains n'étaient pas complètement abolis en Grèce à la bataille de Leuctres? 370 avant Jésus-Christ.) Malgré la condition imposée par Gélon (480), dans la guerre contre Agathocle (392), on brûla, selon Diodore, 200 enfants, et quant aux époques postérieures, je m'en rapporte à Silius Italicus, à Eusèbe, et surtout à saint Augustin, lequel affirme que la chose se passait encore quelquefois de son temps.

Vous regrettez que je n'aie point introduit parmi les Grecs un philosophe, un raisonneur chargé de nous faire un cours de morale ou commettant de bonnes actions, un monsieur enfin *sentant commenus*. Allons donc! était-ce possible? Aratus que vous rappelez est précisément celui d'après lequel j'ai rêvé Spendius; c'était un homme d'escalades et de ruses qui tuait très bien la nuit les sentinelles et qui avait des éblouissements au grand jour. Je me suis refusé un contraste, c'est vrai; mais un contraste facile, un contraste voulu et faux.

J'ai fini l'analyse et j'arrive à votre jugement. Vous avez peut-être raison dans vos considérations sur le roman historique appliqué à l'antiquité, et il se peut très bien que j'aie échoué. Cependant, d'après toutes les vraisemblances et mes impressions, à moi, je crois avoir fait quelque chose qui ressemble à Carthage. Mais là n'est pas la question. Je me moque de l'archéologie! Si la couleur n'est pas une, si les détails détonnent, si les mœurs ne dérivent pas de la religion et les faits des passions, appropriés aux usages et les

architectures au climat, s'il n'y a pas, en un mot, harmonie, je suis dans le faux. Sinon, non. Tout se tient.

Mais le milieu vous agace! Je le sais, ou plutôt je le sens. Au lieu de rester à votre point de vue personnel, votre point de vue de lettré, de moderne, de Parisien, pourquoi n'êtes-vous pas venu de mon côté? *L'âme humaine n'est point partout la même*, bien qu'en dise M. Levallois (1). La moindre vue sur le monde est là pour prouver le contraire. Je crois même avoir été moins dur pour l'humanité dans *Salammbô* que dans *Madame Bovary*. La curiosité, l'amour qui m'a poussé vers des religions et des peuples disparus, a quelque chose de moral en soi et de sympathique, il me semble.

Quant au style, j'ai moins sacrifié dans ce livre-là que dans l'autre à la rondeur de la phrase et à la périodé. Les métaphores y sont rares et les épithètes positives. Si je mets *bleues* après *pierres*, c'est que *bleues* est le mot juste, croyez-moi, et soyez également persuadé que l'on distingue très bien la couleur des pierres à la clarté des étoiles. Interrogez là-dessus tous les voyageurs en Orient, ou allez-y voir.

Et puisque vous me blâmez pour certains mots, énorme entre autres, que je ne défends pas (bien qu'un silence excessif fasse l'effet du vacarme), moi aussi je vous reprocherai quelques expressions.

Je n'ai pas compris la citation de Désaugiers, ni quel était son but. J'ai froncé les sourcils à *bibelots carthaginois*, — *diable de manteau*, — *ragoût et pimenté* pour *Salammbô* qui *batifole avec le serpent*, — et devant

(1) Dans un de ses articles de l'*Opinion nationale* sur *Salammbô*.

le beau drôle de Libyen qui n'est ni beau ni drôle, — et à l'imagination libertine de Schahabarim.

Une dernière question, ô maître, une question inconvenante : pourquoi trouvez-vous Schahabarim presque comique et vos bonshommes de Port-Royal si sérieux ? Pour moi, M. Singlin est funèbre à côté de mes éléphants. Je regarde des Barbares tatoués comme étant moins antihumains, moins spéciaux, moins cocasses ; moins rares que des gens vivant en commun et qui s'appellent jusqu'à la mort *Monsieur!* — Et c'est précisément parce qu'ils sont très loin de moi que j'admire votre talent à me les faire comprendre. — Car j'y crois ; à Port-Royal, et je souhaite encore moins y vivre qu'à Carthage. Cela aussi était exclusif, hors nature, forcé, tout d'un morceau, et cependant vrai. Pourquoi ne voulez-vous pas que deux vrais existent, deux excès contraires, deux monstruosité différentes ?

Je vais finir. — Un peu de patience ! — Êtes-vous curieux de connaître la faute énorme (énorme est ici à sa place) que je trouve dans mon livre. La voici :

1° Le piédestal est trop grand pour la statue. Or, comme on ne pêche jamais par le trop, mais par le pas assez, il aurait fallu cent pages de plus relatives à Salammbô seulement.

2° Quelques transitions manquent. Elles existaient ; je les ai retranchées ou trop raccourcies, dans la peur d'être ennuyeux.

3° Dans le chapitre vi, tout ce qui se rapporte à Giscon est de même tonalité que la deuxième partie du chapitre ii (Hannon). C'est la même situation, et il n'y a point progression d'effet.

4° Tout ce qui s'étend depuis la bataille du Macar jusqu'au serpent, et tout le chapitre xiii jusqu'au débordement des Barbares, s'enfonce, disparaît dans

le souvenir. Ce sont des endroits de second plan, ternes, transitoires, que je ne pouvais malheureusement éviter et qui alourdissent le livre, malgré les efforts de prestesse que j'ai pu faire. Ce sont ceux-là qui m'ont le plus coûté, que j'aime le moins et dont je me suis le plus reconnaissant.

5° L'aqueduc.

Aveu! mon opinion *secrète* est qu'il n'y avait point d'aqueduc à Carthage, malgré les ruines actuelles de l'aqueduc. Aussi ai-je eu soin de prévenir d'avance toutes les objections par une phrase hypocrite à l'adresse des archéologues. J'ai mis les pieds dans le plat, lourdement, en rappelant que c'était une invention romaine, alors nouvelle, et que l'aqueduc d'à présent a été refait sur l'ancien. Le souvenir de Bélisaire coupant l'aqueduc romain de Carthage m'a poursuivi, et puis c'était une belle entrée pour Spendius et Mâtho. N'importe! mon aqueduc est une lâcheté!
Confiteor.

6° Autre et dernière coquinerie : Hannon.

Par amour de clarté, j'ai faussé l'histoire quant à sa mort. Il fut bien, il est vrai, crucifié par les Mercenaires, mais en Sardaigne. Le général crucifié à Tunis en face de Spendius s'appelait Hannibal. Mais quelle confusion cela eût fait pour le lecteur!

Tel est, cher maître, ce qu'il y a, selon moi, de pire dans mon livre. Je ne vous dis pas ce que j'y trouve de bon. Mais soyez sûr que je n'ai point fait une Carthage fantastique. Les documents sur Carthage existent, et ils ne sont pas tous dans Movers. Il faut aller les chercher un peu loin. Ainsi Ammien Marcellin m'a fourni la forme *exacte* d'une porte, le poème de Corippus (la *Johannide*), beaucoup de détails sur les peuplades africaines, etc., etc.

Et puis mon exemple sera peu suivi. Où donc alors est le danger? Les Leconte de Lisle et les Baudelaire sont moins à craindre que les... et les... dans ce doux pays de France où le superficiel est une qualité, et où le banal, le facile et le niais sont toujours applaudis, adoptés, adorés. On ne risque de corrompre personne quand on aspire à la grandeur. Ai-je mon pardon?

Je termine en vous disant encore une fois merci, mon cher maître. En me donnant des égratignures, vous m'avez très tendrement serré les mains, et bien que vous m'avez quelque peu ri au nez, vous ne m'en avez pas moins fait trois grands saluts, trois grands articles très détaillés, très considérables et qui ont dû vous être plus pénibles qu'à moi. C'est de cela surtout que je vous suis reconnaissant. Les conseils de la fin ne seront pas perdus, et vous n'aurez eu affaire ni à un sot, ni à un ingrat.

Tout à vous.

A Théophile Gautier.

1863.

Quel bel article, mon cher Théo, et comment t'en remercier? Si l'on m'avait dit, il y a vingt ans, que ce Théophile Gautier, dont je me bourrais l'imagination, écrirait sur mon compte de pareilles choses, j'en serais devenu fou d'orgueil.

As-tu lu la troisième *Philippique* de Sainte-Beuve? Mais ton panégyrique de Trajan me venge et au delà.

Dois-je vous attendre après-demain? Dis à Toto de me répondre là-dessus.

Ton vieux.

Au même.

Lundi soir, 1863.

Mon vieux Théo,

Ne viens pas mercredi. Je suis invité le soir chez la princesse Mathilde. Nous n'aurions pas le temps de causer tranquillement après le dîner. *C'est remis à samedi.* Le Ducamp est averti.

Ma réponse au sieur Froehner paraîtra dans l'*Opinion* samedi ou peut-être jeudi. Je crois que tu ne seras pas mécontent de la phrase qui te concerne.

Est-ce convenu? A samedi.

A M. Frœhner,

Rédacteur de la *Revue Contemporaine*.

Paris, 21 janvier 1863.

Monsieur,

Je viens de lire votre article sur *Salammbô* paru dans la *Revue Contemporaine* le 31 décembre 1862. Malgré l'habitude où je suis de ne répondre à aucune critique, je ne puis accepter la vôtre. Elle est pleine de convenance et de choses extrêmement flatteuses pour moi; mais comme elle met en doute la sincérité de mes études, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je relève ici plusieurs de vos assertions.

Je vous demanderai d'abord, monsieur, pourquoi vous me mêlez si obstinément à la collection Campana en affirmant qu'elle a été ma ressource, mon inspiration permanente? Or, j'avais fini *Salammbô* au mois de mars, six semaines avant l'ouverture de ce

musée. Voilà une erreur, déjà. Nous en trouverons de plus graves.

Je n'ai, monsieur, nulle prétention à l'archéologie. J'ai donné mon livre pour un roman, sans préface, sans notes, et je m'étonne qu'un homme illustre, comme vous, par des travaux si considérables, perdes ses loisirs à une littérature si légère ! J'en sais cependant assez, monsieur, pour oser dire que vous errez complètement d'un bout à l'autre de votre travail, tout le long de vos dix-huit pages, à chaque paragraphe et à chaque ligne.

Vous me blâmez « de n'avoir consulté ni Falbe ni Dureau de la Malle, dont j'aurais pu tirer profit. » Mille pardons ! je les ai lus, plus souvent que vous peut-être et sur les ruines mêmes de Carthage. Que vous ne sachiez « rien de satisfaisant sur la forme ni sur les principaux quartiers », cela se peut, mais d'autres, mieux informés, ne partagent pas votre scepticisme. Si l'on ignore où était le faubourg Aclas, l'endroit appelé Fuscianus, la position exacte des portes principales dont on a les noms, etc., on connaît assez bien l'emplacement de la ville, l'appareil architectonique des murailles, la Taenia, le Môle et le Couthon. On sait que les maisons étaient enduites de bitume et les rues dallées ; on a une idée de l'Anco décrit dans mon chapitre xv, on a entendu parler de Malquâ, de Byrsa, de Mégara, de Mappales et des Catacombes, et du temple d'Eschmoun situé sur l'Acropole, et de celui de Tanit, un peu à droite en tournant le dos à la mer. Tout cela se trouve (sans parler d'Appien, de Pline et de Procope) dans ce même Dureau de la Malle, que vous m'accusez d'ignorer. Il est donc regrettable, monsieur, que vous ne soyez pas « entré dans des détails fastidieux pour montrer » que je n'ai

eu aucune idée de l'emplacement et de la disposition de l'ancienne Carthage, « moins encore que Dureau de la Malle », ajoutez-vous. Mais que faut-il croire ? à qui se fier, puisque vous n'avez pas eu jusqu'à présent l'obligeance de révéler votre système sur la topographie carthaginoise ?

Je ne possède, il est vrai, aucun texte pour vous prouver qu'il existait une rue des Tanneurs, des Parfumeurs, des Teinturiers. C'est en tout cas une hypothèse vraisemblable, convenez-en ! Mais je n'ai point inventé Kiniado et Cynasyn, « mots, dites-vous, dont la structure est étrangère à l'esprit des langues sémitiques. » Pas si étrangères cependant, puisqu'ils sont dans Gesenius — presque tous mes noms puniques, défigurés, selon vous, étant pris dans Gesenius (*Scripturæ linguæque phœnicæ*, etc.), ou dans Talbe, que j'ai consulté, je vous assure.

Un orientaliste de votre érudition, monsieur, aurait dû avoir un peu d'indulgence pour le nom numide de Naravasse que j'écris Nar' Havas, de *Nar-el-haouah*, feu du souffle. Vous auriez pu deviner que les deux *m* de Salammbô sont mis exprès pour faire prononcer Salam et non Salan et supposer charitablement que Egates, au lieu de Ægates, était une faute typographique, corrigée du reste dans la seconde édition de mon livre, antérieure de quinze jours à vos conseils. Il en est de même de *Scissites* pour *Syssites* et du mot Kabire, que l'on avait imprimé sans un k (horreur !) jusque dans les ouvrages les plus sérieux tels que *les Religions de la Grèce antique*, par Maury. Quant à Schalischim, si je n'ai pas écrit (comme j'aurais dû le faire) Rosch-eisch-Schalischim, c'était pour raccourcir un nom déjà trop rébarbatif, ne supposant pas d'ailleurs que je serais examiné par des philo-

logues. Mais, puisque vous êtes descendus jusqu'à ces chicanes de mots, j'en reprendrai chez vous deux autres : 1° *Compendieusement*, que vous employez tout au rebours de la signification pour dire abondamment, prolixement, et 2° *Carthachinoiserie*, plaisanterie excellente, bien qu'elle ne soit pas de vous, et que vous avez ramassée, au commencement du mois dernier, dans un petit journal. Vous voyez, monsieur, que si vous ignorez parfois mes auteurs, je sais les vôtres. Mais il eût mieux valu, peut-être, négliger « ces minuties qui se refusent », comme vous le dites fort bien, « à l'examen de la critique. »

Encore une, cependant ! Pourquoi avez-vous souligné le *et* dans cette phrase (un peu tronquée) de ma page 156 : « Achète-moi des Cappadociens *et* des Asiatiques. » Est-ce pour briller en voulant faire accroire aux badauds que je ne distingue pas la Capadoce de l'Asie Mineure ? Mais je la connais, monsieur, je l'ai vue, je m'y suis promené !

Vous m'avez lu si négligemment que presque toujours vous me citez à faux. Je n'ai dit nulle part que les prêtres aient formé une caste particulière ; ni, page 109, que les soldats libyens fussent possédés de l'envie de boire du fer », mais que les barbares menaçaient les Carthaginois de leur faire boire du fer ; ni page 108, que les gardes de la légion « portaient au milieu du front une corne d'argent pour les faire ressembler à des rhinocéros », mais « leurs gros chevaux avaient, etc. » ; ni, page 29, que les paysans, un jour s'amuserent à crucifier deux cents lions. Même observation pour ces malheureuses Syssites, que j'ai employées selon vous, « ne sachant pas sans doute que ce mot signifiait des corporations particulières. » *Sans doute* est aimable. Mais sans doute je savais ce qu'étaient

ces corporations et l'étymologie du mot, puisque je le traduis en français la première fois qu'il apparaît dans mon livre, page 7. « Syssites, compagnies (de commerçants) qui mangeaient en commun. » Vous avez de même faussé un passage de Plaute, car il n'est point démontré dans le *Pœnulus* « que les Carthaginois savaient toutes les langues », ce qui eût été un curieux privilège pour une nation entière ; il y a tout simplement dans le prologue, v. 112, « *Is omnes linguas scit* » ; ce qu'il faut traduire : « Celui-là sait toutes les langues », le Carthaginois en question et non tous les Carthaginois.

Il n'est pas vrai de dire que « Hannon n'a pas été crucifié dans la guerre des Mercenaires, attendu qu'il commandait des armées longtemps encore après », car vous trouverez dans Polybe, monsieur, que les rebelles se saisirent de sa personne, et l'attachèrent à une croix (en Sardaigne il est vrai, mais à la même époque), livre I^{er}, chapitre xviii. Ce n'est donc pas « ce personnage » qui « aurait à se plaindre de M. Flaubert », mais plutôt Polybe qui aurait à se plaindre de M. Froehner.

Pour les sacrifices d'enfants, il est si peu impossible qu'au siècle d'Hamilcar on les brûlait vif, qu'on en brûlait encore au temps de Jules César et de Tibère, s'il faut s'en rapporter à Cicéron (*Pro Balbo*) et à Strabon (liv. III). Cependant, « la statue de Moloch ne ressemble pas à la machine infernale décrite dans *Salammbô*. Cette figure, composée de sept cases étagées l'une sur l'autre pour y enfermer les victimes, appartient à la religion gauloise. M. Flaubert n'a aucun prétexte d'analogie pour justifier son audacieuse transposition. »

Non ! je n'ai aucun prétexte, c'est vrai ! mais j'ai un

... DE C. FLAUBERT.
texte, à savoir le texte, la description même de Diodore, que vous rappelez et qui n'est autre que la mienne, comme vous pourrez vous en convaincre en daignant lire ou relire le livre XX de Diodore, chapitre IV, auquel vous joindrez la paraphrase chaldaique de Paul Fage, dont vous ne parlez pas et qui est citée par Selten, *De diis syriis*, p. 166-170, avec Eusèbe, *Préparation évangélique*, livre I^{er}.

Comment se fait-il aussi que l'histoire ne dise rien du manteau miraculeux, puisque vous dites vous-même « qu'on le montrait dans le Temple de Vénus, mais bien plus tard, et seulement à l'époque des empereurs romains? » Or, je trouve dans Athénée, XII, 58, la description très minutieuse de ce manteau, *bien que l'histoire n'en dise rien*. Il fut acheté à Denys l'Ancien 120 talents, porté à Rome par Scipion-Émilien, reporté à Carthage par Caius Gracchus, revint à Rome sous Héliogabale, puis fut vendu à Carthage. Tout cela se trouve encore dans Dureau de la Malle, dont j'ai tiré profit, décidément.

Trois lignes plus bas, vous affirmez, avec la même... candeur, que « la plupart des autres dieux invoqués dans Salammbô sont de pures inventions », et vous ajoutez : « Qui a entendu parler d'un Aptoukhos? » Qui? d'Avezac (*Cynéraiique*), à propos d'un Temple dans les environs de Cyrène; « d'un Schaoûl »? mais c'est un nom que je donne à un esclave (voyez ma page 91); « ou d'un Matismann »? Il est mentionné comme Dieu par Corippus. (Voyez *Johanneis* et *Mém. de l'Académie des inscript.*, tome XII, p. 181.) « Qui ne sait que Micipsa n'était pas une divinité mais un homme? » Or, c'est ce que je dis, monsieur, et très clairement, dans cette même page 91, quand Sa-

lambô appelle ses esclaves : « A moi Kroum, Enva, Micipsa, Schaoûl ! »

Vous m'accusez de prendre pour deux divinités distinctes Astaroth et Astarté. Mais au commencement, page 48, lorsque Salammbô invoque Tanit, elle l'invoque par tous ses noms à la fois : « Anaïtis, Astarté, Dercelo, Astaroth, Tiratha. » Et même j'ai pris soin de dire, un peu plus bas, page 52, qu'elle répétait « tous ces noms sans qu'ils eussent pour elle de signification distincte. » Seriez-vous comme Salammbô ? Je suis tenté de le croire, puisque vous faites de Tanit la déesse de la guerre et non de l'amour, de l'élément femelle, humide, fécond, en dépit de Tertullien, et de ce nom même de Tiratha, dont vous rencontrez l'explication peu décente, mais claire, dans *Movers, Phenic*, livre I^{er}, p. 574.

Vous vous ébahissez ensuite des singes consacrés à la lune et des chevaux consacrés au soleil. « Ces détails, vous en êtes sûr, ne se trouvent dans aucun auteur ancien, ni dans aucun monument authentique. » Or, je me permettrai, pour les singes, de vous rappeler, monsieur, que les cynocéphales étaient, en Égypte, consacrés à la lune comme on le voit encore sur les murailles des temples, et que les cultes égyptiens avaient pénétré en Lybie et dans les oasis. Quant aux chevaux je ne dis pas qu'il y en avait de consacrés à Esculape, mais à Eschmoun, assimilé à Esculape, Iolaüs, Apollon, le Soleil. Or, je vois les chevaux consacrés au soleil dans Pausanias (livre I^{er}, chap. 1), et dans la Bible (*Rois*, liv. II, ch. xxxii). Mais peut-être nierez-vous que les temples d'Égypte soient des monuments authentiques, et la Bible et Pausanias des auteurs anciens.

A propos de la Bible je prendrai encore, monsieur,

la liberté grande de vous indiquer le tome II de la traduction de Cahen, page 186, où vous lirez ceci : « Ils portaient au cou, suspendue à une chaîne d'or, une petite figure de pierre précieuse qu'ils appelaient la Vérité. Les débats s'ouvraient lorsque le président mettait devant soi l'image de la Vérité. » C'est un texte de Diodore. En voici un autre d'Elie : « Le plus âgé d'entre eux était leur chef et leur juge à tous ; il portait autour du cou une image en saphir. On appelait cette image la Vérité. » C'est ainsi, monsieur, que « cette Vérité-là est une jolie invention de l'auteur. »

Mais tout vous étonne : le molobathre, que l'on écrit très bien (ne vous en déplaise) malobathre ou malabathre, la poudre d'or que l'on ramasse aujourd'hui, comme autrefois, sur le rivage de Carthage, les oreilles des éléphants peintes en bleu, les hommes qui se barbouillent de vermillon et mangent de la vermine et des singes, les Lydiens en robes de femme, les escarboucles des lynx, les mandragores qui sont dans Hippocrate, la chaînette des chevilles qui est dans le Cantique des Cantiques (Cahen, t. XVI, 37) et les arrosages de silphium, les barbes enveloppées, les lions en croix, etc., tout !

Eh bien ! non, monsieur, je n'ai point « emprunté tous ces détails aux nègres de la Sénégambie. » Je vous renvoie, pour les éléphants, à l'ouvrage d'Armandi, p. 256, et aux autorités qu'il indique, telles que Florus, Diodore, Ammien-Marcellin et autres nègres de la Sénégambie.

Quant aux nomades qui mangent des singes, croquent des poux et se barbouillent de vermillon, comme on pourrait « vous demander à quelle source l'auteur a puisé ces précieux renseignements », et

que, « vous seriez », d'après votre aveu, « très embarrassé de le dire », je vais vous donner, humblement, quelques indications qui faciliteront vos recherches.

« Les Maxies... se peignent le corps avec du vermillon. Les Gysantes se peignent tous avec du vermillon et mangent des singes. Leurs femmes (celles des Adrymachydes), si elles sont mordues par un pou, elles le prennent, le mordent, etc. » Vous verrez tout cela dans le IV^e livre d'Hérodote, aux chapitres cxciv, cxcv et clxviii. Je ne suis pas embarrassé de le dire.

Le même Hérodote m'a appris, dans la description de l'armée de Xerxès, que les Lydiens avaient des robes de femmes ; de plus Athénée, dans le chapitre des Étrusques et de leur ressemblance avec les Lydiens, dit qu'ils portaient des robes de femmes ; enfin, le Bacchus lydien est toujours représenté en costume de femme. Est-ce assez pour les Lydiens et leur costume ?

Les barbes enfermées en signe de deuil sont dans Cahen (Ézéchiél, chap. xxiv, 17) et au menton des colosses égyptiens, ceux d'Abou-Simbal, entre autres ; les escarboucles formées par l'urine de lynx, dans Théophraste, *Traité des pierreries*, et dans Pline, livre VIII, chap. lvii. Et pour ce qui regarde les lions crucifiés (dont vous portez le nombre à deux cents, afin de me gratifier, sans doute, d'un ridicule que je n'ai pas), je vous prie de lire dans le même livre de Pline le chapitre xviii, où vous apprendrez que Scipion-Émilien et Polybe, se promenant ensemble dans la campagne carthaginoise, en virent de suppliciés dans cette position. « *Quia cœteri metu pœnæ similis absterrentur eadem noscia.* » Sont-ce là, monsieur, de ces passages pris sans discernement dans l'*Univers pittoresque*, « et que la haute critique a em-

ployés avec succès contre moi? » De quelle haute critique parlez-vous? Est-ce de la vôtre?

Vous vous égayez considérablement sur les grenadiers que l'on arrosait avec du silphium. Mais ce détail, monsieur, n'est pas de moi. Il est dans Pline, livre XVII, chap. XLVII. J'en suis bien fâché pour votre plaisanterie sur « l'ellébore que l'on devrait cultiver à Charenton »; mais comme vous le dites vous même, « l'esprit le plus pénétrant ne saurait suppléer au défaut de connaissances acquises. »

Vous en avez manqué complètement en affirmant que « parmi les pierres précieuses du trésor d'Hamilcar, plus d'une appartient aux légendes et aux superstitions chrétiennes. » Non! monsieur, elles sont toutes dans Pline et dans Théophraste.

Les stèles d'émeraude, à l'entrée du temple, qui vous font rire, car vous êtes gai, sont mentionnées par Philostrate (*Vie d'Apollonius*) et par Théophraste (*Traité des pierreries*). Heeren (t. II) cite sa phrase: « La plus grosse émeraude bactrienne se trouve à Tyr dans le temple d'Hercule. C'est une colonne d'assez forte dimension. » Autre passage de Théophraste (traduction de Hill): « Il y avait dans leur temple de Jupiter un obélisque composé de quatre émeraudes. »

Malgré « vos connaissances acquises », vous confondez le jade, qui est une néphrite d'un vert brun et qui vient de Chine, avec le jaspe, variété de quartz que l'on trouve en Europe et en Sicile. Si vous aviez ouvert, par hasard, le *Dictionnaire de l'Académie française*, au mot *jaspe*, vous eussiez appris, sans aller plus loin, qu'il y en avait de noir, de rouge et de blanc. Il fallait donc, monsieur, modérer les transports de votre indomptable verve et ne pas reprocher

folâtement à mon maître et ami Théophile Gautier d'avoir prêté à une femme (dans son *Roman de la Momie*) des pieds verts quand il lui a donné des pieds blancs. Ainsi, ce n'est point lui, mais vous, qui avez fait *une erreur ridicule*.

Si vous dédaigniez un peu moins les voyages, vous auriez pu voir au musée de Turin le propre bras de sa momie, rapportée par M. Passalacqua, d'Égypte, et dans la pose que décrit Th. Gautier, *cette pose* qui, d'après vous, *n'est certainement pas égyptienne*. Sans être ingénieur non plus, vous auriez appris ce que font les Sakiehs pour amener l'eau dans les maisons, et vous seriez convaincu que je n'ai point abusé des vêtements noirs en les mettant dans des pays où ils font des vêtements noirs et où les femmes de la haute classe ne sortent que vêtues de manteaux noirs. Mais comme vous préférez les témoignages écrits, je vous recommanderai, pour tout ce qui concerne la toilette des femmes, Isaïe, III, 3, la Mischna, tit. de Sabbatho; Samuel, XIII, 18; saint Clément d'Alexandrie, pæd. II, 13, et les dissertations de l'abbé Mignot, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XLII. Et quant à cette abondance d'ornementation qui vous ébahit si fort, j'étais bien en droit d'en prodiguer à des peuples qui incrustaient dans le sol de leurs appartements des pierreries. (Voy. Cahen, Ézéchiël, 28, 14). Mais vous n'êtes pas heureux, en fait de pierreries.

Je termine, monsieur, en vous remerciant des formes amènes que vous avez employées, chose rare, maintenant. Je n'ai relevé parmi vos inexactitudes que les plus grossières, qui touchaient à des points spéciaux. Quant aux critiques vagues, aux appréciations personnelles et à l'examen littéraire de mon livre, je n'y ai pas même fait allusion. Je me suis tenu tout le

temps sur votre terrain, celui de la science, et je vous répète encore une fois que j'y suis médiocrement solide. Je ne sais ni l'hébreu, ni l'arabe, ni l'allemand, ni le grec ni le latin, et je ne me vante pas de savoir le français. J'ai usé souvent des traductions, mais quelquefois aussi des originaux. J'ai consulté, dans mes incertitudes, les hommes qui passent en France pour les plus compétents, et si je n'ai pas été *mieux guidé*, c'est que je n'avais point l'honneur, l'avantage de vous connaître: Excusez-moi! si j'avais pris vos conseils, aurais-je *mieux réussi*? J'en doute. En tout cas, j'eusse été privé des marques de bienveillance que vous me donnez çà et là dans votre article et je vous aurais épargné l'espèce de remords qui le termine. Mais rassurez-vous, monsieur; bien que vous paraissiez effrayé vous-même de votre force et que vous pensiez sérieusement « avoir déchiqueté mon livre pièce à pièce, n'ayez aucune peur, tranquillisez-vous! car vous n'avez pas été *cruel*, mais... léger. J'ai l'honneur d'être, etc.

A. M. Guérout.

2 février 1863.

Mon cher monsieur Guérout,

Excusez-moi si je vous importune encore une fois. Mais comme M. Frœhner doit publier dans *l'Opinion nationale* ce qu'il vient de reproduire dans la *Revue contemporaine*, je me permets de lui dire que :

J'ai commis effectivement une erreur très grave. Au lieu de Diodore, liv. XX, chap. iv, lisez cha-

pitre XIX. Autre erreur : J'ai oublié un texte à propos de la statue de Moloch, dans la mythologie du docteur Jacobi, traduction de Bernard, la page 322, où il verra une fois de plus les sept compartiments qui l'indignent.

Et, bien qu'il n'ait pas daigné me répondre un seul mot touchant : 1° la topographie de Carthage ; 2° le manteau de Tanit ; 3° les noms puniques que j'ai travestis et 4° les dieux que j'ai inventés, — et qu'il ait gardé le même silence ; 5° sur les chevaux consacrés au Soleil ; 6° sur la statuette de la Vérité ; 7° sur les coutumes bizarres des nomades ; 8° sur les lions crucifiés, et 9° sur les arrosages de silphium, avec 10° les escarboucles de lynx et 11° les superstitions chrétiennes relatives aux pierreries ; en se taisant de même sur le jade ; 12° et sur le jaspé ; 13° sans en dire plus long quant à tout ce qui concerne : 14° Hannon ; 15° les costumes des femmes ; 16° les robes des Lydiens ; 17° la pose fantastique de la momie égyptienne ; 18° le musée Campana ; 19° les citations... (peu exactes) qu'il fait de mon livre ; et 20° mon latin, qu'il vous conjure de trouver faux, etc.

Je suis prêt, néanmoins, sur cela, comme sur tout le reste, à reconnaître qu'il a raison et que l'antiquité est sa propriété particulière. Il peut donc s'amuser en paix à *détruire mon édifice* et prouver que je ne sais rien du tout, comme il l'a fait victorieusement pour MM. Léon Heuzey et Léon Renier, car je ne lui répondrais pas. Je ne m'occuperai plus de ce monsieur.

Je retire un mot qui me paraît l'avoir contrarié, Non, M. Frœhner n'est pas *léger*, il est tout le contraire. Et si je l'ai « choisi pour victime parmi tant d'écrivains qui ont rabaisé mon livre », c'est qu'il

m'avait semblé le plus sérieux. Je me suis bien trompé.

Enfin, puisqu'il se mêle de ma biographie (comme si je m'inquiétais de la sienne!) en affirmant par deux fois (il le sait!) que j'ai été six ans à écrire *Salammbô*, le lui avouerai que je ne suis pas bien sûr, à présent, d'avoir jamais été à Carthage.

Il nous reste, l'un et l'autre, à vous remercier, cher monsieur, moi pour m'avoir ouvert votre journal spontanément et d'une si large manière, et quant à lui, M. Frœhner, il doit vous savoir un gré infini. Vous lui avez donné l'occasion d'apprendre à beaucoup de monde son existence. Cet étranger tenait à être connu; maintenant il l'est... avantageusement.

Mille cordialités.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Croisset, mercredi.

Il n'est pas possible d'être plus gentils que vous, mes chers amis! Votre lettre m'a attendri, sans me surprendre.

Ce que j'ai? un em... constitutionnel que je refoule parfois à force de travail. Quand le travail ne marche pas (ce qui est le cas présent), il reparait et me submerge. Tout ce que je pourrais vous dire ne serait que le développement de ces simples mots. Je ne suis pas non plus très satisfait de mon physique. J'ai des clous, des irritations à la peau, etc. Bref, je suis dans un f... moment.

J'ai fait le plan de deux livres qui ne me satisfont ni l'un ni l'autre. Le premier est une série d'analyses et de potins médiocres sans grandeur ni beauté. La vérité n'étant pas pour moi la première condition de l'art, je ne puis me résigner à écrire de telles platitudes, bien qu'on les aime actuellement. Quant au second, dont j'aime l'ensemble, j'ai peur de me faire lapider par les populations ou déporter par le gouvernement, sans compter que j'y vois des difficultés d'exécution effroyables.

De plus, le printemps me donne des envies folles de m'en aller en Chine ou aux Indes, et la Normandie avec sa verdure m'agace les dents comme un plat d'oseilles crues.

De plus, j'ai des crampes à l'estomac. Voilà tout.

Et vous? avancez-vous? Êtes-vous contents? Les dîners du samedi durent-ils toujours?

Claudin a eu l'amabilité de m'envoyer un compte-rendu de *Salambô*, c'est une attention délicate dont je lui sais gré.

Avez-vous suffisamment vitupéré Sainte-Beuve et engueulé l'Académie à propos de la nomination Carré?

Je lis maintenant l'*Histoire du Consulat* d'un bout à l'autre, et je pousse des rugissements. Il n'est pas possible d'être plus foncièrement médiocre et bourgeois que ce monsieur-là! Quel style! et quelle philosophie!

Je compte toujours vous voir à la fin du mois.

Je vous embrasse sur vos quatre joues en vous serrant les mains tendrement.

Aux mêmes.

Croisset, 20 septembre 1863.

C'est moi ! je ne suis pas mort. Et vous ? où êtes-vous, que devenez-vous ? etc., etc.

J'ai attendu vainement une réponse de Théo pour savoir s'il viendrait ici, dans le mois d'août ou de septembre, comme il me l'avait promis. Voilà ce qui fait que j'ai tant tardé à vous rappeler votre promesse. Car vous savez, ô mes bons, que vous m'avez fait celle d'une visite dans ma cabane. Quand sera-ce ? Je vous espère.

Je suis à la moitié de ma féerie, laquelle a été refusée sur scénario par le sieur Fournier, non seulement sur scénario, mais après lecture des quatre premiers tableaux. Il a beaucoup admiré le plan (*sic*), mais c'est le style qu'il a blâmé. Il le trouve mou !!! Peut-être a-t-il raison ? Quoi qu'il en soit, j'ai continué la chose qui sera terminée vers le mois de décembre.

Répondez-moi un petit mot pour me dire le jour et l'heure de votre arrivée ; j'irai à votre rencontre. Vos deux lits vous attendent.

A M^{me} Roger des Genettes.

..... Je pourrais dans quelque temps faire un cours sur le socialisme : j'en connais, du moins, tout l'esprit et le sens. Je viens d'avalier Lamennais, Saint-Simon, Fourier et je reprends Proudhon d'un bout à l'autre. Si on veut ne rien connaître de tous ces gens-là, c'est de lire les critiques et les résumés faits sur eux ; car on les a toujours réfutés ou exaltés, mais jamais

exposés. Il y a une chose saillante et qui les lie tous : c'est la haine de la liberté, la haine de la Révolution française et de la philosophie. Ce sont tous des bons-hommes du moyen âge, esprits enfoncés dans le passé. Et quels cuistres ! quels pions ! Des séminaristes en goguette ou des caissiers en délire. S'ils n'ont pas réussi en 48, c'est qu'ils étaient en dehors du grand courant traditionnel. Le socialisme est une face du passé, comme le jésuitisme de l'autre. Le grand maître de Saint-Simon était M. de Maistre et l'on n'a pas dit tout ce que Proudhon et Louis Blanc ont pris à Lamennais. L'École de Lyon qui a été la plus active est toute mystique à la façon des Lollards. Les bourgeois n'ont rien compris à tout cela. On a senti instinctivement ce qui fait le fond de toutes les utopies sociales : la tyrannie, l'anti-nature, la mort de l'âme.....

A M^{lle} Leroyer de Chantepie.

Croisset, 23 octobre 1863.

Je suis honteux d'être depuis si longtemps sans vous écrire. Je pense à vous souvent, mais j'ai été depuis deux mois et demi absorbé par un travail dont j'ai vu la fin hier seulement. C'est une féerie que l'on ne jouera pas, j'en ai peur. Je la ferai précéder d'une préface, plus importante pour moi que la pièce. Je veux seulement attirer l'attention publique sur une forme dramatique splendide et large et qui ne sert jusqu'à présent que de cadre à des choses fort médiocres. Mon œuvre est loin d'avoir le sérieux qu'il faudrait être, entre nous, j'en suis un peu honteux.

Je n'attache à cela du reste qu'une importance fort secondaire. C'est pour moi une question de critique littéraire, pas autre chose. Je doute qu'aucun directeur en veuille et que la censure la laisse jouer. On trouvera certains tableaux d'une satire sociale trop directe. Cela est, chère demoiselle, la bagatelle qui m'a occupé depuis le mois de juillet. Maintenant, parlons de choses plus graves, à savoir de vous et de vos préoccupations.

Le livre de mon ami Renan ne m'a pas enthousiasmé comme il a fait du public. J'aime que l'on traite ces matières-là avec plus d'appareil scientifique. Mais, à cause même de sa forme facile le monde des femmes et des légers lecteurs s'y est pris. C'est beaucoup et je regarde comme une grande victoire pour la philosophie que d'amener le public à s'occuper de pareilles questions.

Connaissez-vous la *Vie de Jésus* du docteur Strauss? Voilà qui donne à penser et qui est substantiel! Je vous conseille cette lecture aride mais intéressante au plus haut degré. Quant à *M^{lle} de la Quintinie*.... franchement, l'art ne doit servir de chaire à aucune doctrine sous peine de décheoir! On fausse toujours la réalité quand on veut l'amener à une conclusion qui n'appartient qu'à Dieu seul. Et puis, est-ce avec des fictions qu'on peut parvenir à découvrir la vérité? L'histoire, l'histoire et l'histoire naturelle! Voilà -les deux muses de l'âge moderne. C'est avec elles que l'on entrera dans des mondes nouveaux. Ne revenons pas au moyen âge. *Observons*, tout est là. Et après des siècles d'études il sera peut-être donné à quelqu'un de faire la synthèse? La rage de vouloir conclure est une des manies les plus funestes et les plus stériles qui appartiennent à l'humanité. Chaque reli-

gion et chaque philosophie a prétendu avoir Dieu à elle, toiser l'infini et connaître la recette du bonheur. Quel orgueil et quel néant ! Je vois au contraire que les plus grands génies et les plus grandes œuvres n'ont jamais conclu. Homère, Shakespeare, Goethe, tous les fils aînés de Dieu (comme dit Michelet) se sont bien gardés de faire autre chose que *représenter*. Nous voulons escalader le ciel ; eh bien, élargissons d'abord notre esprit et notre cœur. Hommes d'aspirations célestes nous sommes tous enfoncés dans les fanges de la terre jusqu'au cou. La barbarie du moyen âge nous étreint encore par mille préjugés, mille coutumes. La meilleure société de Paris en est encore à « remuer le sac » qui s'appelle maintenant les tables tournantes. Parlez du progrès, après cela ! Et ajoutez à nos misères morales les massacres de la Pologne, la guerre d'Amérique, etc.

Quant à vous, chère âme endolorie, c'est le passé qui vous fait souffrir, à savoir les obligations d'un culte où votre cœur est attaché, mais qui révolte votre esprit. De là, divorce et supplice. Vous ne pouvez vous passer de prêtre, et le prêtre vous est odieux. Soyez à vous-même votre prêtre. Ou bien « abêtissez-vous », comme dit Pascal. Mais vous vous écarterez de tous les remèdes. Le soleil vous fait du bien et vous restez dans un climat mélancolique, etc., etc. Du courage ! et de l'allègement à vos maux, voilà ce que souhaite du fond de son âme celui qui est tout à vous.

A Jules Duplan.

Mardi, 3 Novembre 1863.

Oui, voilà bien longtemps, mon pauvre vieux, que nous ne nous sommes vus. Un peu de patience ! Nous

aurons ce plaisir dans une dizaine de jours, au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, au plus tard, car j'ai fini le *Château des Cœurs* depuis mercredi dernier. Il ne reste plus que les vers (dont j'ai fait l'esquisse) à écrire. Je suis bien curieux de te montrer cela. Présentement je m'occupe de lectures relatives à ma préface.

Monseigneur a passé par des états *déplorables*. Telle est la raison de son silence vis-à-vis de toi et de son inaction dans la féerie. Car il n'a jusqu'à présent rien fait. 1° Sachant que Fournier ne voulait lui jouer *Faustine* que dans un an, il a retiré sa pièce. 2° Fournier a déclaré n'avoir pas l'argent de son indemnité. 3° Doucet lui a fait faire un manuscrit pour le montrer aux grands. 4° Ledit Doucet a donné ce manuscrit à Thierry. 5° Bouilhet a été sur le point d'intenter un procès à Fournier. 6° Le même Fournier, samedi dernier, lui a envoyé une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Je triomphe. Je vais jouer *Faustine* immédiatement. » Dans un billet laconique et fiévreux, Monseigneur me dit que Fournier veut le jouer en cinq semaines, ce qui me paraît raide ; je n'en sais pas plus. Notre ami est maintenant à Paris, -rue Lafayette, 48, chez Duval, pharmacien. Voilà. Je vais m'occuper, aussitôt arrivé, de faire recevoir quelque part la féerie pour qu'on la monte cet été et qu'on la joue à l'automne. Il y aura du tirage à la censure ! Mais je crois la chose *amusante*. J'ai expédié ces 175 pages en deux mois et demi, c'est assez joli pour moi, et note que j'ai recommencé deux fois le dénouement qui est tout autre que dans le plan primitif.

Rien n'égale maintenant mon dédain pour « le dialogue vif et coupé ». Quelle division du style !

A-t-on demandé pour toi quelque chose de précis ?

Attendre indéfiniment est pis que d'être refusé. Il me tarde bien d'embrasser ta bonne trombine.

A bientôt ; du courage.

A. M^{me} Gustave de Maupassant.

Paris.

Ta bonne lettre m'a bien touché, ma chère Laure ; elle a remué en moi des vieux sentiments toujours jeunes. Elle m'a apporté, comme sur un souffle d'air frais, toute la senteur de ma jeunesse, où notre pauvre Alfred a tenu une si grande place ! Ce souvenir-là ne me quitte pas. Il n'est point de jour, et j'ose dire presque point d'heure où je ne songe à lui. Je connais, maintenant, ce qu'on est convenu d'appeler « les hommes les plus intelligents de l'époque ». Je les toise à sa mesure et les trouve médiocres en comparaison. Je n'ai ressenti auprès d'aucun d'eux l'éblouissement que ton frère me causait. Quels voyages il m'a fait faire dans le bleu, celui-là ! et comme je l'aimais ! Je crois même que je n'ai aimé personne (homme ou femme) comme lui ? J'ai eu, lorsqu'il s'est marié, un chagrin de jalousie très profond ; ç'a été une rupture, un arrachement ! Pour moi il est mort deux fois et je porte sa pensée constamment comme une amulette, comme une chose particulière et intime. Combien de fois dans les lassitudes de mon travail, au théâtre, à Paris, pendant un entr'acte, ou seul à Croisset au coin du feu, dans les longues soirées d'hiver, je me reporte vers lui, je le revois et je l'entends. Je me rappelle avec délices et mélancolie tout à-la fois nos interminables conversations mêlées de bouffonneries et de métaphysique, nos

lectures, nos rêves et nos aspirations si hautes ! Si je vauz quelque chose, c'est sans doute à cause de cela. J'ai conservé pour ce passé un grand respect ; nous étions très beaux, je n'ai pas voulu décheoir.

Je vous revois tous dans votre maison de la Grande Rue, quand vous vous promeniez en plein soleil sur la terrasse, à côté de la volière. J'arrivais et le rire du garçon éclatait, etc. Combien il me serait doux de causer de tout cela avec toi, ma chère Laure ! Nous avons été bien longtemps sans nous revoir.

Mais j'ai suivi de loin ton existence et participé intérieurement à des souffrances que j'ai devinées. Je t'ai « comprise » enfin. C'est un vieux mot, un mot de notre temps, de la bonne école romantique. Il exprime tout ce que je veux dire et je le garde.

Puisque tu m'as parlé de *Salammbô*, ton amitié apprendra avec plaisir que ma *Carthaginoise* fait son chemin dans le monde : mon éditeur annonce pour vendredi la deuxième édition. Grands et petits journaux parlent de moi. Je fais dire beaucoup de sottises. Les uns me dénigrent, les autres m'exaltent. On m'a appelé : « ilote ivre », on a dit que je répandais « un air empesté », on m'a comparé à Chateaubriand et à Lamartine, on m'accuse de viser à l'Institut et une dame qui avait lu mon livre a demandé à un de mes amis si Tanit n'était pas un diable. Voilà ! Telle est la gloire littéraire. Puis on parle de vous de temps à autre, puis on vous oublie et c'est fini.

N'importe ; j'avais fait un livre pour un nombre très restreint de lecteurs et il se trouve que le public y mord. Que le Dieu de la librairie soit béni ! J'ai été bien content de savoir qu'il te plaisait, car tu sais le cas que je fais de ton intelligence, ma chère Laure. Nous sommes non seulement des amis d'enfance mais

presque des camarades d'études. Te rappelles-tu que nous lisions les *feuilles d'automne* à Fécamp, dans la petite chambre du second étage?

Fais-moi le plaisir de m'excuser près de ta mère et de ta sœur si je ne leur ai pas envoyé un volume; mais j'ai eu un nombre d'exemplaires fort restreint et beaucoup de cadeaux à faire. Je savais d'ailleurs madame Le Poittevin à Etretat et je comptais sur toi comme lectrice. Embrasse tes fils de ma part et à toi, ma chère Laure, avec deux très longues poignées de main, la meilleure pensée de ton vieil ami.

Edmond et Jules de Goncourt.

Mes bichons,

Mademoiselle Bosquet m'écrit pour me demander s'il vous est agréable qu'elle vous fasse un article dans le *Journal de Rouen*. Elle admire grandement votre livre.

Et moi aussi, car je viens de le lire ou plutôt de le dévorer en entier et d'une seule haleine. Ça m'a charmé. Voilà tout ce que je puis vous dire maintenant. Ce qui me reste le plus dans la tête, c'est le portrait de l'abbé, celui d'Henri et la mort de Renée. Quel charmant être que cette jeune fille-là!

Ce volume m'a l'air raide, dites donc? Je vais maintenant le relire posément.

Mais c'est l'exemplaire de Bouilhet que j'ai reçu, où est le mien?

Comme ça s'enchaîne! quel mouvement! Et il y a des morceaux chouettes, des portraits classiques. Le dialogue au commencement entre les deux époux, exquis; le deuil, superbe, etc.

J'ai été irrité plusieurs fois par des imparfaits dans la narration. Sont-ce des fautes typographiques ou bien est-ce intentionnel?

Adieu. Je n'en puis plus; je vous prends sur ma table de nuit et je vous relis.

Tendresses de votre vieux.

Oui, c'est beau, très bien! J'ai franchement ri à deux ou trois places, et mouillé à quelques autres (comme un bourgeois). — Comme vous avez de talent et d'esprit et comme je vous aime!

A Théophile Gautier.

Croisset, 3 avril 1861.

Comment vas-tu cher vieux maître? Le *Fracasse* avance-t-il? penses-tu à *Salammbô*? Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau, relativement à cette jeune personne? Le *Figaro-Programme* en reparle et Verdi est à Paris.

Dès que tu auras fini ton roman, viens donc dans ma cabane passer une huitaine (ou plus) selon ta promesse, et nous réglerons le scénario. Je t'attends au mois de mai. Préviens-moi de ton arrivée, deux jours à l'avance.

Je rêvasse à la fois deux livres sans faire grande besogne. J'ai des clous à la gueule et je m'emm..., si l'on peut s'exprimer ainsi.

Il me semble qu'il y a déjà bien longtemps que je n'ai vu ta chère trombine!

J'imagine que nous taillerons ici, dans le silence du cabinet (loin des cours et des femmes), une fière bavette! C'est pourquoi accours dès que tu seras libre

Je te baise sur les deux joues.

Amitiés tendres à toute la nichée et particulièrement au Toto.

Je suis victime de la HHHHAINE DES PRÊTRES, ayant été maudit par iceux dans deux églises : Sainte-Clotilde et la Trinité. On m'accuse d'être l'inventeur de travestissements obscènes, et de vouloir ramener le paganisme (*sic*).

A Ernest Chevalier.

Croisset, 19 avril, 1864.

Je n'accepte pas tes tendres reproches, mon cher Ernest, bien qu'ils m'aient remué jusqu'au fond de l'âme. Nous avons beau ne nous voir qu'à de rares et courts intervalles, je pense à toi bien souvent, sois-en convaincu, et je te regrette, mon pauvre vieux ! A mesure que l'on vieillit et que le foyer se dépeuple, on se reporte vers les jours anciens, vers le temps de la jeunesse. Tu as été trop mêlé à la mienne, tu as trop fait partie de ma vie pendant longtemps pour qu'il y ait jamais de ma part oubli ni froideur ! Jamais je ne vais à Rouen, chez mon frère, sans regarder la maison du père Mignot, dont je me rappelle encore tout l'intérieur et jusqu'aux devants de cheminée. Henri IV chez la Belle Gabrielle ; un cheval qui ruait, etc., etc. Quand Pasques revient, je songe à mes voyages aux Andelys, alors que nous fumions pipes sur pipes dans les ruines du Château-Gaillard, et que ton pauvre père nous versait du vin de Collioures et nous découpait des pâtés d'Amiens, tout en riant de si bon cœur aux bêtises que je disais. L'autre jour j'ai été au collège voir un gamin que l'on m'avait recommandé à Paris ; tout le

temps du collège m'est revenu à la pensée. Je t'ai revu battant la semelle contre le mur, par un temps de neige, dans la cour des grands....

Mais, saprelotte, quand tu viens à Paris, prévien-moi par un petit mot la veille, afin que je puisse te recevoir et t'embrasser. Je rugis comme un âne toutes les fois qu'on me remet la carte. J'y passerai tout le mois de mai, j'attends même le retour des nouveaux époux pour y aller ; ils sont maintenant à Venise.

Pour répondre aux questions que tu ne me fais pas et qui t'intéressent, puisque tu t'intéresses à tout ce qui me regarde, je te dirai que mon nouveau neveu me paraît un excellent garçon et qu'il adore sa femme ; c'est le principal. Quant à son métier, il a une scierie mécanique à Dieppe et fait venir des bois du Nord qu'il vend à Rouen et à Paris. Il est très considéré par les bourgeois comme honnête homme et homme capable dans son industrie. Voilà tout ce que je peux t'apprendre maintenant.

Ma mère m'a chargé de t'embrasser bien fort, ainsi que tous les liens. C'est ce que je fais.

Ton vieux.

Quand donc reverrai-je ta femme qui m'a laissé un si excellent souvenir ?

Tu me parais embêté de la toge ? Ne serait-ce pas plutôt de la province ? Quand siégeras-tu à Paris ? ou tout au moins plus près de nous ?

A Jules Duplan.

Sens, hôtel de l'Écu-de-France. — Mercredi,
9 heures et demie du soir, 1854.

Tu l'avais deviné : le serf qui lavait la voiture rue du Château-d'Eau est familier (c'est lui que j'ai eu pour automédon, monsieur), familier, mais bon. A Villeneuve-Saint-Georges, il a été sur le point, sans y être nullement convié, de s'asseoir à table à côté de moi, liberté justifiée par l'amour qu'il me portait, il me trouve « un brave homme ». J'ai été fortement rincé par la pluie dans sa société. Quel temps, miséricorde ! j'étais tellement mouillé à Corbeil, que j'ai pris un bain chaud pour faire sécher mes vêtements. Dans l'établissement aquatique de cette infâme localité on est servi par des jeunes filles de quinze ans et une dame entr'ouvre la porte des cabinets avec une décence sans pareille — rien n'est convenable comme ce bras s'allongeant le long du mur, pour prendre vos nippes.

Après avoir manqué de me colleter avec deux charbonniers et un loueur de voitures, j'ai pris l'omnibus de Melun en compagnie de deux maçons fortement allumés et d'un ouvrier champêtre qui infectait l'eau-de-vie et l'ail et suis arrivé à 9 heures du soir dans Melun, mourant de faim et de froid. Se méfier de l'hôtel du Commerce. Puis, ce matin, j'ai fait un voyage *exquis* de Melun à Montereau par le bord de la rivière — sous des roches couvertes de vignes en plein soleil. Mon cocher portait à sa boutonnière quatre décora-

tions, ce qui fait que les passants me saluaient. Arrivé ici à 2 heures, j'ai visité le collège, la cathédrale. Oh! le beau sacristain que celui de la cathédrale! Quel Onuphre! une barbe de quinze jours, une bosse sur chaque omoplate, un pif étroniforme et une gueule! une gueule! Il m'a montré le manteau du sacre de Charles X, divers *chefs* de saints, des habits de Thomas Becket, etc., etc., et a « reconnu de suite que j'étais un amateur »! J'ai vu aussi un rude cierge donné par le pape à monseigneur; il pèse 20 livres et sert une fois par an seulement; afin qu'il dure davantage, on ne l'allume *jamais*, un séminariste le porte à la procession devant Monseigneur.

Voilà deux soirs consécutifs que je vais au café! hier, au café de MM. les militaires; aujourd'hui, à celui de MM. les voyageurs du commerce. On y répète « Lambert » et on y rit du charivari. — O France!

A M^{me} Roger des Genettes.

Il n'y a rien de plus mélancolique que les beaux soirs d'été. Les forces de la nature éternelle nous font mieux sentir le néant de notre pauvre individualité. Quand je vois ma solitude et mes angoisses, je me demande si je suis un idiot ou un saint. Cette volonté enragée qui m'honore est peut-être un signe de bêtise. Les grandes œuvres n'ont pas exigé tant de peine.

Je suis indigné de plus en plus contre les réformateurs modernes qui n'ont rien réformé. Tous, Saint-Simon, Leroux, Fourier et Proudhon sont engagés dans le moyen âge jusqu'au cou; tous (ce qu'on n'a pas observé) croient à la révélation biblique. Mais

pourquoi vouloir expliquer des choses incompréhensibles ? Expliquer le mal par le péché originel, c'est ne rien expliquer du tout. La recherche de la cause est antiphilosophique, antiscientifique et les religions en cela me déplaisent encore plus que les philosophies, puisqu'elles affirment la connaître. Que ce soit un besoin du cœur, d'accord. C'est ce besoin-là qui est respectable, et non des dogmes éphémères.

Quant à l'idée de l'expiation, elle dérive d'une conception étroite de la justice, une manière de la sentir barbare et confuse ; c'est l'hérédité transportée dans la responsabilité humaine. Le *bon Dieu* oriental, qui n'est pas bon, fait payer aux petits enfants les fautes de leur père, comme un pacha qui réclame à un fils les dettes de son aïeul. Nous en sommes encore là, quand nous disons la justice, la colère ou la miséricorde de Dieu, toutes qualités humaines, relatives, finies et partant incompatibles avec l'absolu.

Quels clairs de lune, le soir ! Lundi, vers minuit, des gens qui s'en revenaient d'une assemblée ont passé en canot sous mes fenêtres en jouant des instruments à vent. Cela m'a surpris tout à coup. J'ai fermé ma croisée... Mon cœur débordait... Ah ! les orangers de Sorrente sont loin.

A Jules Duplan.

Cher bon vieux,

Voilà ce qui m'arrive : J'avais fait un voyage de Fontainebleau avec retour par le chemin de fer, quand un doute m'a pris et je me suis convaincu, hélas ! qu'en 1848 il n'y avait pas de chemin de fer de Paris à Fontainebleau. Cela me fait deux passagés à démolir

et à recommencer ! Je vois dans *Paris guide* (t. a, p. 1660) que la ligne de Lyon n'a commencé qu'en 1849. Tu n'imagines pas comme ça m'embête ! J'ai donc besoin de savoir : 1° comment, en juin 1848, on allait de Paris à Fontainebleau. 2° Peut-être y avait-il quelque tronçon de ligne déjà faite qui servait ? 3° Quelles voitures prenait-on ? 4° Et où descendaient-elles à Paris ? Voici ma situation : Frédéric est à Fontainebleau avec Rosanette ; il apprend la blessure (c'est le 25 juin) et il part pour Paris avec Rosanette qui n'a pas voulu le lâcher. Mais en route la peur la reprend et elle reste. Il arrive seul à Paris où, par suite des barricades Saint-Antoine, il est obligé de faire un long détour avant de pouvoir atteindre au logis de Dussardier qui demeure dans le haut du faubourg Poissonnière.

Te rappelles-tu la *binette des ambulances* ? S'il te revient à la mémoire quelques détails sur les nuits de Paris, cette semaine-là, envoie-les-moi.

Mon héros vagabonde dans les rues pendant la dernière nuit, celle du 25 au 26 (c'est le 26 que tout a été fini).

Maintenant, tu comprends la chose comme moi-même. Tâche de me trouver des renseignements précis, tu seras bien gentil.

Mon bougre de roman m'épuise jusqu'à la moelle, j'en suis fourbu ! j'en deviens sombre.

En 48, le chemin de Corbeil à Paris était ouvert, reste à savoir comment aller de Fontainebleau à Corbeil ? Mais ce n'est pas la route.

A M^{lle} Leroyer de Chantepie.

Croisset, 6 octobre 1864.

Non, chère demoiselle, je ne vous ai pas oubliée. Je pense souvent à vous, à votre esprit si distingué et à vos souffrances qui me semblent définitivement irrémédiables.

Nos existences ne sont peut-être pas si différentes qu'elles le paraissent à la surface et que vous l'imaginez ? Il y a, entre nous, un peu plus qu'une sympathie littéraire, il me semble ? Mes jours se passent solitairement d'une manière sombre et ardue. C'est à force de travail que j'arrive à faire taire ma mélancolie native. Mais le vieux fond reparaît souvent, le vieux fond que personne ne connaît, la plaie profonde toujours cachée.

Me voilà maintenant attelé depuis un mois à un roman de mœurs modernes qui se passera à Paris. Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération, sentimentale serait plus vrai. C'est un livre d'amour, de passion ; mais de passion telle qu'elle peut exister maintenant, c'est-à-dire inactive. Le sujet, tel que je l'ai conçu, est, je crois, profondément vrai, mais à cause de cela même, peu amusant probablement ? Les faits, le drame manquent un peu ; et puis l'action est étendue dans un laps de temps trop considérable. Enfin, j'ai beaucoup de mal et je suis plein d'inquiétudes. Je resterai ici à la campagne une partie de l'hiver pour m'avancer un peu dans cette longue besogne.

Je n'ai pas été cette année à Vichy, c'est il y a deux ans, et l'année dernière, on s'est trompé.

Je ne lis rien et ne puis par conséquent rien vous indiquer de nouveau. Tous ces temps-ci je m'étais occupé de socialisme, mais vous connaissez tout cela, en partie du moins.

On dit beaucoup de bien du nouveau roman de M^m. Sand.

Vous ne me parlez jamais de Michelet, que j'aime et admire beaucoup, et vous ?

Allons, tâchez d'avoir du courage et pensez à moi qui vous serre les mains très cordialement.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Lundi, janvier 1865.

Mes très chers,

Je n'ai eu votre volume que hier au soir, seulement. Entamé à 10 h. 1/2, il était fini à 3. Je n'ai pas fermé l'œil après cette lecture et j'ai mal à l'estomac. Vous serez cause de nombreuses gastrites ! Quel épouvantable bouquin !

Si je n'étais pas très souffrant aujourd'hui, je vous écrirais longuement pour vous dire tout ce que je pense de *Germinie*, laquelle m'excite (52, 53). Cela est fort, roide, dramatique, pathétique et empoignant.

Champfleury est dépassé, je crois ? Ce que j'admire le plus dans votre ouvrage, c'est la gradation des effets, la progression psychologique. Cela est atroce d'un bout à l'autre, et sublime, par moments, tout simplement. Ce dernier morceau (sur le cimetière) rehausse tout ce qui précède et met comme une barre d'or au bas de votre œuvre.

La grande question du réalisme n'a jamais été si

carrément posée. On peut joliment disputer sur le but de l'art, à propos de votre livre.

Nous en recauserons dans quinze jours. Excusez ma lettre ; j'ai, cette après-midi, une migraine atroce, avec des oppressions telles, que j'ai du mal à me tenir à ma table.

Je vous embrasse, néanmoins, plus fort que jamais.

A Sainte-Beuve.

Paris, Lundi.

Mon cher maître,

Avez-vous pensé à moi ? Pourriez-vous me dire ce qu'il me faut lire pour connaître un peu le mouvement néo-catholique vers 1840 ? Mon histoire s'étend de 1840 au coup d'État. J'ai besoin de tout savoir, bien entendu, et, avant de m'y mettre, d'entrer dans l'atmosphère du temps.

Si vous avez quelque livre ou recueil qui puisse m'être utile, l'*Avenir*, par exemple, vous seriez bien aimable de me le prêter.

Je ne puis aller vous voir parce que j'ai un horrible clou qui m'empêche de m'habiller. Il m'est impossible d'aller aux bibliothèques. Je perds mon temps et je me ronge.

Mille poignées de main.

A Théophile Gautier.

Lundi soir.

Ne viens pas dîner jeudi chez moi. Je suis invité

par le Prince au Palais-Royal. Aurons-nous l'heur de nous y rencontrer ?

Je finis *Fracasse* ; quelle merveille ! Oui, une merveille de style, de couleur et de goût. Sois convaincu que jamais tu n'as eu plus de talent. Telle est mon opinion.

Je l'embrasse.

A M^{lle} Leroyer de Chantepie.

Croisset, 11 mai 1865.

J'ai appris, chère mademoiselle, par votre lettre du 27 mars, que vous étiez un peu moins souffrante, et que vos obsessions intellectuelles diminuaient. Fasse le ciel que cela continue ! Tenez-moi toujours au courant de votre état, et soyez bien convaincue que j'ai pour vous une affection très sincère. Nos relations sont étranges ; sans nous être jamais vus, nous nous aimons. C'est une preuve que les esprits ont aussi leur tendresse, n'est-ce pas ?

J'ai compati à la douleur causée par la mort de votre vieux compagnon ? Hélas ! j'ai passé moi-même par toutes ces douleurs trop souvent pour ne pas les comprendre !

Mon hiver a été assez triste. J'ai souffert de rhumatismes et de névralgies violemment, résultat : 1^o de chagrins assez graves qui m'ont assailli depuis six mois, et 2^o de l'atroce hiver par lequel nous avons passé. Vers la fin de janvier, j'ai été à Paris, d'où je suis revenu aujourd'hui seulement. Au mois de septembre dernier, je me suis mis, après beaucoup d'hésitations, à un grand roman qui va me demander des années et dont le sujet ne me plaît guère. J'ai devant

moi une montagne à gravir et je me sens les jarrets fatigués et la poitrine étroite. Je vieillis. Je perds l'enthousiasme et la confiance en moi-même, qualité sans laquelle on ne fait rien de bon.

Les lectures que j'ai été obligé de faire pour ce livre m'écartent de toute autre étude. Je ne puis donc rien vous dire des derniers ouvrages publiés. Je n'ai même pas ouvert le *César* de notre souverain, qui est une médiocre chose à ce qu'il paraît? Mais j'ai été mécontent des critiques autant que des éloges. Personne, à présent, ne s'inquiète de l'art! De l'art en soi. Nous nous enfonçons dans le bourgeois d'une manière épouvantable et je ne désire pas voir le vingtième siècle. Pour le trentième, c'est différent!

Avez-vous lu *Un prêtre marié*, de Barbey d'Aurevilly? Je voudrais bien avoir votre avis sur ce livre.

J'ai vu avant-hier M^{me} Sand. Elle avait fini un roman le matin même et m'a paru en excellente santé.

A Michelet.

Croisset près Rouen, mardi soir.

Mon cher maître,

L'exemplaire de votre *Bible* que vous m'avez destiné, m'est parvenu *ce matin*, seulement. Voilà pourquoi mes remerciements sont tardifs.

Je viens de lire, d'un seul coup, en dix heures, ce merveilleux livre. J'en suis écrasé. Je crois cependant en saisir l'ensemble nettement? Quelle envergure! Quel cercle!

Tout ce que cela suggère d'idées nouvelles, d'aperçus, de rêveries est infini!

Vous m'avez remplacé sous les yeux des paysages

que je connais : Delphes et l'Égypte entre autres. Personne n'aura été un *voyant* comme vous. Mais c'est une banalité que de le dire.

Une chose par-dessus tout m'a stupéfait et instruit : à savoir l'histoire d'Alexandre. Voilà qui est neuf, je crois, et profond !

Maintenant les détails m'échappent un peu. Je vais m'y remettre et déguster chaque page lentement comme il convient. Le passage sur Eschyle est bien beau ! Mais qu'est-ce qui n'est pas beau dans votre œuvre ? Cœur, imagination et jugement, vous ébranlez tout en nous-mêmes, avec vos mains puissantes et délicates.

Il y des génies de première volée et qu'on n'aime pas cependant. Mais vous, cher maître, vous emportez le lecteur dans votre personnalité par je ne sais quelle grâce — qui est l'extrême force peut-être ?

Pas un, croyez-le, ne sent mieux cela que celui qui vous serre les mains bien tendrement, et ose se dire le vôtre.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Croisset, samedi soir, 12 août 1865.

Eh bien, quand *Henriette* ? Et que faites-vous ?

Quant à moi, mes bons, j'ai reçu depuis mon retour dans mes Lares de jolies tuiles sur la tête : 1° la mort déplorable et inattendue de mon neveu (le gendre de mon frère) ; 2° la maladie de ma mère. Un zona compliqué d'une névralgie générale et qui lui fait pousser la nuit de tels cris que j'ai été obligé d'abandonner ma chambre. Vous pouvez imaginer le reste.

Aujourd'hui, il y a un peu de mieux.

La littérature ne marche pas raide au milieu de tout cela. comme vous pouvez le croire.

Je viens de lire le Proudhon sur l'art ! On a désormais le maximum de la *pignouferie socialiste*. C'est curieux, parole d'honneur ! Ça m'a fait l'effet d'une de ces fortes latrines, où l'on marche à chaque pas sur un étron. Chaque phrase est une ordure. Le tout à la gloire de Courbet ! et pour la démolition du romantisme. O saint Polycarpe !

Amitiés aux amis. Tout ce que vous trouverez de plus respectueusement cordial pour la Princesse. Je vous embrasse.

Écrivez-moi donc un peu longuement, puisque vous êtes deux. J'ai besoin de distraction, je vous jure.

Aux mêmes.

Nuit de lundi.

Je n'ai donc pas répondu à votre lettre du 29 septembre où vous m'annonciez vos embêtements dans la *Maison de Molière* car je la retrouve sur ma table à l'instant même ?

Cette nouvelle m'a plus contrarié qu'étonné. Je connais les *cabots* ! Monseigneur, à qui j'ai conté la chose en a profité pour re-rugir contre eux.

Mais comment ça se fait-il, tonnerre de Dieu ! Est-ce que vous ne serez pas joués cet hiver ?

La Princesse m'a écrit une très aimable lettre où elle me dit qu'elle vous aime beaucoup. Je lui ai répondu qu'on ne pouvait plus mal placer sa confiance et que vous étiez deux canailles. La vérité avant tout.

Autre histoire : la même lettre qui a bien une quin-

zaine de jours de date m'annonçait l'envoi de l'aquarelle promise. Or, pas d'aquarelle? Pourquoi? Est-elle perdue au chemin de fer? Je n'ose écrire à la Princesse. Dites-moi ce qui en est, vous serez bien aimables.

Je continue à travailler comme un homme et il se pourrait que j'aie fini ma première partie au commencement de janvier. Alors, j'ornerais immédiatement la capitale de ma présence.

Il m'ennuie de ne pas avoir de nouvelles de Théol. et encore bien plus, mes chers bons vieux, de ne pas vous voir.

Si ça ne vous embête pas trop, donnez-moi des détails sur Henriette.

Je vous en écrirais plus long. Mais il est trois heures du matin et j'ai la tête cuite.

Aux mêmes.

Dimanche matin.

N'y allez pas par quatre chemins, mes bons. Il est inutile de se débattre avec la censure. Adressez-vous directement à l'Empereur.

J'arriverai à Paris mercredi, je passerai chez vous entre six et sept. Nous dînerons ensemble et je vous lâcherai à dix heures. Si vous avez affaire ailleurs, tant pis.

A bientôt.

Aux mêmes.

Nuit de jeudi, novembre 1865.

C'est encore moi, mes bons, mais cette fois je ne demande pas de réponse..

Ma nièce et son époux... oui, vous me voyez venir? Eh bien, non! Bref, si vous ne pouvez me donner deux balcons, ayez l'obligeance de les retenir pour moi au contrôle, la chose coutât-elle des sommes insensées.

La Princesse m'offre une place dans sa loge. Si vous aimez mieux que je sois au paradis ou aux latrines, faites. On ne vient pas pour s'amuser aux premières des amis, mais pour les servir. J'ai répondu à la Princesse « que je la remerciais beaucoup », ce qui ne m'engage à rien. Quelle politique! quelle astuce!

Voilà deux jours que je passe dans les deux gares de Rouen; pas d'aquarelle. La chose sera restée à Paris? ou aura été remise à un autre chemin de fer.

J'arriverai à Paris, jeudi soir, ou peut-être mercredi soir. Je brûle d'y être.

Allons, à bientôt. Vous allez avoir une semaine embêtante à passer.

C'est moi qui vous emprunterai de l'argent, si vous avez un succès!

Ne ressemblez pas trop à Dennery, hein?

Adieu, très chers vieux, je vous embrasse sur vos quatre yeux,

Aux mêmes.

Eh bien? est-ce vrai? Votre pièce est retirée par ordre? pourquoi? J'imagine que votre préface n'est pas étrangère à cela? On aura été blessé, je ne sais de quoi?

Vous avez dit tout ce qu'il y avait à dire. Je vous ai trouvé seulement trop loyaux et trop modestes. Quand on est brave comme vous, on peut-être crânes. Quand on a votre talent, on peut être fiers.

La mesure autoritaire m'étonne d'autant plus qu'un bourgeois de Rouen (qui a assisté à l'une des dernières d'*Henriette*) m'a dit, hier, que tout s'y était très bien passé.

Tout cela est d'un incroyable à devenir fou!

J'ai relu *Henriette* deux fois. *C'est bon*. Voilà mon avis et je m'y connais autant que Darcel.

Je vous supplie de m'écrire un peu longuement et même le plus longuement que vous pourrez.

Je sens qu'il y a du prêtre dans votre cabale? La Sociale n'a pas cet acharnement? et puis, avant tout et surtout, vous avez le *style*, cette chose qui ne se pardonne jamais.

Qu'est-ce que la Princesse dit de tout cela?

Tandis que l'on supprime votre pièce pour satisfaire au vœu de Pipe-en-Bois, on chasse des écoles les étudiants qui ont parlé à Louvain. C'est l'équilibre. O sainte voyoucratie!

Adieu, mes pauvres chers vieux. Comme vous devez être las et énérvés, maintenant. Mais, s... n...

de D... ! vous êtes de bons bougres. Vous pouvez vous dire cela à vous, même dans le silence du cabinet. Et nous faisons un beau métier, après tout, puisqu'il fait crever de rage et d'envie jusqu'à la « jeunesse des écoles ».

Des détails, hein ?

Je vous embrasse et vous aime encore plus, si c'est possible.

A George Sand.

1866.

Chère madame,

Je ne vous sais pas gré d'avoir rempli ce que vous appelez un devoir. La bonté de votre cœur m'a attendri et votre sympathie m'a rendu fier. Voilà tout.

Votre lettre que je viens de recevoir ajoute encore à votre article et le dépasse, et je ne sais que vous dire, si ce n'est que *je vous aime bien franchement*.

Ce n'est point moi qui vous ai envoyé, au mois de septembre, une petite fleur dans une enveloppe. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'à la même époque j'ai reçu de la même façon une feuille d'arbre.

Quant à votre invitation si cordiale, je ne vous réponds ni oui ni non, en vrai Normand. J'irai peut-être, un jour, vous surprendre, cet été. Car j'ai grande envie de vous voir et de causer avec vous.

Il me serait bien doux d'avoir votre portrait pour l'accrocher à la muraille dans mon cabinet, à la campagne, où je passe souvent de longs mois tout seul. La demande est-elle indiscreète ? Si non, mille remerciements d'avance. Prenez ceux-là avec les autres que je réitère.

A la même.

Paris, 1836.

Mais certainement je compte sur votre visite dans mon domicile privé. Quant aux encombrements qu'y peut apporter le beau sexe, vous ne vous en apercevrez pas (soyez-en sûre) plus que les autres. Mes petites histoires de cœur ou de sens ne sortent pas de l'arrière-boutique. Mais comme il y a loin de mon quartier au vôtre et que vous pourriez faire une course inutile, dès que vous serez à Paris donnez-moi un rendez-vous. Et nous en prendrons un autre pour dîner seul à seul les deux coudes sur la table.

J'ai envoyé à Bouilhet votre petit mot affectueux.

A l'heure qu'il est, je suis écœuré par la population qui se rue sous mes fenêtres à la suite du bœuf gras ! Et on dit que l'esprit court les rues !

A M^{me} Gustave de Maupassant.

Paris, 9 mars 1866.

Ma chère Laure,

Comment t'exprimer ma stupéfaction et ma douleur ? Je n'ai appris l'affreuse nouvelle qu'hier au soir, seulement. J'en suis encore écrasé.

Je t'aime trop pour te donner des consolations et te dire de ces choses banales qui exaspèrent la souffrance. Pleure ma pauvre vieille amie, pleure tant que tu pourras ! Celle que tu as perdue mérite toutes tes larmes, car personne plus qu'elle ne fut intelligent, bon, dévoué, charmant ! Quelles vacances de Pâques

je passais, autrefois à Récamp! Quels souvenirs exquis! Quelles conversations, avec mon Alfred et vous! Je n'ai retrouvé cela nulle part! Il me semble entrer encore dans votre cour de la Grande Rue et apercevoir M. Le Poittevin sur la terrasse, près de la volière..

Que vas-tu devenir? Comme tu vas te trouver seule! comme je te plains!

Adieu, ma pauvre Laure. Tâche d'avoir du courage pour tes enfants.. Dis de ma part à Virginie tout ce que je t'écris à toi-même.

Je t'embrasse. Ton vieux camarade et ami..

A. George Sand.

Croisset, mardi.

Vous êtes seule et triste là-bas, je suis de même ici. D'où cela vient-il, les accès d'humeur noire qui vous envahissent par moments? Cela monte comme une marée, on se sent noyé, il faut fuir. Moi je me couche sur le dos. Je ne fais rien, et le flot passe.

Mon roman va très mal pour le quart d'heure. Ajoutez à cela des morts que j'ai apprises: celle de Cormenin (un ami de vingt-cinq ans), celle de Gavarni, et puis tout le reste; enfin, ça se passera. Vous ne savez pas, vous, ce que c'est que de rester toute une journée la tête dans ses deux mains à pressurer sa malheureuse cervelle pour trouver un mot. L'idée coule chez vous largement, incessamment, comme un fleuve. Chez moi, c'est un mince filet d'eau. Il me faut de grands travaux d'art avant d'obtenir une cascade. Ah! je les aurai connues, les *affres du style!*

Bref, je passe ma vie à me ronger le cœur et la cervelle, voilà le vrai *fond* de votre ami.

Vous lui demandez s'il pense quelquefois à « son vieux troubadour de pendule », mais je crois bien ! Et il le regrette. C'était bien gentil nos causeries nocturnes (il y avait des moments où je me retenais pour ne pas vous *bécotter* comme un gros enfant). Les oreilles ont dû vous corner hier au soir. Je dinais chez mon frère avec toute la famille. Il n'a guère été question que de vous, et tout le monde chantait vos louanges, si ce n'est moi, bien entendu, qui vous ai débinée le plus possible, chère maître bien-aimée.

J'ai relu, à propos de votre dernière lettre (et par une filière d'idées toute naturelle) le chapitre du père Montaigné intitulé « quelques vers de Virgile ». Ce qu'il dit de la chasteté est précisément ce que je crois.

C'est l'effort qui est beau et non l'abstinence en soi. Autrement il faudrait maudire la chair comme les catholiques ? Dieu sait où cela mène ! Donc, au risque de rabâcher et d'être un Prudhomme, je répète que votre jeune homme a tort. S'il est continent à vingt ans, ce sera un ignoble paillard à cinquante. Tout se paye ! Les grandes natures, qui sont les bonnes, sont avant tout prodigues et n'y regardent pas de si près à se dépenser. Il faut rire et pleurer, aimer, travailler, jouir et souffrir, enfin vibrer autant que possible dans toute son étendue.

Voilà, je crois, le vrai humain.

A la même.

Croisset, samedi soir... 1866.

Eh bien, je l'ai, cette belle, chère et illustre mine! Je vais lui faire faire un large cadre et l'apprendre à mon mur, pouvant dire comme M. de Talleyrand à Louis-Philippe : « C'est le plus grand honneur qu'ait reçu ma maison ». Mauvais mot, car nous valons mieux que ces deux bonshommes.

Des deux portraits, celui que j'aime le mieux, c'est le dessin de Couture. Quant à Marchal, il n'a vu en vous que « la bonne femme » ; mais moi, qui suis *un vieux romantique*, je retrouve dans l'autre « la tête de l'auteur », qui m'a fait tant rêver dans ma jeunesse.

A Sainte-Beuve.

Caude-Côte, près Dieppe, 16 août 1866.

Cher maître,

Je reçois la lettre de M. Duruy avec votre petit mot. Merci de l'un et surtout de l'autre. Mais je suis accoutumé de longue date à vos procédés.

Est-ce que la main des amis n'est pas un peu là-dedans? Je dis d'un ami ou d'une amie? Cette dernière a été bien aimable aussi, car c'est d'elle que j'ai appris ma nomination.

Mille remerciements de votre sincèrement dévoué.

P. S. — Ce serait le cas de trouver quelque chose de spirituel et de bien senti. Mais je ne trouve rien. Donc une repoignée de main.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Caude-Côte, près Dieppe, 16 août 1866

Eh bien ? et vous ? J'ai été tout désappointé de voir à votre place Ponson du Terrail ! Et ma joie est troublée puisque je ne la partage pas avec vous. Mon délire est d'ailleurs médiocre. *J'ai la tête forte* et je consentirai encore à vous saluer. N'importe, ça m'embête que mes bichons n'aient pas l'étoile.

Figurez-vous qu'un facteur de Croisset, idiot, a renvoyé votre lettre du 19 juillet, rue de la Chaussée-d'Antin, 21. J'ignore le sens de cette facétie. Ce qu'il y a de sûr c'est que votre lettre m'est arrivée après avoir beaucoup voyagé, il y a six ou sept jours seulement, jeudi dernier, je crois. Cela vous explique mon long silence.

J'ai été en Angleterre voir des amis. Je suis revenu à Paris. J'ai été à Chartres. J'ai eu la foire, j'ai dîné deux fois chez la princesse. Je suis ici depuis dimanche et dimanche prochain je serai revenu à Croisset. Il est temps de se remettre à travailler.

Et vous ? où en est le roman ? Celui de la mère Sand, qui m'est dédié, me vaut les plaisanteries les plus aimables. J'ai assisté à la chute douce des Don Juan de village. Je ne comprends pas un mot aux choses de théâtre. Pourquoi tant d'enthousiasme au marquis de Villemer et tant de froideur au Don Juan ? problème !

Puisque Saint-Victor est avec vous, serrez lui les deux mains de ma part. Quant à vous je vous baise sur les quatre joues.

A George Sand.

Croisset, 1863.

Moi, un être mystérieux, chère Maître, allons donc ! Je me trouve d'une platitude écœurante, et je suis parfois bien ennuyé du bourgeois que j'ai sous la peau. Sainte-Beuve, entre nous, ne me connaît nullement, quoi qu'il dise. Je vous jure même (par le sourire de votre petite-fille) que je sais peu d'hommes moins « vicieux » que moi. J'ai beaucoup rêvé et très peu exécuté. Ce qui trompe les observations superficielles, c'est le désaccord qu'il y a entre mes sentiments et mes idées. Si vous voulez ma confession, je vous la ferai tout entière.

Le sens du grotesque m'a retenu sur la pente des désordres. Je maintiens que le cynisme confine à la chasteté. Nous en aurons à nous dire beaucoup (si le cœur vous en dit) la première fois que nous nous verrons.

Voici le programme que je vous propose. Ma maison va être encombrée et incommode pendant un mois. Mais vers la fin d'octobre ou le commencement de novembre (après la pièce de Bouilhet), rien ne vous empêchera, j'espère, de revenir ici avec moi, non pour un jour, comme vous dites, mais pour une semaine au moins. Vous aurez votre chambre « avec un guéridon et tout ce qu'il faut pour écrire. » Est-ce convenu ?

Quant à la féerie, merci de vos bonnes offres de service. Je vous gueulerai la chose (elle est faite en collaboration avec Bouilhet). Mais je la crois un tantinet faible et je suis partagé entre le désir de gagner

quelques piastres et la honte d'exhiber une niaiserie.

Je vous trouve un peu sévère pour la Bretagne, non pour les Bretons qui m'ont paru des animaux rébarbatifs. A propos d'archéologie celtique, j'ai publié dans *l'Artiste*, en 1858, une assez bonne blague sur les pierres branlantes, mais je n'ai pas le numéro et ne me souviens même plus du mois.

J'ai lu, d'une traite, les dix volumes de *l'Histoire de ma Vie*, dont je connaissais les deux tiers environ, mais par fragments. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la vie de couvent.

J'ai sur tout cela quantité d'observations à vous soumettre qui me reviendront.

A la même.

Croisset, samedi soir, 1866.

L'envoi des deux portraits m'avait fait croire que vous étiez à Paris, chère maître, et je vous ai écrit une lettre qui vous attend rue des Feuillantines.

Je n'ai pas retrouvé mon article sur les dolmens. Mais j'ai le manuscrit entier de mon voyage en Bretagne parmi mes « œuvres inédites ». Nous en aurons à dégoïser quand vous serez ici. Prenez courage.

Je n'éprouve pas, comme vous, ce sentiment d'une vie qui commence, la stupéfaction de l'existence fraîche éclore. Il me semble, au contraire, que j'ai toujours existé! et je possède des souvenirs qui remontent aux Pharaons. Je me vois à différents âges de l'histoire très nettement, exerçant des métiers différents et dans des fortunes multiples. Mon individu actuel est le résultat de mes individualités disparues. J'ai été batelier sur le

Nil, *leno* à Rome du temps des guerres puniques, puis rhéteur grec dans Suburre, où j'étais dévoré de punaises. Je suis mort, pendant la croisade, pour avoir trop mangé de raisin sur la plage de Syrie. J'ai été pirate et moine, saltimbanque et cocher. Peut-être empereur d'Orient, aussi?

Bien des choses s'expliqueraient si nous pouvions connaître notre généalogie véritable. Car les éléments qui font un homme étant bornés, les mêmes combinaisons doivent se reproduire? Ainsi l'hérédité est un principe juste qui a été mal appliqué.

Il en est de ce mot-là comme de bien d'autres. Chacun le prend par un bout et on ne s'entend pas. Les sciences psychologiques resteront où elles gisent, c'est-à-dire dans les ténèbres et la folie, tant qu'elles n'auront pas une nomenclature exacte, qu'il sera permis d'employer la même expression pour signifier les idées les plus diverses. Quand on embrouille les catégories, adieu la morale!

Ne trouvez-vous pas au fond que, depuis 89, on bat la breloque? Au lieu de continuer par la grande route, qui était large et belle comme une voie triomphale, on s'est enfui par les petits chemins, et on patauge dans les fondrières. Il serait peut-être sage de revenir momentanément à d'Holbach? Avant d'admirer Proudhon, si on connaissait Turgot?

Mais le Chic, cette religion moderne, que deviendrait-elle!

Opinions chic (ou chiques) : être pour le catholicisme (sans en croire un mot), être pour l'esclavage, être pour la maison d'Autriche, porter le deuil de la reine Amélie, admirer *Orphée aux Enfers*, s'occuper de comices agricoles, parler sport, se montrer froid,

être idiot jusqu'à regretter les traités de 1815. Cela est tout ce qu'il y a de plus neuf.

Ah! vous croyez, parce que je passe ma vie à tâcher de faire des phrases harmonieuses en évitant les assonances, que je n'ai pas, moi aussi, mes petits jugements sur les choses de ce monde? Hélas oui! et même je crèverai enragé de ne pas les dire.

Mais assez bavardé, je vous ennuierais à la fin.

La pièce de Bouilhet passera dans les premiers jours de novembre. C'est donc dans un mois que nous nous verrons.

Je vous embrasse très fort, chère maître.

A la même.

Nuit de lundi.

Vous êtes triste, pauvre amie et chère maître; c'est à vous que j'ai pensé en apprenant la mort de Duveyrier. Puisque vous l'aimiez, je vous plains. Cette perte-là s'ajoute aux autres. Comme nous en avons dans le cœur, de ces morts! Chacun de nous porte en soi sa nécropole.

Je suis tout *dévisé* depuis votre départ; il me semble que je ne vous ai pas vue depuis dix ans. Mon unique sujet de conversation avec ma mère est de parler de vous, tout le monde ici vous chérit.

Sous quelle constellation êtes-vous donc née pour réunir dans votre personne des qualités si diverses, si nombreuses et si rares?

Je ne sais pas quelle espèce de sentiment je vous porte, — mais j'éprouve pour vous une tendresse particulière et que je n'ai ressentie pour personne, jus-

qu'à présent. Nous nous entendions bien, n'est-ce pas, c'était gentil.

Je vous ai surtout regrettée hier au soir à dix heures. Il y a eu un incendie chez mon marchand de bois. Le ciel était rose et la Seine couleur de sirop de groseille. J'ai travaillé aux pompes pendant trois heures et je suis rentré aussi affaibli que le Turc de la girafe.

Un journal de Rouen, *le Nouvelliste*, a relaté votre visite dans Rouen, si bien que samedi, après vous avoir quittée, j'ai rencontré plusieurs bourgeois indignés contre moi parce que je ne vous avais pas exhibée. Le plus beau mot m'a été dit par un ancien sous-préfet : « Ah! si nous avions su qu'elle était là... nous lui aurions... nous lui aurions... » un temps de cinq minutes, il cherchait le mot; « nous lui aurions... souri. » C'eût été bien peu, n'est-ce pas?

Vous aimer « plus » m'est difficile, — mais je vous embrasse bien tendrement. Votre lettre de ce matin, si mélancolique, a été au *fond*. Nous nous sommes séparés au moment où il allait nous venir sur les lèvres bien des choses! Toutes les portes, entre nous deux, ne sont pas encore ouvertes. Vous m'inspirez un grand respect et je n'ose pas vous faire de questions.

A Amédée Pommier.

Croisset, 8 septembre 1866.

Vous devez me considérer, monsieur, comme le dernier des goujats. Mais depuis le mois d'avril j'étais absent de Paris. C'est il y a huit jours seulement que j'ai trouvé chez moi votre volume. Donc agréez d'abord toutes mes excuses, puis mes remerciements.

Vous m'avez d'ailleurs écrit, à propos de la *Bovary*, une lettre qui a « chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse ». La nouvelle marque de sympathie que vous me donnez en me dédiant une pièce m'a été très douce, je vous assure.

Vos *Colifichets* sont des joyaux. Je me suis rué dessus. J'ai lu le volume tout d'une haleine. Je l'ai relu. Il reste sur ma table pour longtemps encore. Partout j'ai retrouvé l'exquis écrivain des *Crâneries*, des *Océanides* et de *l'Enfer*. Je vous connais et depuis longtemps je vous étudie. Il n'est guère possible d'aimer le style sans faire de vos œuvres le plus grand cas. Quelles rimes ! quelle variété de tournure ! quelles surprises d'images ! C'est à la fois clair et dense comme du diamant. Vous me semblez un classique dans la meilleure acception du mot.

Il va sans dire que la page 8, tout d'abord, m'a séduit, et mon émerveillement n'a pas ensuite faibli. J'aime autant les petites pièces que les grandes. Est-ce une vanité ? Mais je crois comprendre tout le mérite du *Voyageur* et de *Blaise et Rose*. Il faut être fort comme un Cabire pour avoir de ces légèretés-là. Vous m'avez fait rêver délicieusement avec *l'Egoïste* et la *Chine*. Le *Géant* m'a « transporté d'enthousiasme ». L'expression, quoique banale, n'est pas trop forte ; je la maintiens.

Les œuvres d'art qui me plaisent par-dessus toutes les autres sont celles où l'art excède. J'aime dans la Peinture, la Peinture ; dans les Vers, le Vers. Or s'il fut un artiste au monde, c'est vous. Tour à tour vous êtes abondant comme une cataracte et vif comme un oiseau. Les phrases découlent de votre sujet naturellement et sans que jamais on voie le dessous. Cela étincelle et chante, reluit, bruit et résiste.

Combien n'avez-vous pas de ces vers tout d'une pièce, de ces vers où l'idée se trouve si bien prise dans la forme qu'elle en demeure inséparable :

Sa toque de velours descendait jusqu'aux yeux.

Qui tombait sur la main et jusqu'au bout des doigts.

Je ne cite que ces deux-là, pris au hasard, pour vous montrer ce que je veux dire.

Je vous aime encore parce que vous n'appartenez à aucune boutique, à aucune église, parce qu'il n'est question dans votre volume, ni du problème social, ni des bases, etc.

Et je serre cordialement et respectueusement la main qui écrit de pareilles choses, en me disant, monsieur, votre tout dévoué.

A George Sand.

Nuit de mercredi.

Oh ! que c'est beau la lettre de Marengo l'hirondelle ! Sérieusement, je trouve cela un chef-d'œuvre ! Pas un mot qui ne soit un mot de génie. J'ai ri tout haut à plusieurs reprises. Je vous remercie bien, chère maître, vous êtes gentille comme tout.

Vous ne me dites jamais ce que vous faites. Le drame, où en est-il ?

Je ne suis pas du tout surpris que vous ne compreniez rien à mes angoisses littéraires ! Je n'y comprends rien moi-même. Mais elles existent pourtant, et violentes. Je ne sais plus comment il faut s'y prendre pour écrire et j'arrive à exprimer la centième partie de mes idées, après des tâtonnements infinis. Pas prime-

sautier, votre ami, non ! pas du tout ! Ainsi voilà deux jours entiers que je tourne et retourne un paragraphe sans en venir à bout. J'en ai envie de pleurer dans des moments ! Je dois vous faire pitié ! et à moi donc !

Quant à notre sujet de discussion (à propos de votre jeune homme), ce que vous m'écrivez dans votre dernière lettre est tellement ma manière de voir, que je l'ai non seulement mise en pratique, mais prêchée. Demandez à Théo. Entendons-nous, cependant. Les artistes (qui sont des prêtres) ne risquent rien d'être chastes, au contraire ! Mais les bourgeois, à quoi bon ? Il faut bien que certains soient dans l'humanité. Heureux même ceux qui n'en bougent.

Je ne crois pas (contrairement à vous) qu'il y ait rien à faire de bon avec le caractère de l'*Artiste idéal* ; ce serait un monstre. L'art n'est pas fait pour peindre les exceptions, et puis j'éprouve une répulsion invincible à mettre sur le papier quelque chose de mon cœur. Je trouve même qu'un romancier *n'a pas le droit d'exprimer son opinion* sur quoi que ce soit. Est-ce que le bon Dieu l'a jamais dite, son opinion ? Voilà pourquoi j'ai pas mal de choses qui m'étouffent, que je voudrais cracher et que je ravale. A quoi bon les dire, en effet ! Le premier venu est plus intéressant que M. G. Flaubert, parce qu'il est plus *général* et par conséquent plus typique.

Il y a des jours, néanmoins, où je me sens au-dessous du crétinisme. J'ai maintenant un bocal de poissons rouges et ça m'amuse. Ils me tiennent compagnie pendant que je dîne. Est-ce bête de s'intéresser à des choses aussi melones ! Adieu, il est tard, j'ai la tête cuite.

Je vous embrasse.

A la même.

Samedi matin.

Ne vous tourmentez pas pour les renseignements relatifs aux journaux. Ça occupera peu de place dans mon livre et j'ai le temps d'attendre. Mais quand vous n'aurez rien à faire, jetez-moi sur un papier quelconque ce que vous vous rappelez de 48. Puis vous me développerez cela en causant. Je ne vous demande pas de la copie, bien entendu, mais de recueillir un peu vos souvenirs personnels.

Connaissez-vous une actrice de l'Odéon qui a joué Macdulf dans *Macbeth*, Duguéret? Elle voudrait bien avoir dans *Mont-Revêche* le rôle de Nathalie. Elle vous sera recommandée par Girardin, Dumas et moi. Je l'ai vue hier dans *Faustine*, où elle a montré du chien. Vous êtes donc prévenue; à vous de prendre vos mesures. Mon opinion est qu'elle a de l'intelligence et qu'on peut en tirer parti.

Si votre petit ingénieur a fait un vœu, et que ce vœu-là ne lui coûte pas, il a raison de le tenir; sinon, c'est une pure niaiserie, entre nous. Où la liberté existera-t-elle si ce n'est dans la passion?

Eh bien! non. *De mon temps*, nous ne faisons pas de vœux pareils et on était amoureux! et crânement! Mais tout s'associait dans un large éclectisme, et si l'on s'écartait *des dames*, c'était par orgueil, par défi envers soi-même, comme tour de force. Enfin nous étions des romantiques rouges, d'un ridicule accompli, mais d'une efflorescence complète. Le peu de bon qui me reste vient de ce temps-là.

A la même.

Mercredi.

J'ai reçu hier le volume de votre fils. Je vais m'y mettre quand je serai débarrassé de lectures moins amusantes probablement. Ne l'en remerciez pas moins en attendant, chère maître.

D'abord, parlons de vous, « de l'arsenic ». Je crois bien ! Il faut boire du fer, se promener et dormir et aller dans le Midi, quoi qu'il en coûte, voilà ! Autrement, la *femme en bois* se brisera. Quant à de l'argent, on en trouve ; et le temps, on le prend. Vous ne ferez rien de ce que je vous conseille, naturellement. Eh bien ! vous avez tort, et vous m'affligez.

Non, je n'ai pas ce qui s'appelle des soucis d'argent ; mes revenus sont très restreints, mais sûrs. Seulement, comme il est dans l'habitude de votre ami d'anticiper sur iceux, il se trouve gêné, par moments, et il grogne « dans le silence du cabinet », mais pas ailleurs. A moins de bouleversements extraordinaires, j'aurai toujours de quoi manger et me chauffer jusqu'à la fin de mes jours. Mes héritiers sont ou seront riches (car c'est moi qui suis le pauvre de la famille). Donc, zut !

Quant à gagner de l'argent avec ma plume, c'est une prétention que je n'ai jamais eue, m'en reconnaissant radicalement incapable.

Il faut donc vivre en petit rentier de campagne, ce qui n'est pas extrêmement drôle. Mais tant d'autres qui valent mieux que moi n'ayant pas le sol, ce serait injuste de se plaindre. Accuser la Providence est d'ail-

leurs une manie si commune, qu'on doit s'en abstenir par simple bon ton.

Encore un mot sur le pécune et qui sera seulement entre nous. Je peux, sans que ça me gêne en rien, dès que je serai à Paris, c'est-à-dire du 20 au 23 courant, vous prêter mille francs, si vous en avez besoin pour aller à Cannes. Je vous fais cette proposition carrément, comme je la ferais à Bouilhet, ou à tout autre intime. Pas de cérémonie ! voyons !

Entre gens du monde, ça ne serait pas convenable, je le sais, mais entre troubadours on se passe bien des choses

Vous êtes bien gentille avec votre invitation d'aller à Nohant. J'irai, car j'ai grande envie de voir votre maison. Je suis gêné de ne pas la connaître, quand je pense à vous. Mais il me faut reculer ce plaisir-là jusqu'à l'été prochain. J'ai actuellement besoin de rester à Paris quelque temps. Trois mois ne sont pas de trop pour tout ce que je veux y faire.

Je vous renvoie la page de ce bon Barbès, dont je connais la vraie biographie fort imparfaitement. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est honnête et héroïque. Donnez-lui une poignée de main de ma part, pour le remercier de sa sympathie. Est-il, *entre nous*, aussi intelligent que brave ?

J'aurais besoin, maintenant, que des hommes de ce monde-là fussent un peu francs avec moi. Car je vais me mettre à étudier la Révolution de 48. Vous m'avez promis de me chercher dans votre bibliothèque de Nohant : 1° un article de vous sur les faïences ; 2° un roman du père X..., jésuite, sur la sainte Vierge.

Mais quelle sévérité pour le père Beuve qui n'est ni jésuite ni vierge ! Il regrette, dites-vous, « ce qu'il y a de moins regrettable, entendu comme il l'entendait. »

Pourquoi cela? Tout dépend de l'intensité qu'on met à la chose.

Les hommes trouveront toujours que la chose la plus sérieuse de leur existence, c'est jouir.

La femme, pour nous tous, est l'ogive de l'infini. Cela n'est pas noble, mais tel est le vrai fond du mâle. On blague sur tout cela, démesurément, Dieu merci, pour la littérature, et pour le bonheur individuel aussi.

Ah! je vous ai bien regrettée tantôt. Les marées sont superbes, le vent mugit, la rivière blanchit et déborde. Elle vous a des airs d'Océan qui font du bien.

A la même.

1^{er} novembre 1866.

Chère maître,

J'ai été aussi honteux qu'attendri hier au soir en recevant votre « tant gente » épître. Je suis un misérable de n'avoir pas répondu à la première. Comment cela se fait-il? Car ordinairement je ne manque pas d'exactitude.

Le travail ne va pas trop mal. J'espère avoir fini ma seconde partie au mois de février. Mais pour avoir tout terminé dans deux ans, il faut que d'ici là, votre vieux ne bouge de son fauteuil. C'est ce qui fait que je ne vais pas à Nohant. Huit jours de vacances, c'est pour moi trois mois de rêverie. Je ne ferais plus que songer à vous, aux vôtres, au Berry, à tout ce que j'aurais vu. Mon malheureux esprit naviguerait dans des eaux étrangères. J'ai si peu de force.

Je ne cache pas le plaisir que m'a fait votre petit mot sur *Salammbô*. Ce bouquin-là aurait besoin d'être allégé de certaines inversions; il y a trop d'*alors*, de *mais* et de *et*. On sent le travail.

Quant à celui que je fais, j'ai peur que la conception n'en soit vicieuse, ce qui est irrémédiable; des caractères aussi mous intéresseront-ils? On n'arrive à de grands effets qu'avec des choses simples, des passions tranchées. Mais je ne vois de simplicité nulle part dans le monde moderne.

Triste monde! Est-ce assez déplorable et lamentablement grotesque, les affaires d'Italie! Tous ces ordres, contre-ordres de contre-ordres des contre-ordres! La terre est une planète très inférieure, décidément.

Vous ne m'avez pas dit si vous étiez contente des reprises de l'Odéon. Quand irez-vous dans le Midi? Et où cela, dans le Midi?

D'aujourd'hui en huit, c'est-à-dire du 7 au 10 novembre, je serai à Paris, ayant besoin de flâner dans Auteuil pour y découvrir des petits coins. Ce qui serait gentil, ce serait de nous en revenir à Croisset ensemble. Vous savez bien que je vous en veux beaucoup pour vos deux derniers voyages en Normandie.

A bientôt, hein? Pas de blague! Je vous embrasse comme je vous aime, chère maître, c'est-à-dire très tendrement.

Voici un morceau que j'envoie à votre cher fils, amateur de ce genre de friandises :

Un soir, attendu par Hortense,
Sur la pendule ayant les yeux fixés,
Et sentant son cœur battre à mouvements pressés,
Le jeune Alfred séchait d'impatience.

(Mémoires de l'Académie de Saint-Quentin.)

A Sainte-Beuve.

Croisset, dimanche, 1867.

Mon cher maître,

La Princesse m'écrit que vous êtes souffrant depuis longtemps déjà ? Qu'avez-vous donc ? Ne faites pas la bêtise de devenir gravement malade. Soignez-vous. Reposez-vous ! et ayez l'obligeance de me donner de vos nouvelles.

Si vous ne pouvez m'écrire, je me recommande à M. Troubat.

En vous la souhaitant « bonne et heureuse », je vous embrasse, cher maître.

A George Sand.

Croisset, nuit de samedi.

Non, chère maître, vous n'êtes pas près de votre fin. Tant pis pour vous, peut-être. Mais vous vivrez vieille et très vieille, comme vivent les géants, puisque vous êtes de cette race-là : seulement, il *faut* se reposer. Une chose m'étonne, c'est que vous ne soyez pas morte vingt fois, ayant tant pensé, tant écrit et tant souffert. Allez donc un peu, comme vous en avez envie, au bord de la Méditerranée. L'azur détend et retrempe. Il y a des pays de Jouvence, comme la baie de Naples. En de certains moments, ils rendent peut-être plus triste ? Je n'en sais rien.

La vie n'est pas facile ! Quelle affaire compliquée et dispendieuse ! J'en sais quelque chose. Il faut de l'ar-

gent pour *tout* ! si bien qu'avec un revenu modeste et un métier improductif il faut se résigner à *peu*. Ainsi fais-je ! Le pli en est pris, mais les jours où le travail ne marche pas, ce n'est pas drôle. Ah ! oui, ah ! oui, je veux bien vous suivre dans une autre planète. Et à propos d'argent, c'est là ce qui rendra la nôtre inhabitable dans un avenir rapproché, car il sera impossible d'y vivre, même aux plus riches, sans s'occuper de *son bien* ; il faudra que tout le monde passe plusieurs heures par jour à tripoter ses capitaux. Charmant ! Moi, je continue à tripoter mon roman, et je m'en irai à Paris quand je serai à la fin de mon chapitre, vers le milieu du mois prochain.

Et quoi que vous en supposiez, « aucune belle dame » ne vient me voir. Les belles dames m'ont beaucoup occupé l'esprit, mais m'ont pris très peu de temps. Me traiter d'anachorète est peut-être une comparaison plus juste que vous ne croyez.

Je passe des semaines entières sans échanger un mot avec un être humain, et à la fin de la semaine il m'est impossible de me rappeler un seul jour, ni un fait quelconque. Je vois ma mère et ma nièce les dimanches, et puis c'est tout. Ma seule compagnie consiste en une bande de rats qui font dans le grenier, au-dessus de ma tête, un tapage infernal, quand l'eau ne mugit pas et que le vent ne souffle plus. Les nuits sont noires comme de l'encre, et un silence m'entoure, pareil à celui du désert. La sensibilité s'exalte démesurément dans un pareil milieu. J'ai des battements de cœur pour rien.

Tout cela résulte de nos jolies occupations. Voilà ce que c'est que de se tourmenter l'âme et le corps. Mais si ce tourment-là est la seule chose propre qu'il y ait ici-bas ?

Je vous ai dit, n'est-ce pas, que j'avais relu *Consuelo* et la *Comtesse de Rudolstadt*; cela m'a pris quatre jours. Nous en causerons très longuement, quand vous voudrez. Pourquoi suis-je amoureux de Siverain? C'est que j'ai les deux sexes, peut-être.

A Jules Troubat.

Croisset, jeudi.

Merci derechef, — vous me mettez, comme on dit, « du baume dans le sang ».

La solution que vous m'annoncez ce matin m'a été prédite hier par quelqu'un qui s'y connaît. Il serait possible que notre cher maître arrivât à se guérir complètement.

Prêchez-le pour qu'il ne fasse rien du tout.

Donnez-moi de ses nouvelles, quand vous en aurez le loisir.

Mille poignées de main.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Nuit de samedi, janvier 1867.

Si c'est une consolation pour vous de savoir que je m'embête, *soyez-le!* car je ne m'amuse pas démesurément. Mais je travaille beaucoup, ce qui fait que je m'em... Quand je dis que je travaille, c'est une manière de parler. Je me donne du mal et puis c'est peut-être tout? N'importe! Je crois avoir passé l'endroit le plus vide de mon interminable roman; mais je n'en ferai plus de pareil. Je vieillis et il serait temps

de faire quelque chose de bien et d'amusant pour moi.

Je passe des semaines entières sans voir un être humain, ni échanger une parole avec mes semblables. D'ailleurs, je deviens *insociable* comme l'individu Marat, qui est au fond mon homme. J'ai même envie de mettre son buste dans mon cabinet, uniquement pour révolter les bourgeois; mais il est trop tard. Hélas! Beau sous le rapport moral, mais pas de plastique. Si bien (car tout cela est une parenthèse) qu'ayant accepté à dîner avant-hier chez ma nièce, à Rouen, j'ai pris plaisir à engueuler différentes personnes de la localité qui se trouvaient là, et me suis rendu complètement désagréable.

.

Vous êtes bien gentils de m'avoir répondu tout de suite. Donnez-moi donc des nouvelles détaillées de Sainte-Beuve.

J'espère vous voir dans un mois environ, quand j'aurai fini mon chapitre. Alors, je serai à la moitié de mon volumineux *Coco*, en étant moi-même un assez triste.

A George Sand.

Chère maître,

Vous devriez vraiment aller voir le soleil quelque part; c'est bête d'être toujours souffrante; voyagez donc; reposez-vous; la résignation est la pire des vertus.

J'aurais besoin d'en avoir pour supporter toutes les bêtises que j'entends dire! Vous n'imaginez pas à

quel point on en est. La France, qui a été prise quelquefois de la danse de saint Guy (comme sous Charles VI), me paraît maintenant avoir une paralysie du cerveau. On est idiot de peur. Peur de la Prusse, peur des grèves, peur de l'Exposition qui « ne marche pas », peur de tout. Il faut remonter jusqu'en 1849 pour trouver un pareil degré de crélinisme.

On a tenu, au dernier Magny, de telles conversations de portiers, que je me suis juré intérieurement de n'y pas remettre les pieds. Il n'a été question tout le temps que de M. de Bismarck et du Luxembourg. J'en suis encore gorgé! Au reste, je ne deviens pas facile à vivre! Loin de s'é mousser, ma sensibilité s'aiguise; un tas de choses insignifiantes me font souffrir. Pardonnez-moi cette faiblesse, vous qui êtes si forte et si tolérante!

Le roman ne marche pas du tout. Je suis plongé dans la lecture des journaux de 48. Il m'a fallu faire (et je n'en ai pas fini) différentes courses à Sèvres, à Creil, etc.

Le père Sainte-Beuve prépare un discours sur la libre-pensée, qu'il lira au Sénat, à propos de la loi sur la presse. Il a été très crâne, savez-vous.

Vous direz à votre fils Maurice que je l'aime beaucoup, d'abord parce que c'est votre fils et *secundo* parce que c'est *lui*. Je le trouve bon, spirituel, lettré, pas poseur, enfin charmant « et du talent ».

A Sainte-Beuve.

16 janvier 1867.

Ah! sapsristi! je suis content, cher maître; votre lettre d'hier matin m'a causé une vraie joie.

J'espère vous retrouver à la fin de ce mois-ci en pleine convalescence. Nous *componiserons* ensemble pour célébrer icelle.

Il est fort possible que *tout* se rétablisse.

Quant à mon bouquin, il n'est pas près d'être fini. J'achève la seconde partie. Je ne puis être débarrassé avant le milieu de 1869.

Comme j'ai envie de vous voir! En attendant ce plaisir-là, je vous embrasse.

A Louis Bouilhet.

Nuit de lundi,

Monseigneur,

J'ai lu le roman de M^{me} Regnier. Nous en causerons tout à l'heure.

Ma grippe a l'air de se passer. Mais elle a été violente et j'ai peur qu'elle ne recommence dans mes courses que je vais être obligé de faire à Sèvres et à Creil. Il faut pourtant que je m'y résigne. Car je ne puis aller plus loin, dans ma copie, sans voir une fabrique de faïence. Je bûche la Révolution de 48 avec fureur. Sais-tu combien j'ai lu et annoté de volumes depuis six semaines? 27, mon bon. Ce qui ne m'a pas empêché d'écrire dix pages.

Hier chez la princesse, où j'ai diné, Théo m'a dit qu'il avait organisé un Sous-Magny chez M^{me} de Païva. Je serai invité au premier vendredi; je te dirai ce qui en est.

Le *Moniteur* a donné, inexactement, la séance du Sénat, où le père Beuve s'est signalé par sa haine des prêtres; il a été énorme. Le public est pour lui. Il a reçu hier des visites et des félicitations en masse.

J'attends Duplan dans une huitaine de jours. Les bichons partent demain soir pour Rome. Je dînerai probablement un de ces jours avec le prince, chez la Tourbey. Le public est très froid aux *Idées de M^{me} Aubray*. Il y a tous les soirs quelques sifflets. Quant au succès d'argent, il est énorme. Je n'ai pas été à l'Exposition et n'irai pas d'ici à longtemps. Voilà toutes les nouvelles

Ce que je blâme dans *Un duel de salon*, c'est le fond de l'histoire. Cette invention d'un ancien forçat déguisé en grand seigneur et captant le cœur d'une riche veuve, me semble manquer de vérité et de nouveauté? Le style, la psychologie, les descriptions, en un mot la forme entière du livre dépasse de beaucoup la fable. Et j'ai été tout désillusionné en arrivant au secret de la comédie. Une fois cette réserve faite, je trouve l'œuvre pleine de qualités très remarquables. Telle est mon opinion sincère. J'ai été surtout frappé de la nouveauté et de la justesse de certaines comparaisons. Comment peut-on, avec tant d'esprit, tomber dans la rengaine du forçat en gants blancs! Ce qui n'empêche pas le livre d'être amusant et de pouvoir être présenté bravement à un journal. M^{me} Regnier veut-elle que je tente l'épreuve au grand ou au petit *Moniteur*? Je suis à ses ordres. Quant à réussir, je ne promets rien. Mais je ferai la réclame très chaudement et très sincèrement.

Quant aux critiques de détail, je reproche au commencement d'avoir trop de dialogues. (Tu sais, du reste, la haine que j'ai du dialogue dans les romans. Je trouve qu'il doit être *caractéristique*.) Je me permettrai également de blâmer un certain nombre d'expressions toutes faites, telles que dans la première page: « Se mettant de la partie, lui donna gain de

cause ». Puis, à côté de cela, des choses ravissantes : « Une de ces mains expressives qui parlent avec le bout des ongles ! » De semblables raretés sont fréquentes.

Charmant, le chapitre II : le Bois de Boulogne. Pourquoi n'avoir pas commencé le roman à cet endroit-là ? avec les portraits des deux rivales ?

J'aime beaucoup le bal, où il y a d'excellents détails : « des nuages de gaze et de dentelles coupés par des éclairs de rubis et de diamants passaient au bras de cavaliers *aussi noirs que possible* ». Pourquoi gâter une vraie merveille de style ! Oh ! les femmes !

Page 43, nous retombons dans Céliimène et Arsinoé !

La sortie de d'Areille fumant son cigare, excellente !

Les rêveries de Madeleine au soleil levant, très bon. Il y a un vrai talent de moraliste dans l'analyse de Madeleine en prières. C'est *senti* et profond.

Page 99 : « Offrant en miniature un tableau de l'industrie universelle ». Hum ! hum !

Les deux dialogues entre la duchesse et le comte, chapitres IX et X, me semblent pleins de talent scénique. A la bonne heure ! rien, ici, ne pourrait remplacer le dialogue.

De Breuil et sa maladie m'intéressent peu. On n'a nulle inquiétude sur son compte. La visite que ses deux amis lui font est spirituelle.

Page 57. Les preuves de l'identité (fausse) du comte devaient, il me semble, être données ici par Madeleine. Cela dérouterait le lecteur qui serait convaincu, comme de Breuil, que le comte est un honnête homme ??? et ça abrégait les explications postérieures.

Page 161. Le langage des deux personnages en scène

est-il bien vrai? « Heureux l'homme qui a su faire vibrer les nobles instincts de votre âme, madame? »

Gustave, l'*artiste* sceptique, est un personnage de vaudeville. Il ressemble trop au confident de toutes les pièces.

Mais le roman prend une allure beaucoup plus relevée à partir du chapitre XIV, commençant par la description de Nice, qui est un *morceau*.

Malgré des phrases telles que celle-ci : « Les premiers mois de mariage furent pour les deux époux un enchantement perpétuel », les premiers détachements du comte sont finement faits.

Le domino jaune, enveloppé de jais noir, fait une grande impression; excite la curiosité, et le dialogue est bon. Une phrase sur la voix du domino exquise de justesse.

J'aime la description d'Hélène courant à cheval. Mais je demande, en toute humilité, si l'action héroïque qu'elle fait n'est pas un peu poncive?

Chapitre XIX. Pourquoi Venise? puisque rien d'utile au roman ne s'y passe, ou plutôt ce qui s'y passe pourrait être dit en trois mots.

Page 279. Bon, le boudoir d'Hélène et le dialogue qui s'y trouve *idem*. Je trouve superbe le marquis de Ver et la fin du chapitre XXI.

Les scènes du chalet sont intéressantes; on a peur pour cette pauvre Madeleine; il y a de la *puissance* dans toute cette partie-là. De la puissance dramatique, il me semble? On regrette que ça ne soit pas sur les planches.

La lâcheté du comte est concevable en ce sens qu'elle est bien amenée; mais l'atrocité d'Hélène (dont j'admire le caractère) aurait dû être préparée, dans les

parties précédentes, par des motifs, des faits plus explicites.

Le marchand d'huile est comique et réussi.

La confession du comte est roide!!! Ici, selon moi, est (je le répète) le défaut constitutionnel du comte.

La salle admire, l'auteur en a tiré bon parti, et les conséquences se déroulent logiquement. L'entrevue entre les deux rivales, à Paris, est ce qu'elle devait être.

Le suicide de Madeleine était indispensable comme *drame*; mais, dans la réalité, elle aurait vécu en paix avec ce bon de Breuil, ce qui n'eût pas révolté le lecteur. Cette fin est amusante, du reste, comme tout le livre.

Voilà tout ce que j'ai à en dire.

Adieu, cher vieux, il est près de quatre heures du matin. Ce qui me fait une journée de dix-huit heures de travail. C'est raisonnable. Sur ce, je vais me coucher et t'embrasse.

À George Sand.

Je m'ennuie de ne pas avoir de vos nouvelles, chère maître. Que devenez-vous? Quand vous reverrai-je?

Mon voyage à Nohant est manqué. Voici pourquoi : ma mère a eu, il y a huit jours, une petite attaque. Il n'en reste rien, mais cela peut recommencer. Elle s'ennuie de moi, et je vais hâter mon retour à Croisset. Si elle va bien vers le mois d'août, et que je sois sans inquiétude, pas n'est besoin de vous dire que je me précipiterai vers vos pénates.

En fait de nouvelles, Sainte-Beuve me paraît gra-

vement malade, et Bouilhet vient d'être nommé bibliothécaire à Rouen.

Depuis que les bruits de guerre se calment, on me semble un peu moins idiot. L'écoeurement que la lâcheté publique me causait s'apaise.

J'ai été deux fois à l'Exposition; cela est écrasant. Il y a des choses splendides et extra-curieuses. Mais l'homme n'est pas fait pour avaler l'infini; il faudrait savoir toutes les sciences et tous les arts pour s'intéresser à tout ce qu'on voit dans le Champ de Mars. N'importe; quelqu'un qui aurait à soi trois mois entiers, et qui viendrait là tous les matins prendre des notes, s'épargnerait par la suite bien des lectures et bien des voyages.

On se sent là très loin de Paris, dans un monde nouveau et laid, un monde énorme qui est peut-être celui de l'avenir. La première fois que j'y ai déjeuné, j'ai pensé tout le temps à l'Amérique, et j'avais envie de parler nègre.

A Maurice Schlésinger.

2 juin 1867.

Mon cher ami,

J'ai trois choses à vous dire :

1° Vous êtes venu en France dernièrement et je ne vous ai pas vu, ce qui n'est point gentil de votre part.

2° Le fils de notre ancien ami *Pradier* désirerait avoir, dans la *Gazette musicale*, un article (d'éloges,

bien entendu) sur un *Album pour piano*, qu'il a récemment publié. Je ne connais aucun des rédacteurs de la *Gazette*. Pouvez-vous, vous, lui faire avoir cet article ?

Troisième question (importante et pressée, s. v. p.). Je suis forcé, dans le travail que je fais maintenant, de passer par la Révolution de 48. — Vous avez joué un rôle dans le club des Femmes. Le récit exact de cette soirée se trouve-t-il quelque part ? Ce qui serait bien, ce serait de recueillir vos souvenirs à ce sujet et de me les envoyer lisiblement écrits — car j'ai souvent du mal à déchiffrer vos rares épîtres. Tel est le service que j'attends de vous, cher ami. Si M^{me} Maurice est de retour à Bade, présentez-lui nos meilleurs souvenirs.

Je vous embrasse et suis vôtre.

A George Sand.

J'ai passé trente-six heures à Paris au commencement de cette semaine, pour assister au bal des Tuileries. Sans blague aucune, c'était splendide. Paris, du reste, tourne au colossal. Cela devient fou et démesuré. Nous retournons peut-être au vieil Orient. Il me semble que des idoles vont sortir de terre. On est menacé d'une Babylone.

Pourquoi pas ? L'*individu* a été tellement nié, par la démocratie, qu'il s'abaissera jusqu'à un affaissement complet, comme sous les grands despotismes théocratiques.

Le czar de Russie m'a profondément déplu ; je l'ai trouvé pignouf. En parallèle avec le sieur Floquet qui crie, sans danger aucun : « Vive la Pologne ! » nous

avons des gens *chic* qui se sont fait inscrire à l'Élysée. Oh ! la bonne époque !

Mon roman va *piano*. A mesure que j'avance, les difficultés surgissent. Quelle lourde charrette de moellons à traîner ! Et vous vous plaignez, vous, d'un travail qui dure six mois !

J'en ai encore pour deux ans, au moins (*du mien*). Comment diable faites-vous pour trouver la liaison de vos idées ? C'est cela qui me retarde. Ce livre-là, d'ailleurs, me demande des recherches fastidieuses. Ainsi, lundi, j'ai été successivement au Jockey-Club, au café Anglais et chez un avoué.

Aimez-vous la préface de Victor Hugo à *Paris-Guide* ? Pas trop, n'est-ce pas ? La philosophie d'Hugo me semble toujours vague.

Je me suis pâmé, il y a huit jours, devant un campement de bohémiens qui s'étaient établis à Rouen. Voilà la troisième fois que j'en vois et toujours avec un nouveau plaisir. L'admirable, c'est qu'ils excitaient la *haine* des bourgeois, bien qu'inoffensifs comme des moutons.

Je me suis fait très mal voir de la foule en leur donnant quelques sols, et j'ai entendu de jolis mots à la Prudhomme. Cette haine-là tient à quelque chose de très profond et de complexe. On la retrouve chez tous les *gens d'ordre*.

C'est la haine que l'on porte au bédouin, à l'hérétique, au philosophe, au solitaire, au poète, et il y a de la peur dans cette haine. Moi, qui suis toujours pour les minorités, elle m'exaspère. Il est vrai que beaucoup de choses m'exaspèrent. Du jour où je ne serai plus indigné, je tomberai à plat, comme une poupée à qui on retire son bâton.

Ainsi, le *pal* qui m'a soutenu cet hiver, c'était l'indignation que j'avais contre notre grand historien national, M. Thiers, lequel était passé à l'état de demi-dieu, et la brochure Trochu, et l'éternel Changarnier revenant sur l'eau. Dieu merci, le délire de l'Exposition nous a délivrés momentanément de ces *grands hommes*.

A Charles Edmond.

Je regrette bien que vous ne puissiez faire avec moi ce petit voyage à Villeneuve. Je m'embête tellement en chemin de fer qu'au bout de cinq minutes je hurle d'ennui. On croit, dans le wagon, que c'est un chien oublié; pas du tout, c'est M. Flaubert qui soupire. Voilà pourquoi je désirais votre compagnie, mon cher vieux. Cela dit, passons (style Hugo).

J'enverrai votre lettre à M^{me} Régnier, et je ne doute pas que dans son *envie d'être imprimée*, elle ne cède à vos exhortations; mais, si elle me demande mon avis là-dessus, je lui conseillerai de vous envoyer promener carrément (en admettant même que vous ayez raison). Oui, mon bon, et cela par système, entêtement, orgueil et uniquement pour soutenir les principes.

Ah! que j'ai raison de ne pas écrire dans les journaux et quelles funestes boutiques (établissements). La manie qu'ils ont de *corriger* les manuscrits qu'on leur apporte finit par donner à toutes les œuvres la même absence d'originalité. S'il se publie cinq romans par an dans un journal, comme ces cinq livres sont

corrigés par un seul homme ou par un comité ayant le même esprit, il en résulte cinq livres pareils. Voir comme exemple le style de la *Revue des Deux-Mondes*. Tourguenef m'a dit dernièrement que Buloz lui avait retranché quelque chose dans sa dernière nouvelle. Par cela seul, Tourguenef a déchu dans mon estime. Il aurait dû jeter son manuscrit au nez de Buloz, avec une paire de gifles en sus et un crachat comme dessert ! M^{me} Sand aussi se laisse conseiller et rogner ! J'ai vu Chilly lui ouvrir des horizons esthétiques ! et elle s'y précipitait. Il en était de même de Théo, au *Moniteur*, du temps de Turgan, etc. N... de D... ! de la part de pareils génies, je trouve que cette condescendance touche à l'improbité. Car, du moment que vous offrez une œuvre, si vous n'êtes pas un coquin, c'est que vous la trouvez bonne. Vous avez dû faire tous vos efforts, y mettre toute votre âme. Une individualité ne se substitue pas à une autre. Un livre est un organisme compliqué. Or, toute amputation, tout changement pratiqué par un tiers, le dénature. Il pourra être moins mauvais, n'importe, ce ne sera plus *lui*.

M^{me} Régnier n'est pas en cause, mais je vous assure, mon bon, que *vous êtes sur une pente* et que vous autres journaux vous contribuez par là encore à l'abaissement des caractères, à la dégradation chaque jour plus grande des choses intellectuelles.

Je vous montrerai le manuscrit de la *Bovary*, orné des corrections et suppressions de la *Revue de Paris*. C'est curieux. On m'objectait, pour me calmer, l'exemple d'Arn. Frémy et d'Éd. Delessert.

Il est certain que Chateaubriand aurait gâté un manuscrit de Voltaire et que Mérimée n'aurait pu corriger Balzac. Bref, nous nous sommes si bien fâchés

que mon procès est sorti. Ces messieurs avaient tort, et pourtant quels malins : Laurent Pichat, le bon Ducamp et le père Kauffman de Lyon, fort en soieries, Fovard, notaire. Là-dessus, mon vieux, je vous bécolte.

A M^{lle} Leroyer de Chantepie.

Paris, 16 juin 1867.

Le plaisir que j'ai à recevoir vos lettres, chère demoiselle, est contre-balancé par le chagrin qui s'y étale. Quelle excellente âme vous avez ! et quelle triste existence que la vôtre. Je crois la comprendre. C'est pourquoi je vous aime.

J'ai connu comme vous les intenses mélancolies que donne l'*Angelus* par les soirs d'été. Si tranquille que j'aie été à la surface, moi aussi j'ai été ravagé et, faut-il le dire, je le suis encore quelquefois. Mais, convaincu de cette vérité, que l'on est malade dès qu'on pense à soi, je tâche de me griser avec l'art, comme d'autres font avec de l'eau-de-vie. A force de volonté on parvient à perdre la notion de son propre individu. Croyez-moi, on n'est pas heureux, mais on ne souffre plus.

Non, détrompez-vous ! je ne raille nullement, et pas même dans le plus profond de ma conscience, vos sentiments religieux. Toute piété m'attire et la catholique par-dessus toutes les autres. Mais je ne comprends pas la nature de vos doutes. Ont-ils rapport au dogme ou à vous-même ? Si je comprends ce que vous m'écrivez, il me semble que vous vous sentez indigne ? Alors, rassurez-vous, car vous péchez par excès d'humilité, ce qui est une grande vertu ! Indigne !

pourquoi? Pourquoi, pauvre chère âme endolorie que vous êtes? Rassurez-vous. Votre Dieu est bon et vous avez assez souffert pour qu'il vous aime. Mais si vous avez des doutes sur le fond même de la religion (ce que je crois, quoique vous en disiez, pourquoi vous affliger de manquer à des devoirs qui, dès lors, ne sont plus des devoirs. Qu'un catholique sincère se fasse musulman (pour un motif ou pour un autre), cela est un crime aux yeux de la religion comme à ceux de la philosophie; mais si ce catholique n'est pas un croyant, son changement de religion n'a pas plus d'importance qu'un changement d'habit. Tout dépend de la valeur que nous donnons aux choses. C'est nous qui faisons la moralité et la vertu. Le cannibale qui mange son semblable est aussi innocent que l'enfant qui suce son sucre d'orge. Pourquoi donc vous désespérer de ne pouvoir ni vous confesser ni communier, puisque vous ne le *pouvez* pas? Du moment que ce devoir vous est impraticable, ce n'est plus un devoir. Mais non! L'admiration que vous me témoignez pour *Jean Reynaud* me prouve que vous êtes en plein dans le courant de la critique contemporaine, et cependant vous tenez par l'éducation, par l'habitude et par votre nature personnelle aux croyances du passé. Si vous voulez sortir de là, je vous le répète, il faut *prendre un parti*, vous enfoncer résolument dans l'un ou dans l'autre. Soyez avec sainte Thérèse ou avec Voltaire. Il n'y a pas de milieu, quoiqu'on dise.

L'humanité maintenant est exactement comme vous. Le sang du moyen âge palpite encore dans ses veines et elle aspire le grand vent des siècles futurs, qui ne lui apporte que des tempêtes.

Et tout cela, parce qu'on veut une *solution*. Oh! orgueil humain. Une solution! Le but, la cause! Mais

nous serions Dieu, si nous tenions la cause, et à mesure que nous irons, elle se reculera indéfiniment, parce que notre horizon s'élargira. Plus les télescopes seront parfaits et plus les étoiles seront nombreuses. Nous sommes condamnés à rouler dans les ténèbres et dans les larmes.

Quand je regarde une des petites étoiles de la voie lactée, je me dis que la terre n'est pas plus grande que l'une de ces étincelles. Et moi qui gravite une minute sur cette étincelle, qui suis-je donc, que sommes-nous? Ce sentiment de mon infinité, de mon néant me rassure. Il me semble être devenu un grain de poussière perdu dans l'espace, et pourtant je fais partie de cette grandeur illimitée qui m'enveloppe. Je n'ai jamais compris que cela fût désespérant, car il se pourrait bien qu'il n'y eût rien du tout derrière le rideau noir. L'infini, d'ailleurs, submerge toutes nos conceptions et, du moment qu'il est, pourquoi y aurait-il un but à une chose aussi relative que nous?

Imaginez un homme qui, avec des balances de mille coudées, voudrait peser le sable de la mer. Quand il aurait empli ses deux plateaux, ils déborderaient et son travail ne serait pas plus avancé qu'au commencement. Toutes les philosophies en sont là. Elles ont beau dire : « Il y a un poids cependant, il y a un certain chiffre qu'il faut savoir, essayons », on élargit les balances, la corde casse et toujours, ainsi toujours! Soyez donc *plus chrétienne* et résignez-vous à l'ignorance. Vous me demandez quels livres lire. Lisez Montaigne, lisez-le lentement, posément! *Il vous calmera*. Et n'écoutez pas les gens qui parlent de son égoïsme. Vous l'aimerez, vous verrez. Mais ne lisez pas, comme les enfants lisent, pour vous amuser, ni comme les ambitieux lisent, pour vous instruire. Non, lisez *pour*

vivre. Faites à votre âme une atmosphère intellectuelle qui sera composée par l'émanation de tous les grands esprits. Étudiez à fond Shakespeare et Goëthe. Lisez des traductions des auteurs grecs et romains, Homère, Pétrone, Plaute, Apulée, etc. Et quand quelque chose vous ennuiera, acharnez-vous dessus, vous le comprendrez bientôt. Ce sera une satisfaction pour vous. Il s'agit de *travailler*, me comprenez-vous ? Je n'aime pas à voir une aussi belle nature que la vôtre s'abimer dans le chagrin et le désœuvrement. Élargissez votre horizon et vous respirerez plus à l'aise. Si vous étiez un homme et que vous eussiez vingt ans, je vous dirais de vous embarquer pour faire le tour du monde. Eh bien ! faites le tour du monde dans votre chambre. Étudiez ce dont vous ne vous doutez pas : la Terre. Mais je vous recommande d'abord Montaigne. Lisez-le d'un bout à l'autre et, quand vous aurez fini, recommencez. Les conseils (de médecins, sans doute) que l'on vous donne me paraissent peu intelligents. Il faut, au contraire, fatiguer votre pensée. Ne croyez pas qu'elle soit usée. Ce n'est point une courbature qu'elle a, mais des convulsions. Ces gens-là, d'ailleurs, n'entendent rien à l'âme. Je les connais, allez.

Je ne vous parle pas aujourd'hui d'*Angélique*, parce que je n'ai ni le temps ni la place. Je vous en ferai une critique détaillée dans ma prochaine lettre.

Adieu et comptez toujours sur mon affection. Je pense très souvent à vous et j'ai grande envie de vous voir. Cela viendra, espérons-le.

A George Sand.

Croisset, nuit de samedi.

J'ai vu le citoyen Bouilhet qui a eu dans sa belle patrie un vrai triomphe. Ses compatriotes, qui l'avaient radicalement nié jusqu'alors, du moment que Paris l'applaudit, hurlent d'enthousiasme. — Il reviendra ici samedi prochain pour un banquet qu'on lui offre. — 80 couverts au moins, etc. !

Quant à Marengo l'hirondelle, il vous avait si bien gardé le secret qu'il a lu l'épître en question avec un étonnement dont j'ai été dupe.

Pauvre Marengo ! c'est une figure ! — et que vous devriez faire quelque part. Je me demande ce que seraient ses mémoires écrits dans ce style-là ? — Le mien (de style) continue à me procurer des embêtements qui ne sont pas minces. — J'espère, cependant, dans un mois, avoir passé l'endroit le plus vide ! Mais actuellement je suis perdu dans un désert ; enfin, à la grâce de Dieu, tant pis ! — Avec quel plaisir j'abandonnerai ce genre-là pour n'y plus revenir de mes jours !

Peindre des bourgeois modernes et français me pue au nez étrangement ! Et puis il serait peut-être temps de s'amuser un peu dans l'existence, et de prendre des sujets agréables pour l'auteur ?

Je me suis mal exprimé en vous disant « qu'il ne fallait pas écrire avec son cœur » ; j'ai voulu dire : ne pas mettre sa personnalité en scène. Je crois que le grand art est scientifique et impersonnel. Il faut, par un effort d'esprit, se transporter dans les personnages et non les attirer à soi. Voilà du moins la méthode ;

ce qui arrive à dire : Tâchez d'avoir beaucoup de talent et même de génie si vous pouvez. Quelle vanité que toutes les poétiques et toutes les critiques! — et l'aplomb des messieurs qui en font m'épate. Oh! rien ne les gêne, ces cocos-là!

Avez-vous remarqué comme il y a dans l'air, quelquefois, des courants d'idées communes! Ainsi, je viens de lire, de mon ami Du Camp, son nouveau roman : les *Forces perdues*. Cela ressemble par bien des côtés à celui que je fais. C'est un livre (le sien) très naïf et qui donne une idée *juste* des hommes de notre génération devenus de vrais fossiles pour les jeunes gens d'aujourd'hui. La réaction de 48 a creusé un abîme entre les deux France.

Bouilhet m'a dit que vous aviez été à un des derniers Magny sérieusement indisposée, toute « femme en bois » que vous prétendez être.

Oh! non, vous n'êtes pas en bois, cher bon grand cœur! « Vieux troubadour aimé », il serait peut-être opportun de réhabiliter au théâtre Almanzor? Je le vois avec sa toque, sa guitare et sa tunique abricot engueulant, du haut d'un rocher, des boursiers en habit noir. Le discours pourrait être beau. Allons, bonne nuit; je vous baise sur les deux joues tendrement.

A Eugène Crépet.

Vendredi soir.

Mon ami très cher,

Vous êtes bien aimable, mais bien pressé! cela me flatte, mais me gêne. — Pour avoir fait une promesse

de pareille nature à Charles Edmond, je me suis reculé d'un an dans la confection de *Salammbô!* Si je vous répondais par un oui formel, il en serait de même pour le roman où je suis attelé. J'ai besoin, pour travailler, de la plus complète liberté d'esprit; ce qui chauffe les autres me glace, ce qui les anime me paralyse. Ma haine pour la typographie est telle que je n'aime pas à entrer dans une imprimerie et que j'ignore la manière de corriger les épreuves. Je vous réponds donc brutalement : *laissez-moi tranquille*, ou autrement je n'en finirai jamais.

Vous ne doutez pas que je n'aie envie : 1° d'entrer dans votre papier; puisqu'il est vôtre, et 2° de gagner quelques piastres avec ma copie. Voilà deux vérités qui me semblent incontestables.

Mon bouquin ne peut être fini avant la fin de 1869, ainsi vous avez du temps. Quant à revoir mon traité avec Lévy, je ne l'ai pas sous la main, il est à Croisset. Voulez-vous venir me voir un de ces matins (avant midi) à partir de mardi ou mercredi prochain? Je ne vous donne rendez-vous ni dimanche ni lundi, parce que je serai absent ces deux jours-là. Je suis content que vous vous soyez arrangé avec M. de Maricourt.

Mille poignées de main et tout à vous.

A. George Sand.

Chère maître,

Comment! pas de nouvelles?

Mais vous allez me répondre puisque je vous demande un service. Je lis ceci dans mes notes : « *National* de 1841. Mauvais traitements infligés à Barbès,

coups de pied sur la poitrine, on le traîne par la barbe et les cheveux pour le transférer dans un *in-pace*. Consultation d'avocats signée : E. Arago, Favre, Berryer, pour se plaindre de ces abominations. »

Informez-vous près de lui si tout cela est exact; je vous en serai obligé.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Vendredi 1 heure.

Mon cher vieux,

En arrivant à Paris avant-hier, j'ai appris votre nomination par l'article de Scholl. Mon plaisir donc a été mêlé de désagrément.

Puis, hier soir, la princesse m'a dit que vous étiez à Paris. Si vous aviez l'habitude d'ouvrir aux gens qui viennent frapper à votre porte, je me serais présenté chez vous, vers minuit, pour vous embrasser

Comment nous voir? car je repars ce soir

Ce n'est pas vous que je voulais complimenter, mais Jules, à qui la chose a dû faire plus de plaisir qu'à vous. Le 15 août prochain, ce sera votre tour.

Adieu, mon cher vieux, je vous embrasse tous les deux très tendrement.

Je vous ai écrit à Trouville, poste restante. Avez-vous reçu ma lettre?

P. S. Un remords me prend. Que faites-vous ce soir? où serez-vous de cinq heures à minuit? Il n'est pas sûr que je puisse dîner avec vous??? Mais où se voir?

Vous savez que ça se porte dès que c'est imprimé dans le *Moniteur*.

Done, voici un petit cadeau de votre ami. Coupez ledit ruban et le portez.

Je dis coupez par moitié, car il y en a pour deux.

A George Sand.

Nuit de mercredi...

J'ai suivi vos conseils, chère maître, *j'ai fait de l'exercice!!!*

Suis-je beau, hein?

Dimanche soir, à onze heures, il y avait un tel clair de lune sur la rivière et sur la neige que j'ai été pris d'un prurit de locomotion et je me suis promené pendant deux heures et demie, me montant le bourrichon, me figurant que je voyageais en Russie ou en Norvège. Quand la marée est venue et a fait craquer les glaçons de la Seine et l'eau gelée qui couvrait les cours, c'était, sans blague aucune, superbe. Alors j'ai pensé à vous et je vous ai regrettée.

Je n'aime pas à manger seul. Il faut que j'associe l'idée de quelqu'un aux choses qui me font plaisir. Mais, ce quelqu'un est rare. Je me demande, moi aussi, pourquoi je vous aime. Est-ce parce que vous êtes un grand homme ou un être charmant? Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'éprouve pour vous un sentiment *particulier* et que je ne peux pas définir.

Et à ce propos, croyez-vous (vous qui êtes un maître en psychologie) qu'on aime deux personnes de la même façon? et qu'on éprouve jamais deux sensations identiques? Je ne le crois pas, puisque notre individu change à tous les moments de son existence.

Vous m'écrivez de belles choses sur « l'affection désintéressée ». Cela est vrai, mais le contraire aussi ! Nous faisons toujours Dieu à notre image. Au fond de tous nos amours et de toutes nos admirations, nous retrouvons : nous, ou quelque chose d'approchant. Qu'importe, si nous est bien !

Mon moi m'assomme pour le quart d'heure. Comme ce coco-là me pèse sur les épaules par moments ! Il écrit trop lentement et ne pose pas le moins du monde quand il se plaint de son travail. Quel pensum ! et quelle diable d'idée d'avoir été chercher un sujet pareil ! Vous devriez bien me donner une recette pour aller plus vite ; et vous vous plaignez de chercher fortune ! Vous !

J'ai reçu de Sainte-Beuve un petit billet qui me rassure sur sa santé, mais qui est lugubre. Il me paraît désolé de ne pouvoir hanter les bosquets de Cypris ! Il est dans le vrai, après tout, ou du moins dans son vrai, ce qui revient au même. Je lui ressemblerai peut-être quand j'aurai son âge ? Je crois que non, cependant. N'ayant pas eu la même jeunesse, ma vieillesse sera différente.

Cela me rappelle que j'ai rêvé autrefois un livre sur Sainte-Périne. Champfleury a mal traité ce sujet-là. Car je ne vois pas ce qu'il a de comique ; moi, je l'aurais fait atroce et lamentable. Je crois que le cœur ne vieillit pas ; il y a même des gens chez qui il augmente avec l'âge. J'étais plus sec et plus âpre il y a vingt ans qu'aujourd'hui. Je me suis féminisé et attendri par l'usure, comme d'autres se racornissent, et cela m'indigne. Je sens que je deviens *vache*, il ne faut rien pour m'émouvoir ; tout me trouble et m'agite, tout m'est aigle comme au roseau.

Un mot de vous, qui m'est revenu à la mémoire, me

fait relire maintenant la *Jolie Fille de Perth*. C'est coquet, quoi qu'on en dise. Ce bonhomme avait quelque imagination, décidément.

Allons, adieu. Pensez à moi. Je vous envoie mes meilleures tendresses.

A la même.

Nuit de mercredi.

Chère maître, chère amie du bon Dieu, « parlons un peu de Dozenval », rugissons contre M. Thiers! Peut-on voir un plus triomphant imbécile, un croû-tard plus abject, un plus étroniforme bourgeois! Non, rien ne peut donner l'idée du vomissement que m'inspire ce vieux melon diplomatique, arrondissant sa bêtise sur le fumier de la bourgeoise! Est-il possible de traiter avec un sans-çon plus naïf et plus inepte la philosophie, la religion, les peuples, la liberté, le passé et l'avenir, l'histoire et l'histoire naturelle, tout, et le reste! Il me semble éternel comme la médiocrité! Il m'écrase.

Mais le beau, ce sont les braves gardes nationaux qu'il a fourrés dedans en 1848, et qui recommencent à l'applaudir! Quelle infinie démente! Ce qui prouve que tout consiste dans le tempérament. Les prostituées, — comme la France, — ont toujours un faible pour les vieux farceurs.

Je tâcherai, du reste, dans la troisième partie de mon roman (quand j'en serai à la réaction qui a suivi les journées de Juin), d'insinuer un panégyrique dudit, à propos de son livre : *De la Propriété*, et j'espère qu'il sera content de moi.

Quelle forme faut-il prendre pour exprimer parfois

son opinion sur les choses de ce monde, sans risquer de passer, plus tard, pour un imbécile? Cela est un rude problème. Il me semble que le mieux est de les peindre, tout bonnement, ces choses qui vous exaspèrent. Disséquer est une vengeance.

Eh bien! ce n'est pas à lui que j'en veux, ni aux autres; mais aux *nôtres*.

Si l'on se fût préoccupé davantage de l'instruction des classes supérieures en reléguant pour plus tard les comices agricoles; si on avait mis enfin la tête au-dessus du ventre, nous n'en serions pas là probablement?

Je viens de lire, cette semaine, la *Préface* de Buchez à son *Histoire parlementaire*. C'est de là entre autres que sont sorties beaucoup de bêtises, dont nous portons le poids aujourd'hui.

Et puis, ce n'est pas bien de dire que je ne pense pas à « mon vieux Troubadour »; à qui donc penser? à mon bouquin peut-être? mais c'est bien plus difficile et moins agréable.

Jusques à quand restez-vous à Cannes?

Après Cannes est-ce qu'on ne reviendra pas à Paris?

Moi, j'y serai vers la fin de janvier.

Pour que j'aie fini mon livre dans le printemps de 1869, il faut que d'ici là je ne me donne pas huit jours de congé! voilà pourquoi je ne vais point à Nohant. C'est toujours l'histoire des amazones. Pour mieux tirer de l'arc, elles s'écrasaient le tétou. Est-ce un si bon moyen, après tout!

Adieu, chère maître, écrivez-moi, hein!

Je vous embrasse tendrement.

A Armand Barbès.

Croisset, 8 octobre 1867.

Je ne sais, monsieur, comment vous remercier de votre lettre, si aimable, si cordiale et si noble. J'étais habitué à vous respecter, à présent je vous aime.

Les détails que vous m'envoyez seront mis incidemment) dans un livre que je fais et dont l'action se passe de 1840 à 1852. Bien que mon sujet soit purement d'analyse, je touche quelquefois aux événements de l'époque. — Mes premiers plans sont inventés et mes fonds réels.

Vous connaissez mieux que personne bien des choses qui me seraient utiles et que j'aurais besoin d'entendre. Mais il n'y a pas moyen de nous voir, puisque vous habitez là-bas et moi ici. Sans M^{me} Sand, je ne saurais même comment vous faire parvenir mes remerciements. J'ai été bien touché de ce que vous me dites sur elle. Ce nous est une religion commune — avec d'autres.

Aussi, je me permets de vous serrer les mains très fort et de me dire :

Tout à vous.

A M^{me} ***.

Croisset, mardi soir.

M. de Maricourt ne s'est point trompé en préjugant une sympathie entre nous deux. Son livre m'a telle-

ment plu que je vais vous dire exactement, entièrement ce que j'en pense. Si je le trouvais médiocre, je vous enverrais un éloge sans restrictions et tout serait dit. Mais les *Deux chemins* sont une œuvre à considérer. Donc, au risque de faire le pion (mais j'y suis contraint), je commence.

Quant à de l'intérêt, il y en a beaucoup, et du talent aussi — un talent franc et charmant; c'est plein de choses étudiées, vues, *vécues*. Jusqu'aux deux tiers du livre (à part quelques petites taches, des étourderies) j'ai à peu près tout admiré. Mais à partir du tremblement de terre (page 140), il me semble que le roman ne se tient plus sur les pieds. Je veux dire que les événements ne *dérivent plus* du caractère des personnages ou que ces mêmes caractères ne les produisent pas. Car c'est l'un ou l'autre (et même l'un et l'autre) dans la réalité. Les faits agissent sur nous, et nous les causons. Ainsi, à quoi sert la révolution de Sicile? Déborah n'avait pas besoin de cela pour s'en aller, et Pipinna pour mourir. Pourquoi ne pas leur avoir trouvé une fin *en rapport naturel* avec tous leurs antécédents? Cela est de la fantaisie et donne à une œuvre sérieusement commencée des apparences légères. Le roman, selon moi, doit être scientifique, c'est-à-dire rester dans les généralités probables. Voilà mon plus gros reproche et même le seul qui soit grave.

J'ai été ravi tout d'abord par le portrait de Pipinna et l'intérieur de sa famille. Si tout était de ce calibre-là, le livre serait un chef-d'œuvre. Stella, le père, la maman, tout cela est parfaitement fait. Certaines pages exhalent un parfum du Midi qui vous pénètre; on s'écrie: *C'est ça.*

J'aime beaucoup Déborah. Sa description de l'enfant mort est un bijou. Mais ce qui domine tout le

livre, c'est la promenade en canot (pages 76 et suivantes). Quand on a écrit ces pages-là, on est capable de tout écrire. Pas un écrivain qui ne puisse s'en honorer.

Le parallélisme entre les deux femmes marche naturellement, tout est bien engagé; mais après la soirée où Déborah chante, commence (pour moi) le revers de la médaille. J'ai compris jusque-là et admiré ce caractère, mais il devient trop voulu de la part de l'auteur. Je la trouve un peu trop actrice et poseuse, les femmes perdues sont plus naïves? Quel intérêt a-t-elle à faire le monstre? Il me semble que la vérité (probable) et la moralité du livre y auraient gagné si elle eût fini par aimer Herman juste au moment où celui-ci s'en fût dégoûté! Du reste, elle a de beaux mouvements d'éloquence. Mais on se demande: est-ce vrai? tandis que l'on croit, comme si on les avait reçues soi-même, aux hyperboles orientales de Pipinna parce qu'elle est humaine. Je crois, enfin, qu'à un certain moment l'auteur a voulu montrer son esprit et a perdu de vue ses personnages, si bien plantés tout d'abord. Cela commençait comme un grand roman, puis a tourné à la nouvelle.

Je blâme le *rêve* (page 42) comme poncif. L'auteur ne s'aperçoit pas non plus parfois qu'il gâte ce qu'il vient de faire. Ainsi (page 23), entre deux paragraphes excellents, il intercale une naïveté qui détruit son effet: « Comme pour obéir à la grande loi du contraste. »

Puisque vous me montrez le contraste, vous n'avez pas besoin de me le dire. Il y a (rarement il est vrai) des métaphores fausses, mais il y en a; ainsi dans *Un Purgatoire en sol dièze*, qui est un petit conte du meilleur goût: « Je fus frappé de l'extrême douceur »

Une douceur ne frappe pas. Ah! je suis un pédant! je sais bien. Mais quand on a de jolies mains, on doit les soigner. Or, M. de Maricourt a non seulement une main d'artiste très bien faite et exercée, mais il a le biceps saillant, ce qui vaut mieux. Son livre a des parties énergiques et viriles. On y sent ce qui est la première des choses : une individualité. J'aurais encore beaucoup à vous dire, car ce livre, je vous le répète, m'a frappé. Je l'ai lu d'une haleine et je reviens de le feuilleter. Faites donc à son auteur mes compliments très sincères. Je voudrais le connaître, il me plaît.

A Michelet.

Croisset, mardi 13 novembre 1867.

Mon cher maître,

Je ne sais de quelle formule me servir pour vous exprimer mon admiration.

La dernière pierre de votre gigantesque monument me semble un bloc d'or. J'en suis ébloui.

Voilà la première fois que je saisis nettement la fin du dix-huitième siècle. Jusqu'à vous je n'avais rien compris à M. de Choiseul, à Marie-Antoinette, à l'affaire du Collier, etc. Je vous remercie d'avoir remis à sa place Calonne dont l'exaltation par Louis Blanc me semblait une *injustice*. C'est pour cela qu'on vous aime surtout. Vous êtes juste, vous.

Quant à votre jugement sur Rousseau, je puis dire qu'il me charme, car vous avez précisé exactement ce que j'en pensais.

Bien que je sois dans le troupeau de ses petits-fils, cet homme me déplaît. Je crois qu'il a eu une influence funeste? C'est le générateur de la démocratie envieuse et *tyrannique*. Les brumes de sa mélancolie ont obscurci dans les cerveaux français l'idée du droit.

Je ne relève pas tout ce qui m'a enthousiasmé dans votre volume. Les aperçus, les mots, les traits, les idées. Un tissu de merveilles.

Il ne me reste plus qu'à relire souvent ce volume, que j'ai dévoré d'un seul coup. Puis je vais le mettre près de ses aînés dans le compartiment de ma bibliothèque qui contient Tacite, Plutarque et Shakespeare, ceux qu'on relit toujours et dont on se nourrit. Cela n'est pas une manière de parler, car vous êtes certainement l'auteur français que j'ai le plus lu, relu.

Il me tarde de vous voir pour vous remercier encore une fois, mon cher maître. Je sais que vous avez eu la bonté de passer chez moi au mois de septembre dernier. Je ne reviendrai pas à Paris avant la fin de janvier.

Voulez-vous avoir la bonté de me rappeler au souvenir de madame Michelet?

Permettez-moi de vous serrer les deux mains
Votre admirateur et très affectionné.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Nuit de mercredi.

J'ai reçu les deux volumes ce matin à onze heures et je viens de les finir. C'est vous dire, mes bons, que *Manette Salomon* m'a occupé toute la journée. J'en suis ahuri, ébloui, bourré. Les yeux me piquent.

Donc, je vous expectore mon sentiment, sans la moindre préparation.

Quant à du talent, ça en regorge. Quelle abondance, n... de D...! Jamais de la vie vous n'avez été plus vous, ce qui est le principal.

Voici, en fermant les paupières, ce que je revois. 1^o et avant tout le caractère de Garnotelle. Ce bon-homme-là est réussi et enfonce Pierre Grasson de cent coudées; 2^o toutes les poses de Manette. Vous avez là des pages à apprendre par cœur, des morceaux qui sont exquis, parfaits; 3^o un clair de lune finissant par « et la bêtise même des femmes rêvait », n'est-ce pas là la phrase?

Il n'y a pas une seule des tirades de Chassagnol qui ne me plaise! Mais (il faut bien critiquer) je vous demande, en toute humilité, si elles ne sont pas toutes un peu pareilles comme valeur et comme tournure?

Je me suis moins amusé au commencement du second volume. Fontainebleau m'a semblé un peu long. Pourquoi?

Ah! j'oubliais une chose superbe : la baignade d'Anatole, dans la Seine, la nuit. Il est excellent, le Bohême, excellent d'un bout à l'autre.

Id. des embêtements causés à Coriolis par la Juiverie. Il y a vers la fin du second volume une foule de choses exquises. L'enfoncement de l'artiste par la femme, les doutes qu'il a de lui-même, toute cette fin m'a navré. C'est neuf, vrai et fort. Je connaissais le Jardin des Plantes et le tableau du satyre-bourgeois. Mais j'ignorais celui de Trouville qui le vaut.

Comment avez-vous pu faire des descriptions d'Asie-Mineure si vraies? et dans la mesure exacte? ce qui n'était pas facile.

Deux chicanes idiotes : 1^o Vous écrivez tatikos, il

me semble? c'est tactikos; 2° « aux miss », le pluriel de miss est misses.

Le père Langibont m'a été au cœur, en souvenir de M. Langlois qui était, lui aussi, un élève de David.

J'ai reconnu beaucoup de marques et retrouvé beaucoup de choses.

L'enterrement du singe au clair de lune me reste dans la tête comme si je l'avais vu, ou plutôt éprouvé. Pauvre singe ! On l'aime !

P. S. — Envoyez-moi un exemplaire sur papier ordinaire. Car je ne veux pas prêter mon exemplaire, et, comme il va rester sur ma table, les personnes de ma famille me le prendraient.

Je n'y vois plus, excusez la bêtise de ma lettre. J'ai voulu seulement vous envoyer un bravo, mes chers bons. J'ai bien raison de vous aimer et je vous embrasse plus fort que jamais.

A Jules Duplan.

Croisset, dimanche 18 décembre 1867.

Comme je voudrais être avec toi, mon bon cher vieux : 1° parce que je serais avec toi; 2° parce que je serais en Egypte; 3° parce que je ne travaillerais pas; 4° parce que je verrais le soleil, etc., etc.

Tu n'imagines pas l'horrible temps qu'il fait aujourd'hui. Le ciel est grisâtre comme un pot de chambre mal lavé et plus bête encore que laid.

Je vis actuellement tout à fait seul, ma mère étant à Rouen. Monseigneur vient me voir d'habitude tous les dimanches. Mais aujourd'hui, il traite, il donne à dîner à un tapissier de ses amis. Sa sérénité commence

à revenir. Je crois qu'il est sur le point d'empoigner un sujet. Mais son changement de résidence l'avait complètement dévissé. J'ai reçu avant-hier une lettre de Maxime. Il me paraît en très bon état — rugissant d'ailleurs contre M. Thiers, lequel est maintenant le roi de France. Voilà où nous en sommes, mon bon, absolument cléricaux. Tel est le *fruit* de la bêtise démocratique! Si on avait continué par la grande route de M. de Voltaire, au lieu de prendre par Jean-Jacques, le néo-catholicisme, le gothique et la fraternité, — nous n'en serions pas là. La France va devenir une espèce de Belgique, c'est-à-dire qu'elle sera divisée franchement en deux camps. Tant mieux! Quel coupable qu'Isidore! Mais comme il faut toujours tirer de tout un agrément personnel, je me réjouis, quant à moi, du triomphe de M. Thiers. Cela me confirme dans le dégoût de ma patrie et la haine que je porte à ce Prudhomme; — est-il possible de parler de la religion et de la philosophie avec un laisser-aller plus idiot! Je me propose, du reste, de *l'arranger* dans mon roman quand j'en serai à la réaction qui a suivi les journées de Juin. J'aurai (dans le second chapitre de ma 3^e partie) un dîner où on exaltera son livre sur la *propriété*. — Je travaille comme trente mille nègres, mon pauvre vieux, car je voudrais avoir fini ma seconde partie à la fin de janvier. Pour avoir terminé le tout, au printemps de 69, de manière à publier dans deux ans d'ici, je n'ai pas *huit jours à perdre*, tu vois la perspective. — Il y a des jours, comme aujourd'hui, où je me sens *moulu*. J'ai peine à me tenir debout, et des suffocations intermittentes m'étouffent.

C'est jeudi dernier que j'ai eu quarante-six ans, cela me fait faire des réflexions philosophiques! En regardant en arrière je ne vois pas que j'aie gaspillé ma vie,

et qu'ai-je fait, miséricorde! Il serait temps de pondre quelque chose de propre.

N'oublie pas d'étudier, pour moi, le *Coquin Orientalo-Occidental*; fourre dans ta mémoire quelques anecdotes idoines à mes désirs — prends-moi des notes. Et ne t'abrutis pas dans les billards européens! Repasse-toi une séance d'almée, et va voir les Pyramides. Qui sait si tu retourneras jamais en Egypte? Profite de l'occasion! crois-en un vieux plein d'expérience — et qui t'aime. Si tu y penses, rapporte-moi : 1° un flacon d'huile de santal et, 2° une ceinture de pantalon en filet; songe que ton ami a la bedaine grosse. En fait de nouvelles, l'artiste Feydeau a un succès avec la *Comtesse de Châlis*, ce qui ne l'empêche pas d'échanger, dans le *Figaro*, des objurgations avec l'israélite Lévy. La « Manette Salomon » des bichons me paraît avoir remporté une veste d'une telle longueur qu'elle peut passer pour linceul; c'est à lire néanmoins.

En fait de lectures, je me suis livré dernièrement à l'étude du croup. Il n'y a pas de style plus long et plus vide que celui des médecins! Quels bavards! et ils méprisent les avocats!

Fais-moi penser à l'apporter une roide pièce de vers composée par Bérat; c'est un éloge de Rouen comme tu n'en découvriras pas dans les hypogées, je t'en répons.

A George Sand.

1^{er} janvier 1868.

Ce n'est pas gentil de m'attrister avec le récit des amusements de Nohant, puisque je ne peux en prendre ma part. Il me faut tant de temps pour faire si peu

que je n'ai pas une minute à perdre (ou à gagner), si je veux avoir fini mon lourd bouquin dans l'été de 1869.

Je n'ai pas dit qu'il fallait se supprimer le cœur, *mais le contenir*, hélas !

Quant au régime que je mène et qui est hors des lois de l'hygiène, ce n'est pas d'hier, j'y suis fait. J'ai néanmoins un éreintement assez conditionné et il est temps que ma seconde partie finisse, après quoi j'irai à Paris. Ce sera vers la fin de ce mois. Vous ne me dites pas quand vous reviendrez de Cannes.

Ma fureur contre M. Thiers n'est pas calmée, au contraire ! Elle s'idéalise et s'accroît.

A la même.

— Enfin, enfin, on a donc de vos nouvelles, chère maître, et de bonnes, ce qui est doublement agréable.

Je compte m'en retourner vers ma maison des champs avec M^{me} Sand, et ma mère l'espère aussi. Qu'en dites-vous ? Car enfin, dans tout ça on ne se voit pas, nom d'une balle !

Quant à mes déplacements, à moi, ce n'est pas l'envie de m'y livrer qui me manque. Mais je serais perdu si je bougeais d'ici la fin de mon roman. Votre ami est un bonhomme en cire ; tout s'imprime dessus, s'y incruste, y entre. Revenu de chez vous, je ne songerais plus qu'à vous et aux vôtres, à votre maison, à vos paysages, aux mines des gens que j'aurais rencontrés, etc. Il me faut de grands efforts pour me recueillir ; à chaque moment je déborde. Voilà pour quoi, chère bon maître adorée, je me prive d'aller

m'asseoir et rêver tout haut dans votre logis. Mais, dans l'été ou l'automne de 1869, vous verrez quel joli voyageur de commerce je fais, une fois lâché au grand air. Je suis abject, je vous en préviens.

En fait de nouvelles, il y a du re-calme depuis que l'incident Kerveguen est mort de sa belle mort. Était-ce farce ? et bête !

Sainte-Beuve prépare un discours sur la loi de la presse. Il va mieux, décidément. J'ai dîné mardi avec Renan. Il a été merveilleux d'esprit et d'éloquence, et artiste ! comme jamais je ne l'avais vu. Avez-vous lu son nouveau volume ? Sa préface fait du bruit.

Mon pauvre Théo m'inquiète. Je ne le trouve pas roide.

A Henri Taine.

.....

« Mes personnages imaginaires *m'affectent*, me poursuivent, ou plutôt c'est moi qui suis en eux. Quand j'écrivais l'empoisonnement d'Emma Bovary j'avais si bien le *goût d'arsenic* dans la bouche, j'étais si bien empoisonné moi-même que je me suis donné deux indigestions coup sur coup, deux indigestions très réelles, car j'ai vomi tout mon diner. »

.....

« N'assimilez pas la vision intérieure de l'artiste à celle de l'homme vraiment halluciné. Je connais parfaitement les deux états ; il y a un abîme entre eux. Dans l'hallucination proprement dite, il y a toujours terreur ; vous sentez que votre personnalité vous échappe ; on croit que l'on va mourir. Dans la vision

poétique, au contraire, il y a joie; c'est quelque chose qui entre en vous. Il n'en est pas moins vrai qu'on ne sait plus où l'on est... Souvent cette vision se fait lentement, pièce à pièce, comme les diverses parties d'un décor que l'on pose; mais souvent aussi elle est subite, fugace comme les hallucinations hypnogogiques. Quelque chose vous passe devant les yeux; c'est alors qu'il faut se jeter dessus avidement. »

A Jules Duplan.

Croisset, nuit de vendredi à samedi,
24 janvier 1863.

Comme je suis content de te savoir heureux, mon cher bougre! Je vois d'ici ta binette et celle de Cernuschi contemplant les fresques de Medinet-Ah ou. La plus basse envie me dévore. Nom d'une balle, que je voudrais être avec vous! mais quels seigneurs vous faites, un pyroscaphe pour Vos Excellences et Mariette Bey pour cicerone!

Mé voilà arrivé à peu près à la fin de ma seconde partie. Je viens, ce soir, de bâcler les huit dernières pages. Il me reste à y mettre le *grainé fin*; la *ligne* est faite. Quant au *trait de force*?...

Aussi, mercredi prochain vais-je me ruer vers la capitale, ce centre des arts, cette ville qui comme une courtisane, etc... Un peu de repos, franchement, ne me sera pas nuisible.

D'ailleurs, j'ai, depuis six mois, vécu si obstinément seul sur le Parnasse qu'il est bien juste que j'aille à Cythérée!

J'ai eu dernièrement des embêtements graves. La petite fille de ma nièce Juliette est morte d'une pneumonie, suite d'une rougeole. La mère et le moutard avaient eu la rougeole; la mère l'avait encore et était dans son lit. Tu n'imagines rien de lamentable comme cette jeune femme la tête sur son oreiller et répétant au milieu de ses larmes « ma pauvre petite fille ». Le grand-père (mon frère) était complètement dévissé. Quant à ma mère, elle supporte cela (jusqu'à présent, du moins) mieux que je ne l'aurais cru.

Je ne suis pas content de Monseigneur, il me semble profondément malade, sans pouvoir dire en quoi? Il tousse fréquemment et souffle sans discontinuer comme un cachalot; ajoute à cela une tristesse invincible. Monseigneur tourne à l'hypocondrie et l'animal a plus de talent que jamais! il fait des pièces de vers détachées superbes, mais ne trouve pas de sujet de drame: c'est là ce qui le désole et lui fait prendre le genre humain en haine. Il débîne tout le monde. Le major m'a écrit une lettre gigantesque (humoristique et blagueuse), où il luttait avec Grimm de verve et de fantaisie. Notre Max va bien. Laporte m'a fait cadeau de six fromages, voilà à peu près toutes les nouvelles.

Quant à la politique, l'horizon se calme. On est à la paix. Quel chien d'hiver! J'ai vu la Seine à Rouen complètement prise, c'est la troisième fois seulement que dans ma longue carrière je jouis de ce spectacle hyperboréen. Après le froid, nous avons eu des coups de vent abominables. A l'heure où je t'écris, le vent mugit et la rivière prend des tournures d'Océan.

Il doit faire plus beau à tes côtés. Vous êtes-vous repassés une soirée de cocottes indigènes, au moins!

Réponds-moi à Paris et dis-moi que tu reviens bien-

tôt. Amitiés à Cernuschi. Quant à toi, mon bon vieux, je t'embrasse tendrement.

A Louis Bonenfant.

Croisset, jeudi.

Mon cher ami,

Je ne t'ai pas suffisamment remercié. Ta narration est de tous points excellente et me fournira de bons détails. Tu m'as rendu un vrai service en me l'envoyant.

Je remercie aussi ma petite cousine Emilie pour son vocabulaire nogentais et je reconnais cette attention par la plus noire ingratitude, car :

Je ne puis me soumettre à son désir qui est de changer le nom du héros de mon roman. Tu dois te souvenir, cher ami, qu'il y a quatre ans je t'ai demandé s'il y avait encore à Nogent des personnes du nom de Moreau ? Tu m'as répondu qu'il n'y en avait pas et tu m'as fourni plusieurs noms du pays que je pouvais employer sans inconvénient. Fort de tes renseignements je me suis embarqué naïvement. Il n'est plus temps pour moi de revenir là-dessus. Un nom propre est une chose extrêmement importante dans un roman, une chose *capitale*. On ne peut pas plus changer un personnage de nom que de peau. C'est vouloir blanchir un nègre.

Tant pis pour les Moreau qui existent à Nogent.
Ils n'auront pas d'ailleurs à se plaindre de moi.
Car mon M. Moreau est un jeune homme très chic.

A Ernest Feydeau.

Croisset, mercredi soir.

Mon cher vieux,

Je ne t'oublie pas du tout, quoique tu en die! mais je n'ai rien à te conter! Mon silence n'a pas d'autre raison.

Je me mets à ma table vers midi et demi, à cinq heures je pique un chien qui dure quelquefois jusqu'à sept, alors je dîne — puis, je me ref... à la pioche jusqu'à trois heures et demie ou quatre heures du matin — et je tâche de fermer l'œil après avoir lu un chapitre du sacro-saint immense et extra-beau Rabelais. Voilà.

J'espère avoir fini ma seconde partie à la fin de janvier? et tout le reste dans l'été de 1869, ce qui ne me promet point, jusque-là, poires molles.

Tu serais bien aimable de m'envoyer une re-comtesse de Châlis, pour la répandre.

La mienne est déjà éreintée.

Je te remercie des trois numéros du *Figaro*. Qu'est-ce que ça devient?

Rugis-tu contre M. Thiers? Quel profond penseur, hein! Peut-on voir un Prudhomme plus radical? est-on bête en France, n... de D...

A M^{lle} Leroyer de Chantepie.

Coisset, 24 janvier 1868.

Non! je ne vous oublie pas, chère demoiselle, et je suis peiné de vous savoir malade. Si la sympathie en ces occasions pouvait servir à quelque chose, vous seriez guérie. Quel genre de maux d'yeux avez-vous? Il est donc intermittent, puisque vous m'avez écrit quelques lignes au bas de votre lettre.

Vous m'annoncez la mort d'un vieil ami à vous. Moi aussi, j'ai à vous parler de deuil. La semaine dernière j'ai perdu une petite nièce que j'aimais beaucoup, une enfant de trois ans. Emportée en cinq jours par une pneumonie, suite d'une rougeole. La mère était malade elle-même. J'ai assisté à des désespoirs profonds, dont j'avais ma part, et j'ai monté une fois de plus la côte de ce cimetière où j'en ai déjà tant mis des miens.

Puisque nous aimons tous les deux madame Sand et que vous me demandez de ses nouvelles je puis vous en donner, quoique je ne l'aie pas vue depuis longtemps. Mais je la verrai dans une huitaine de jours, à Paris où je retourne pour quatre mois environ. Elle va très bien et devait passer l'hiver dans le Midi, mais le grand froid qui rendait les voyages difficiles l'en a empêchée.

Mon roman est arrivé à la fin de sa seconde partie. Mais pour l'avoir entièrement terminé, il me faut bien encore dix mois. J'aborde la Révolution de 1848, et en étudiant cette époque-là, je découvre beaucoup de choses du passé qui expliquent des choses actuelles. Je crois que l'influence catholique y a été énorme et déplorable.

Je ne pense pas comme vous qu'on soit à la veille

d'une guerre religieuse, la Foi manque trop de part et d'autre. Nous sommes dans le temps de la blague, et rien de plus. Tant pis pour les gens comme nous qu'elle n'amuse pas.

Est-ce que vous ne pourriez pas trouver quelqu'un qui vous ferait des lectures pour continuer votre histoire de l'Anjou? Je suis très fâché que vous ayez abandonné ce travail, qui vous était sain et utile.

Vos chagrins me semblent si profonds et enracinés que je ne sais plus que vous conseiller, chère demoiselle. Soignez vos yeux et tâchez de ne pas songer à ce qui vous afflige.

A George Sand.

Chère maître,

Dans votre dernière lettre, parmi les choses gentilles que vous me dites, vous me louez de n'être pas « hautain »; on n'est pas hautain avec ce qui est haut. Ainsi; sous ce rapport, vous ne pouvez me connaître, je vous récuse.

Bien que je me croie un bon homme, je ne suis pas toujours un monsieur agréable, à preuve ce qui m'est arrivé jeudi dernier. Après avoir déjeuné chez une dame que j'avais appelée « imbécile », j'ai été faire une visite chez une autre que j'ai traitée de « dinde »; telle est ma vieille galanterie française. La première m'avait assommé avec ses discours spiritualistes et ses prétentions à l'idéal; la seconde m'a indigné en me disant que Renan était un « coquin ». Notez qu'elle m'a avoué n'avoir pas lu ses livres. Il y a des sujets sur lesquels je perds patience, et, quand on débîne devant moi un ami, mon sang de sauvage revient, je vois rouge. Rien

de plus sot ! car ça ne sert à rien et ça me fait un mal affreux.

Ce vice-là, du reste, le lâchage des amis en société, me semble prendre des proportions gigantesques !

A Jules Duplan.

Paris, dimanche 17, 6 h. du soir.

Mon cher bonhomme,

J'ai été bien content, ce matin, en recevant ta lettre. Je commençais à trouver qu'elle tardait à venir. J'avais même été, jeudi, chez Blamont pour avoir de tes nouvelles. Enfin, tu vas bien et tu t'amuses ! « Taïeb, taïeb quetir ! »

Tu ne saurais croire comme tu me manques ici, et je serais bien dupe si je m'en retournais à Croisset avant ta rentrée à Paris. Dans ce cas-là, il faudra que tu viennes me voir là-bas, ne serait-ce qu'un jour.

Tu es juste maintenant dans le milieu dont j'aurais besoin pour mon roman sur l'Orient moderne. Tu vois les choses et fréquentes des binettes qui me seront indispensables. *Pense-z-y*. Je ne te demande pas, bien entendu, de prendre des notes ; mais j'en prendrai d'après tes souvenirs tout récents, que tu me dérouleras dans le silence du cabinet.

Blamont a été très gentil. Lévy m'a enfin prêté cinq mille francs, que j'espère, du reste, lui rendre au mois de mai prochain ; car ma mère a vendu sa ferme de Courtavent et veut nous en partager le montant. Le premier paiement aura lieu dans six semaines ; je dois avoir, alors, dix mille francs, dont je cracherai la

moitié à l'Israélite. Pour remercier Blamont de ses bons services, je lui ai communiqué deux palimpsestes HENAVRMES : l'un est un procès-verbal de gendarmerie; l'autre, les mémoires secrets d'une dame. Pas n'est besoin de dire que les deux documents sont lubriques.

Je suis arrivé de Croisset, ici, avec Monseigneur, le 19 février, pour la centième de la *Conjuration*. Trois jours après, la mère de Bouilhet mourait. Le pauvre bougre a passé par d'atroces moments. Notre ami Maxime a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un grand article sur le télégraphe, et est maintenant lancé dans les voitures. Ses *Forces perdues* ont paru en volume. Connais-tu cela? C'est évidemment ce qu'il a fait de meilleur.

J'ai eu aujourd'hui Graindorge, le major et les bichons, et il n'a été question, bien entendu, que des *Idées de madame Aubray*, dont la première a eu lieu hier. Succès énorme, je crois. Mais le plus beau a été le père Dumas, qui s'est par trois fois présenté au public pour se faire applaudir à la place de son fils.

Non, tu n'imagines pas quelque chose d'em..... comme Galilée, « nous renonçons à peindre ». (Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, l. III.)

Notre grand historien national baisse un peu; je vois moins d'enthousiasme que l'année dernière. Le poète Glatigny improvise à l'Alcazar et Lagier se range. Elle vit en garni et paie des dettes...

Je cherche quelles nouvelles t'envoyer et je n'en trouve plus; il reste donc à te parler de moi. Tu me demandes si je suis content de ce qui est fait? Franchement, je n'en sais rien. Présentement, je lis un tas de choses sur 48. Je vais à la bibliothèque des députés et je recueille des renseignements de droite

et de gauche. Ah ! combien je voudrais être dans ta peau, — ou plutôt à côté d'icelle, — pour fumer ensemble un chibbah sous les arbres de l'Esbekieh ! Tu n'imagines l'abominable hiver que nous avons ; il fait, par moments, aussi froid qu'au mois de janvier ! La neige tombe et le vent nous coupe en quatre.

La présente est stupide ; je viens de l'écrire en hâte. Il est sept heures ; je n'ai que le temps de dîner, après quoi j'irai chez la princesse, où l'on joue un proverbe de Feuillet, — tu sais que c'est mon auteur.

Adieu. Reviens-nous le plus tôt possible. Amitiés au grand.

A George Sand.

Samedi soir.

J'ai reçu vos deux billets, chère maître. Vous m'envoyez pour remplacer le mot « libellules » celui d'« alcyons ». Georges Pouchet m'a indiqué celui de *gerre des lacs* (genre *Gerris*). Eh bien ! ni l'un ni l'autre ne me convient, parce qu'ils ne font pas tout de suite image pour le lecteur ignorant.

Il faudrait donc décrire ladite bestiole ? Mais ça ralentirait le mouvement ! ça emplirait tout le paysage ! Je mettrai « des insectes à grandes pattes », ou « de longs insectes », ce sera clair et court.

Peu de livres m'ont plus empoigné que *Cadio*, et je partage entièrement l'admiration de Maxime

Je vous en aurais parlé plus tôt si ma mère et ma nièce ne m'avaient pris mon exemplaire. Enfin, ce soir, on me l'a rendu ; il est là sur ma table et je le feuillette tout en vous écrivant.

Et d'abord, il me semble que ça doit avoir été comme

ça/ ça se voit, on y est et on palpite. Combien de gens ont dû ressembler à Saint-Gueltas, au comte de Sauvnières, à Rebec ! et même à Henri, quoique les modèles aient été plus rares. Quant au personnage de Cadio, qui est plus d'invention que les autres, ce que j'aime surtout en lui, c'est sa rage féroce. Là est la vérité locale du caractère. L'humanité tournée en fureur, la guillotine devenue mystique, l'existence n'étant plus qu'une sorte de rêve sanglant, voilà ce qui devait se passer dans des têtes pareilles. Je trouve que vous avez une scène à la Shakespeare : celle du délégué de la Convention avec ses deux secrétaires est d'une force inouïe. C'est à faire crier ! Il y en a une aussi qui m'avait fortement frappé à la première lecture : la scène où Saint-Gueltas et Henri ont chacun des pistolets dans leurs poches, et bien d'autres. Quelle splendide page (j'ouvre au hasard) que la page 161 !

Dans la pièce, ne faudrait-il pas donner un rôle plus long à la femme légitime de ce bon Saint-Gueltas ? Le drame ne doit pas être difficile à tailler. Il s'agit seulement de le condenser et de le raccourcir. Si on vous laisse jouer, je vous réponds d'un succès effrayant. Mais la censure ?

Enfin, vous avez fait un maître livre, allez ! et qui est très amusant. Ma mère prétend que ça lui rappelle des histoires qu'elle a entendues étant enfant. A propos de Vendée, saviez-vous que son grand-père paternel a été, après M. de Lescure, le chef de l'armée vendéenne ? Ledit chef s'appelait M. Fleuriot d'Argentan. Je n'en suis pas plus fier pour ça ; d'autant plus que la chose est problématique, car le père de ma mère, républicain violent, cachait ses antécédents politiques.

Ma mère va, dans quelques jours, s'en aller à Dieppe, chez sa petite-fille. Je serai serai seul une

bonne partie de l'été et me propose de piocher vigou-
reusement :

Je travaille beaucoup et redoute le monde.
Ce n'est pas dans les bals que l'avenir se fonde.

CAMILLE DOUCET.

Mais mon sempiternel roman m'assomme parfois d'une façon incroyable! Ces minces particuliers me sont lourds à remuer! Pourquoi se donner du mal sur un fond si piètre?

Je voulais vous en écrire très long sur *Cadio*; mais il est tard et les yeux me cuisent.

Donc, merci, tout bonnement, ma chère maître.

A Ernest Chesneau.

Croisset, dimanche.

Non ! mon cher ami, votre livre ne contrarie en rien mes goûts, loin de là ! J'ai même été ravi de voir ce que je sens, ce que je pense, formulé d'une telle façon.

Votre morceau sur l'École anglaise est à lui seul une œuvre. Et d'abord, vous avez très bien signalé son trait saillant, l'absence de composition (si vous aviez tenu à noircir du papier, vous auriez pu faire un rapprochement entre la peinture et la littérature britanniques). Bien que j'aie lu l'ouvrage de Milsand, voilà la première fois que je trouve enfin une définition nette de préraphaélisme !

La manière dont l'absolu et le contingent doivent être mêlés dans une œuvre d'art me semble indiquée nettement page 60. Je pense comme vous : Dès qu'il

y a interprétation dans l'œuvre d'un peintre, l'artiste a beau s'en défendre, il fait fonction d'idéaliste » (94). Bref, on n'est idéal qu'à la condition d'être réel et on n'est vrai qu'à force de généraliser. Du reste, vous concluez fort bien, en montrant l'inanité des théories par l'exemple des deux écoles anglaise et belge arrivant à des résultats divers bien qu'elles soient parties du même principe (p. 550). *La limite* de la peinture (ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas) est montrée avec une évidence qui crève les yeux, à propos d'un tableau de Pamvels et d'un autre de Comte. Enfin, je n'ose trop vous louer de vos idées parce que ce sont les miennes. Donc, sur la religion, nous sommes d'accord.

Quant aux appréciations particulières (question de nerfs et de tempérament autant que de goût), je vous trouve parfois un peu d'indulgence. Comme pour mon ami H. Bellangé, entre autres. Cela tient peut-être à ce que vous savez beaucoup et que vous êtes sensible à des mérites que je ne vois pas? Cependant j'applaudis sans réserve à tout ce que vous dites sur Ingres et Flandrin (315), Gérôme (221), le sculpteur italien Vela (378), bien d'autres encore, et je vous remercie d'avoir rendu justice à Gustave Moreau, que beaucoup de nos amis n'ont pas, selon moi, suffisamment admiré! Mais pourquoi dites-vous *le sphinx*? C'est ici *la sphinx*. Cette infime remarque vous prouve que je vous ai lu attentivement. Ainsi, page 124, il y a une faute: « les récits d'histoire romaine d'Augustin Thierry ». vous avez voulu dire « les Récits *mérovigiens* » d'A. Thierry. Les Récits d'histoire romaine sont d'Amédée Thierry.

Mais je ne suis nullement de votre opinion quand vous prétendez que « Decamps nous fit un Orient ima-

ginaire ». Son Orient n'est pas plus imaginaire que celui de lord Byron. Ni par brosse, ni par la plume, personne encore n'a dépassé ces deux-là comme vérité.

Vous m'avez souvent mis sous les yeux des tableaux que j'avais oubliés. La description des portraits de l'empereur et de M^{me} de Ganay sont des pages du meilleur style, achevées, excellentes. Votre article sur l'*Art Japonais* est d'un critique supérieur où l'on sent le patricien sous l'esthéticien (pardon du mot). A preuve : vos observations sur les surfaces courbes, la perspective, — cela est creusé. Vous êtes entré au cœur de l'*Art Japonais*, il me semble.

Une chicane, cependant. Etes-vous bien sûr que « ce soit le rationalisme étroit de la Chine » qui lui ait fait repousser toute tentative de progrès ? Le rationalisme seul en est-il la cause ? Je n'en sais rien. En résumé, mon cher Chesneau, votre livre m'a fait grand plaisir et je vous remercie de me l'avoir envoyé. Je vous remercie également de l'aimable lettre qui l'accompagnait. Mon nom répété deux fois dans votre volume m'a prouvé votre sympathie. Croyez bien à la même.

Je vous serre les deux mains.

A Edmond et Jules de Goncourt.

Mercredi 17 juin 1868.

Êtes-vous à Vichy ? allez-vous partir pour Vichy ? ou êtes-vous revenus de Vichy ? En tout cas, je vous envoie le bonjour rue Saint-Georges.

Et d'abord, le bruit, ça se calme-t-il un peu ? Moi,

j'étais si profondément agacé en revenant ici, que j'ai été plusieurs jours encore sans pouvoir dormir. A trente-trois lieues de distance, j'entendais les maçons ! Ce serait une jolie thèse médicale que celle-ci : « De l'influence de la bêtise parisienne sur le développement de la folie. »

Et, à ce propos, quel est ce quelqu'un « qui me croyait fou » ?

.

Rentré chez moi, dimanche, à onze heures et demie, je me couche, en me promettant de dormir profondément, et je souffle ma bougie. Trois minutes après, éclats de trombone et battements de tambour ! C'était une noce chez Bonvallet. Les fenêtres dudit gargotier étaient complètement ouvertes (vu la chaleur de la nuit); je n'ai pas perdu un quadrille ni un cri ! L'orchestre (comme j'ai l'honneur de vous le répéter) était enjolivé par deux tambours !

A six heures du matin, re-maçons. A sept heures, je déménage pour aller loger au Grand-Hôtel.

Là, trois quarts d'heure de promenade avant de trouver une chambre. A peine y étais-je (dans la chambre) qu'on se met à clouer une caisse dans l'appartement contigu. Re-promenade dans le même hôtel pour y découvrir un gîte. Bref, à neuf heures, j'en sors et vais à l'hôtel du Helder, où je trouve un abject cabinet noir comme un tombeau. Mais le calme du sépulcre n'y régnait pas : cris de messieurs les voyageurs, roulement des voitures dans la rue, trimballage de seaux en fer-blanc dans la cour.

De une heure à trois heures, je fais mes paquets et quitte le boulevard du Temple.

De quatre à six heures, avoir tâché de dormir chez Ducamp, rue du Rocher. Mais j'avais compté sans d'autres maçons qui édifient un mur contre son jardin.

A six heures, je me transporte dans un bain, rue Saint-Lazare. Là, jeux d'enfants dans la cour et piano.

A huit heures, je reviens rue du Helder, où mon domestique avait étalé sur mon lit tout ce qu'il me fallait pour aller, le soir, au bal des Tuileries. Mais je n'avais pas diné, et, pensant que la faim peut-être m'affaiblissait les nerfs, je vais au café de l'Opéra. A peine y étais-je entré qu'un monsieur dégueule à côté de moi.

A neuf heures, je retourne à l'hôtel du Helder. L'idée de m'habiller m'épuise comme une saignée aux quatre membres. Je renâcle et je me décide à regagner les champs au plus vite. Mon serviteur fait ma cantine.

Ce n'est pas tout. Dernier épisode : ma cantine roule de l'impériale du fiacre par terre et me tombe sur l'épaule. J'en porte encore les marques. Voilà.

A George Sand.

Croisset, dimanche 5 juillet 1868.

J'ai violemment bûché depuis six semaines. Les patriotes ne me pardonneront pas ce livre, ni les réactionnaires non plus! Tant pis; j'écris les choses comme je les sens, c'est-à-dire comme je crois qu'elles existent. Est-ce bêtise de ma part? Mais il me semble que notre malheur vient *exclusivement*

des gens de notre bord. Ce que je trouve de christianisme dans le socialisme est énorme. Voilà deux petites notes qui sont là, sur ma table.

« Ce système (le sien) n'est pas un système de désordre, car il a sa source dans l'Évangile, et de cette source *divine* ne peuvent découler la haine, les guerres, le froissement de tous les intérêts ! car la doctrine formulée de l'Évangile est une doctrine de paix, d'union, d'amour. » (L. BLANC.)

« J'oserai même avancer qu'avec le respect du dimanche s'est éteinte dans l'âme de nos rimeurs la dernière étincelle du feu poétique. On l'a dit : Sans la religion, pas de poésie ! » (PROUDHON.)

A propos de celui-là, je vous *supplie*, chère maître, de lire à la suite de son livre sur la célébration du dimanche une histoire d'amour intitulée, je crois, *Marie et Maxime*. Il faut connaître ça pour avoir une idée du style des *Penseurs*. C'est à mettre en parallèle avec le *Voyage en Bretagne*, du grand Veillot ; dans *Çà et Là*. Ce qui n'empêche pas que nous avons des amis très admirateurs de ces deux messieurs.

Quand je serai vieux, je ferai de la critique ; ça me soulagera, car souvent j'étouffe d'opinions rentrées. Personne, mieux que moi, ne comprend les indignations de ce brave Boileau contre le mauvais goût : « Les bêtises que j'entends dire à l'Académie hâtent ma fin. » Voilà un homme.

Toutes les fois, maintenant, que j'entends *la chaîne* des bateaux à vapeur, je songe à vous, et ce bruit-là m'irrite moins, en me disant qu'il vous plaît. Quel clair de lune il faisait cette nuit sur la rivière !

A Michelet.

Mercredi.

Non, mon cher maître, je n'ai pas reçu votre livre ; mais je l'ai lu et je le relis. Quelle *Montagne* que la vôtre ! Où vous arrêterez-vous ?

Je suis écrasé par cette masse d'idées, ébahi par ces profondeurs.

Jamais, je crois, je n'ai lu quelque chose qui m'ait pénétré plus profondément que les bains d'Acqui. Vous m'avez remis sous les yeux les Pyrénées et les Alpes. Avec vous, du reste, on est toujours sur les sommets.

Le lourd roman auquel vous vous intéressez (lourd pour moi, en attendant qu'il le soit pour les autres) ne sera pas terminé avant une grande année. Je suis en plein, maintenant, dans l'histoire de 48. Ma conviction profonde est que le clergé a énormément agi.

Les dangers du catholicisme démocratique que vous signalez dans la Préface de votre *Révolution*, sont tous advenus. Ah ! nous sommes bien seuls !

Mais vous restez, vous.

Je vous serre les mains très fort, en vous priant de me croire, mon cher maître, votre très affectionné.

A George Sand.

Dieppe, lundi.

Mais oui, chère maître, j'étais à Paris par cette chaleur *trop picale* (comme dit M. X***, le gouverneur du château de Versailles), et j'y ai sué fortement. J'ai été deux fois à Fontainebleau, et la seconde fois, selon votre avis, j'ai vu les sables d'Arbonne. C'est tellement beau que j'ai « cuydé » en avoir le vertige.

J'ai été aussi à Saint-Gratien. Me voilà à Dieppe, et mercredi je serai à Croisset, pour n'en plus bouger d'ici à longtemps; il faut avancer le roman.

Hier, j'ai vu Dumas; nous avons parlé de vous, bien entendu; et comme je le reverrai demain, nous en reparlerons.

Je me suis mal expliqué, si je vous ai dit que mon livre « *accusera* les patriotes de tout le mal »; je ne me reconnais le droit d'accuser personne. Je ne crois même pas que le romancier doive exprimer son opinion sur les choses de ce monde. Il peut la communiquer, mais je n'aime pas à ce qu'il la dise. (Cela fait partie de ma poétique, à moi.) Je me borne donc à exposer les choses telles qu'elles me paraissent, à exprimer ce qui me semble le vrai. Tant pis pour les conséquences; riches ou pauvres, vainqueurs ou vaincus, je n'admets rien de tout cela. Je ne veux avoir ni amour, ni haine, ni pitié, ni colère. Quant à de la sympathie, c'est différent: jamais on n'en a assez. Les réactionnaires, du reste, seront encore moins ménagés que les autres, car ils me semblent plus criminels.

Est-ce qu'il n'est pas temps de faire entrer la jus-

lice dans l'art? L'impartialité de la peinture atteindrait alors à la majesté de la loi, — et à la précision de la science!

Enfin, comme j'ai dans votre grand esprit une confiance absolue, quand ma troisième partie sera terminée, je vous la lirai, et s'il y a dans mon travail quelque chose qui vous semble *méchant*, je l'enlèverai.

Mais je suis d'avance convaincu que vous ne me ferez pas une objection.

Quant à des allusions à des individus, il n'y en pas l'ombre.

Le prince Napoléon, que j'ai vu jeudi chez sa sœur, m'a demandé de vos nouvelles et m'a fait l'éloge de Maurice. La princesse Mathilde m'a dit qu'elle vous trouvait « charmante », ce qui fait que je l'aime un peu plus qu'auparavant.

Comment, les répétitions de *Cadio* vous empêcheront de venir voir votre pauvre vieux cet automne? Pas possible, pas possible. Je connais Fréville, c'est un homme excellent et très lettré.

A Jules Duplan.

Croisset, nuit de jeudi.

Cher vieux,

Voici la chose.

Je raconte, ou plutôt une cocotte de mon bouquin, raconte son enfance. Elle était fille d'ouvriers à Lyon. J'aurais besoin de détails sur l'intérieur d'iceux.

1° Trace-moi, en quelques lignes, l'intérieur d'un ménage d'ouvriers lyonnais;

2° Les canuts (qui sont, e crois, les ouvriers en

soie) ne travaillent-ils pas dans des appartements très bas de plafond ?

3° Dans leur propre domicile ?

4° Les enfants travaillent-ils aussi ?

Je trouve ceci dans mes notes : le tisserand du métier à la Jacquard reçoit sans cesse dans l'estomac le contre-coup des mouvements du balancier par l'ensouple sur lequel l'étoffe s'enroule à mesure qu'elle avance.

5° C'est l'ensouple qui donne des coups ? Rends-moi la phrase plus claire.

Bref, je veux faire en quatre lignes un tableau d'intérieur d'ouvrier pour contraster avec un autre qui vient après, celui du dépuclage de notre héroïne dans un endroit luxueux...

A Ernest Feydeau.

O Feydeau,

Je ne sais pas qui a écrit : « Je voudrais jeter le monde sur sa face. » Désir que je partage. Ça a l'air biblique ? Mais c'est peut-être de Shakespeare ?

Merci pour ta note. La réponse à la deuxième question est précise, mais est-elle bien vraie ? Puisque Guastalle la contredit ? Demande-lui là-dessus une explication, éclaire-moi ce point-là ? et tu seras bien aimable.

Quant aux postes ils devaient être aux mairies ? Quel bouquin em... !

Tu me verras au mois de décembre (vers la fin), mais je ne resterai à Paris que très peu de jours, n'ayant pas l'intention de commencer ma saison d'hiver avant la fin de février. C'est le moyen d'aller plus vite. Pour

paraître en octobre prochain, il faut que j'aie fini en juillet; or je n'ai pas d'ici-là une minute à perdre.

Qu'est-ce qui occupe ta cervelle pour le quart d'heure?

Est-ce assez beau l'affaire Baudin! Quels maladroits!

Bien que je ne sois pas tout à fait une immondice et que madame Feydeau soit loin de ressembler à un mur, je te prie de me déposer à ses pieds.

P. S. En mai 1849, existait une société ayant pour but de fournir des ornements au culte catholique, soutanes, reliques, etc. Cette société, qui avait pour chef M. de Savouillon, avait été fondée par M. de Calonne.

Renseignements sur icelle, S. V. P.

N'est-ce pas là-dodans qu'était le gars Barbey d'Aurevilly?

J'ai passé une partie du mois d'août à Paris, mais ne me suis pas présenté à ton domicile croyant que tu étais à Trouville. Tu dois y être encore? avec les de Goncourt? Je les avais priés de me donner de tes nouvelles, ils ne m'ont pas écrit.

A George Sand.

Croisset, mercredi, soir 9 septembre 1863.

Est-ce une conduite, cela, chère maître? Voilà près de deux mois que vous n'avez écrit à votre vieux troubadour! Êtes-vous à Paris, à Nohant ou ailleurs?

On dit que *Cadio* est présentement en répétition à la Porte Saint-Martin (vous êtes donc fâchés, vous et Chilly?). On dit que Thuillier fera sa réapparition dans votre pièce? (Mais je la croyais mourante, Thuillier,

pas votre pièce.) Et quand le jouera-t-on, ce *Cadio*? Êtes-vous contente? Etc., etc.

Je vis absolument comme une huître. Mon roman est le rocher qui m'attache, et je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde.

Je ne lis même pas ou plutôt n'ai pas lu la *Lanterne!* Rochefort me scie, entre nous. Il faut de la bravoure pour oser dire timidement que ce n'est peut-être pas le premier écrivain du siècle. O Velches! Velches! comme soupirait (ou rugissait) M. de Voltaire! Mais, à propos du même Rochefort, ont-ils été assez coïnes? Quels pauvres gens!

Et Sainte-Beuve? le voyez-vous? Moi, je travaille furieusement. Je viens de faire une description de la forêt de Fontainebleau, qui m'a donné envie de me pendre à un de ses arbres. Comme je m'étais interrompu pendant trois semaines, j'ai eu un mal abominable pour me remettre en train. Je suis de l'acabit des chameaux, qu'on ne peut ni arrêter quand ils marchent, ni faire partir quand ils se reposent. J'en ai encore pour un an. Après quoi, je lâche les bourgeois définitivement. C'est trop difficile, et en somme trop laid. Il serait temps de faire quelque chose de beau et qui me plaise.

Ce qui me plairait bien pour le quart d'heure, ce serait de vous embrasser. Quand sera-ce? D'ici là, mille bonnes tendresses.

A Ernest Feydeau.

Croisset, mardi.

Cher vieux,

Je ne sais pas si tu existes encore, mais comme je viens te demander un service, j'espère que tu me don-

neras de tes nouvelles. Voici la chose : elle concerne mon bouquin.

Mon héros Frédéric a l'envie légitime d'avoir plus d'argent dans sa poche et joue à la Bourse, gagne un peu, puis perd tout, 50 à 60,000 francs. C'est un jeune bourgeois complètement ignorant en ces matières et qui ne sait pas en quoi consiste le 3 p. 100. Cela se passe dans l'été de 1847.

Donc, de mai à fin d'août, quelles ont été les valeurs sur lesquelles la spéculation s'est portée de préférence ?

Ainsi il y a trois phases à mon histoire.

1° Frédéric va chez un agent de change, apporte son argent et se décide pour ce que l'agent de change lui conseille. Est-ce ainsi que cela se passe ?

2° Il gagne. Mais comment ? et combien ?

3° Il perd tout. Comment ? et pourquoi ?

Tu serais bien aimable de m'envoyer ce renseignement qui ne doit pas tenir dans mon livre plus de 6 ou 7 lignes. Mais explique-moi cela clairement et véridiquement.

Fais attention à l'époque, c'est en 1847, l'été des affaires Praslin et Teste.

Par la même occasion, dis-moi un peu ce que tu deviens et fabriques ?

A George Sand.

Ça vous étonne, chère maître ? Eh bien, pas moi ! Je vous l'avais bien dit, mais vous ne vouliez pas me croire.

Je vous p'ains. Car c'est triste de voir les gens qu'on aime changer. Ce remplacement d'une âme par une

autre, dans un corps qui reste identique à ce qu'il était, est un spectacle navrant. On se sent trahi ! J'ai passé par là, et plus d'une fois.

Mais cependant, quelle idée avez-vous donc des femmes, ô vous qui êtes du troisième sexe ? Est-ce qu'elles ne sont pas, comme a dit Proudhon, « la désolation du Juste » ? Depuis quand peuvent-elles se passer de chimères ? Après l'amour, la dévotion ; c'est dans l'ordre. Dorine n'a plus d'hommes, elle prend le bon Dieu. Voilà tout.

Ils sont rares ceux qui n'ont pas besoin du surnaturel. La philosophie sera toujours le partage des aristocrates. Vous avez beau engraisser le bétail humain, lui donner de la litière jusqu'au ventre et même dorer son écurie, il restera brute, quoi qu'on dise. Tout le progrès qu'on peut espérer, c'est de rendre la brute un peu moins méchante. Mais quant à hausser les idées de la masse, à lui donner une conception de Dieu plus large et partant moins humaine, j'en doute, j'en doute.

Je lis maintenant un honnête homme de livre (fait par un de mes amis, un magistrat) sur la Révolution dans le département de l'Eure. C'est plein de textes écrits par des bourgeois de l'époque, de simples particuliers de petite ville. Eh bien, je vous assure qu'il y en a peu maintenant de cette force-là ! Ils étaient lettrés et braves, pleins de bon sens, d'idées et de générosité !

Le néo-catholicisme d'une part et le socialisme de l'autre ont abêti la France. Tout se meut entre l'Immaculée-Conception et les gamelles ouvrières.

Je vous ai dit que je ne flattais pas les démocrates dans mon bouquin. Mais je vous réponds que les conservateurs ne sont pas ménagés. J'écris maintenant

trois pages sur les abominations de la garde nationale en juin 1848, qui me feront très bien voir des bourgeois ! Je leur écrase le nez dans leur turpitude, tant que je peux.

Avec tout ça, vous ne me donnez aucun détail sur *Cadio*. Quels sont les acteurs, etc. ?

Je me méfie de votre roman sur le théâtre. Vous les aimez trop, ces gens-là ! En avez-vous beaucoup connu qui aiment leur art ? Quelle quantité d'artistes qui ne sont que des bourgeois dévoyés !

Nous nous verrons donc d'ici à trois semaines, au plus tard. J'en suis très content et je vous embrasse.

Et la censure ? J'espère bien pour vous qu'elle va faire des bêtises. D'ailleurs, ça m'affligerait si elle manquait à ses us.

Avez-vous lu ceci dans un journal : « Victor Hugo et Rochefort, les plus grands écrivains de l'époque ! » Si Badinguet maintenant ne se trouve pas vengé, c'est qu'il est bien difficile en supplices.

A Ernest Feydeau.

Croisset, samedi soir.

S... n... de D... ! ta lettre de ce matin m'a affligé. C'est embêtant, c'est embêtant ! Je ne peux répéter que cela.

Est-ce que cette pièce est *injouable* à tout autre théâtre qu'aux Français ? et n'y a-t-il que Bressant dans le monde ? Pourquoi fais-tu des pièces pour des acteurs ?

Quant à ***, qu'il t'ait joué quelque mauvais tour, ça ne m'étonne pas. C'est un catholique dont il faut, dit-on, se défier. Tu aurais tort, nonobstant, de

renoncer au théâtre. Je ne connais pas ta dernière œuvre ; mais ce dont je suis sûr, c'est que *Un coup de bourse* est ce que tu as fait de plus original. Voilà mon opinion.

Soigne ta calligraphie si tu veux que je lise tes lettres, car celle de ce matin m'a donné beaucoup de mal.

Sais-tu que « la Jeunesse des Écoles » s'apprête à aller siffler Renan comme impérialiste ? Le naufrage d'About l'exalte. Les soi-disant libéraux lâchés par MM. les ecclésiastiques me paraissent d'un joli tonneau comme stupidité. De quelque côté qu'on se tourne, c'est à en vomir. On ne peut pas faire un pas sans marcher sur de la m..., chose fâcheuse pour les gens qui ont la semelle de l'escarpin un peu fine.

J'ai commencé ce soir à esquisser mon avant-dernier mouvement. J'en ai encore pour un mois, et je suis bien exténué, ou plutôt bien impatient. L'envie d'avoir fini me ronge. Quant à l'ensemble, mes inquiétudes augmentent sur iceluy et l'exécution est de plus en plus difficile à mesure que j'avance, parce que j'ai vidé mon sac et qu'il doit avoir l'air encore plein.

Au comte René de Maricourt

Croisset, nuit de mercredi.

Mon cher confrère,

Je vous demande la permission de garder encore quelques jours votre *Veuve*, parce que je vais la prêter à ma mère et à ma nièce. C'est vous dire que j'ai trouvé ce livre très amusant. En effet, je l'ai lu d'une haleine.

Voici en deux mots ce que j'en pense : l'auteur est un homme *naturellement* plein d'esprit, d'observation et de sentiment. Mais il y a deux parties très distinctes dans ses livres, c'est-à-dire : tout un côté vrai, intense, relevé d'après nature, et un autre où *il s'amuse* : ce qui gâte l'effet de ses bonnes pages. L'art ne doit pas *faire joujou*, bien que je sois partisan aussi entiché de la doctrine de l'art pour l'art, comprise à ma manière (bien entendu).

Ainsi, dans *Veuve*, tous les caractères et les descriptions sont hors ligne, et cependant on ne *croit* pas à l'histoire, parce les événements ne dérivent pas fatalement des caractères. Je m'explique : on ne comprend pas pourquoi madame Lebrun ne veut pas se marier avec Donatien. Parce qu'elle a fait un vœu ? Mais la raison du vœu n'est pas motivée !

Elle n'aimait pas assez son mari, d'une part, et de l'autre elle n'est pas assez dévote. — Puisque vous avez présenté le médecin comme un philosophe, il fallait faire de votre veuve une mystique. La mort de celle-ci ne me paraît pas la conséquence naturelle de sa passion, pas plus que celle du bourgeois qui imite Jacques ; lequel Jacques est un personnage de fantaisie, entre nous. Pourquoi aussi votre curé change-t-il d'aspect sans raison ? Nous sommes habitués à voir un grotesque, puis, tout à coup, une espèce de saint nous apparaît. Je vous demande franchement si cela est ordinaire dans la vie ? Or, le roman, qui en est la forme scientifique, doit procéder par généralités et être plus logique que le hasard des choses. Bref, vous avez voulu donner *une fin chrétienne* à un livre commencé impartialement. De là les disparates.

Suis-je un pion assez sévère, hein ?

« Sévère, mais juste », si bien que je trouve la déclai-

ration d'amour de Donatien un simple chef-d'œuvre. Cette page-là écrase, comme valeur et style, tout l'ouvrage ; — écrase n'est pas le mot, je veux dire domine. La description de la petite ville, M. Selvaje, les fréquents monologues que fait Donatien, et la mort de madame Mulot surtout m'ont charmé dès les premières pages.

Pourquoi, dans le portrait de madame de Reverrière, avez-vous mis l'indicatif ? Cela arrête la narration, — et c'est dommage, car le portrait en est excellent. — Vous me permettrez aussi, mon cher confrère, de vous faire observer que vous ne faites pas assez d'attention à la proportion relative de vos parties. Ainsi, l'historiette de Lodoïska et d'Yves, qui n'amène aucun fait dans votre roman, est beaucoup trop longue. M. Lebrun, entendant par hasard ce qu'on dit de lui, est un procédé qu'il faut laisser aux auteurs dramatiques !

Mais comme j'aime M. Lebrun ! et vous aussi, n'est-ce pas ? Cela se sent, et c'est là ce qui fait le charme du livre. Vous avez, du reste, ce don-là : le charme, — et c'est, pour réussir, le premier de tous, — continuez donc.

Je cause avec vous, tout en feuilletant votre roman ; je vous expose mes doutes, au hasard et à la hâte, comme ils viennent.

Pourquoi votre médecin : 1^o boit-il de l'eau-de-vie pour se donner du cœur, et, 2^o, est-il baron ? Evidemment un médecin de campagne peut boire de l'eau-de-vie dans une pareille circonstance et être baron, mais que gagnez-vous (comme effet dramatique ou portée philosophique) à cette fantaisie ? Car enfin, cela est rare. Un opérateur ne se rassure pas avec des alcools

et il existe peu de gentilshommes dans le corps médical.

Pourquoi avez-vous fait d'Hector un personnage ridicule? Vos deux héros (qui sont chacun dans leur genre des individus supérieurs) eussent été plus grands si l'individu qui leur est sacrifié eût été moins bas. Au reste, il est assez divertissant, mais je lui préfère M. Reversière fils.

Pourquoi madame Lebrun pense-t-elle sous forme de journal? Vous vous donnez là, volontairement, une difficulté insurmontable, qui est de faire parler *longtemps* les personnages. Car presque toujours ils parlent dans le même style que l'auteur.

Je retrouve la déclaration de Donatien, que je ne saurais assez louer, — bravo! bravissimo!

Mais comment est-il possible, après avoir écrit quatre pages d'une si grande valeur, de *s'amuser* à des bamboches comme les hallucinations qui suivent? Ah! c'est que l'auteur a voulu montrer sa malice, faire voir au lecteur qu'il avait pris du haschich et en décrire les effets, comme il nous a décrit, très bien d'ailleurs (dans les *Deux Chemins*), le siège de Messine. Mais l'incendie de Troie, introduit dans votre livre, ne vaudrait pas cette seule ligne, qui m'a fait froid dans le dos: « Mais laissez donc là cette tapisserie, vous voyez bien que votre main tremble. »

Tout dépend de la place, et il faut savoir enlever de son œuvre, une fois qu'elle est finie, ce qui, souvent, nous plaît le plus. Il faut aussi être indulgent pour les gens qui donnent des conseils, et recevez, comme elle est donnée, la très cordiale poignée de main de G. F.

A George Sand.

Mardi.

Chère maître,

Vous n'imaginez pas la peine que vous me faites ! Malgré l'envie que j'en ai, je réponds « non ». Cependant, je suis déchiré pour l'envie de dire « oui ». Cela me donne des airs de monsieur indérageable, qui sont fort ridicules. Mais je me connais : si j'allais chez vous à Nohant, j'en aurais ensuite pour un mois de rêverie sur mon voyage. Des images réelles remplaceraient dans mon pauvre cerveau les images fictives que je compose à grand'peine. Tout mon château de cartes s'écroulerait.

Il y a trois semaines, pour avoir eu la bêtise d'accepter un dîner dans une campagne des environs, j'ai perdu quatre jours (*sic*). Que serait-ce en sortant de Nohant ? Vous ne comprenez pas ça, vous, être fort !

Il me semble que l'on en veut un tantinet à son vieux troubadour (mille excuses si je me trompe !) de n'être pas venu au baptême des deux amours de l'ami Maurice ? Il faut que la chère maître m'écrive si j'ai tort et pour me donner de ses nouvelles !

En voici des miennes ! Je travaille démesurément et suis, au fond, *réjoui* par la perspective de la *fin* qui commence à se montrer.

Pour qu'elle arrive plus vite, j'ai pris la résolution de demeurer ici tout l'hiver, jusqu'à la fin de mars probablement. En admettant que tout aille pour le mieux, je n'aurai pas terminé le tout avant la fin de mai. Je ne sais rien de ce qui se passe et je ne lis rien, sauf un peu de Révolution française après mes repas,

pour faire la digestion. J'ai perdu la bonne coutume que j'avais autrefois de lire tous les jours du latin. Aussi n'en sais-je plus un mot! Je me remettrai au beau quand je serai délivré de mes odieux bourgeois, et je ne suis pas près d'en reprendre!

Mon seul dérangement consiste à aller dîner tous les dimanches à Rouen, chez ma mère. Je pars à six heures et je suis revenu à dix. Telle est mon existence.

Vous ai-je dit que j'avais eu la visite de Tourgueneff? Comme vous l'aimeriez!

Sainte-Beuve se soutient. Au reste, je le verrai la semaine prochaine, car je serai à Paris pendant deux jours, afin d'y trouver des renseignements dont j'ai besoin. Sur quoi les renseignements? Sur la garde nationale!!!

Ouïssez ceci : le *Figaro*, ne sachant avec quoi emplir ses colonnes, s'est imaginé de dire que mon roman racontait la vie du chancelier Pasquier. Là-dessus, venette de la famille dudit, qui a écrit à une autre partie de la même famille demeurant à Rouen, laquelle a été trouver un avocat dont mon frère a reçu la visite, afin que... Bref, j'ai été assez stupide pour ne pas « tirer parti de l'occasion ». Est-ce beau comme bêtise, hein!

A la même.

Samedi soir.

C'est un remords pour moi que de n'avoir pas répondu longuement à votre dernière lettre, ma chère maître. Vous m'y parliez « des misères » que l'on vous faisait. Croyez-vous que je l'ignorais? Je vous avouera

même (entre nous) qu'à votre occasion j'ai été blessé, plus encore dans mon bon goût que dans mon affection pour vous. Je n'ai pas trouvé plusieurs de vos intimes suffisamment *chauds*. « Mon Dieu! mon Dieu! comme les hommes de lettres sont bêtes! » Fragment de la correspondance de Napoléon I^{er}. Quel joli fragment, hein? Ne vous semble-t-il pas qu'on le débine trop, celui-là?

L'infinie stupidité des masses me rend indulgent pour les individualités, si odieuses qu'elles puissent être. Je viens d'avaler les six premiers volumes de Buchez et Roux. Ce que j'en ai tiré de plus clair, c'est un immense dégoût à l'encontre des Français. Nom de Dieu! a-t-on été inepte de tout temps dans notre belle patrie! Pas une idée libérale qui n'ait été impopulaire, pas une chose juste qui n'ait scandalisé, pas un grand homme qui n'ait reçu des pommes cuites ou des coups de couteau!! « Histoire de l'esprit humain, histoire de la sottise humaine! » comme dit M. de Voltaire.

Et je me convaincs de plus en plus de cette vérité : la doctrine de la grâce nous a si bien pénétrés que le sens de la justice a disparu. Ce qui m'avait effrayé dans l'histoire de 48, a ses origines toutes naturelles dans la Révolution, qui ne s'est pas dégagée du moyen âge, quoi qu'on dise. J'ai retrouvé dans Marat des fragments entiers de Proudhon (*sic*) et je parie qu'on les retrouverait dans les prédicateurs de la Ligue.

Quelle est la mesure que les plus avancés proposèrent après Varennes? La dictature et la dictature militaire. On ferme les églises, mais on élève des temples, etc.

Je vous assure que je deviens stupide avec la Révolution. C'est un gouffre qui m'attire.

Cependant, je travaille à mon roman comme plusieurs bœufs. J'espère, au jour de l'an, n'avoir plus que cent pages à écrire, c'est-à-dire encore six bons mois de travail. J'irai à Paris le plus tard possible. Mon hiver va se passer dans une solitude complète, bon moyen de faire écouler la vie rapidement.

A la même.

Nuit de la Saint-Sylvestre, 1 heure, 1869.

Pourquoi ne commencerais-je pas l'année 1869 en vous la souhaitant, à vous, et aux vôtres, « bonne et heureuse, accompagnée de plusieurs autres? » C'est rococo, mais ça me plaît. Maintenant, causons.

Non, « je ne me brûle pas le sang », car jamais je ne me suis mieux porté. On m'a trouvé à Paris « frais comme une jeune fille », et les gens qui ignorent ma biographie ont attribué cette apparence de santé à l'air de la campagne. Voilà ce que c'est que les idées reçues. Chacun a son hygiène. Moi, quand je n'ai pas faim, la seule chose que je puisse manger c'est du pain sec. Et les mets les plus indigestes, tels que les pommes à cidre vertes et du lard, sont ce qui me retire les maux d'estomac. Ainsi de suite. Un homme qui n'a pas le sens commun ne doit pas vivre d'après les règles du sens commun.

Quant à ma rage de travail, je la comparerai à une dartre. Je me gratte en criant. C'est à la fois un plaisir et un supplice. Et je ne fais rien de ce que je veux! Car on ne choisit pas ses sujets, ils s'imposent. Trouverai-je jamais le mien? Me tombera-t-il du ciel une idée en rapport avec mon tempérament? Pourrai-je faire un livre où je me donnerai tout entier? Il me

semble, dans mes moments de vanité, que je commence à entrevoir ce que doit être un roman. Mais j'en ai encore trois ou quatre à écrire avant celui-là (qui est d'ailleurs fort vague), et au train dont je vais, c'est tout au plus si j'écrirai ces trois ou quatre. Je suis comme M. Prudhomme qui trouve que la plus belle église serait celle qui aurait à la fois la flèche de Strasbourg, la colonnade de Saint-Pierre, le portique du Parthénon, etc. J'ai des *idéaux* contradictoires. De là embarras, arrêt, impuissance.

Que « la claustration où je me condamne soit un état de délices », non. Mais que faire? Se griser avec de l'encre vaut mieux que de se griser avec de l'eau-de-vie. La muse, si revêche qu'elle soit, donne moins de chagrins que la femme. *Je ne peux accorder l'une avec l'autre.* Il faut opter. Mon choix est fait depuis longtemps. Reste l'histoire des sens. Ils ont toujours été mes serviteurs. Même au temps de ma plus verte jeunesse, j'en faisais absolument ce que je voulais. Je touche à la cinquantaine et ce n'est pas leur fougue qui m'embarrasse.

Ce régime-là n'est pas drôle, j'en conviens. On a des moments de vide et d'horrible ennui. Mais ils deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on vieillit. Enfin, *vivre* me semble un métier pour lequel je ne suis pas fait, et cependant!

Je suis resté à Paris trois jours, que j'ai employés à chercher des renseignements et à faire des courses pour mon bouquin. J'étais si exténué vendredi dernier, que je me suis couché à sept heures du soir. Telles sont mes folles orgies dans la capitale.

J'ai trouvé les de Goncourt dans l'admiration frénétique (*sic*) d'un ouvrage intitulé : *Histoire de ma vie*, par G. Sand. Ce qui prouve de leur part plus de bon

goût que d'érudition. Ils voulaient même vous écrire pour vous exprimer toute leur admiration. (En revanche, j'ai trouvé *** stupide. Il compare Feydeau à Chateaubriand, admire beaucoup le *Lépreux de la cité d'Aoste*, trouve *Don Quichotte* ennuyeux, etc.)

Remarquez-vous combien le sens littéraire est rare? La connaissance des langues, l'archéologie, l'histoire, etc., tout cela devrait servir, pourtant! Eh bien, pas du tout! Les gens soi-disant éclairés deviennent de plus en plus ineptes en fait d'art. Ce qui est l'art même leur échappe. Les gloses sont pour eux chose plus importante que le texte. Ils font plus de cas des béquilles que des jambes.

A la même.

Croisset, mardi 2 février 1869.

Ma chère maître,

Vous voyez en votre vieux troubadour un homme éreinté. J'ai passé huit jours à Paris, à la recherche de renseignements assommants (sept à neuf heures de fiacre tous les jours, ce qui est un joli moyen de faire fortune avec la littérature). Enfin!

Je viens de relire mon plan. Tout ce que j'ai encore à écrire m'épouvante, ou plutôt m'écoeure à vomir. Il en est toujours ainsi, quand je me remets au travail. C'est alors que je m'ennuie, que je m'ennuie, que je m'ennuie! Mais cette fois dépasse toutes les autres! Voilà pourquoi je redoute tant les interruptions dans la pioche. Je ne pouvais faire autrement, cependant. Je me suis trimballé aux Pompes funèbres, au Père-Lachaise, dans la vallée de Montmorency, le long des boutiques d'objets religieux, etc.

Bref, j'en ai encore pour quatre ou cinq mois. Quel bon « ouf » je pousserai quand ce sera fini, et que je ne suis pas près de refaire des bourgeois ! Il est temps que je m'amuse.

J'ai vu Sainte-Beuve et la princesse Mathilde, et je connais à fond l'histoire de leur rupture, qui me paraît irrévocable. Sainte-Beuve a été indigné contre Dalloz et est passé au *Temps*. La princesse l'a supplié de n'en rien faire. Il ne l'a pas écoutée. Voilà tout. Mon jugement là-dessus, si vous tenez à le savoir, est celui-ci. Le premier tort est à la princesse, qui a été vive ; mais le second et le plus grave est au père Beuve, qui ne s'est pas conduit en galant homme. Quand on a pour ami un aussi bon bougre, et que cet ami vous a donné trente mille livres de rente, on lui doit des égards. Il me semble qu'à la place de Sainte-Beuve, j'aurais dit : « Ça vous déplaît, n'en parlons plus ! » Il a manqué de manières et d'attitude. Ce qui m'a un peu dégoûté, entre nous, c'est l'éloge qu'il m'a fait de l'empereur ! oui, à moi, l'éloge de Badinguet ! — Et nous étions seuls !

La princesse avait pris, dès le début, la chose trop sérieusement. Je le lui ai écrit, en donnant raison à Sainte-Beuve, lequel, j'en suis sûr, m'a trouvé froid. C'est alors que, pour se justifier par devers moi, il m'a fait ces protestations d'amour isidorien qui m'ont un peu humilié ; car c'était me prendre pour un franc imbecile.

Je crois qu'il se prépare des funérailles à la Béranger et que la popularité d'Hugo le rend jaloux. Pourquoi écrire dans les journaux quand on peut faire des livres et qu'on ne crève pas de faim ? Il est loin d'être un sage, celui-là ; il n'est pas comme vous !

Votre force me charme et me stupéfie. Je dis la

force de toute la personne, pas celle du cerveau seulement.

Vous me parlez de la critique dans votre dernière lettre, en me disant qu'elle disparaîtra prochainement. Je crois, au contraire, qu'elle est tout au plus à son aurore. On a pris le contrepied de la précédente, mais rien de plus. Du temps de La Harpe, on était grammairien; du temps de Sainte-Beuve et de Taine, on est historien. Quand sera-t-on artiste, rien qu'artiste, mais bien artiste? Où connaissez-vous une critique qui s'inquiète de l'œuvre en soi, d'une façon intense? On analyse très finement le milieu où elle s'est produite et les causes qui l'ont amenée; mais la poétique *insciente*? d'où elle résulte? sa composition, son style? le point de vue de l'auteur? Jamais.

Il faudrait pour cette critique-là une grande imagination et une grande bonté, je veux dire une faculté d'enthousiasme toujours prête, et puis du *goût*, qualité rare, même dans les meilleurs, si bien qu'on n'en parle plus du tout.

Ce qui m'indigne tous les jours, c'est de voir mettre sur le même rang un chef-d'œuvre et une turpitude. On exalte les petits et on rabaisse les grands; rien n'est plus bête ni plus immoral.

J'ai été pris, au Père-Lachaise, d'un dégoût de l'humanité profond et douloureux. Vous n'imaginez pas le fétichisme des tombeaux. Le vrai Parisien est plus idolâtre qu'un nègre! Ça m'a donné envie de me coucher dans une des fosses.

Et les gens *avancés* croient qu'il n'y a rien de mieux à faire que de réhabiliter Robespierre! Voir le livre de Hamel! Si la République revenait, ils rebéniraient les arbres de la liberté par politique et croyant cette mesure-là forte.

Quand se verra-t-on? Je compte être à Paris de Pâques à la fin de mai. Cet été, j'irai vous voir à Nohant. Je le jure.

A Michelet.

Croisset, 2 février 1869.

Mon cher maître,

J'ai reçu avant-hier votre *Préface de la Terreur*, et je vous en remercie du fond de l'âme. Ce n'est pas du souvenir que je vous remercie, car je suis accoutumé à vos bienveillances — mais de la chose en elle-même.

Je hais comme vous la prétraille jacobine, Robespierre et ses fils que je connais pour les avoir lus et fréquentés.

Le livre que je finis maintenant m'a forcé à étudier un peu le socialisme. Je crois qu'une partie de nos maux, viennent du neo-catholicisme républicain?

J'ai relevé dans les prétendus hommes du progrès, à commencer par saint Simon et à finir par Proudhon, les plus étranges citations. Tous partent de la révélation religieuse.

Ces études-là m'ont amené à lire les Préfaces de Buchez. — La démocratie moderne ne les a point dépassées. Rappelez-vous l'indignation qu'a excité le livre de Guinot.

Si la République revenait demain, on re-bénirait les arbres de la liberté, j'en suis sûr. Ils trouveraient cela « politique »

J'ai lu, cet hiver, au coin de mon feu, quatorze volumes de l'histoire parlementaire. Ce qui m'a fait relire pour la six ou septième fois votre Révolution,

c'est que j'ai eu des remords à votre endroit. Il m'a semblé, mon cher maître, que jusqu'à présent, je n'avais pas eu pour vous assez d'admiration. La connaissance matérielle des faits m'a permis de mieux apprécier votre extraordinaire mérite. Quelle perspicacité et quelle justice ! J'omets tout le reste pour n'avoir pas l'air d'un courtisan.

J'espère vous voir à la fin du mois prochain, vers Pâques, et causer longtemps avec vous.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de M^{me} Michelet et de me croire plus que jamais, mon cher maître,

Votre tout dévoué.

A George Sand.

Quelle bonne et charmante lettre que la vôtre, maître adoré ! Il n'y a donc plus que vous, ma parole d'honneur ! Je finis par le croire. Un vent de bêtise et de folie souffle maintenant sur le monde. Ceux qui se tiennent debout, fermes et droits, sont rares.

Voici ce que j'ai voulu dire en écrivant que le temps de la politique était passé. Au dix-huitième siècle, l'affaire capitale était la diplomatie. « Le secret des cabinets » existait réellement. Les peuples se laissaient encore assez conduire pour qu'on les séparât et qu'on les confondit. Cet ordre de choses me paraît avoir dit son dernier mot en 1815. Depuis lors, on n'a guère fait autre chose que de disputer sur la forme extérieure qu'il convient de donner à l'être fantastique et odieux appelé l'État.

L'expérience prouve (il me semble) qu'aucune forme ne contient le bien en soi ; orléanisme, république,

empire ne veulent plus rien dire, puisque les idées les plus contradictoires peuvent entrer dans chacun de ces casiers. Tous les drapeaux ont été tellement souillés de sang et de m.... qu'il est temps de n'en plus avoir du tout. A bas les mots ! Plus de symboles ni de fétiches ! La grande moralité de ce règne-ci sera de prouver que le suffrage universel est aussi bête que le droit divin, quoiqu'un peu moins odieux !

La question est donc déplacée. Il ne s'agit plus de rêver la meilleure forme de gouvernement, puisque toutes se valent, mais de faire prévaloir la science. Voilà le plus pressé. Le reste s'ensuivra fatalement. Les hommes purement intellectuels ont rendu plus de services au genre humain que tous les saint Vincent de Paul du monde ! Et la politique sera une éternelle niaiserie tant qu'elle ne sera pas une dépendance de la science. Le gouvernement d'un pays doit être une section de l'Institut, et la dernière de toutes.

Avant de vous occuper de caisses de secours, et même d'agriculture, envoyez dans tous les villages de France des Robert Houdin pour faire des miracles ! Le plus grand crime d'Isidore, c'est la crasse où il laisse notre belle patrie. *Dixi.*

J'admire les occupations de Maurice et sa vie si salubre. Mais je ne suis pas capable de l'imiter. La nature, loin de me fortifier, m'épuise. Quand je me couche sur l'herbe, il me semble que je suis déjà sous terre et que les pieds de salade commencent à pousser dans mon ventre. Votre troubadour est un homme naturellement malsain. Je n'aime la campagne qu'en voyage, parce qu'alors l'indépendance de mon individu me fait passer par-dessus la conscience de mon néant.

A la même.

Nuit de mardi.

Ce que j'en dis, chère maître? S'il faut exalter ou réprimer la sensibilité des enfants? Il me semble qu'il ne faut avoir là-dessus aucun parti pris. C'est selon qu'ils inclinent vers le trop ou le trop peu. On ne change pas le fond, d'ailleurs. Il y a des natures tendres et des natures sèches, irrémédiablement. Et puis, le même spectacle, la même leçon peut produire des effets opposés. Rien n'aurait dû me durcir plus que d'avoir été élevé dans un hôpital et d'avoir joué, tout enfant, dans un amphithéâtre de dissection? Personne n'est pourtant plus apitoyable que moi sur les douleurs physiques. Il est vrai que je suis le fils d'un homme extrêmement humain, sensible dans la bonne acception du mot. La vue d'un chien souffrant lui mouillait les paupières. Il n'en faisait pas moins bien ses opérations chirurgicales, et il en a inventé quelques-unes de terribles.

« Ne montrer aux petits que le doux et le bon de la vie jusqu'au moment où la raison peut les aider à accepter ou à combattre le mauvais. » Tel n'est pas mon avis. Car il doit se produire alors dans leur cœur quelque chose d'affreux, un désenchantement infini. Et puis, comment la raison pourrait-elle se former, si elle ne s'applique pas (ou si on ne l'applique pas journallement) à distinguer le bien du mal? La vie doit être une éducation incessante, il faut tout apprendre, depuis parler jusqu'à mourir.

Vous me dites des choses bien vraies sur l'inscience des enfants. Celui qui lirait nettement dans ces petits

cerveaux y saisirait les racines du genre humain, l'origine des dieux, la sève qui produit plus tard les actions, etc. Un nègre qui parle à son idole, et un enfant à sa poupée, me semblent près l'un de l'autre.

L'enfant et le barbare (le primitif) ne distinguent pas le réel du fantastique. Je me souviens très nettement qu'à cinq ou six ans je voulais « envoyer mon cœur » à une petite fille dont j'étais amoureux (je dis mon cœur matériel). Je le voyais au milieu de la paille, dans une bourriche, une bourriche d'huitres!

Mais personne n'a été si loin que vous dans ces analyses. Il y a dans l'*Histoire de ma vie* des pages là-dessus qui sont d'une profondeur démesurée. Ce que je dis est vrai, puisque les esprits les plus éloignés de votre sont restés ébahis devant elles. Témoin les de Goncourt.

Ce bon Tourgueneff doit être à Paris à la fin de mars. Ce qui serait gentil, ce serait de dîner tous les trois ensemble.

Je repense à Sainte-Beuve. Sans doute on peut se passer de 30,000 livres de rente. Mais il y a quelque chose de plus facile encore : c'est, quand on les a, de ne pas débagouler, toutes les semaines, dans les journaux. Pourquoi ne fait-il pas de livres puisqu'il est riche et qu'il a du talent?

Je relis en ce moment *Don Quichotte*. Quel gigantesque bouquin ! Y en a-t-il un plus beau ?

A la même.

Ma prédiction s'est réalisée ; mon ami X... n'a gagné à sa candidature que du ridicule. C'est bien fait. Quand un homme de style s'abaisse à l'action, il dé-

choit et doit être puni. Et puis, est-ce qu'il s'agit de politique, maintenant ! Les citoyens qui s'échauffent pour ou contre l'Empire ou la République me semblent aussi utiles que ceux qui discutaient sur la grâce efficace ou la grâce efficiente. La politique est morte comme la théologie ! Elle a eu trois cents ans d'existence, c'est bien assez.

Moi, présentement, je suis perdu dans les Pères de l'Église. Quant à mon roman, *l'Éducation sentimentale*, je n'y pense plus, Dieu merci ! Il est recopié. D'autres mains y ont passé. Donc, la chose n'est plus mienne. Elle n'existe plus, bonsoir. J'ai repris ma vieille toquade de *Saint Antoine*. J'ai relu mes notes, je refais un nouveau plan et je dévore les mémoires ecclésiastiques de Le Nain de Tillemont. J'espère parvenir à trouver un lien logique (et partant un intérêt dramatique) entre les différentes hallucinations du Saint. Ce milieu extravagant me plaît et je m'y plonge, voilà.

Mon pauvre Bouilhet m'embête. Il est dans un tel état nerveux qu'on lui a conseillé de faire un petit voyage dans le Midi de la France. Il est gagné par une hypocondrie invincible. Est-ce drôle ! lui qui était si gai, autrefois !

Mon Dieu ! comme la vie des Pères du désert est chose belle et farce ! Mais c'étaient tous bouddhistes, sans doute. Voilà un problème chic à travailler, et sa solution importerait plus que l'élection d'un académicien. Oh ! hommes de peu de foi ! Vive saint Polycarpe !

Fangeat, reparu ces jours derniers, est le citoyen qui, le 25 février 1848, a demandé la mort de Louis-Philippe, « sans jugement ». C'est comme ça qu'on sert la cause du progrès.

A Jules Duplan.

Jeudi.

Cher vieux,

Ton pauvre géant a reçu une rude calotte dont il ne se remettra pas. Je me dis : « A quoi bon écrire maintenant puisqu'il n'est plus là ! » C'est fini, les bonnes gueulades, les enthousiasmes en commun, les œuvres futures rêvées ensemble. Il faut être « philosophe et homme d'esprit » mais ce n'est pas facile. Je te raconterai *les détails* quand nous nous verrons. Sache pour le moment qu'il est mort en philosophe. Ce que j'ai éprouvé de plus dur a été mon voyage de Paris à Rouen; j'ai cru crever de soif et j'avais devant moi une cocotte qui riait, chantait et fumait des cigarettes, etc. Il s'est formé une commission pour lui élever un monument. On lui fera un petit tombeau convenable et un buste qu'on mettra au Musée. On m'a nommé le président de cette commission; je t'enverrai la première liste de souscripteurs. L'Odéon m'a écrit deux ou trois belles lettres. J'ai rendez-vous avec les directeurs pour le 12 août. C'est moi qui possède tous ses papiers; il reste de lui un très beau volume de vers — que mon intention est de publier peu de jours après qu'*Aïssé* sera jouée. — Je n'ai pas eu la force de relire mon roman, d'autant plus que les observations de Maxime, si justes qu'elles soient, m'irritent. J'ai peur de les accepter toutes, — ou d'envoyer tout promener. — Quelle perte pour ma littérature, mon pauvre vieux ! quelle perte ! — et je ne parle pas du reste. Tu es donc toujours malade, toi ! ne l'imite pas, n... de D... ! il ne me manquera plus que ça.

A Maxime Ducamp.

Croisset, 23 juillet 1869.

Mon bon vieux Max, j'éprouve le besoin de t'écrire une longue lettre ; je ne sais pas si j'en aurai la force, je vais essayer. Depuis qu'il était revenu à Rouen après sa nomination de bibliothécaire, août 1867, notre pauvre Bouilhet était convaincu qu'il y laisserait ses os. Tout le monde, et moi comme les autres, le plaisantait sur sa tristesse. Ce n'était plus l'homme d'autrefois ; il était complètement changé, sauf l'intelligence littéraire qui était restée la même. Bref, quand je suis revenu de Paris au mois de juin, je lui ai trouvé une figure lamentable. Un voyage qu'il a fait à Paris pour mademoiselle Aissé et où le directeur de l'Odéon lui a demandé des changements dans le second acte, lui a été tellement pénible qu'il n'a pu se traîner que du chemin de fer au théâtre. En arrivant chez lui, le dernier dimanche de juin, j'ai trouvé le docteur P... de Paris, X... de Rouen, Morel l'aliéniste, et un brave pharmacien de ses amis, nommé Dupré. Bouilhet n'osait pas demander une consultation à mon frère, se sentant très malade et ayant peur qu'on ne lui dit la vérité. P... l'a expédié à Vichy, d'où Villemain s'est empressé de le renvoyer à Rouen. En débarquant à Rouen, il a enfin appelé mon frère. Le mal était irréparable, comme du reste Villemain me l'avait écrit.

(Pendant ces quinze derniers jours ma mère était à Verneuil, chez les dames V... et les lettres ont eu trois jours de retard ; tu vois par quelles angoisses j'ai passé.) J'allais voir Bouilhet tous les deux jours et je trouvais de l'amélioration. L'appétit était excellent,

ainsi que le moral, et l'œdème des jambes diminuait. Ses sœurs sont venues de Cany lui faire des scènes religieuses et ont été tellement violentes qu'elles ont scandalisé un brave chanoine de la cathédrale. Notre pauvre Bouilhet a été superbe, il les a envoyées promener. Quand je l'ai quitté pour la dernière fois, samedi, il avait un volume de Lamettrie sur sa table de nuit, ce qui m'a rappelé mon pauvre Alfred Le Poitevin lisant Spinoza. Aucun prêtre n'a mis le pied chez lui. La colère qu'il avait eue contre ses sœurs le soutenait encore samedi et je suis parti pour Paris avec l'espoir qu'il vivrait longtemps. Le dimanche à cinq heures, il a été pris de délire et s'est mis à faire tout haut le scénario d'un drame moyen âge sur l'Inquisition ; il m'appelait pour me le montrer et il en était enthousiasmé. Puis un tremblement l'a saisi, il a balbutié : Adieu ! Adieu ! en se fourrant la tête sous le menton de Léonie et il est mort très doucement. Le lundi matin, mon portier m'a réveillé avec une dépêche m'annonçant cela en style de télégraphe. J'étais seul, j'ai fait mon paquet, je t'ai expédié la nouvelle ; j'ai été le dire à Duplan, qui était au milieu de ses affaires ; puis j'ai battu le pavé jusqu'à une heure, et il faisait chaud dans les rues autour du chemin de fer. De Paris à Rouen, dans un wagon rempli de monde. J'avais en face de moi une donzelle qui fumait des cigarettes, étendait les pieds sur la banquette et chantait. En revoyant les clochers de Mantes, j'ai cru devenir fou, et je suis sûr que je n'en ai pas été loin. Me voyant très pâle, la donzelle m'a offert de l'eau de Cologne. Ça m'a ranimé, mais quelle soif ! Celle du désert de Qôseir n'était rien auprès. Enfin je suis arrivé rue Le Biho-rel : ici je t'épargne les détails. Je n'ai pas connu un meilleur cœur que celui du petit Philippe ; lui et cette

bonne Léonie ont soigné Bouilhet admirablement. Ils ont fait des choses que je trouve propres. Pour le rassurer, pour lui persuader qu'il n'était pas dangereusement malade, Léonie a refusé de se marier avec lui, et son fils l'encourageait dans cette résistance. C'était si bien l'intention de Bouilhet, qu'il avait fait venir tous ses papiers. De la part du jeune homme surtout, je trouve le procédé assez gentleman.

Moi et d'Osmoy, nous avons conduit le deuil, il a eu un enterrement très nombreux. Deux mille personnes au moins ! Préfet, procureur général, etc., toutes les herbes de la Saint-Jean. Eh bien ! croirais-tu qu'en suivant son cercueil je savourais très nettement le grotesque de la cérémonie ; j'entendais les remarques qu'il me faisait là-dessus ; il me parlait en moi, il me semblait qu'il était là, à mes côtés, et que nous suivions ensemble le convoi d'un autre. Il faisait une chaleur atroce, un temps d'orage. J'étais trempé de sueur et la montée du cimetière monumental m'a achevé. Son ami Caudron avait choisi son terrain tout près de celui du père Flaubert. Je me suis appuyé sur une balustrade pour respirer. Le cercueil était sur les bâtons, au-dessus de la fosse. Les discours allaient commencer (il y en a eu trois) ; alors j'ai renâclé ; mon frère et un inconnu m'ont emmené. Le lendemain, j'ai été chercher ma mère à Serquigny. Hier, j'ai été à Rouen prendre tous ses papiers ; aujourd'hui, j'ai lu les lettres qu'on m'a écrites, et voilà ! Ah ! cher Max ! c'est dur ! Il laisse par son testament... à Léonie, tous ses livres et tous ses papiers appartiennent à Philippe ; il l'a chargé de prendre quatre amis pour savoir ce qu'on doit faire des œuvres inédites : moi, d'Osmoy, toi et Caudron ; il laisse un excellent volume de poésies, quatre pièces en prose et *Mademoiselle Aïssé*. Le

directeur de l'Odéon n'aime pas le second acte, je ne sais pas ce qu'il fera. Il faudra cet hiver que tu viennes ici avec d'Osmoy et que nous réglions ce qui doit être publié. Ma tête me fait trop souffrir pour continuer, et d'ailleurs que te dirais-je? Adieu, je t'embrasse avec ardeur. Il n'y a plus que toi, que toi seul. Te souviens-tu quand nous nous écrivions : *Solus ad solum?*

P. S. Dans toutes les lettres que j'ai reçues il y a cette phrase : « Serrons nos rangs ! » Un monsieur que je ne connais pas m'a envoyé sa carte avec ces deux mots : *Sunt lacrymæ!*

A Sainte-Beuve.

Vendredi matin.

Merci de votre bonne lettre, mon cher maître. Je suis *broyé*, et la fatigue physique domine tout.

Mon pauvre Bouilhet est mort en *philosophe* et sans l'assistance d'aucun ecclésiastique. Sa fin a été hâtée par ses sœurs qui sont venues lui faire des *scènes religieuses* et qui voulaient s'emparer du mobilier. Je vous donnerai plus tard des détails si vous y tenez.

Quant à moi, qui conduisais le deuil, j'ai fait bonne figure jusqu'aux *discours*, exclusivement. J'aime la littérature plus que personne ; mais je veux qu'on me la serve à part. J'ai passé par de jolis moments depuis lundi matin ! N'en parlons plus.

Quant à ce brave Monselet que mon pauvre Bouilhet aimait beaucoup, je ne demanderais pas mieux que de lui être utile. Mais on nommera à cette place de bibliothécaire ou une *brute de la localité*, ou un jeune paléographe de Paris.

Mon frère était le camarade de collège de Verdrel,

le maire qui a nommé Bouilhet. Ledit Verdrel est mort et non remplacé. La nomination en question va donc dépendre du corps municipal. Je crois que l'archevêché s'agite.

Bouilhet avait eu du mal à être nommé. On lui avait fait promettre qu'il habiterait Rouen toute l'année. C'était une condition.

J'aimerais mieux voir à la Bibliothèque notre ami Monselet que tout autre. Mais je crois qu'il n'a aucune chance. Voilà.

Je ne sais pas, entre nous, si Frédéric Baudry n'a pas envie de cette place. (Dans ce cas-là, vous comprenez, je ne puis rien faire pour Monselet. Sinon, tout ce qu'il voudra.)

Baudry s'était mis sur les rangs, puis s'était retiré, Monselet se présentant.

Je n'en puis plus de mal de tête, car je suis surchargé d'affaires.

Je vous embrasse.

Soignez-vous bien. Qu'il en reste encore un peu sur la terre de ceux qui aiment le beau.

Hein, les pauvres amants du style, comme ils s'en vont !

A George Sand.

Chère bon maître adoré,

Je veux, depuis plusieurs jours, vous écrire une longue lettre où je vous aurais dit tout ce que j'ai ressenti depuis un mois. C'est drôle. J'ai passé par des états différents et bizarres. Mais je n'ai pas de temps ni de repos d'esprit pour me recueillir suffisamment.

Ne vous inquiétez pas de votre troubadour. Il aura toujours « son indépendance et sa liberté », parce qu'il

fera comme il a toujours fait. Il a tout lâché plutôt que de subir une obligation quelconque, et puis, avec l'âge, les besoins diminuent. Je ne souffre plus de ne pas vivre dans des Alhambra.

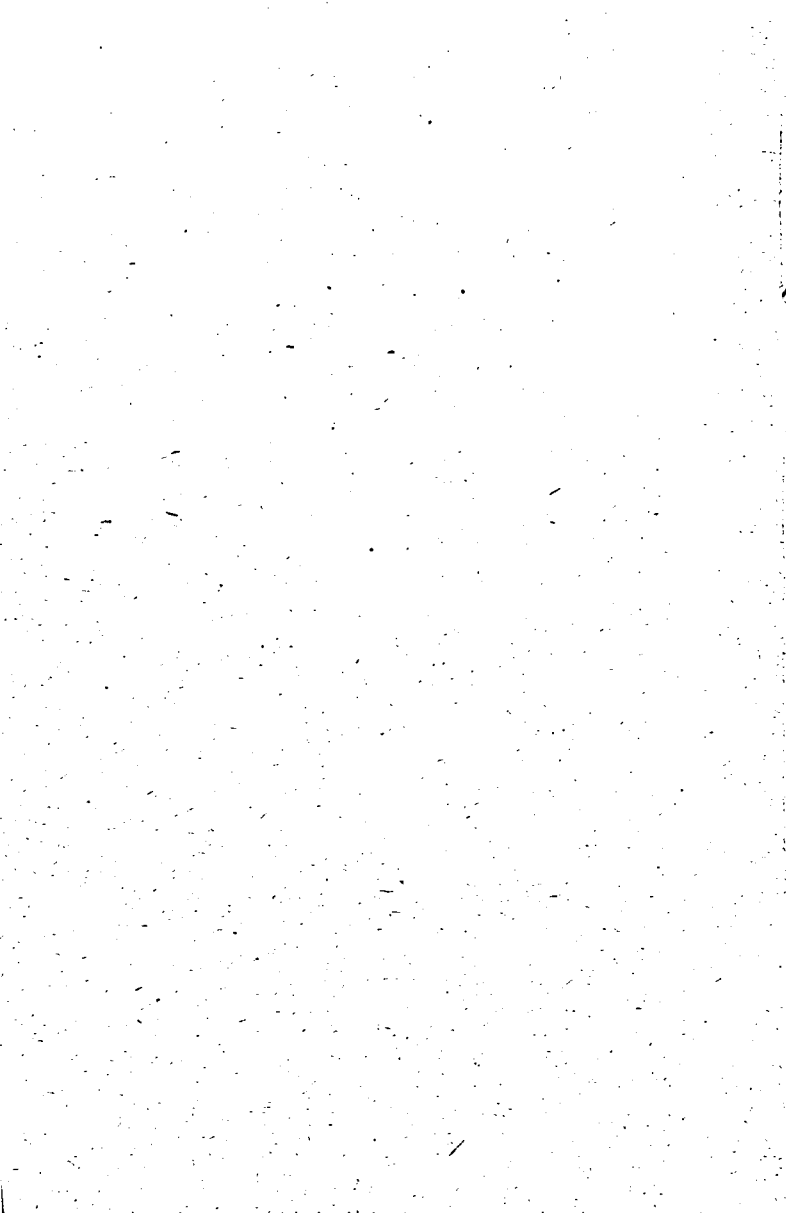
Ce qui me ferait du bien maintenant, ce serait de me jeter furieusement dans *Saint Antoine*, mais ie n'ai même pas le temps de lire.

Oùissez ceci : Votre pièce, primitivement, devait passer après *Aïssé* ; puis il a été convenu qu'elle passerait *avant*. Or, Chilly et Duquesnel veulent maintenant qu'elle passe après, uniquement « pour profiter de l'occasion », pour profiter de la mort de mon pauvre Bouilhet. Ils vous donneront un « dédommagement quelconque ». Eh bien, moi, qui suis le propriétaire et le maître d'*Aïssé* comme si j'en étais l'auteur, je ne veux pas de ça. Je ne veux pas, entendez-vous, que vous vous gêniez en rien.

Vous croyez que je suis doux comme un mouton ? Détrompez-vous, et faites absolument comme si *Aïssé* n'existait pas ; et surtout pas de délicatesse, hein ? Ça m'offenserait. Entre simples amis, on se doit des égards et des politesses, mais de vous à moi, ça me semblerait peu convenable ; nous ne nous devons rien du tout que nous aimer.

Je crois que les directeurs de l'Odéon regretteront Bouilhet de toutes les manières. Je serai moins commode que lui aux répétitions. Je voudrais bien vous lire *Aïssé*, afin d'en causer un peu ; quelques-uns des acteurs qu'on propose sont, selon moi, impossibles. C'est dur d'avoir affaire à des illettrés.

FIN



TABLE

1854

A Louis Bouilhet	1
Au même.	2
Au même.	5
Au même.	7

1855

Au même.	10
Au même.	12
Au même.	14
Au même.	20
Au même.	22
Au même.	25
Au même.	26
Au même.	28
Au même.	30
Au même.	32
Au même.	33
Au même.	35

1856

Au même	37
Au même	38
Au même.	41
Au même.	43
Au même.	44
Au même.	46
Au même.	48

Au même	49
Au même	51
Au même	54
A Ernest Chevalier	56
A Louis Bouilhet	57
A Laurent Pichat	58
A M ^m Maurice Schlésinger	60
A Jules Duplan	63
A Louis Bouilhet	64
A Maurice Schlésinger	65
A Théophile Gautier	67
A M ^m Roger des Genettes	67

1857

A Laurent Pichat	68
A Louis Bonenfant	70
A M ^m Maurice Schlésinger	71
A Théophile Gautier	74
A Eugène Crépet	74
Au docteur Jules Cloquet	75
A M ^{lle} Leroyer de Chantepie	76
A Maurice Schlésinger	77
A Edouard Houssaye	78
A M ^{lle} Leroyer de Chantepie	79
A Maurice Schlésinger	81
A Jules Duplan	83
A M ^{lle} Leroyer de Chantepie	84
A Jules Duplan	90
Au même	91
A Louis Bouilhet	93
A Charles Baudelaire	95
A Jules Duplan	96
A Ernest Feydeau	97
A Eugène Crépet	99
A Charles Baudelaire	100
A Ernest Feydeau	101
A Charles Baudelaire	102
A Ernest Feydeau	102
A M ^{lle} Leroyer de Chantepie	105
A Jules Duplan	109

A Ernest Feydeau.	111
A Jules Duplan.	113
A M ^{lle} Leroyer de Chantepie	114

1858

A la même	118
A la même.	120
A M ^{me} Roger des Genettes.	123
A M ^{lle} Leroyer de Chantepie	124
A Louis Bouilhet	126
A Ernest Feydeau.	128
Au même.	129
A Jules Duplan.	131
A Ernest Feydeau.	132
Au même.	133
A Jules Duplan	134
A Ernest Feydeau.	135
A Jules Duplan	136
A M ^{lle} Leroyer de Chantepie	137
A Ernest Feydeau.	138
A M ^{lle} Leroyer de Chantepie.	140
A Ernest Feydeau	142
A M ^{lle} Leroyer de Chantepie.	143

1859

A M ^{me} Maurice Schlésinger.	144
A M ^{lle} Leroyer de Chantepie.	146
A Jules Duplan.	149
A Ernest Feydeau.	150
Au même.	151
Au même.	153
A M ^{me} Roger des Genettes.	154
A Ernest Feydeau.	156
A M ^{me} Roger des Genettes	158
A Ernest Feydeau.	160
Au même.	161
Au même.	163
A Eugène Crépet	165
A Jules Duplan	166
A Ernest Feydeau.	167

A Maurice Schlésinger.	169
A Ernest Feydeau.	170
Au même.	171

1860

A Louis Bouilhet	173
Au même.	173
Au même.	175
A M ^{lle} Leroyer de Chantepie	176
A Ernest Feydeau.	178
Au même.	179
A Edmond et Jules de Goncourt	181
Aux mêmes.	182
A Charles Baudelaire	174
A Ernest Feydeau.	181
Au même.	187
Au même.	188
A Louis Bouilhet	190
A Ernest Feydeau.	191
A M ^{lle} Leroyer de Chantepie.	193
A M ^{me} Roger des Genettes.	194
A Louis Bouilhet	196
Au même.	197
A Ernest Feydeau	199
A Théophile Gautier.	200

1861

A Jules Duplan	201
A M ^{lle} Leroyer de Chantepie	202
A Jules Duplan	204
A Edmond et Jules de Goncourt.	205
A Ernest Feydeau.	207
Au même.	208
Au même.	210
Au même.	212
A Jules Duplan	213
A Ernest Feydeau.	214
Au même.	215
A Eugène Crépet.	217
A Edmond et Jules de Goncourt.	218

A M ^{me} Roger des Genettes.	220
A Ernest Feydeau	221
A Jules Duplan	223
A Edmond et Jules de Goncourt	224
A Ernest Feydeau.	225
A Charles Baudelaire	227

1862

A M ^{me} Roger des Genettes.	227
A Edmond et Jules de Goncourt.	229
Aux mêmes.	230
A Jules Duplan	230
Au même	232
Au même.	233
A Edmond et Jules de Goncourt.	234
A Jules Duplan	236
A Edmond et Jules de Goncourt.	237
A Sainte-Beuve.	238

1863

A Théophile Gautier.	252
Au même.	253
A M. Frochner.	253
A M. Guérault	264
A Edmond et Jules de Goncourt.	266
Aux mêmes.	268
A M ^{me} Roger des Genettes	268
A M ^{lle} Leroyer de Chantepie.	269
A Jules Duplan	271
A M ^{me} Gustave de Maupassant.	273
A Edmond et Jules de Goncourt.	275

1864

A Théophile Gautier.	276
A Ernest Chevalier.	277
A Jules Duplan	279
A M ^{me} Roger des Genettes	280
A Jules Duplan	281
A M ^{lle} Leroyer de Chantepie	283

1865

A Edmond et Jules de Goncourt.	284
A Sainte-Beuve.	285
A Théophile Gautier.	285
A M ^{me} Leroyer de Chantepie.	286
A Michelet	287
A Edmond et Jules de Goncourt.	288
Aux mêmes.	289
Aux mêmes.	290
Aux mêmes.	291
Aux mêmes.	292

1866

A George Sand	293
A la même	294
A M ^{me} Gustave de Maupassant.	294
A George Sand.	295
A la même	297
A Sainte-Beuve.	297
A Edmond et Jules de Goncourt.	298
A George Sand.	299
A la même	300
A la même	302
A Amédée Pommier	303
A George Sand.	305
A la même	307
A la même	308
A la même	310

1867

A Sainte-Beuve.	312
A George Sand	312
A Jules Troubat.	314
A Edmond et Jules de Goncourt.	314
A George Sand	315
A Sainte-Beuve	316
A Louis Bouilhet	317

TABLE

407

A George Sand	321
A Maurice Schlésinger.	322
A George Sand	323
A Charles Edmond.	325
A M ^{me} Leroyer de Chantepie.	327
A George Sand	331
A Eugène Crépet.	332
A George Sand	333
A Edmond et Jules de Goncourt.	334
A George Sand	335
A la même.	337
A Armand Barbès.	339
A M ^{me} ***.	339
A Michelet	342
A Edmond et Jules de Goncourt.	343
A Jules Duplan.	345

1868

A George Sand	347
A la même.	348
A Henri Taine.	349
A Jules Duplan.	350
A Louis Bonenfant.	352
A Ernest Feydeau.	353
A M ^{me} Leroyer de Chantepie.	354
A George Sand	355
A Jules Duplan	356
A George Sand.	358
A Ernest Chesneau.	360
A Edmond et Jules de Goncourt.	362
A George Sand.	364
A Michelet	366
A George Sand.	367
A Jules Duplan.	368
A Ernest Feydeau.	369
A Ernest Feydeau.	370
A George Sand	371
A Ernest Feydeau.	372
A George Sand.	374
A Ernest Feydeau.	375
Au comte René de Maricourt.	

A. George Sand.	379
A la même.. . . .	380

1869

A la même.. . . .	382
A la même.	384
A Michelet.. . . .	387
A George Sand.	388
A la même.	390
A la même.. . . .	391
A Jules Duplan.. . . .	393
A Maxime Ducamp.. . . .	394
A Sainte-Beuve.	397
A George Sand	398

